

**30 ANS DE SERVICE VOLONTAIRE
AVEC LE SCI**

2009

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS

PREFACE

1. NAISSANCE D'UN MOUVEMENT INTERNATIONAL

- 1.1 Un visionnaire : Pierre Cérésolle
- 1.2 Les précurseurs de la non-violence
- 1.3 Comment mettre en œuvre un service civil

2. DE LA RECONSTRUCTION DE L'EUROPE A L'OUVERTURE A L'EST

- 2.1 Le développement du SCI :
- 2.2 Pionniers et animateurs
- 2.3 Au-delà du rideau de fer
- 2.4 Avec les objecteurs de conscience et les immigrés

3. L'INDE A L'AVANT-GARDE DE L'ASIE

- 3.1 Le contexte
- 3.2 Les fondateurs et les animateurs
- 3.3 Les volontaires occidentaux en Asie

4. AU COEUR DU CONFLIT EN ALGERIE ET AU MAGHREB

- 4.1 Algériens et Français ensemble sur les chantiers avant l'Indépendance
- 4.1 Le SCI pionnier de la reconstruction de l'Algérie
- 4.2 Le Maghreb indépendant

5. AFRIQUE DE L'OUEST : NOUVELLES FORMES DE COOPERATION

6. BILAN DE L'ACTION ET DE L'IMPACT DU SCI

LISTE DES CONTRIBUTIONS

	Chapitre
BERNIS Emile	2
BERTRAND Claire	2
CROOK Elizabeth	3
DAS CHOPRA Devinder	3
FELLENBERG Thedy von	2
FORGET Nelly	4
GILLETTE Arthur	2
GUIBORAT Dorothy	2
HILDESHEIM Max	5
JUDD Frank	2
KISHORE Bhupendra	3
KOBAYASHI Shigeo	3
KOBAYASHI Ann	3
LEHMANN Nicole	5
MEKKI Kader	4
PALMER David	4
PARAIRE Nicole	5
PEEL Cathy	3
PETIT Jean-Pierre	4
PETIT Marie-Catherine	3
PERNA Franco	2
PIERCE Juliet	3
PIERCE Martin	3
RL	4
SAHNOUN Mohamed	4
SATO Hiroatsu	3
SATO Phyllis	3
SESHAN Valli	3
WATTS Nigel	3
WHITAKER Linda	3

AVANT-PROPOS

Le Service civil international (SCI) a été créé après la première Guerre mondiale par un objecteur de conscience suisse, Pierre Cérésolle. Son objectif était de travailler pour la paix et la compréhension mutuelle et de créer un service civil volontaire appelé à remplacer le service militaire. Dans ce but, le SCI a été le premier organisateur de chantiers internationaux intervenant dans des situations d'urgence ou pour venir en aide à des populations défavorisées. Après la Deuxième Guerre, le SCI s'est développé au niveau mondial (43 branches dans cinq continents aujourd'hui) et beaucoup d'autres organismes ont suivi cet exemple et accueillent des jeunes en très grand nombre sur des chantiers.

Nous nous sommes retrouvés récemment avec quelques anciens volontaires de différents pays. Nous avons évoqué nos souvenirs, ce que nous avons appris de cette expérience et son influence sur notre vie. Nous avons constaté qu'après quatre ou cinq décennies, nous avons toujours beaucoup en commun, en dépit de la variété de nos origines et de nos itinéraires. C'est ainsi qu'est née l'idée de réunir des souvenirs d'anciens volontaires de la période 1945 à 1975. Bien que mon implication dans ce mouvement ait été d'assez courte durée (en 1959-61), elle a été suffisamment riche pour me donner l'envie d'entreprendre ce travail, en collaboration avec Phyllis Sato.

Ceux qui ont contribué à ce recueil avaient pour la plupart participé de manière durable à des chantiers à l'étranger, soit comme volontaires à long terme, soit pour une multiplicité de chantiers. Après la génération des fondateurs du mouvement au cours des années 20 et 30 et la parenthèse entraînée par la guerre, ils ont constitué la deuxième génération qui a contribué activement à l'expansion et à l'internationalisation du SCI. Ils étaient enthousiastes et sérieusement engagés, ils croyaient profondément aux idéaux de paix et de compréhension mutuelle et à la valeur d'un travail dur réalisé ensemble. Cette expérience a souvent eu un impact sur leur évolution ultérieure.

Il nous a semblé que le recueil de ces souvenirs serait intéressant d'abord pour les participants et leurs familles, mais aussi pour regarder avec le recul les valeurs, les idéaux et les intérêts des jeunes de cette génération. Il doit être clair que ce travail ne prétend pas constituer une histoire du Service Civil International et ne rend que partiellement compte de la diversité des activités de cet organisme durant la période considérée. Il est centré sur des histoires individuelles, mais celles-ci sont replacées dans le contexte historique et dans l'évolution du mouvement.

Comme il fallait limiter le cadre de ce recueil, il ne présente qu'un petit nombre d'itinéraires de volontaires particulièrement engagés, qui se sont souvent croisés. La mémoire de quelques uns des pionniers décédés récemment est aussi évoquée. Au total, une trentaine de témoignages ont été recueillis, émanant de sept pays différents, en particulier la Grande-Bretagne, la France et l'Inde... Bien qu'ils se soient référés à une grille de questions commune, ils sont très hétérogènes, aussi bien du point de vue de la longueur que du contenu et du style, mais nous avons choisi de conserver leur forme originale.

Ces témoignages auraient pu être présentés en ordre chronologique, ce qui ne permettait pas de les situer dans leur contexte et de faire des rapprochements. A l'inverse, on pouvait découper les fragments des différents récits pour les regrouper par région et par période, mais on perdait l'unité des itinéraires individuels. La solution intermédiaire choisie a consisté à conserver les témoignages dans leur unité et à les regrouper dans des chapitres par région en privilégiant celle dans laquelle le volontaire avait eu son principal engagement.

Suivant ce principe, le plan du recueil est le suivant :

- Le chapitre 1 rappelle les origines du SCI et le rôle de son fondateur. Il pose la question des problèmes auxquels ont pu être confrontés les fondateurs pour la mise en œuvre d'un service civil..
- Le chapitre 2 est centré sur l'Europe, où le re-démarrage et le développement du mouvement se sont produits après la Deuxième Guerre et où l'institution a commencé à se structurer.
- Le chapitre 3 porte sur l'Asie et particulièrement l'Inde, où sont allés les premiers volontaires dès 1934 et qui est devenue un centre international important à partir de 1957.
- Le chapitre 4 concerne le Maghreb et plus particulièrement l'Algérie, avant et après l'Indépendance.
- Le chapitre 5 comporte quelques souvenirs sur l'Afrique occidentale.
- Le chapitre 6 reprend de manière transversale les idées et les observations des participants et constitue une sorte de conclusion.

La conception et la réalisation de ce travail ont été assurés en étroite collaboration avec Phyllis Sato, qui s'est notamment chargée de retrouver d'anciens volontaires¹, de regrouper et de revoir le chapitre sur l'Asie. Je suis reconnaissant à David Palmer et à RL pour leur contribution à la révision de la version anglaise des autres chapitres, et à Arthur Gillette pour sa préface. Je remercie ceux et celles qui ont bien voulu collaborer à ce recueil et attendre patiemment son achèvement.

Olivier BERTRAND, décembre 2008

¹ La version anglaise comporte quelques contributions supplémentaires, qui n'ont pas été traduites en français.

PREFACE

ESCLAVES VOLONTAIRES

Vous êtes-vous parfois demandé quelle était l'origine de l'expression : «service volontaire » ? Il y a probablement plusieurs réponses possibles. Suivant la plus vraisemblable, mais aussi la plus inattendue étant donné l'usage actuel, elle proviendrait des mots latins *voluntas* et *servus*. Si l'on rapproche ces deux mots, il faudrait les traduire par : « faire volontairement le travail d'un esclave » ! Et pour à peu près la même rémunération...

Un service non rémunéré a longtemps semblé un comportement étrange (et c'est parfois encore le cas de parents et de camarades des volontaires, mais aussi des communautés qui les accueillent). Pourtant, dans une perspective historique à long terme, ce n'est pas une aberration. Dans presque toutes les sociétés pré-industrielles, le travail en commun avec une aide mutuelle contribuait à la survie de ces sociétés et plus particulièrement des groupes et individus vulnérables. Jusqu'à un certain point, cette tradition se perpétue ici et là. Dans certaines sociétés africaines par exemple, les adolescents sont responsables de l'entretien des huttes des veuves. Leur récompense ? Savoir qu'ils sont utiles à des voisins qui en ont besoin et la reconnaissance de la communauté acquise pendant cette période de leur vie. On pourrait trouver d'autres exemples en Asie et en Amérique latine et même dans certaines sociétés industrielles

On pourrait aussi observer les vendanges dans les exploitations familiales, par exemple en Toscane. On pourrait se demander comment de modestes fermiers ont les moyens de rémunérer la nombreuse main d'œuvre nécessaire pour finir les vendanges à temps ? En fait, il n'y a pas d'échange monétaire : tous partagent le bon repas offert par l'hôte, sachant que chacun a eu ou aura son tour.

Suivant cette interprétation, c'est l'industrialisation qui joue le rôle du vilain, avec son système de valeurs de plus en plus fondé sur la monétarisation : « Combien coûte ce vêtement » ? « Comment peut-il se payer cette voiture » ? *Avoir* plutôt qu'*être*. Sans parler de l'isolement et de l'anonymat qui résultent fréquemment de l'urbanisation, corrélée avec l'industrialisation.

Je ne voudrais pas donner une image excessivement rose des sociétés pré-industrielles dans lesquelles la vie était (est toujours) généralement courte et dure, mais où elle est aussi partagée

Comme il apparaît clairement à la lecture des témoignages figurant dans ce recueil, le *partage* est au cœur de l'expérience collective et individuelle des volontaires du Service Civil International. Depuis le début cette expérience a été originale. Le tout premier chantier du SCI, organisé en 1920 dans le village d'Esnes, près de Verdun, ravagé par la guerre regroupait des volontaires d'origines très variées, y compris deux anciens soldats de l'armée allemande. Les villageois ont trouvé cette équipe étrange, mais, incités par Madame X, ils n'ont pas aimé voir des « ennemis » réparer leurs maisons et leurs routes. Après cinq mois, les volontaires ont reçu un ultimatum : ils pouvaient continuer, à condition de renvoyer les « ennemis ». C'était remettre en cause le premier principe qui avait inspiré cette expérience, de sorte que le chantier s'est terminé prématurément.

Pendant très longtemps, le SCI s'est retrouvé sur la frontière qui sépare les principes et la réalité et, comme certaines autres organisations de chantiers, ses volontaires ont souvent suscité plus de surprise que d'indifférence. Comme étudiant près de Boston, à une époque où le racisme était encore vivant dans différentes régions des Etats-Unis, j'ai souvent participé à des chantiers de week-end dans les quartiers misérables noirs et hispaniques de la banlieue de Roxbury. Je n'oublierai jamais le regard d'incompréhension que j'ai vu dans les yeux d'une mère célibataire portoricaine, quand elle s'est rendu compte que des étudiants blancs de Harvard allaient repeindre son triste logement. Notre récompense? Un premier contact direct avec le ghetto.

Ce type d'enrichissement réciproque constitue un progrès par rapport à la philanthropie traditionnelle, selon laquelle les membres bien intégrés de la société tendent une main secourable aux « défavorisés » pour les aider à les rejoindre, sans rien changer.

Le SCI n'est pas apparu brusquement comme une innovation totale. Si je ne me trompe, la cuisine aux chantiers de 1920 était assurée par une femme. Mais les stéréotypes sur la répartition des rôles selon le sexe ont été, non sans mal, peu à peu remis en cause. Dans un chantier international, qui construisait les fondations d'une école dans un kolkhoze ukrainien en 1960, beaucoup de volontaires masculins (moi-même compris) ont été impressionnés par la force et l'énergie d'une volontaire de Léninegrad qui creusait des tranchées et préparait du mortier. C'était une danseuse professionnelle qui ne mesurait pas plus d'1 mètre 40. Lorsque son tour est venu de faire la cuisine, elle a ri en disant qu'elle était incapable de cuire quoi que ce soit. Je crois qu'elle a fini par faire la vaisselle.

Les questions politiques apparaissent souvent dans les pages qui suivent et restent délicates pour le SCI comme pour d'autres organisations de volontaires. Il n'y a pas de réponse facile à cette question sensible. L'écrasement du soulèvement de Budapest par les Soviétiques en 1956 (au moment même où commençaient les chantiers de volontaires Est-Ouest début symbolique mais hautement significatif de la volonté de remettre en cause le rideau de fer), et plus tard le printemps de Prague ont posé un dilemme : « Si nous continuons les échanges avec le bloc de l'Est, est-ce que nous donnons un accord tacite ou nous fermons les yeux de façon inadmissible sur la politique de force soviétique. Mais si nous ne continuons pas, ne contribuons nous pas à couper l'un des rares canaux de communication et de coopération entre les sociétés civiles des deux blocs ?

Pour la branche française du SCI, un grave cas de conscience s'est posé dans les années 50, avec la brutalité et le racisme non déguisé de la guerre d'Algérie et avec sa propagande insensée. Je me souviens du texte d'une affiche posée sur certains bureaux de poste près de Paris : « L'Armée française, artisan de la fraternité franco-musulmane » !

Le dilemme auquel certains d'entre nous étaient confrontés peut (avec quelque recul) être énoncé schématiquement comme suit : Faut-il préférer une église pleine de pêcheurs ou un monastère presque vide ?

Cette question est liée à une autre, qui est évoquée dans les prochains chapitres : dans quelle mesure le SCI pouvait-il chercher une généralisation du volontariat ? Au milieu des années 60, U Thant, Secrétaire général des Nations Unies, déclarait : « J'aimerais voir le jour où tous les jeunes - ainsi que leurs parents et leurs employeurs - considéreront qu'une ou deux années de travail pour la cause du développement dans un pays lointain ou dans une partie défavorisée de leur pays constitueront un

élément normal de l'éducation ». Quelle est la frontière à ne pas franchir se demandaient certains d'entre nous ? Autrement dit, jusqu'où le SCI peut-il mettre de l'eau dans son vin ?

Une fois de plus, il n'y a pas de réponse simple. Mais cela ne m'a jamais préoccupé. Suivant mon expérience l'une des vertus et l'un des bénéfices du travail avec le SCI résultaient du fait d'être régulièrement confronté avec des problèmes ardues, aussi bien sur un plan philosophique que pratique. Cette remise en cause perpétuelle de soi-même et de ses camarades m'a aidé me semble-t-il à rester vigilant. Et c'est sans doute une raison pour laquelle à l'âge de 69 ans, je suis encore un « esclave volontaire ».

Autre aspect de la question de la généralisation : récemment, un nouveau type de tourisme international est apparu, parallèlement aux vacances soleil et plage dans le Tiers monde pour les citoyens du Premier monde : le *tourisme solidaire*. Par exemple à Bali, jusqu'aux récents attentats terroristes sur les lieux fréquentés par les touristes, il n'y avait guère de Balinais autres que les serveurs et les chauffeurs de taxi dans les enclaves touristiques. De manière surprenante, le choc des bombes a suscité une réaction positive : les familles de touristes peuvent passer un week-end à l'intérieur des terres dans de merveilleux paysages, pour participer aux travaux des champs et goûter les spécialités locales qu'ils ont contribué (et appris) à préparer.

Pour autant que je sache, je ne pense pas que le SCI ait eu un rôle direct dans cette évolution. Mais plus de 80 ans d'expérience des chantiers de travail volontaire ont pu contribuer à créer une atmosphère favorable à ce genre d'innovation.

Arthur GILLETTE

(Ses souvenirs figurent au chapitre 2)

Chapitre 1.

LES ORIGINES DU SERVICE CIVIL

1.1 Un visionnaire : Pierre Cérésolé

La forte personnalité de Pierre Cérésolé est à l'origine du Service Civil International. Né en 1879 à Lausanne, il appartenait à une grande famille d'esprit ouvert qui recevait des écrivains et des intellectuels. Son père avait été président de la Confédération. Après son diplôme d'ingénieur, Pierre avait travaillé quelque temps dans une grande entreprise, mais il n'était pas intéressé par une carrière et il a passé plusieurs années à voyager autour du monde, en faisant toutes sortes de travaux, notamment manuels. Très préoccupé de problèmes moraux et spirituels, il était profondément chrétien, mais avait un esprit très indépendant.

En 1917, alors que la Suisse, bien que pays neutre, faisait des préparatifs militaires pour parer à toute éventualité, Pierre Cérésolé a fait des déclarations publiques en faveur de l'objection de conscience et a refusé de payer l'impôt pour la défense. Il a été poursuivi à différentes reprises par la justice et a fait plusieurs fois de la prison pour cetteraison. A la fin de la guerre, il a participé à des réunions du Mouvement de la réconciliation, une organisation pacifiste internationale, dont il a été quelque temps le Secrétaire. Lors d'une de ces réunions, un jeune Allemand a déclaré : « Nous avons assez parlé pendant deux jours ; il est temps d'agir ». Et il expliquait que son père avait contribué aux destructions de la guerre en France et qu'il souhaitait participer à sa reconstruction.

Pierre Cérésolé a été très touché par cette déclaration, qui répondait parfaitement à son propre souci de privilégier une action pour un service (ce qui est l'origine de la devise du SCI : "Pas de paroles, des actes"). En 1920, il décidait avec quelques amis d'organiser le premier chantier de travail volontaire près de Verdun, où avaient eu lieu les combats les plus meurtriers, malgré les réticences d'une partie de la population pour laquelle les Allemands restaient les ennemis. Au cours des années qui ont suivi, d'autres chantiers ont été organisés avec une participation internationale, d'abord en Suisse et dans les pays voisins, principalement pour remédier à des désastres naturels.

En 1931, Romain Rolland, l'un des très rares écrivains qui s'était opposé à la guerre, a invité Pierre Cérésolé à rencontrer Gandhi, dont l'action non-violente en Inde et les idées étaient très proches et Gandhi l'a reconnu comme un frère. Des liens se sont ainsi établis avec l'Inde et les premiers animateurs du Service civil ont été particulièrement sensibilisés au tremblement de terre qui a affecté l'Etat du Bihar en 1934. Avec quelques volontaires, Pierre y a participé à un chantier et a rencontré des personnalités locales, dont Rajendra Prasad, alors président du Parti du Congrès et futur président de la Fédération. A la fin du chantier, celui-ci a déclaré : « Le simple fait que des Européens (des « sahibs ») participent à un travail aussi humble avec des Indiens est une révolution, qui stupéfie les passants et donne toute sa valeur et sa signification au projet »².

² . Hélène Monastier : *Paix, pelle et pioche, histoire du Service civil international de 1919 à 1965* (Service civil international, 1965). Also : Hélène Monastier, *Pierre Ceresole d'après sa correspondance*, La Baconnière,

A la même époque, une assemblée générale de tous les volontaires et amis du Service civil s'est tenue pour la première fois. Elle a élu un Comité international et décidé d'avoir un Secrétaire permanent. C'était le début d'un processus d'institutionnalisation, qui supposait la création d'un Secrétariat et d'un bulletin et l'organisation de réunions périodiques. Des branches du SCI ont commencé à se constituer en Europe. Mais les ressources financières sont restées très modestes ; elles provenaient essentiellement de dons reçus à l'occasion de chantiers d'urgence, suite à des désastres naturels.

En plus de ces chantiers habituels, "pelle et pioche", le SCI a participé activement à une aide aux réfugiés espagnols pendant la guerre civile, en Espagne, puis en France. Ce travail (principalement l'organisation de cantines) s'est déroulé sur une large échelle et a bénéficié d'importants soutiens extérieurs.

Le SCI, qui comportait une dizaine de branches en 1939, a dû considérablement réduire ses activités durant la Deuxième guerre mondiale. Pierre Cérésolé, décédé en 1945, n'a pu assister au développement rapide qui est intervenu aussitôt après la guerre. Ce sont les souvenirs de la deuxième génération de volontaires, acteurs de ce développement, qui font l'objet des chapitres suivants.

1.2 Quelques précurseurs de la non-violence³

On peut trouver au moins cinq sources d'inspiration qui ont pu influencer sur la naissance du SCI :

- Henry David Thoreau (1817-1862), philosophe américain, qui avait notamment publié un petit ouvrage sur le thème de la Désobéissance civile, avait refusé de payer un impôt qui ne lui paraissait pas justifié et avait fait de la prison. Il a été l'un des inspireurs de la désobéissance civile à différentes périodes et a été redécouvert par les dernières générations de militants contre la guerre.⁴;
- William James (1842-1910), autre philosophe américain dont les écrits ont été lus par Pierre Cérésolé. Dans une conférence de 1906, il suggérait de créer un service civil pour les jeunes, en remplacement du service militaire⁵. Son idée était de mobiliser au service de la paix « l'enthousiasme et les qualités héroïques de la jeunesse ».
 - Léon Tolstoï (1828-1910) a publié à partir de 1904 (Première révolution russe) une série de brochures anti-militaristes et non-violentes qui ont eu un grand impact à cette époque. Il a correspondu avec Gandhi.
- Romain Rolland (1866-1944), écrivain français, prix Nobel de littérature en 1915, avait publié en 1914 un recueil de textes intitulé « Au-dessus de la mêlée », dans lequel il écrivait : « Un

Neuchâtel, 1960. Et Arthur Gillette. *One Million Volunteers*. Penguin, 1968.

Site Internet: Thoreau.server.org.

³ Voir : Jean-Pierre Petit : Service civil international : Quel héritage ? Approches

⁴ Internet site : thoreau.eserver.org.

⁵ *The Moral Equivalent of War*", Stanford University, 1906. W. James pensait qu'il fallait néanmoins « préserver les mâles vertus que les militaires craignaient de voir disparaître avec la paix ». Le service devrait comporter un travail dur, exercé avec bonne humeur mais dans la discipline.

grand peuple assailli par la guerre n'a pas seulement ses frontières à défendre. Il a aussi sa raison ». Il était également en relations suivies avec Gandhi.

- Bien entendu, Gandhi (1869-1948) lui-même a été une source majeure d'inspiration, par ses idées et surtout par son action non-violente pour l'Indépendance de l'Inde et pour les déshérités.

Sur un plan concret, Pierre Cérésolle avait aussi pu observer les chantiers de travail volontaire des pays anglo-saxons et scandinaves, en particulier ceux qu'organisaient les Quakers. Il avait aussi vu son compatriote J. Baudraz refuser le service militaire. Mais s'il y a eu des précédents, le chantier de Verdun en 1920 reste le premier exemple de chantier international conçu comme substitut au service militaire⁶.

Ce rappel des origines était utile pour bien comprendre l'esprit dans lequel a démarré le Service civil, mais aussi quelques unes des questions que pouvait poser la mise en pratique du concept, sur lesquelles on reviendra à la fin de ce recueil.

1.3 Problèmes de mise en oeuvre d'un service civil

Indépendance à l'égard des idéologies

La correspondance de Pierre Cérésolle et les livres d'Hélène Monastier montrent qu'il était très rigoureux dans ses principes, mais pragmatique dans leur application. Nous avons dit qu'il était profondément croyant, mais il était très indépendant vis-à-vis de l'Eglise protestante et très critique de son acceptation de la guerre, qui lui paraissait être une trahison des principes chrétiens. Pour lui, le SCI ne devait pas avoir d'affiliation religieuse.

Du point de vue politique, si Pierre avait reçu au début le soutien des socialistes chrétiens de Suisse, il avait toujours gardé ses distances vis-à-vis de ses membres les plus radicaux. Et c'est clairement sur des principes humanitaires et non pas par engagement politique, que le SCI était intervenu pour les réfugiés espagnols.

Un pacifisme sans extrémisme

Pierre Cérésolle a eu également une attitude pragmatique vis-à-vis du pacifisme. Lors du grand chantier du Liechtenstein en 1927, il y avait des discussions sur la contradiction possible entre une attitude pacifiste et le fait de bénéficier d'un soutien des autorités. Pierre était partisan de certaines concessions et d'accepter tout le monde sur le chantier, quelle que soit son opinion. Il était aussi un grand admirateur des Quakers, dont il partageait les convictions et il avait demandé à faire partie de la Société des Amis. Mais il n'a pas toujours été d'accord avec leurs positions extrêmes, par exemple en 1939, lorsque le Gouvernement britannique a adopté une Loi permettant aux objecteurs de faire un service civil. Alors que certains Quakers pensaient que l'Etat ne devait imposer aucun service de substitution, Pierre a pensé que c'était un compromis acceptable.

En 1938, l'Assemblée générale du SCI avait décidé d'adhérer au Rassemblement universel pour la paix, mais Pierre n'était pas d'accord. Il rappelait que « Notre désir et notre espoir étaient... de grouper des gens de bonne volonté de toutes les couleurs politiques, religieuses *et même militaires*, pouvant

⁶ Arthur Gillette, *One Million Volunteers*, Penguin..

souscrire sans réserve au moyen d'entente et de réconciliation offert par une collaboration concrète – manuelle si possible – dans un service d'entraide destiné à soulager des gens dans la détresse ». Et il ajoutait : « En obligeant nos membres à devenir automatiquement membres affiliés du RUP nous déplaçons notre position fondamentale... Le caractère absolument précis du SCI ... en contraste avec la bonne volonté indéfinie (ou même l'éternel bavardage) de certaines sociétés pacifiques peut être, à juste titre, le motif déterminant qui a décidé certaines personnes à devenir membres du SCI. Elles pourront être gravement déçues si elles découvrent qu'elles se trouvent englobées dans un mouvement beaucoup plus vague »⁷.

Pragmatisme dans les relations avec les institutions

L'indépendance et le pragmatisme qui caractérisaient l'action du SCI à ses débuts s'appliquaient aussi aux relations avec les institutions et notamment l'armée. En Inde, Pierre Cérésolle coopérait étroitement avec l'administration, y compris l'administration britannique, ce qui a ouvert la voie à une collaboration ultérieure avec l'administration indienne. En 1930, il avait accepté l'aide de l'armée suisse pour l'équipement nécessaire aux chantiers d'urgence, à condition que le SCI ne fasse pas de propagande anti-militariste.

Tout en étant un pacifiste radical, Pierre admirait l'organisation et la discipline de l'armée. Son frère, colonel dans l'armée suisse, a joué un grand rôle dans l'organisation et la direction des premiers chantiers. Il n'était pas très loin de William James et de son appréciation des « mâles vertus » que les militaires craignaient de voir disparaître. Dans le même esprit, une pétition de 1922 pour un service civil en Suisse soulignait que celui-ci ne devait pas être moins exigeant, ni moins rigoureusement organisé que le service militaire.

Un travail dur et une vie frugale

A partir de cette conception, il n'est pas surprenant de lire de nombreuses références à la dureté du travail, à l'austérité et à la rigueur des conditions de vie sur les premiers chantiers. Pour Pierre Cérésolle, c'était un autre bon côté de la vie militaire : on y prend l'ordre au sérieux. Il écrivait : « On ne badine pas avec l'ordre. Il y a un ordre qui appartient aux choses et non pas aux règlements ; celui-là se fait respecter ». Et ailleurs : « Mieux vaut un vrai service dur de 10 hommes qu'une promenade sentimentale d'une centaine dans les bois ».⁸

Tout en ayant une conception stricte de la discipline, Pierre avait un esprit ouvert et était toujours prêt à accepter les critiques. C'est ainsi qu'il lui est arrivé de publier dans le bulletin du SCI les critiques reçues de volontaires sur le manque de compétence des responsables de chantiers et sur la mauvaise sélection des participants.

Dès l'origine, des femmes ont participé aux chantiers, ce qui était considéré à l'époque comme une position avancée. Mais, pour partie sans doute en relation avec la dureté du travail, elles avaient un rôle bien délimité, celui qui était traditionnellement assigné aux femmes, c'est-à-dire les tâches ménagères. On les appelait les sœurs et elles ne participaient normalement pas aux travaux manuels⁹.

⁷ Hélène Monastier : Pierre Cérésolle d'après sa correspondance. Op. cit.

⁸ Ibid.

⁹ Jean-Pierre Petit , Hélène Monastier : op.cit.

Qu'est-ce que l'efficacité ?

Il y a bien entendu une grande distance entre les objectifs très ambitieux assignés au départ au SCI par Pierre Cérésolé et ses compagnons et l'échelle très modeste de leur action. Il en était d'ailleurs le premier conscient, mais considérait que l'important était de faire le premier pas. Il n'y a eu que de rares actions à grande échelle, en particulier au Liechtenstein en 1928 avec 710 volontaires.

Citons ici à nouveau R. Prasad à la fin du chantier en Inde : "Bien que le travail du SCI n'aie pas été effectué sur une grande échelle, il nous a été bénéfique et nous a rapprochés". Peu avant sa mort, rappelant que le Service civil n'était qu'une première démarche, Pierre Cérésolé écrivait : « Ce n'est pas le résultat matériel (nombre de maisons reconstruites, d'hectares défrichés, ou même de vies humaines, terrestres, sauvées), ce n'est pas ce résultat lui-même qui importe. C'est le discours éloquent que ce service fait pour ramener l'attention sur le seul moyen de salut, sur le « SERVICE » absolu, ce que nous appelons le Service chrétien, ou le Service de Dieu, de l'Esprit, de la Vérité... ou ce que nous renonçons à nommer parce que c'est trop élevé ».

Sur ce point comme sur d'autres, il sera intéressant de voir ce qu'a été par la suite la perception de cet idéal par des volontaires venant de différentes cultures et de différents pays à différentes époques.

Chapitre 2

A PARTIR DE L'EUROPE, LE SERVICE CIVIL DEVIENT MONDIAL

2.1 Après la reconstruction en Europe, le SCI se développe et se diversifie

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale et quelques années après, le SCI, en dépit de sa vocation internationale, est resté une organisation européenne. Les volontaires étaient presque tous européens, il n'y avait de branches qu'en Europe et le Secrétariat international était également européen. Ce n'est pas pour surprendre si l'on considère la position dominante de ce continent à l'époque. Il y a donc quelque justification à présenter dans un même chapitre les volontaires qui ont surtout participé à des chantiers dans l'Europe d'après guerre et ceux qui ont contribué à créer une structure internationale (ce sont souvent les mêmes).

Le développement des mouvements de chantiers, et en particulier celui du SCI, a souvent été affecté par le contexte international. Pendant la guerre, de manière assez surprenante, il y a eu un grand nombre de chantiers et le nombre de volontaires n'a pas beaucoup diminué¹⁰. Mais il s'agissait de chantiers très différents, qui n'avaient pas un caractère international et étaient inspirés par des idéologies opposées : dans certains cas, des chantiers organisés par des gouvernements de pays occupés se référaient à une idéologie nationaliste et parfois fascisante. A l'inverse, le Gouvernement britannique avait autorisé un assez grand nombre d'objecteurs de conscience à participer à des activités civiles utiles à la défense du pays. La branche britannique du SCI (intitulée IVS) était très impliquée.

Cette exception mise à part, du fait du conflit et des obstacles aux déplacements, les activités du SCI ont été réduites au minimum. Suivant les souvenirs de Ralph Hegnauer¹¹ il ne restait pratiquement rien de l'ancien SCI à part quelques vieux militants en Suisse.

L'impact du contexte historique sur le SCI

Si l'on aborde donc l'après-guerre d'abord dans une perspective européenne (les autres continents font l'objet des chapitres suivants), on peut identifier cinq tendances qui ont eu des conséquences sur les mouvements de chantiers et donc sur le SCI. On ne mentionne ici que les évolutions historiques à caractère général, laissant de côté les événements accidentels comme les désastres naturels.

a) Au cours d'une première période, jusqu'à la fin des années 50, les priorités des pays européens ont été la *reconstruction* et l'aide d'urgence aux personnes sinistrées ou déplacées. Le problème était d'une telle ampleur qu'il dépassait les capacités des gouvernements et que la contribution des organisations volontaires était particulièrement bienvenue.

¹⁰ Gillette, *OneMillion*, op.cit.

¹¹ Il sera souvent question de Ralph Hegnauer, figure marquante du SCI, dans ce recueil (voir ci-dessous). Ses souvenirs ont été enregistrés (en allemand) et conservés par les Archives du SCI.

b) Le *rideau de fer* qui a séparé l'Europe de l'Ouest (« capitaliste ») et de l'Est (« socialiste »), a eu des conséquences pour notre histoire. Il a rendu les voyages et les échanges très difficiles entre les deux côtés et a créé une atmosphère de crainte et de suspicion. Avec la peur d'une nouvelle guerre, la question de la paix est revenue au premier plan et les tentatives pour organiser des activités internationales ont semblé suspectes des deux côtés (Arthur Gillette, ci-dessous).

c) La *décolonisation*, autrement dit la fin des empires coloniaux constitués au XIXe et au début du XXe siècle, s'est produite entre la fin des années 40 pour l'Inde et le début des années 60 pour l'Algérie¹². Ce processus a beaucoup affecté le SCI, puisqu'il s'est souvent réalisé dans un climat de violence et a donné encore une fois un sens au combat pour la paix et pour la réconciliation. En même temps, ce climat a parfois eu de graves conséquences pour l'action du SCI.

Les mémoires des volontaires asiatiques et notamment indiens (chapitre 3) et ceux de Nelly Forget pour l'Algérie (chapitre 4) illustrent cette situation. Pour l'histoire du SCI et en particulier celle de la branche française, la guerre d'Algérie a été un moment important car elle a suscité des actions et des vocations, mais aussi entraîné une reconnaissance de l'objection de conscience, pour laquelle le mouvement s'est longuement battu (Emile Bernis, ci-dessous).

d) En relation avec le processus de décolonisation, il y a eu dans une partie des sociétés occidentales et en particulier chez les jeunes un intérêt croissant pour les problèmes de pauvreté et de *développement* dans les pays du Tiers monde, dits en voie de développement. Avec son souci de justice sociale et de fraternité, facteurs de paix, le SCI était naturellement concerné.

e) A la fin des années 60 et au cours des années 70, la jeunesse des pays occidentaux a été très mobilisée par la *contestation de l'ordre et des valeurs* de leur société, ainsi que par le modèle de consommation. Elle s'opposait en même temps à la guerre au Vietnam et soutenait les mouvements de libération post-coloniale. Beaucoup de volontaires et un certain nombre de responsables du SCI des pays occidentaux ont été sensibles à ces idées, qui ne touchaient guère les pays devenus récemment indépendants, qui avaient d'autres priorités. Les débats idéologiques et politique ont ainsi fait leur entrée dans le mouvement, aussi bien au niveau des instances dirigeantes que des chantiers.

Expansion, diversification internationalisation

Pendant la période qui nous intéresse et en relation avec l'évolution de ce contexte, le développement du SCI peut être résumé par quatre grandes tendances : l'expansion, l'organisation, la diversification des activités et l'internationalisation.

a) Pour répondre à des besoins urgents dans un domaine correspondant particulièrement à ses objectifs, le SCI a été amené à *augmenter rapidement le nombre de ses chantiers* et de ses volontaires, à créer de nouvelles branches et à travailler dans de nouveaux pays. Des actions d'urgence ont été entreprises dès 1944 en Palestine, en Egypte et en Grèce. En 1945, des chantiers de reconstruction et des actions d'urgence ont eu lieu en Allemagne, en France, en Italie et aux Pays-Bas. « Les volontaires britanniques ont traversé la Manche en grand nombre et ont été le fer de lance de la renaissance du continent. En Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Grèce, en Hollande, en Italie, en Tchécoslovaquie des équipes du SCI ont nettoyé des décombres, construit des ponts, des digues, des

¹² Les années 70 pour les colonies portugaises.

hôpitaux, aménagé des terrains de sport et des homes d'enfants et aidé des coopératives de construction »¹³. En août 1946, 450 volontaires originaires de 12 pays ont ainsi participé à 25 chantiers situés dans 12 pays¹⁴. En 1947, de nouvelles branches ont été créées en Allemagne fédérale, Belgique et Norvège.

Etant donné l'ampleur du problème et le nombre de volontaires – particulièrement des jeunes – ce ne sont pas seulement les organisations expérimentées (comme les Quakers) qui se sont impliquées. De nouveaux mouvements ont proliféré, souvent avec la même orientation que le SCI, tandis qu'en Europe de l'Est la jeunesse était mobilisée en masse sur de très grands chantiers. «La principale caractéristique de l'histoire des chantiers au cours des quinze ans qui ont suivi la guerre a été l'adoption et l'adaptation du travail manuel volontaire par une pléthore d'organismes inspirés par différentes idéologies... Le SCI ne représentait plus, comme c'était le cas avant la guerre, le principal courant dans la multiplicité des organismes de chantiers inspirés par un idéal. C'était seulement un mouvement parmi d'autres qui avaient recours aux chantiers comme méthode de mise en œuvre de leur idéal. Pour accueillir les nombreux jeunes désireux de rendre un service social sans suivre une idéologie particulière, des organismes sans idéologie se sont créés. Le chantier n'était plus lié à une seule idéologie pacifiste ; c'est devenu une activité que n'importe quel mouvement pouvait organiser. Désormais, le chantier n'était plus un mouvement, c'était une méthode»¹⁵. Mais le SCI a conservé sa spécificité par un engagement plus ferme en faveur de la paix et de l'objection de conscience.

b) Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, le SCI était resté un mouvement très informel. Son expansion exigeait nécessairement une structure et davantage d'*organisation*. En 1946, une réunion des différentes branches européennes décidait de mettre en place un Comité international avec un Président et un Secrétariat permanent. La même année se tenait la première rencontre des Secrétariats des branches européennes. Et en 1948, une réunion des délégués adoptait une constitution.

A la suite de la multiplication des organisations de chantiers, un Comité de Coordination des Chantiers de Travail Volontaire était créé en 1948 sous l'égide de l'Unesco. Le SCI a joué un rôle important à son démarrage.

Plusieurs souvenirs de volontaires figurant dans ce chapitre illustrent la vie et le rôle des animateurs qui ont contribué à l'organisation et au développement du SCI durant cette période. Ils ont d'abord été volontaires sur des chantiers, puis on leur a demandé de prendre des responsabilités permanentes, comme volontaires de longue durée ou avec une très modeste rémunération. Ils ont conservé un esprit de volontariat et ont souvent repris ultérieurement des activités volontaires.

c) D'après le Comité de coordination, la fin de la période de reconstruction a entraîné une reconversion radicale, du fait de la diminution soudaine des projets de travail manuel que l'on pouvait proposer aux volontaires.¹⁶. C'est l'un des facteurs qui ont contribué à la *diversification* des activités du SCI. Au cours de la période suivante, des chantiers de week-end ont été organisés, pour la rénovation de logements de personnes ayant un faible revenu, généralement âgées. Comme le montrent les mémoires, ces chantiers ont souvent représenté pour les volontaires une première

¹³ Gillette, Ibid.

¹⁴ Monastier, op. cit.

¹⁵ Gillette, op.cit.

¹⁶ Ibid.

occasion de connaître le SCI, son esprit et ses méthodes. L'aide d'urgence à la suite de catastrophes a été très tôt et est demeurée une activité importante, en particulier du SCI (Orléansville, 1954). La branche française avait créé une équipe d'action d'urgence, animée par Pierre Rasquier¹⁷.

La guerre froide a permis aux volontaires du SCI de mettre en pratique ses principes de compréhension entre les peuples pour contribuer à la paix. Dans l'immédiat après-guerre, les souvenirs de Dorothy Guiborat et de Nelly Forget évoquent la confrontation avec des jeunes de pays récemment tombés dans l'orbite communiste. Puis le SCI a joué un rôle de pionnier en organisant en collaboration avec des organismes locaux des chantiers Est-Ouest avec des participants venant des côtés du Rideau de fer. Dans ses souvenirs de chantier comme dans son ouvrage (One Million Volunteers) Arthur Gillette rappelle la suspicion qu'ont soulevée ces initiatives. Voir aussi les souvenirs de Max Hildesheim (chapitre 5).

Ce recueil de souvenirs est particulièrement centré sur une nouvelle forme d'action lancée au cours des années 60 : les échanges de volontaires dits Orient Occident, mais qui concernaient non seulement l'Asie, mais aussi l'Afrique. Dans beaucoup de cas, ils alternaient des chantiers traditionnels « pelle et pioche » et un travail social ou médical. Plus récemment, de nouvelles formes d'échange se sont développées avec le programme « femmes et développement » en Afrique (Voir Nicole Paraire, chapitre 5). Il y a eu aussi des chantiers avec des handicapés (Dorothy Guiborat, Jean-Pierre Petit).

d) L'internationalisation a progressé dès la fin de la guerre, avec l'arrivée en Europe continentale de volontaires du Royaume-Uni, mais bientôt aussi des Etats-Unis (Phyllis Sato, Arthur Gillette). Comme on l'a vu, de nouvelles branches se sont créées, d'abord en Europe, puis en Asie. Celle-ci et notamment l'Inde, ont joué un rôle de plus en plus important, comme le montre le chapitre suivant. Puis, comme on vient de le voir, des échanges ont aussi eu lieu avec l'Afrique, mais également avec l'Amérique latine (Nicole Paraire). On évoquera, au chapitre de conclusion, quelques-uns des problèmes suscités par ces développements.:

2.2 Pionniers et animateurs du développement du service civil

Quelques uns des anciens de la première génération d'avant-guerre ont joué un rôle majeur dans l'organisation et le développement du mouvement après-guerre. Leurs noms apparaîtront à plusieurs reprises dans la suite de ces récits. Ils ont malheureusement disparu, mais leur mémoire mérite d'être conservée et peut être évoquée en quelques mots.

Ralph Hegnauer. (1910-1997), né en Suisse, a travaillé d'abord comme employé de banque en Argentine. En 1937-39, il a été l'un des responsables de l'action d'urgence organisée par le SCI pour les réfugiés de la guerre d'Espagne, en Espagne, puis en France. Il y a rencontré Idy, qui a été comme lui militante du SCI jusqu'à la fin de leur vie. En 1944, Ralph est devenu secrétaire de la branche suisse. Au cours des années suivantes, il a organisé différents chantiers en Europe, a contribué au développement de la branche française et à la création d'une branche allemande. En 1949, avec Idy, ils ont été mis à la disposition des Quakers pour aider les réfugiés en Palestine.

La même année, Rajendra Prasad, nouveau président de la Fédération indienne a demandé à la branche britannique (IVS) d'envoyer des volontaires pour s'occuper des réfugiés à la suite de la

¹⁷ Qui a laissé des mémoires.

partition avec le Pakistan. Mais pour rompre avec le passé colonial, l'IVS a préféré confier la responsabilité à Ralph, qui a été volontaire en Inde en 1950-51 et a travaillé avec les premiers volontaires indiens et avec le Pakistan.

En 1952, Ralph est devenu Secrétaire international, conjointement avec Dorothy Guiborat (voir ci-dessous). Il a participé à différents chantiers au Liban. Il a contribué au démarrage des échanges Est-Ouest. Et des actions en Afrique du Nord.

En 1972, Ralph a été remplacé au Secrétariat international par Thedy von Fellenberg (voir ci-dessous) et il a travaillé comme comptable jusqu'à 1980. Mais il a continué à travailler volontairement pour le SCI, successivement comme trésorier, comme vice-président, puis comme président international. C'est lui qui a mis en route la constitution des archives du SCI à La Chaux de Fonds en Suisse

Ralph a toujours été un militant pacifiste et a écrit plusieurs ouvrages sur la non-violence (notamment *Le combattant non violent*, Conseil suisse de la paix, 1959), ainsi qu'une autobiographie.

Willy Begert (1913-1971), également d'origine suisse, a fait son premier chantier avec le SCI dans les Grisons à l'âge de 21 ans. L'année suivante, il a participé à une action organisée au Pays de Galles pour aider les mineurs frappés par une grave dépression. En 1938, il est devenu secrétaire de la branche suisse à Zurich. Il a rejoint le Comité national d'aide aux réfugiés espagnols et a continué ce travail en France en 1939-40. A la suite de l'invasion de la France, il est parti pour l'Angleterre pour s'occuper des enfants victimes de la guerre. En 1943-44, il était volontaire du SCI en Grèce pour aider les enfants victimes de la guerre.

En 1946, il a été le premier Secrétaire international du SCI, assisté par sa femme Dora (voir Dorothy ci-dessous), puis en 1951 le premier Secrétaire du Comité de Coordination. Mais il préférait le travail de terrain et a été volontaire en Algérie pendant deux ans. Par la suite, il est devenu expert des Nations Unies en développement communautaire au Maroc et au Cameroun..

Avec l'extension des activités et le développement de l'institution, ces pionniers ont été rejoints par de jeunes volontaires à qui ont été rapidement confiées des responsabilités. Ce sont eux dont les souvenirs sont rassemblés dans la suite de ce chapitre. Les premières : Dorothy Guiborat et Nelly Forget (chapitre 4) ont d'abord été très impliquées dans des chantiers de reconstruction en Europe avant de rejoindre le Secrétariat international à Paris, puis de partir comme volontaires à long terme, l'une en Inde, l'autre en Algérie. Plusieurs autres ont consacré une grande partie de leur vie au service civil, comme volontaires puis comme responsables. Dans une deuxième partie de ce chapitre figurent des souvenirs portant sur certains types d'activité qui ont marqué l'histoire du SCI : les relations Est-Ouest, le travail avec les objecteurs de conscience et avec les immigrés en France. Mais tous ont eu aussi une expérience internationale.

Dorothy Guiborat (Abbott)

Après des études supérieures et deux ans d'expérience professionnelle, Dorothy a travaillé pour le Friends Relief Service (Quakers) pendant deux ans, immédiatement après la guerre, en Allemagne, puis en Pologne. Elle a fait la connaissance du SCI en 1950 et été deux ans volontaire en Inde. A son retour en Europe, elle a été élue Secrétaire internationale, conjointement avec Ralph Hegnauer fonction qu'elle a occupée pendant sept ans.

Une vie paisible à la campagne, puis la guerre

J'ai entendu parler pour la première fois du SCI au début de l'année 1946, lorsque je travaillais pour le Friends' Relief Service (Quakers) au Sud-est de la Pologne, bien loin du village paisible de l'Essex où j'avais été élevée en Angleterre entre les deux guerres. En repensant à cette époque, je me souviens combien nous jouissions d'une liberté merveilleuse, mais avec une vie matérielle dure : par exemple, il n'y avait ni gaz, ni électricité à la maison. Mes parents venaient de Londres et mon père continuait à y travailler, mais ils souhaitaient tous deux mener une vie campagnarde. Nous avions comme tout le monde un grand jardin, des fleurs, un potager et un verger, mais aussi un chien, un poney féroce et une multitude de chats. Plus tard, nous avons aménagé nous-mêmes un court de tennis. Il n'y avait pas d'école, de sorte que mes trois sœurs et moi devions aller à pied au prochain village, avec quelques enfants. Nous nous amusions beaucoup sur le chemin et nous étions souvent en retard, surtout quand l'étang était gelé et quand il y avait de la neige. Il n'y avait pas d'automobile. L'école se terminait tôt et nous aimions flâner dans la campagne ou nous faufiler entre les barbelés pour aller dans la forêt, revenant les bras chargés de jacinthes au printemps ou avec des quantités de noisettes en automne. Il n'y avait pas de devoirs à faire à la maison.

Les choses sérieuses ont commencé à la Brentwood County High School, mais j'avais appris à profiter de la vie et j'aimais l'école, en particulier les langues, l'histoire et le sport : tous les élèves jouaient au basket et au hockey en hiver, au tennis et au cricket à la belle saison et il y avait des matchs contre d'autres écoles le samedi matin. Ensuite, j'ai étudié le latin et le français à l'Université de Londres, la dernière année à Oxford – merveilleux Oxford – où une partie de l'université s'était repliée pendant les bombardements - le Blitzkrieg.

J'étais destinée à devenir enseignante, mais je me suis finalement décidée pour un aspect de l'action sociale, le logement, qui nécessitait deux années supplémentaires d'études. Ma formation s'est déroulée à Londres (East End) et à Rotherham dans les Midlands, où les conditions de vie étaient désastreuses, du fait des séquelles de la révolution industrielle. La formation comportait des connaissances de base sur le bâtiment, de la comptabilité et des études sociales. J'aimais la combinaison entre leurs aspects techniques et humains. Mon premier poste était à Birmingham et c'est là que j'ai fait la connaissance des Quakers et suivi leurs cours du soir pour me préparer à travailler dans l'ex Allemagne nazie pour les déportés d'Europe de l'Est, qui vivaient dans des conditions déplorables. Le retour dans leur pays était devenu incertain du fait de l'occupation soviétique.

Confrontée aux désastres de la guerre en Europe de l'Est

La guerre se terminait. J'ai donné ma démission et suivi une préparation physique et culturelle de trois mois à Londres (Mount Waltham) et suis finalement partie avec mon groupe pour la Hollande. En effet, les Quakers ne pouvaient accepter la règle de non fraternisation imposée aux personnels d'assistance qui se rendaient en Allemagne. Nous sommes donc allés dans un orphelinat près de La

Haye, pour nous occuper d'enfants dont les parents avaient été exécutés comme collaborateurs ou emprisonnés. Au bout de trois semaines, nous avons finalement pu aller en Allemagne et commencer à travailler près de Wolfenbüttel. Les conditions de vie étaient très mauvaises et notre première tâche a consisté à obtenir des ex-autorités nazies des couvertures, du DDT, du matériel scolaire et autre, puis à travailler avec les autorités responsables du camp pour tout organiser. Il a fallu encore bien des mois avant que les ressortissants des pays baltes, les Polonais et les Ukrainiens puissent rentrer chez eux ou trouver un autre pays d'accueil (dix ans plus tard, je me suis trouvée sur un vieux transport de troupes américain pour accompagner les derniers réfugiés ukrainiens aux Etats-Unis).

En Allemagne, j'ai pu visiter Bergen Belsen et d'autres camps de concentration, puis rencontrer quelques survivants soignés à Gozlar, où nous avons été transférés depuis Wolfenbüttel. L'horreur absolue de ces camps et en particulier d'Auschwitz, que j'ai vu par la suite en Pologne et où des millions de juifs ont été exterminés, m'a désespérée. A l'époque, nous pensions qu'une pareille chose ne pourrait jamais se reproduire nulle part.

Moins d'une année plus tard (en 1946) j'étais en Pologne. J'avais commencé à apprendre le polonais depuis quelques mois et je pouvais travailler dans les villages sans interprète. J'étais l'une des douze membres de l'équipe britannique de Quakers et notre première mission, d'abord à Kozienice, consistait à distribuer régulièrement des aliments et des vêtements à une quinzaine de villages. Ceux-ci avaient été totalement détruits, car le front des combats entre Allemands et Russes s'était constamment déplacé, des deux côtés de la Vistule. Les Autorités polonaises avaient distribué des matériaux de construction, mais beaucoup de familles dont le père avait disparu avaient besoin d'aide. Il fallait aussi reconstruire les écoles.

David Richie, l'initiateur bien connu des chantiers de week-end dans les taudis de Philadelphie, avait rejoint notre équipe et organisé à Lucimia sur la Vistule le premier chantier international de travail volontaire en Pologne. Le SCI et l'IAL (l'organisation suédoise de chantiers) avaient envoyé plusieurs volontaires. J'ai quitté l'équipe de Kozienice pour rejoindre le chantier. Stefa, une volontaire polonaise et moi nous avons cherché à recruter pour de futurs chantiers en visitant des universités dans tout le pays. De leur côté, Alun et Mietek recherchaient des projets de chantier appropriés. Nous avons ainsi pu organiser des chantiers au cours du printemps et de l'été qui ont suivi et pendant le week-end.

En automne 1948, toutes les équipes étrangères d'aide humanitaire ont été obligées de quitter le pays et l'année suivante j'ai moi aussi été expulsée. Il a été difficile, mais néanmoins possible de rester en contact avec les amis de Varsovie tout au long de ces sombres années et jusqu'à ce jour. Pendant cette période, les régimes communistes d'Europe de l'est ont organisé des chantiers à caractère idéologique pour des centaines de jeunes, venant principalement des pays de l'Est, mais ils acceptaient également quelques jeunes occidentaux, notamment des membres du SCI.

Prise de contact avec l'administration à Paris

Au cours de l'automne 1949, un avion polonais m'a débarquée, seule, à Bruxelles. De là, j'ai pris le train pour Paris, où l'on m'a offert un poste de secrétaire chargée de la liaison entre neuf organisations, dont le SCI et les Quakers (AFSC). C'était un travail très intéressant, car il s'agissait de passer de courtes périodes dans différents chantiers – de la Finlande (KVT) à la Grèce, de rencontrer les membres des différentes branches et de publier une lettre mensuelle d'information. Mon bureau, ou ce qui en tenait lieu, se situait au Secrétariat du siège parisien des Quakers. Il n'était pas loin du

Secrétariat international du SCI, où j'ai fait la connaissance de Willy (le deuxième Secrétaire international) et Dora Begert. Ils m'ont parlé du travail qui se faisait en Inde et, comme mon contrat d'une année avec le bureau de liaison se terminait, ils m'ont encouragée à présenter ma candidature à l'IVSP, la branche britannique du SCI, chargée des relations avec l'Inde au cours des premières années qui ont suivi l'Indépendance.

Avec les premiers volontaires de l'après-guerre en Inde

En novembre 1950, après un très long voyage sur un bateau moribond de la ligne Scindia avec Bent, un charpentier danois volontaire, pendant lequel j'ai eu le temps de lire la Bhagavad Gita et d'étudier l'hindi, nous avons été accueillis à Bombay (aujourd'hui Mumbai) pendant quelques jours par Fali Chotta. Puis nous avons pris le train en 4^e classe pour la ville nouvelle de Faridabad, près de Delhi, en cours de construction pour les réfugiés du Pakistan. Il faisait chaud et la poussière... oh cette poussière ! Ralph Hegnauer était responsable du chantier, un responsable sévère, dur pour lui-même comme pour tout le groupe. Il avait constamment à l'esprit la vocation du SCI de montrer comment un service international constructif pourrait remplacer le service militaire national. Non seulement les travailleurs indiens sur ce site immense, mais aussi tous les visiteurs importants venant de New Delhi étaient impressionnés par ces Européens inhabituels.

Après une mise au courant rapide et une journée de visite au Taj Mahal, Bent et moi avons pris le train pendant des jours et des nuits, d'abord pour Calcutta, ensuite pour Gauhati en Assam, puis par bateau, sur ce fleuve géant qu'est le Brahmapoutre jusqu'à Tezpur, puis le bus pour North Lkhimpur, enfin une Land-Rover à travers la jungle jusqu'à Pthalipam. C'est là que débutaient une première série de chantiers de reconstruction d'écoles avec le bambou local, à la suite du terrible tremblement de terre et des inondations qui avaient dévasté les plaines du Nord-Est de l'Inde entre la Chine au Nord et la Birmanie au Sud.

Tout avait été bien préparé, grâce en particulier à M. Bhandari, qui avait été un membre actif du mouvement gandhien pour l'Indépendance en Inde du Sud. Il avait été envoyé en Assam par Gandhi) et avait créé un dispensaire et une école dans le village lointain de Barama. Tout le monde l'aimait et le respectait. Les autorités locales l'avaient chargé de nos chantiers en plus de ses autres responsabilités. Sa femme et moi sommes devenus de grands amis et avons échangé des lettres pendant plus de 50 ans. Les enfants et même les petits-enfants restent en contact. Je me souviens aussi de l'aide apportée au SCI par Amalprava Das, une pionnière de l'action sociale qui avait fondé la branche de l'Assam du Kasturbaï (l'épouse de Gandhi) Trust pour le travail des femmes dans les villages : elle avait envoyé un membre de son équipe pour travailler avec moi ; le plus souvent nous étions à la cuisine.

Je faisais parfois des visites, accroupie sur le sol et mâchant du bétel, ce qui était un moyen de communication. Je cassais aussi des pierres avec les femmes du pays sur le bord de la route, quand, de temps en temps, un Anglais passait en voiture, nous couvrant de poussière (il y avait encore quelques cadres des plantations et quelques missionnaires anglais). Ils se sont empressés d'envoyer une délégation à notre chantier pour m'informer que ma conduite était « indigne d'une Européenne ».

L'équipe du chantier, entièrement européenne au départ, dirigée par Pierre Oppliger (qui m'appelait « la sœur ») a bientôt été rejointe par de petits groupes de lycéens de North Lakhimpur, Lakshmi, et Profulla, qui avaient un congé pour venir travailler avec nous. Puis sont arrivés Max des Etats-Unis,

Siji du Japon, PK de N. Lakhimpur et d'autres. Lorsque la construction de l'école a été achevée, nous sommes allés dans un autre village et ainsi deux équipes ont travaillé en deux endroits différents.

Durant les mois les plus chauds et lorsque les pluies de mousson étaient les plus abondantes, nous allions travailler dans la belle vallée verte de Khajjiar, entourée des montagnes neigeuses de la chaîne himalayenne. Là, au nord de Chamba et pas très loin du Cachemire les hommes avaient construit une conduite pour amener au village l'eau d'une source de montagne, à plus d'un kilomètre. Un petit groupe de volontaires d'un lycée réputé de Delhi nous avaient rejoint, avec deux autres venant de l'Assam et le travail a pu débuter avec une quinzaine de volontaires. Parmi eux, il y avait Idy Hegnauer et moi, qui étions chargées de la cuisine. Nous avions toutes deux escompté que nous ferions aussi d'autres travaux que le travail domestique routinier et nous avons été déçues. Nous n'arrêtons pas de faire des chapatis (sorte de pain à la base de la nourriture indienne) et il nous est arrivé d'être en retard et d'être réprimandées par Ralph. Idy a menacé de retourner en Suisse et je crois bien qu'elle l'a fait ! C'était une personne très chaleureuse et en même temps très décidée. Le problème était une fois encore le rôle assigné aux femmes sur les chantiers. Je me demande si Devinder, qui était venu nous rejoindre à partir de Delhi, a un souvenir de cet épisode ? Quoiqu'il en soit, le chantier a été une réussite et l'eau de la source est arrivée à destination.

Entre ces deux chantiers, j'étais retournée dans mon Assam bien aimé, plus à l'est, près de Dilbrugarh, encore pour construire une école. Puis je suis rentrée à Delhi. Après deux années en Inde, on m'avait proposé un poste dans la section féminine récemment créée du Bharat Sewak Samaj, la grande organisation nationale de chantiers. Je n'avais pas accepté cette offre pour différentes raisons, notamment pour me faire traiter à l'hôpital de Londres pour les maladies tropicales. J'aurais aimé pouvoir rester en Inde.

Pionnière du développement international du mouvement :

J'ai fait le voyage en bateau de Mumbai à Naples, où je l'ai quitté pour visiter Pompeï, Rome, Florence, ... et ainsi jusqu'à Paris. On m'avait proposé d'être Secrétaire internationale, en partenariat avec Ralph Hegnauer, qui avait succédé à Willy et Dora Begert (Willy avait créé le Comité de Coordination des Chantiers de Travail volontaire sous les auspices de l'UNESCO et il y travaillait à plein temps). Ralph était le plus souvent au siège de Zurich et moi à Clichy, en banlieue de Paris, où la branche française louait trois pièces au Secrétariat international.

Cette fonction s'est avérée extrêmement intéressante et stimulante et je l'ai occupée pendant sept ans (de 1953 à 1960), sans trop me soucier des conditions de vie qui laissaient beaucoup à désirer. Les relations amicales étaient nombreuses et très riches. Devinder das Chopra (voir chapitre 3) et Mohammed Sahnoun (chapitre 4) étaient là pour quelque temps. Yvonne Elzière venait le samedi pour tenir la comptabilité. Des volontaires asiatiques venaient en Europe et restaient à Clichy une semaine ou deux, ainsi que quelques Américains se rendant en Inde (voir Valli Seshan et Phyllis Sato, chap. 3).

Le travail de Secrétaire internationale m'a mise en contact avec les branches européennes du SCI (une dizaine en 1953), les groupes d'Asie, des Etats-Unis et d'Algérie, et avec le Comité de coordination, qui a financé des voyages pour des volontaires en Afrique et en Asie. L'UNESCO était intéressée par nos efforts pour inclure des femmes parmi les volontaires et deux subventions reçues en 1957 ont permis à quatre volontaires de venir en Europe : Valli (chapitre 4 et Claire, ci-dessous) et Rohini, depuis l'Inde, Alice Appeah et Rose Kwei du Ghana. Valli a joué un grand rôle au SCI, d'abord en

Europe et surtout en Inde et au Secrétariat asiatique. Alice s'est beaucoup investie dans la promotion du statut des femmes en Afrique de l'Ouest.

Je me suis intéressée à la création de chantiers de formation de responsables. Ce projet était considéré avec quelques réserves par certains anciens membres des branches suisse et française, mais la branche allemande et d'autres y étaient favorables et ont aidé à trouver des lieux appropriés pour un travail manuel – il n'en manquait pas pendant les années d'après-guerre – suivi dans l'après-midi par les études et les discussions. Dorothea Woods, une ancienne volontaire des Quakers appartenant à la Section de la Jeunesse de l'UNESCO, a participé à certains de ces chantiers et contribué à l'animation des discussions.

Une autre innovation concernait les chantiers que j'ai appelés « Orient-Occident », qui consistaient à rassembler des volontaires d'Afrique, d'Asie et du Moyen-Orient (pays arabes et Israël). Nous faisions ensemble un travail manuel – pelle et pioche – le matin et nous avions l'après-midi des discussions sur des sujets brûlants qui divisaient les pays des participants, avec le concours d'intervenants extérieurs. Je me souviens à ce propos qu'un jour où j'expliquais notre travail à une passagère dans un bus, elle a été très étonnée et a dit : « Il y a aussi des Juifs ? ». Au SCI, nous avons rarement parlé de l'Holocauste. Est-ce que c'était trop proche, trop terrible ou bien pensions-nous que cela ne se reproduirait jamais ?

Je me demande si le SCI a eu l'idée de créer des groupes de suivi avec les populations des lieux où nous avons eu des chantiers ? A mon époque, nous étions trop occupés et trop inexpérimentés. Je sais que j'ai négligé la question du suivi, même avec les volontaires. Aujourd'hui, le travail de préparation et de suivi que font Jean-Pierre avec l'Afrique du Nord (chapitre 4) et Nicole Paraire avec l'Afrique de l'Ouest (chapitre 5) sont d'excellents exemples de ce qu'on peut faire. Cependant, lorsque j'ai visité les chantiers traditionnels, je leur ai demandé de réserver une soirée pour discuter de questions concernant la paix. C'était généralement bien accepté, en dépit des réticences de certaines branches. Il y avait toujours le risque de n'être qu'une organisation de chantiers parmi d'autres.

Lors d'un chantier en Suisse, sur la route proche de Lise Cérésolle – elle nous avait trouvé un hébergement – nous nous sommes concentrés sur les problèmes pratiques rencontrés par les femmes volontaires en Afrique et en Asie, quand on nous disait de faire du « travail social ». Paulette Rabier (chapitre 4), qui avait travaillé en Algérie et en Tunisie, enseignait les premiers soins et l'hygiène, un médecin de l'OMS est venu et une couturière nous a appris pendant plusieurs après-midi à coudre des vêtements simples, Alice Appeah nous a montré la cuisine ghanéenne et ainsi de suite.

De nouveaux horizons pour le SCI : Etats-Unis, Pakistan, Algérie

Les ressources de l'association n'étaient pas toujours suffisantes pour payer les Secrétaires internationaux. J'ai profité de ma période de six mois de congé obligatoire pour trouver (comme indiqué plus haut) un travail d'accompagnement des derniers déportés ukrainiens de la guerre, sur un vieux transport de troupes se rendant à la Terre promise d'Amérique. Quelle joie et quelle émotion lorsque, à l'approche de New York, l'hymne national ukrainien a retenti : nous nous sommes mis à genoux en contemplant le glorieux soleil levant derrière les gratte-ciel de Manhattan ! J'avais été invitée par le Comité social des Quakers à participer à leurs chantiers de week-end dans les taudis de Philadelphie, puis j'ai visité les chantiers en cours au Mexique et au Salvador. L'objectif était de familiariser de jeunes Américains privilégiés avec les problèmes sociaux, aux Etats-Unis et en

Amérique latine. Je suis retournée aux Etats-Unis pour participer au premier chantier organisé par le SCI dans ce pays. Il avait lieu à Indianapolis et avait été organisé par Bob Stowell dans une coopérative d'Afro-Américains qui construisaient leurs maisons. Bob a ensuite émigré en Nouvelle-Zélande, loin des problèmes incroyables que suscitait l'époque Mc Carthy. D'autres volontaires éminents ont pris la suite et développé le SCI aux Etats-Unis.

Dans le cadre de notre partage des responsabilités du Secrétariat, Ralph ne paraissait pas particulièrement intéressé par les chantiers travail-études et chacun d'entre nous se concentrait sur les actions qui lui tenaient le plus à cœur. Mais nous nous rencontrions régulièrement pour faire le point sur la situation générale et nous échangeons des copies de toute notre correspondance. Nous préparons ensemble les réunions du Comité international et bien d'autres choses encore sans doute. Par exemple, Ralph a participé à des actions au Liban, tandis que j'allais en Israël, où nous avions des volontaires, pour rejoindre un chantier des Quakers. Mais nos caractères étaient assez différents et, après avoir travaillé ensemble dans de bonnes conditions, nous avons pris des orientations différentes. Je suis restée à Clichy et Noël Plattew est venu au Secrétariat international. Ralph est devenu par la suite Président international. Son engagement pendant une vie entière pour le SCI et sa contribution à son action ont été très importants et il a eu une grande influence sur beaucoup de volontaires (les hommes plus que les femmes me semble-t-il).

C'est probablement en 1957 que j'ai été invitée par le Comité de coordination à une grande Conférence patronnée par l'UNESCO qui s'est tenue à Delhi. A partir de là, j'ai participé à un chantier de travail et d'études près de Calcutta, dont le responsable était un professeur d'université qui emmenait régulièrement ses étudiants pour travailler dans les villages. Puis je suis allée à l'ashram de Barama pour voir la famille Bhandari et ensuite au Pakistan.

Le SCI avait commencé à travailler au Pakistan deux ou trois ans auparavant et j'ai pu constater le travail qui avait été fait et ses suites. C'était étrange d'être une femme seule à Karachi – objet de curiosité parmi les hommes (seulement les hommes), dans les rues encombrées, ou parmi les femmes dans les bus, où elles se pressaient dans un petit espace à l'avant, juste derrière le chauffeur. J'étais également mal à l'aise lorsque j'accompagnais les « begums » dans leurs magnifiques saris de soie, pour voir le travail social qu'elles dirigeaient.

En remontant par le train la vallée de l'Indus, j'ai ensuite visité le village où deux volontaires : Marius et Marianne Boëlsma¹⁸ avaient laissé un souvenir inoubliable. Il était un peu effrayant de n'être attendue nulle part, dans ces endroits étranges, car l'atmosphère était très différente de tout ce que j'avais connu. Est-ce qu'ils ne voulaient pas venir à ma rencontre, alors que j'avais prévenu et qu'on était censé m'attendre ? Où est-ce que j'allais dormir et manger ? J'étais une énigme pour les autres voyageurs, mais grâce à eux j'ai finalement trouvé le domicile des personnes que je devais voir et chez lesquelles j'ai été bienvenue ! J'avais lu des livres sur l'Islam et des extraits du Coran, mais la réalité de la vie quotidienne ne m'était pas du tout familière. Un jour, j'ai été introduite par la femme de mon hôte dans le monde du « purdah », une sorte de club pour femmes. C'était fascinant, mais aussi amical.

Mes amis pakistanais de Lahore (connus par l'UNESCO) ne m'attendaient pas davantage, mais j'ai finalement trouvé leur domicile. Ils m'ont guidée dans cette belle cité, où la vie, au moins pour la population la plus instruite, était plus ouverte aux étrangers. Je crois que c'est à Lahore que j'ai discuté

¹⁸ Ils sont évoqués à plusieurs reprises au chapitre 3.

avec Minhaj, le premier Secrétaire du SCI pakistanais, au sujet des échanges de volontaires. C'était il y a bien longtemps.

Quelques années plus tard, je me trouvais en Algérie, également pays musulman, mais à l'époque avec une nombreuse communauté française. J'étais allée en 1954 pendant six semaines à Alger, où vivaient la plupart des membres de notre association et sur le chantier près d'Orléansville, à la suite du tremblement de terre qui avait détruit de nombreux villages. Tandis que les hommes aidaient à la reconstruction, j'ai accompagné une infirmière de l'équipe sur les sentiers montagneux où nous étions accueillies par les aboiements des innombrables chiens. Ils alertaient les populations et nous pouvions alors nous mettre au travail.

Pendant la guerre d'Indépendance, les Autorités françaises en Algérie regardaient le SCI avec suspicion (voir Nelly chapitre 4). Lorsque des membres du SCI ont été arrêtés, une petite aide financière a été recueillie par le Secrétariat international, principalement en provenance d'Angleterre et de Suisse. Je transférais ces fonds à Simone Chaumet, qui était sur place et qui prenait le risque des les faire parvenir à des amis emprisonnés ou à leurs familles en difficulté. Il est profondément triste, mais nécessaire d'ajouter que Simone a été assassinée à la fin de la guerre, une période sans loi, avec Emil Tanner, ancien secrétaire de la branche du SCI.

Lorsque je travaillais au Secrétariat international, il me fallait une heure et demie de trajet pour venir d'Antony (banlieue sud de Paris), où je vivais depuis mon mariage. C'est pourquoi j'ai démissionné de cette fonction, mais j'ai continué à travailler à temps partiel avec Gerson Konu (voir le chapitre sur l'Afrique), principalement pour faire des traductions. Il y avait eu un échange de volontaires avec le Ghana et Gerson était en train d'établir des relations plus étroites avec l'Afrique de l'Ouest francophone. Une autre tâche consistait à briefer les volontaires qui arrivaient d'Asie et qui logeaient chez nous à Antony à leur arrivée.

De nouvelles activités compatibles avec la vie familiale

Mon deuxième enfant Daniel était handicapé mental et ce problème a finalement été prioritaire pour moi.. Lorsque Daniel a eu 12 ans et une éducation adaptée, j'ai démarré un club de loisirs (week end) pour jeunes handicapés, sous les auspices de l'organisation spécialisée et de la branche française du SCI. Cette dernière n'a jamais été très intéressée, mais l'Assemblée générale de l'association avait donné son accord et un certain nombre de volontaires, en particulier Michèle Lelarge, ont constitué une bonne équipe. Quelques uns de ses membres étaient des enseignants et avaient attiré leurs élèves. On ne pourra oublier Ali, alors étudiant à Paris et aujourd'hui professeur à l'Université de Fez, ainsi que Mohammed, un infirmier qui vivait et travaillait en France.

Notre club, "Loisirs et Intégration", a fonctionné régulièrement pendant environ 25 ans, avec des activités, deux week-ends par mois et des vacances occasionnelles à l'étranger. Nous avons aussi organisé des visites d'animateurs de ce type d'activité entre la France, le Royaume-Uni et le Maghreb. Nous avons envoyé plusieurs volontaires à l'étranger, au Danemark et aux Etats-Unis. Les parents et amis des handicapés nous invitaient à un repas les jours d'hiver, quand nous visitons des musées ou allions à des spectacles. Il faut ajouter que d'autres branches du SCI ont travaillé avec des handicapés sur une beaucoup plus grande échelle, lorsque la reconstruction n'était plus une priorité et que les problèmes sociaux sont venus au premier plan.

Issu d'une famille suisse privilégiée alliée à celle de Pierre Céréssole, Thedy a consacré une grande partie de sa vie au SCI comme volontaire, puis comme Secrétaire international. Il a conservé ensuite un esprit de volontariat et a continué à exercer une activité militante, notamment pour l'écologie.

Un idéaliste confronté aux réalités de l'engagement volontaire

Il y a exactement 50 ans (en 1956¹⁹) que j'ai rencontré le SCI pour la première fois. Je m'engageais pour une action d'étudiants de l'Université de Berne en faveur de la population de Budapest (suite à l'intervention soviétique). Dans l'attente de mon départ pour la Hongrie, j'ai fait la connaissance d'un homme au visage sévère mais amical, qui attendait également un visa. C'était Ralph Hegnauer, un Suisse comme moi, mais plus farouche, objecteur de conscience.

Il m'a expliqué le but du SCI : promouvoir la paix et l'amitié entre différents peuples par des actions concrètes, réalisées ensemble en faveur de personnes défavorisées. L'idée me plaisait. Je suis resté fidèle à cet idéal toute ma vie, comme « lifelong volunteer ». Aujourd'hui j'ai 71 ans. J'écris ces lignes dans l'avion en route pour une réunion d'anciens militants du SCI. Ces personnes sont restées des amis pour la vie.

Il est difficile de formuler ma motivation initiale après 50 ans d'une vie qui m'a plongé dans des activités très variées. Je suis le cadet d'une famille plutôt bourgeoise et d'un milieu socialement privilégié (Pierre Céréssole appartenait à ma famille maternelle). Mon père était notaire, mais critique envers la classe aisée dont nous faisons partie. J'ai été marqué dans ma jeunesse par l'esprit calviniste mais tolérant qui régnait à la maison. C'est ainsi que j'ai adopté le point de vue suivant lequel on n'est pas seulement sur terre pour jouir de la vie, mais aussi pour utiliser ses propres privilèges pour venir en aide aux personnes défavorisées. En même temps, comme jeune homme, j'étais très critique vis-à-vis de l'église. Je cherchais une forme de solidarité non liée à une religion, ni à une classe et surtout exprimée en action concrète. Voilà ce qui m'intéressait au SCI. Mais le fait d'avoir rencontré une personnalité forte comme Ralph était également important.

Au cours des années vécues avec le SCI, j'ai naturellement aussi fait l'expérience des faiblesses d'un engagement volontaire, marqué par la sérénité et la fidélité, mais qui m'a conduit à plus de distance par rapport au mouvement.

Des expériences multiples avec le SCI

- a) Volontaire en Inde, Corée, Japon

¹⁹ Texte écrit en 2006.

Après notre première rencontre, Ralph voulait m'engager pour un chantier international, comme il n'était qu'en congé du SCI. Mais il fallait d'abord faire un chantier dans son pays, la Suisse. J'ai ainsi fait un chantier « pelle et pioche » dans le Jura bernois. J'étais très étonné d'être le seul Suisse. Ralph voulait ensuite m'envoyer avec une équipe dans la région de Suez, détruite par l'intervention militaire franco-britannique. Mais j'ai été le seul à obtenir le visa égyptien, les autres visas étant refusés pour raisons politiques (affiliation juive). Donc cela est tombé à l'eau.

Je me suis alors intéressé à un service en Inde. Etant très idéaliste, je pensais pouvoir lutter contre la pauvreté avec « deux bras et deux jambes saines ». En attendant, j'ai participé à un service dans la région du Borinage (les mines de charbon) en Belgique, pour aider les « Chiffonniers d'Emmaüs ». Me voilà donc, « jeune homme de bonne famille », au milieu d'un groupe de chômeurs, d'alcooliques et de vagabonds ! La branche suisse hésitait à m'envoyer en Inde. Comment envoyer un « bourgeois », un « petit noble », comme représentant d'un SCI « ouvrier » ? Quand j'ai déclaré que j'étais prêt à y aller moi-même, à mon propre compte et s'il fallait en vélo, on m'a finalement accepté.

J'ai servi pendant une année comme volontaire à long terme en Inde : à Chirian Najar (Madras), auprès des réfugiés tibétains (Simla), à Trivandrum (Kerala) et sur un chantier dans le Kerala. Dès mon arrivée, Devinder et Valli (voir chapitre 3) m'ont envoyé au Sri Lanka comme membre de la première équipe internationale venue dans cette île pour tenter d'implanter le SCI. Malgré un leader charismatique, D.A. Abeysekara, cette tentative a échoué. J'ai été assez frustré pendant tout mon temps de service en Inde. Une fois même, épuisé par le froid, le manque d'argent et d'une tâche utile dans les Himalayas, j'ai « déserté ». Mais malgré ma famille, j'ai juré de tenir ma promesse et de finir mon mandat d'une année. Ensuite, j'en avais tellement assez du SCI que je me suis mis à vagabonder autour du monde. Mais arrivé au Japon, j'ai établi une amitié si profonde avec Phyllis et Sato (chapitre 3) que j'ai rejoint un chantier en Corée du Sud et un service dans une ferme dans l'île d'Hokkaido. C'était tout.

Cette expérience de volontaire impliquait un travail manuel parfois dur (ce que j'aimais), parfois trop « easy going », rarement bien organisé, souvent sans discussion approfondie

Il y aurait un million d'anecdotes à raconter. Deux se réfèrent au projet de construction de maisons au Kerala où j'étais responsable de chantier. J'étais en mauvaise santé, j'avais de l'asthme dû au climat humide et, comme je ne pouvais pas dormir, je me promenais la nuit dans la ville, chassé par les chiens. Quand Valli est venue me voir, je me suis plaint de l'inutilité du travail. Elle n'était pas impressionnée et m'a dit : « Le travail n'est pas si important. Combien t'es-tu fait d'amis indiens ? » En effet : personne ! Quand j'ai visité le projet plus tard, rien de ce qui avait été entrepris n'avait continué après notre départ. Mais les gens me consolaient : « Ce n'est pas important. L'important, c'est que tu étais là avec nous ».

b) Surmonter les désillusions et les tensions au Secrétaire international

Mes attentes étaient trop élevées. Après mon volontariat, j'étais totalement désillusionné : tout cela n'était pas sérieux. Pourquoi ai-je alors déposé ma candidature pour le poste de Secrétaire international en renonçant à une carrière lucrative ? Convaincu de la force des ONG à la base pour « changer le monde », je croyais pouvoir améliorer le SCI en prenant cette responsabilité. Mais là aussi je devais comprendre que je n'avais pas les compétences personnelles, ni le pouvoir de réformer

le SCI. La devise de beaucoup de jeunes restait : « Le travail volontaire n'oblige à rien ». Et la période était difficile.

Elu sur demande de mon « tuteur » Ralph, j'ai assuré la coordination internationale pendant six ans. Comme le SCI avait eu de la peine à trouver une personne compétente pour un salaire minime, j'ai renoncé à une carrière dans mon travail précédent au sein de l'administration suisse pour la coopération internationale, car je ne voulais plus faire de politique – bien que notre équipe ait été progressiste.

Sato m'avait prévenu : « You will walk on fire ». En effet, je me trouvais entre « la gauche » (les Italiens, Allemands et Belges) qui voyaient un SCI plus politique et « la droite » (Anglais, Français, Suisses, branches asiatiques) qui voulaient seulement servir les pauvres. Pour les « progressistes » j'étais un « réactionnaire », pour les traditionnels, j'étais trop ouvert envers ceux qui cherchaient la cause de la détresse. Je me débrouillais, mais peut-être à cause de mon origine bourgeoise et de ma formation, je me sentais toujours un peu à l'écart. L'amateurisme du SCI et le fait que le travail volontaire n'obligeait à rien me décourageaient. Comme personne active, j'avais l'impression de perdre mon temps. J'ai donc quitté.

Mais l'expérience unique qui avait consisté à transférer le Secrétariat international sur un alpage suisse a été une triple bénédiction :

- l'environnement naturel, avec beaucoup de travail manuel, m'a évité de m'étouffer sous la paperasse du bureau et m'a toujours conservé un souffle frais ;
- je n'étais pas seul, mais aidé par une équipe internationale de volontaires européens et asiatiques qui vivaient avec ma famille et l'on avait beaucoup de visites ;
- il y a eu des gens qui ont apprécié cette originalité d'un bureau installé dans la nature, par exemple l'organisation canadienne de coopération. Le désavantage de cette localisation rurale, c'est qu'il était difficile d'être à la fois paysan et administrateur du SCI : quand j'étais dans mes champs, je pensais au Bangladesh et aux actions d'urgence ; quand je visitais les branches du SCI, je pensais aux foins à faire. Mais de ce temps où j'étais Secrétaire international, je retiens une amitié profonde qui durera toute ma vie avec beaucoup de membres du SCI qui figurent dans ce recueil.

Persistence de l'esprit du SCI

Je n'ai pas conservé un rôle actif au sein du SCI. Après ma démission et mon retour de la montagne, je me suis entièrement occupé de problèmes écologiques, qui me paraissaient de plus en plus importants. On ne se battra plus pour la justice sociale et pour la paix si la survivance de l'humanité est mise en question.

Mais l'esprit du volontaire à long terme ne m'a pas quitté. Quand les peuples de Yougoslavie ont commencé à se massacrer au cours des années 90, je suis parti comme volontaire du SCI (j'avais 59 ans) en Croatie et les années suivantes en Bosnie, en Serbie et au Kosovo. Avec l'Intifada en Palestine, je me suis rendu en Cisjordanie comme observateur du Conseil oecuménique des églises en 2003, puis en 2004 en Israël pour connaître « l'autre côté ». Je continue à m'engager à 71 ans. J'ai renoué les liens avec le SCI en fondant le « Ralph Hegnauer Solidarity Fund » qui finance des projets innovants.

Si on me paraît représenter la valeur du SCI aujourd'hui, c'est toujours l'attitude individuelle du volontaire, qui crée des liens d'amitié avec des personnes d'autres cultures et pratique la solidarité avec les défavorisés en rendant un service concret. Dans ce sens, rien n'a changé. Mais comme il existe aujourd'hui des milliers d'ONG à l'œuvre pour la paix, ce n'est plus la conviction idéologique des fondateurs qui compte, mais un sentiment de compassion, d'apprentissage d'une autre réalité, la curiosité vis-à-vis d'autres pays et la solidarité comme telle. Ce qui reste du SCI pour ma vie, c'est la simplicité, même la naïveté d'agir n'importe où en ignorant les frontières et sans ambitions.

Nigel Watts

Nigel Watts, britannique, a également été volontaire du SCI en Inde et dans d'autres pays, avant d'occuper des fonctions de responsabilité comme Secrétaire international et Président du mouvement. Il a aussi enseigné en Afrique et exercé différentes activités militantes.

J'avais entendu parler de l'IVSP (le nom du SCI anglais à l'époque) alors que j'étais encore à l'école – une école Quaker. A 18 ans, en 1954, j'étais objecteur de conscience (le service militaire obligatoire existait encore) et en 1955 j'ai été recruté comme volontaire à long terme par l'IVSP à titre de service alternatif. Mon premier chantier était à Glasgow en Ecosse et consistait à refaire les peintures des logements de personnes défavorisées (voir ci-dessous Arthur et Claire), ensuite à Millisle en Irlande du Nord (peinture d'un orphelinat), à Vorarlberg en Autriche (construction d'une route), à Metz et à Worms en Allemagne (aide à la construction de logements). Tout cela a duré six mois. Au chantier de Metz, le responsable (très sévère) était Etienne Reclus, Secrétaire de la branche française. Au chantier de Worms, il y avait Devinder das Chopra (chapitre 4), Sma Bala Sundaram, du Sri Lanka et Ben Korley (premier volontaire africain invité par le SCI et fondateur du VOLU au Ghana (chapitre 5).

Cette période a constitué mon expérience la plus positive au cours de ce service alternatif. Comme j'adorais déjà les voyages et les langues étrangères, j'ai été extrêmement motivé pour l'internationalisme et le développement de base.

Etant encore étudiant, j'ai été responsable d'un autre chantier, à Wolverhampton en Grande Bretagne. En 1960, je suis allé en Inde pour huit mois comme enseignant volontaire à Vidhya Bhavan, Udaipur. Ce n'était pas pour le SCI, mais à Delhi j'ai rencontré Devinder, qui était alors Secrétaire du SCI pour l'Asie et Valli, qui n'était pas encore Mrs Seshan. J'ai aussi participé à un chantier à Cherian Nagar, Madras.

Je suis ensuite allé en Zambie où j'ai enseigné pendant dix ans. Avec John et Louise Melbourne, un couple britannique rencontré sur un chantier SCI à Fair Isle, nous avons essayé de promouvoir les chantiers de travail volontaire. Le gouvernement a été intéressé et a organisé quelques chantiers de « construction de la nation ».

A mon retour, j'ai cherché un emploi et j'en ai trouvé un, comme responsable régional de l'IVS (branche anglaise du SCI) (septembre-décembre 1971). J'ai ensuite été responsable de l'international (1972-76) et finalement Secrétaire général (1976-84). Finalement j'ai été président international de 1985 à 1989.

De 1992 à 1998, j'ai été directeur du Comité de Coordination à Paris. Depuis, je l'ai aidé à titre volontaire et je suis membre du Comité exécutif depuis 2004. Actuellement, je suis secrétaire (bénévole) de Youth Action for Peace UK, branche de l'YAP.

Franco Perna

Italien d'origine, Franco Perna a également eu une carrière internationale de militant, avec le SCI (comme Secrétaire international et Président) et d'autres organismes semblables.

Avant de connaître le SCI, j'ai participé à des chantiers de travail volontaire avec d'autres organisations (en Italie, Irlande du Nord et Palestine, de 1955 à 1960), en particulier avec le mouvement oecuménique. C'est seulement en 1961 que j'ai travaillé pour la première fois pour le SCI, en participant à la construction d'une école rurale en Pologne. Au cours de ces années, j'étais Secrétaire pour la jeunesse du Mouvement international pour la Réconciliation, basé à Londres et je souhaitais mieux connaître l'Europe de l'Est. Le SCI était la seule organisation qui envoyait des volontaires à l'Est en 1961. Cette expérience était très positive et elle ajoutait une nouvelle dimension à mon implication dans d'autres projets Est-Ouest, comme la Conférence des chrétiens pour la paix en Tchécoslovaquie et la visite aux églises d'URSS.

J'ai une petite histoire à raconter sur le chantier de Kowalewo en Pologne. Nous avions deux responsables : l'un de l'Ouest et le second désigné par l'Union rurale de la Jeunesse polonaise. Le responsable polonais ne faisait que donner des instructions, mais il ne voulait pas lui-même faire de travail manuel... jusqu'à ce que les volontaires décident que seuls ceux qui travaillaient auraient le droit de manger... Le jour suivant, il a accepté avec réticence de nous rejoindre le reste de l'équipe et, avec les jours qui passaient, il a fini par prendre goût à ce travail.

Il y avait aussi des discussions longues (tout devait être traduit en 3 ou 4 langues) et animées dans la soirée, en particulier sur le concept de paix à l'Ouest et à l'Est. Certains d'entre nous mettaient en avant la conception chrétienne de la paix : "Si l'on te jette la pierre, tu tends la joue". La réaction immédiate était : « Non, dans une société socialiste, on répond en envoyant une pierre plus grosse ». Il ne faut pas oublier qu'à l'époque le monde était dominé par la guerre froide.

J'ai été Secrétaire pour l'Europe du SCI, chargé de la coordination et en particulier du placement chaque année de 5 à 6 000 volontaires dans des chantiers d'été. Ce travail était assuré par un Bureau de coordination, situé d'abord à Londres (1967) puis à Luxembourg, où le secrétariat européen s'est installé jusqu'en 1970. Mais j'ai voyagé dans toute l'Europe et souvent au-delà, en particulier en Asie

où – à l'époque – près de la moitié des branches et des groupes du SCI étaient situés. La diffusion des idéaux du SCI se faisait avec beaucoup de vitalité et de diversité.

Critiques et débats

Normalement, l'action du SCI consistait surtout en un travail manuel, éventuellement combiné avec des discussions sur le thème de la paix. Mais au cours des années 70, beaucoup de projets, en particulier en Europe, se sont situés dans le domaine social ou de l'environnement. En visitant ces chantiers, j'ai souvent rencontré des volontaires qui étaient souvent très critiques des autorités locales pour ne pas faire leur travail et utiliser les volontaires comme de la main-d'œuvre à bon marché. A tel point que certains d'entre eux – qui affichaient des idées politiques et sociales radicales – ne se sentaient pas toujours bienvenus sur des chantiers particulièrement « sensibles ». Ces situations engendraient parfois des tensions entre les volontaires et le SCI d'un côté et de l'autre entre notre mouvement et les organismes responsables du projet.

Notre devise « Pas de paroles, des actes » n'avait pas exactement la même signification partout. En Europe, où le mouvement était plus politisé, beaucoup de volontaires auraient même suggéré de la modifier pour la remplacer par : « Des actions et des paroles ».

Je me souviens que dans certains pays, comme les Pays-Bas, plusieurs groupes locaux avaient refusé de participer à un chantier sans avoir procédé d'abord à une sorte d'analyse sociopolitique du contexte. Et je ne parle pas de pays comme l'Italie et la Corée, où toutes les activités entreprises au nom du SCI avaient été suspendues par le Comité international en raison de positions politiques adoptées à l'encontre de l'orientation générale du mouvement, fondée sur la tolérance et la compréhension mutuelle. « La diversité dans l'unité » était le thème d'un important séminaire organisé à Delhi en 1979. Cependant, dans certains cas, par exemple en Espagne et au Portugal, la coopération avec certaines organisations locales de jeunesse avait été refusée. C'est seulement en 1981 qu'il a été décidé de reprendre concrètement des activités dans ces deux pays..

En 1970, suite à des difficultés financières, le Bureau de Luxembourg et le Bureau de coordination ont dû fermer et les branches européennes ont été obligées d'assurer de nouvelles responsabilités. Je suis devenu Secrétaire international, en succédant à Thedy et le suis resté de 1976 à 1980. De 1970 à 1976, j'avais été consultant pour les institutions européennes et pour les Nations Unies (à Genève et en Iran). En 1981, j'ai été élu président du SCI, j'ai rempli cette fonction jusqu'à 1985 et je suis resté actif à titre non officiel. De 1983 à 1993, j'ai travaillé avec les Quakers comme Secrétaire exécutif pour l'Europe et le Moyen Orient, encore au Luxembourg. Je suis rentré en Italie en 1994, mais j'ai aussi vécu pendant de longues périodes en Grande-Bretagne et en France. J'ai toujours eu une activité à caractère international, j'ai beaucoup voyagé (dans 80 pays) et mes enfants vivent la plupart du temps à l'étranger. ,

Extrait d'un article rédigé pour le 70e anniversaire du SCI :

Ce qui m'a d'abord attiré au SCI, c'est sa dimension internationale et sa capacité à rester un mouvement ouvert, même à l'époque où certaines positions radicales prédominaient dans les organes dirigeants, sinon dans ses activités elles-mêmes. Une autre caractéristique appréciable du mouvement a toujours résulté du fait qu'il offrait une possibilité de se découvrir soi-même. Ce n'est pas facile, car cela exige à la fois une initiative individuelle et un dur travail. *(autre extrait dans la conclusion)*

Frank Judd

Diplômé de la London School of Economics, il a présidé l'UN Student Association et a servi comme officier dans la Royal Air Force de 1957 à 1959. De 1960 à 1966, il a été Secrétaire général de l'IVS (branche britannique du SCI). Membre du Parlement (Labour Party) puis ministre de 1966 à 1979, il est membre de la Chambre des Lords depuis 1991.

La période que j'ai passée avec le SCI a été l'une des plus excitantes et des plus plaisantes de ma vie. Après mon service militaire, j'avais décidé de travailler pour la paix et la compréhension internationale. Je souhaitais aussi m'engager au profit de la communauté. J'avais obtenu une libération anticipée de la Royal Air Force, pour pouvoir être candidat (du Labour Party) aux élections législatives de 1959. En fait, j'étais le plus jeune candidat, dans une circonscription conservatrice et j'ai perdu ! Qu'allais-je faire ?

Le fait qu'au même moment l'IVS cherchait des candidats pour le poste de Secrétaire général était providentiel. J'ai posé ma candidature avec quelque appréhension. Je craignais qu'avec ses traditions nettement pacifistes et un grand nombre de ses membres ayant accompli un service alternatif pendant et après la guerre à l'IVS, mon service avec la Royal Air Force soit un handicap. Ce n'a pas été le cas. Mes interlocuteurs ont paru plus intéressés par mes activités antérieures d'étudiant avec une dimension internationale, comme président de l'United Nations Student Association et membre de la direction de l'International Student movement pour les Nations Unies – une fonction qui m'avait conduit en Chine en 1956.

Quoiqu'il en soit, l'esprit de Pierre et Ernest Cérésolle l'a emporté : les pacifistes et les non pacifistes pouvaient travailler ensemble. Les amitiés qui se sont créées avec les pacifistes comptent parmi les plus durables et les plus importantes. C'était le cas avec Ralph et Idy Hegnauer, René Bovard, Valli Seshan, Douglas Childs and Derek Edwards et ces amitiés sont restées très fortes à l'époque où j'étais ministre de la Défense.

Au cours des années 60, ce qui caractérisait l'IVS/SCI était son champ d'action. Pour lui, la paix doit être fondée sur la solidarité, le service des autres et un sens de la communauté qui ne connaît pas de bornes. Nous avions des chantiers de week-end, organisés par les groupes locaux dans les zones urbaines, pour personnes âgées en difficulté, nous avions d'anciens détenus rejoignant nos équipes pour participer à ces chantiers, des chantiers internationaux dans des hôpitaux psychiatriques et des centres pour handicapés mentaux, nous allions travailler dans des régions isolées d'Ecosse et des îles, pour l'adduction d'eau et l'électrification et pour créer des chemins. Même à cette époque de fermeture de la Guerre froide, nous avions des chantiers Est-Ouest. L'un de mes proches cousins a épousé une Tchèque à la suite de l'un de ces chantiers.

En 1959, IVS avait douze projets internationaux au Royaume-Uni, en 1966, il y en avait 120. Cette croissance extraordinaire était illustrée de manière frappante par le fait qu'en dépit de l'obscurité générale entraînée par les risques nucléaires et la confrontation idéologique, il pouvait exister une vision, un espoir, un idéalisme et un plaisir à construire, de manière interculturelle, des liens significatifs entre des frontières redoutables, dans un esprit de solidarité et de service. Bien sûr, il y

avait des discussions, des discussions – même des conflits – au niveau local, national et international, mais tout cela faisait partie de la construction d’une communauté.

L’association envoyait également des volontaires à long terme en Asie, Afrique, à Maurice et aux Seychelles – avant même qu’un aéroport ait été prévu – et nous avions des volontaires africains au Royaume-Uni. Notre expérience concrète, efficace, collective, s’étendait du voisinage immédiat à toute l’Europe et au monde entier. L’humanité était l’humanité, le service était le service, qu’il soit à court ou long terme, n’importe où. C’était en soi une conception très significative. Pour être franc, j’ai été attristé lorsque, dans la suite de l’histoire du SCI, au moins en ce qui concerne l’IVS a jugé nécessaire de se subdiviser en deux organisations : l’une centrée sur l’Europe et l’autre sur le Tiers Monde. Je considère que cela remettait en cause la vision de l’humanité comme un seul ensemble. Le travail avec les plus pauvres des pays pauvres faisait partie de tout un ensemble de besoins auxquels il fallait répondre, aussi bien dans le pays de Galles, à Londres, Birmingham, Belfast ou en Ecosse.

Toute cette activité, parfois stupéfiante, était rendue possible par une armée admirable de volontaires, de responsables et de membres des différents comités. Leur moteur était l’inspiration. Pour moi, je suis encore très touché quand, dans les circonstances et les lieux les plus inattendus, des gens viennent à moi et me disent : « Frank, te souviens-tu, nous nous sommes rencontrés à l’IVS ou au SCI ? » Les SCI a joué un rôle essentiel dans la formation de ma personnalité. Et je sais que son action a autant de sens, est aussi impérative et urgente pour répondre aux problèmes d’aujourd’hui qu’à ceux des années 20 ou des années 60.

2.3 Au-delà du rideau de fer

Mentionnés plus haut par Dorothy Guiborat, les échanges avec l’Europe de l’est ont été une préoccupation majeure pour Arthur Gillette. On verra aussi les souvenirs que Valli Chari/Seshan (chapitre 3) et Max Hildesheim (chapitre 5) ont conservé de leur participation au chantier en Moldavie..

Arthur Gillette

Né dans l’Est des Etats-Unis, Arthur Gillette est venu poursuivre ses études en Europe. Il a pu travailler comme objecteur de conscience au Comité de coordination du service volontaire, dont il est devenu Secrétaire général, avant d’être Directeur de la Division de la jeunesse et des activités sportives à l’Unesco. Il a participé à de nombreux chantiers et a publié plusieurs ouvrages sur l’histoire des chantiers, dont l’un (One Million Volunteers) est souvent cité dans ce recueil.

La Guerre froide

Pour ceux qui n’ont pas vécu pendant la Guerre froide, il est difficile d’imaginer l’intensité de la méfiance et de la crainte engendrées par cette période particulièrement sombre de l’histoire humaine. On apprenait aux jeunes occidentaux que l’URSS et ses alliés cherchaient à dominer le monde par la subversion et par des agressions comme la guerre de Corée (saurons-nous un jour comment ce conflit a réellement débuté ?). Réciproquement, on apprenait aux gens de l’Est que les « fauteurs de guerre capitalistes/impérialistes » cherchaient à détruire leur pays.

Je suis né et j'ai grandi dans l'Est des Etats-Unis et l'un de mes premiers souvenirs concernant les médias consiste à avoir regardé, à l'âge de 12 ans, des émissions de télévision en direct sur le Conseil de Sécurité des Nations Unies, où l'on voyait le ministre des Affaires étrangères soviétiques Andreï Vychinski (M. Niet) mettant régulièrement son veto aux mesures soutenues par une majorité des autres membres. L'été de mes 15 ans, mes compatriotes Julius et Ethel Rosenberg ont été exécutés sur la chaise électrique pour avoir « trahi des secrets atomiques » au profit des Soviétiques. Les Boy Scouts américains étaient fortement encouragés à dénoncer les activités « communistes » qu'ils pouvaient rencontrer.

Heureusement, mes parents penchaient fortement vers l'internationalisme et étaient par exemple fondateurs de la branche locale de l'association pour les Nations Unies. J'ai donc grandi dans un milieu où les Russes ou les Communistes n'étaient pas automatiquement vus comme des émanations du diable. Mon lycée avait également l'esprit ouvert (on y enseignait le russe !) et certains de mes professeurs étaient même étiquetés comme communistes (alors qu'au moins une partie d'entre eux étaient en fait Quakers) par la chasse aux sorcières du Sénateur McCarthy. L'autonomie et le service faisaient partie du programme d'études et allaient de soi quand j'ai rejoint l'université de Harvard (près de Boston). C'est ainsi que j'ai pris contact avec le Comité du Service volontaire de la Société des Amis (les Quakers) et commencé des chantiers de week-end à Roxbury, un ghetto noir et hispanique de Boston.

Un Américain à Paris

Pour ma troisième année d'études universitaires, je suis venu à Paris où j'ai trouvé le système éducatif intellectuellement stimulant, mais aussi plutôt aride et apparemment assez coupé de la réalité. Et quelle réalité, au paroxysme de la guerre d'Algérie ! Un soir, après une répétition de la chorale de la Sorbonne, j'ai vu abattre un Algérien à côté de l'Eglise Saint-Séverin.

Que pouvais-je faire, personnellement, pour contribuer à adoucir la dureté des temps ? La minuscule communauté Quaker de Paris n'organisait pas de chantiers, mais elle m'a orienté vers ... la branche française du SCI. Et j'ai repris des chantiers de week-end. Ces chantiers pouvaient être physiquement exigeants. Par exemple, il fallait être à Bois-Colombes (banlieue de Paris) 8 heures 30 le dimanche ; déplacer sur le palier tous les meubles d'une vieille dame sans ressources (qui était souvent épouvantée de voir ainsi traitées toutes ses possessions) ; laver les peintures des murs et du plafond ; peindre le séjour ; avaler en vitesse un morceau à midi ; peindre la chambre et les toilettes (en réparant au passage la plomberie) ; remettre en place les meubles et tous les biens de la vieille dame ; et rentrer en vitesse à la pension de famille pour le dîner... Mais il y avait aussi la satisfaction incontestable d'avoir fait quelque chose qui avait une utilité concrète et immédiate.

Beaucoup de mes camarades à la Sorbonne se moquaient de ce qu'ils considéraient comme la naïveté de ces travaux pratiques. « Bien sûr, ces vieux sont pauvres et solitaires. C'est pourquoi nous payons des impôts » disaient-ils avec désinvolture. « Vous autres volontaires, vous permettez seulement à l'Etat d'éluder ses responsabilités ! ».

Cela ne me décourageait pas. Rétrospectivement et dans une certaine mesure, il me semble que nous présagions de façon inconsciente de la révolte étudiante qui surviendrait dix ans plus tard, au

printemps 1968. La différence, c'est que nous exprimions notre protestation conformément au slogan du SCI, avec des actes et non des paroles.

Une chose en amenant une autre, j'ai passé l'année suivante comme volontaire (avec une indemnité de subsistance) au Comité de Coordination des Chantiers Internationaux de Volontaires et j'ai participé à davantage de chantiers en France et en Angleterre. Parmi les membres du Comité, il y avait beaucoup de discussions sur l'opportunité – ou même la possibilité – de promouvoir des échanges de volontaires entre les deux blocs de la Guerre froide. Pour certains organismes, envoyer des volontaires occidentaux à l'Est reviendrait à exposer de jeunes innocents à la propagande et au lavage de cerveau.

Promouvoir les échanges Est-Ouest, malgré les résistances

Ayant été co-responsable de ce qui a été probablement le premier projet de service volontaire Est-Ouest (consistant à convertir un site bombardé de Varsovie en terrain de jeux), le SCI ne partageait pas ces réticences. Et il a joué un rôle de pionnier pour le développement des échanges Est-Ouest – généralement en coopération avec la Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique basée à Budapest. Les premiers chantiers ont eu lieu en France et en Pologne en 1956 et en URSS en 1958.

Pendant l'été 1960, j'ai fait partie de l'équipe conduite par Henri Majewski qui a participé au second chantier en URSS, pour construire les fondations d'une école secondaire dans une ferme collective du centre de l'Ukraine. C'était mon premier chantier Est-Ouest et une réelle ouverture !

Bien que suffisamment convaincus de la valeur du projet, puisqu'ils avaient signé le contrat, au moins quelques uns des civilistes se sont trouvés au début un peu dans la situation des marins de Christophe Colomb découvrant des terres inconnues. Avec quelque appréhension, nous nous demandions « Et si après tout la terre était plate et nous devions passer par dessus bord ».

Les volontaires, soviétiques et étrangers (environ 80), se sont rassemblés à Moscou pour faire le voyage d'une nuit en train jusqu'à l'Ukraine. Au début, il s'agissait de conversations un peu maladroitement pour faire connaissance dans les différents compartiments qui nous étaient réservés. « Tu es donc un Américain qui apprend le russe ? » me demanda un volontaire soviétique un peu soupçonneux (comprenez : « Ah, tu appartiens sans doute à la CIA...»). Inversement, un volontaire occidental demandait à un étudiant en langues de Leningrad : « Tu te spécialises donc dans les études africaines ? » (sous entendu : « Il s'agit sans doute de précéder une pénétration communiste dans les pays récemment indépendants du continent »).

Le responsable de chantier russe s'est efforcé de briser la glace en faisant un discours sur la compréhension mutuelle entre jeunes de différents blocs. Je me souviens d'avoir pensé : « Ce doit être un espion du Parti, ou même du KGB ». Son discours a été écouté dans un silence glacial. Il a ri et dit : « Bon, les gars, on va travailler ensemble pour faire face au problème ».

Le « problème », c'était de voir combien d'entre nous pourraient rentrer dans un compartiment conçu pour huit personnes. Nous sommes arrivés à ...19 ! L'hilarité qui a suivi a définitivement brisé la glace et nous avons commencé à chanter. C'est alors qu'est arrivé un contrôleur pour voir ce que c'était que ce chahut. Il a réprimandé le responsable du groupe avec tant de brutalité que j'ai pensé qu'il ne pouvait pas être un espion du Parti ou un agent du KGB. En fait, au chantier, il est devenu mon voisin sous la tente. Sur la ferme collective, nous avons travaillé dur en constituant une équipe unie et nous

avons atteint les objectifs. Franchement, nous avons eu du bon temps : après tout, la terre était bien ronde !

En automne de la même année, j'ai eu la surprise de voir dans un numéro du magazine populaire Saturday Evening Post une demi-page de photos ... de notre chantier, avec un article présentant le projet comme un infâme complot soviétique pour séduire d'innocents jeunes occidentaux. C'était du journalisme aussi tendancieux et malveillant que celui des médias soviétiques de l'époque pour lesquels le Peace Corps que venait de lancer le président Kennedy utilisait des volontaires pour infiltrer un capitalisme néocolonial dans le Tiers monde.

En fait, les soirées sur le chantier en Ukraine étaient consacrées alternativement à des présentations des Soviétiques et des Occidentaux, suivies de discussions relativement franches entre les volontaires. Bien sûr, le côté soviétique n'a pas manqué de vanter les réalisations du développement rural des Terres vierges, mais personne n'a empêché les Occidentaux d'évoquer des thèmes « tabous » telle que la démocratie multipartite et le pacifisme chrétien.

J'ai participé par la suite à différents chantiers Est-Ouest (pas tous avec le SCI, mais certainement dans le même esprit) en Tchécoslovaquie, en URSS (Fédération de Russie et République autonome de Kabardino-Balkarie) et en République démocratique allemande. Il commençait à y avoir une floraison de chantiers Est-Ouest. Pour la seule année 1966, une centaine de jeunes tchèques ont participé à des projets en Angleterre. A la même époque, des volontaires polonais ont participé à un projet à long terme du SCI en Algérie que l'un d'entre eux a considéré comme « un laboratoire de la coexistence ». Bien sûr, les échanges Est-Ouest pratiqués par le SCI et par d'autres organismes n'ont pas suffi à mettre fin à la Guerre froide. Mais je pense que nous avons prouvé que la méfiance mutuelle (sans parler de l'ignorance réciproque) n'étaient pas inévitables. En ne considérant que les participants aux chantiers et les relations et amis à qui ils ont raconté leurs expériences, on peut citer Janet Goodricke, alors Secrétaire en Europe, qui déclarait en 1966 : « Il y a des raisons de penser que la rouille internationale a enfin commencé à prendre le dessus sur le rideau de fer ».

Impact personnel

Je doute que la plupart des êtres humains puissent être conditionnés par une expérience unique. Une personnalité se construit à partir d'une diversité d'expériences et d'engagements, ainsi que des objectifs que l'on s'est assignés. En ce qui me concerne, les chantiers du SCI et d'autres activités volontaires ont certainement déterminé mon orientation. Il était par exemple naturel que j'aie accompli mes deux années de service civil comme objecteur de conscience auprès du Comité de Coordination. Avec d'autres collègues ayant le même statut et les mêmes idées, nous nous étions fixé deux priorités : le développement des échanges Est-Ouest et la formation de volontaires pour le Tiers Monde.

Cela m'a conduit à rejoindre l'UNESCO où, au cours d'une carrière variée qui a duré près de 30 ans, je me suis constamment efforcé de faire passer les actes avant les paroles, autrement dit des pratiques innovantes plutôt que d'éternelles déclarations de bonnes intentions. Et cela dans un contexte décrit un jour par une déléguée à la Conférence générale comme un « harcèlement textuel ».

Sur ce point, les exemples abondent. C'est ainsi qu'à la fin des années 60, nous avons obtenu de la Conférence générale un feu vert et des crédits pour mobiliser des équipes internationales (et, nous l'espérons, Est-Ouest) de volontaires pour des projets de l'UNESCO dans les pays en développement. Certains responsables de projets étaient enthousiastes et, par le Comité de Coordination, nous avons

trouvé de jeunes candidats appropriés. Mais l'aventure s'est arrêtée là lorsque le Bureau juridique a mis son veto aux projets de contrats, au motif que le sacro-saint manuel de l'UNESCO ne prévoyait pas ce genre d'activité.

Lorsque j'ai pris ma retraite en 1998, un Ambassadeur auprès de l'UNESCO m'a raconté en riant qu'un très haut fonctionnaire de l'organisation lui avait dit de manière dédaigneuse (ignorant que nous étions amis) : « Ah oui, Gillette... un travailleur, mais trop préoccupé de détails terre à terre, comme un scout qui fait sa BA ». Cela supposait être insultant, mais je l'ai pris pour un compliment.

2.4 Avec les objecteurs et les immigrés

Ces deux activités ayant joué un rôle important dans l'histoire de la branche française, nous leur avons réservé une place à part, considérant que les volontaires concernés ont aussi une activité internationale.

Emile Bernis

Emile Bernis, originaire de la Drôme, a fait la connaissance du SCI en 1948 et a fait de nombreux chantiers en France, dont l'un avec des objecteurs de conscience, et en Kabylie

Après mes études d'électricien, j'ai fait mon service militaire, achevé en 1947. Quelques mois plus tard, j'ai été convoqué par l'armée, qui re-mobilisait certaines classes pour intervenir dans les grandes grèves ouvrières de cette époque. Je n'ai pas répondu à cette convocation²⁰, car j'étais en désaccord avec ce type d'intervention, plutôt en raison de ces circonstances particulières que par pacifisme (je n'étais pas objecteur de conscience et à l'époque, cette notion n'était pas aussi répandue que par la suite). J'avais informé le SCI en proposant de rejoindre un chantier et j'écrivais : « Il suffit d'un an pour nous apprendre à tirer sur les gens qui ne portent pas l'étiquette de Français. Ce ne serai je crois que payer une dette que de consacrer plusieurs mois à travailler à autre chose qu'à la guerre. J'avais donc le désir d'aller au travail avec vous tous. Et maintenant, « ils » voudraient nous apprendre à tuer des Français. Tant pis pour eux. Je sais que je ne suis pas le seul à m'y refuser. Et il me semble injuste que je continue à être tranquille chez moi pendant que les camarades passent de mauvais jours à la caserne. C'est pour cela que je mets plus d'empressement à me joindre à votre travail ».

Mon premier chantier, d'une durée de quinze jours, a eu lieu à Roissy en mars 1948. Il s'agissait de faire divers travaux pour la remise en état d'un bâtiment et d'une propriété utilisés par le SCI. Je me souviens surtout de l'amitié qui s'est établie entre les participants. Ce chantier a été suivi de beaucoup d'autres. En 1948, j'ai participé au chantier de Vercheny, où se trouvait aussi Nelly Forget (voir chapitre 3), avec qui je suis resté en relation.

En Algérie avant l'Indépendance

En 1948, j'ai participé au chantier de Tagmount-Azouz, près de Tizi-Ouzou en Kabylie, qui fait l'objet d'un livre de Pierre Martin²¹, qui écrivait à son sujet :

²⁰ Ce refus n'a pas eu de conséquences avec l'armée.

²¹ P. Martin : *En Kabylie, dans les tranchées de la paix*, Beyrouth, 1953. Citation extraite de : *50 ans au service de la paix. Les mémoires de la branche française*. Travail collectif coordonné par Etienne Reclus, SCI, 1980

« Ce chantier n'est pas tout à fait SCI dans la forme classique, mais je pense que vous me faites confiance pour l'adapter aux mœurs locales, qui sont si différentes des mœurs européennes que l'on n'arrive plus très bien à savoir si l'on est déplacé dans l'espace ou dans le temps. Et parmi ces coutumes spéciales, on trouve des gens qui ont en grande partie bourlingué dans le monde, parlant anglais ou allemand et l'on y trouve un souci de la justice, de l'égalité et de la démocratie qui n'existe qu'en Suisse. Je crois que nous aurons du mal à nous arracher de ce pays »..

Il s'agissait de faire des travaux pour la construction d'une maison de village, que celui-ci n'avait pas les moyens de financer : terrassement, recherche de pierres de construction avec les gens du village. Il fallait aussi faire des travaux d'entretien des fontaines. Je me souviens que parmi notre équipe SCI il y avait un volontaire algérien, Nourredine, tout à fait intégré à la vie du groupe. Nous étions là pour être avec les gens du pays, pour faire un travail en commun. Les réactions des gens du village étaient favorables. Beaucoup plus tard, après l'Indépendance, j'y suis retourné et l'accueil de la population a été chaleureux.

A la fin du chantier, le garde-champêtre a invité les volontaires pour un couscous et a déclaré : « Ah ! Si la France, au lieu d'envoyer tous ces régiments avait seulement envoyé une équipe comme vous en Algérie, il y a longtemps que nous serions conquis ! » A cette déclaration faisait écho Albert Camus, qui écrivait : « Je peux trouver dans ce succès des encouragements personnels. Un écrivain qui a choisi de témoigner se sent parfois seul... Il arrive qu'on doute... Mais vous prouvez tous les jours que les hommes peuvent se rencontrer, que le dialogue est toujours possible et que la solitude n'existe pas » (Pierre Martin : En Kabylie).

Le SCI accueille les premiers objecteurs

Au cours des années suivantes, j'ai fait d'autres chantiers du SCI en France, à Vézelay et à Ceillac. J'ai surtout participé au démarrage du chantier de Pressignac dans la Dordogne.

Ce chantier a représenté un moment important dans l'histoire du SCI en France. A la suite d'une grève de la faim de Louis Lecoin, soutenu par le SCI, le Général de Gaulle a donné l'assurance qu'un statut des objecteurs de conscience allait être adopté et qu'une solution allait être trouvée pour ceux qui étaient emprisonnés, au centre pénitentiaire de Mauzac (Dordogne) où ils étaient toujours assujettis au régime de droit commun. Le SCI a alors proposé au ministère de la Justice d'organiser, à titre d'expérience, les premiers chantiers d'objecteurs de conscience. En avril 1963, par l'intermédiaire du pasteur Roser²² des bâtiments d'une colonie de vacances ont été mis à la disposition du SCI pour recevoir les objecteurs et les volontaires). A la suite de ce chantier expérimental, le SCI a été chargé, en 1964, d'organiser des activités pour les objecteurs de conscience, à Brignoles, en Provence²³.

²² Henri Roser (1899-1981), pasteur de l'Eglise réformée, a été président de la branche française du Mouvement international pour la réconciliation et de la branche française du SCI, de 1949 à la fin des années 60. Ami de Pierre Cérésolé, il a pris position dès 1923 pour l'objection de conscience et s'est fortement engagé sur ce thème et sur la dénonciation de la guerre d'Algérie au début des années 60. J.P. Petit : *Quel héritage*, op.cit.

²³ *Mémoires de la branche française*, op.cit.

J'ai pris trois mois de congé sans solde pour prendre la responsabilité du chantier, qui concernait une vingtaine d'objecteurs de conscience détenus, mais détachés de leur lieu de détention à Mauzac. Le chantier consistait à mettre en train la construction d'un foyer rural dans le village. Il y avait deux types de participants, : les témoins de Jéhovah, qui refusaient le service militaire pour des raisons religieuses et les objecteurs de conscience, qui étaient là par suite de leurs convictions pacifistes et qui essayaient de donner un sens à leur engagement sur le chantier.

On discutait sur le chantier, mais il n'y avait pas de réunions de groupe, pour des discussions organisées sur un chantier normal du SCI. D'ailleurs, autant la conduite technique du chantier était tout à fait dans mes cordes, autant le côté discussion pour les présentations et pour l'exposé de l'origine et des objectifs du SCI me laissait démuni. A cette époque, il n'y avait pas de formation interne au SCI n²⁴ pour préparer à cet aspect de la fonction de responsable de chantier. Cette situation s'est reproduite plus tard à Ceillac²⁵, où j'avais également une responsabilité.

Il y avait quand même des gardiens de prison qui exerçaient une surveillance : par exemple, il était interdit de faire des photos. J'en avais fait quand même, mais je m'étais fait réprimander. Ces gardiens avaient été choisis pour leur bonne volonté et vivaient avec nous dans la même maison. Mon congé étant expiré, la responsabilité de ce chantier a été assurée ensuite par Pierre (Pierrot) Rasquier.

J'ai aussi été membre du Comité national du SCI au cours des années 60. J'ai vu l'évolution du mouvement influencée par le contexte national : la reconnaissance de l'objection de conscience, le travail dans le bidonville, etc... Je constate qu'il y a moins de chantiers « pelle et pioche » et davantage d'actions pour les personnes défavorisées. Cela implique une formation et ce n'est pas si facile de réaliser une cohésion de groupe et de créer un esprit de groupe que lorsque tout le monde travaille avec une pelle, une pioche et une brouette

Claire Bertrand

Tout en finissant ses études de pharmacie, Claire a commencé par des chantiers de week-end, puis participé à deux chantiers d'été en Norvège et au Liban, en 1959 et 1960. Elle a surtout été marquée par le travail au bidonville de Nanterre auprès de Maghrébins. En Thaïlande, elle a conservé le contact avec le SCI et essayé d'y démarrer un groupe.

Des vacances en Norvège débouchent sur un engagement

J'ai grandi pendant la Guerre mondiale qui m'a marquée, puisqu'une bombe est tombée sur notre maison et a miraculeusement épargné ma famille. Quand j'étais étudiante, j'ai connu le SCI en 1959, par une amie qui allait dans un chantier en Norvège pour les vacances. Contrairement aux règles qui supposaient une expérience préalable en France, le SCI a accepté que j'y participe aussi. Je cherchais seulement à faire quelque chose de mes vacances. C'était un chantier traditionnel d'aménagement

²⁴ En 1957 également, on constatait que les Assemblées générales des années précédentes avaient insisté sur « les risques d'un peu trop d'improvisation et du manque de préparation des responsables de chantier ». Ibid.

²⁵ Ce village des Hautes Alpes a été dévasté en 1957 par une inondation. La branche française du SCI y a organisé l'un de ses plus importants chantiers, avec 301 volontaires de 24 pays.

d'une maison pour handicapés (voir Kader), près d'Oslo et de la mer, Le travail était assez dur, il avait notamment fallu aplanir un terrain pour servir de zone de jeux, mais les conditions étaient exceptionnelles : on logeait dans une maison mise à disposition par la communauté, il n'y avait pas à faire la cuisine, qui était bonne.

Le travail se terminait vers cinq heures et on allait à la plage. Il y avait une vingtaine de volontaires, dont une Indienne, Valli (voir chapitre 3), devenue ensuite une grande amie, de très jeunes Anglais, un Hollandais et deux Libanaises. Nous avions des discussions intéressantes, qui ont commencé à m'ouvrir l'esprit. C'était des vacances à l'étranger, pendant trois semaines ou un mois, dans une ambiance sympathique, qui correspondait à mes idées, au besoin de faire quelque chose d'utile. Je ne suis pas sûre qu'en fait l'utilité de ce travail ait été très grande.

A mon retour, j'ai commencé à faire des chantiers de week-end, en partie parce que les volontaires libanaises nous avaient annoncé qu'elles organisaient un chantier l'année suivante et parce que je pensais qu'une expérience en France était un préalable pour y participer. Il s'agissait d'abord de la remise en état d'appartements de personnes âgées (à l'époque particulièrement démunies), que nous faisions dans la journée. Ce travail aboutissait à un résultat concret et était satisfaisant pour les volontaires comme pour les intéressés. Et il a contribué à me faire prendre conscience de leurs conditions de vie.

Avec les Maghrébins sur le bidonville

Mais assez rapidement, et jusqu'au printemps 1961, j'ai rejoint pendant le week-end la petite équipe du SCI qui travaillait sur un bidonville en banlieue, à Nanterre, pour des immigrés algériens et marocains. On était en pleine guerre d'Algérie et l'atmosphère était tendue. La responsable de cette action, Monique Hervo, qui vivait en permanence sur place, était très engagée en faveur de l'indépendance algérienne et avait des contacts avec le parti nationaliste. La branche française du SCI, tout en sympathisant avec la cause algérienne, ne souhaitait pas d'engagement à caractère clairement politique, de sorte que cette action s'est poursuivie de manière assez indépendante du mouvement²⁶. Notre petit groupe venait régulièrement assister Monique Hervo et Marie-Ange Charras, qui s'occupaient surtout des relations avec la population locale et avec les administrations. Nous faisions un travail manuel de rafistolage des baraques, notamment en réparant les toits en tôle goudronnée. Du point de vue du type de travail, ce chantier était proche du modèle traditionnel des chantiers SCI, avec un travail assez dur et des conditions d'existence spartiates. On travaillait davantage que dans les chantiers d'été, mais seulement le week-end et sans participation internationale. Mais le chantier était international du point de vue de la population pour laquelle on travaillait. Il est vrai que si notre travail

²⁶ Monique Hervo a publié plusieurs ouvrages sur les années 1959 à 1962 passées sur le bidonville de Nanterre, où « des milliers de tôles enchevêtrées se mêlaient à des briques cassées ». Elle décrit la guerre d'Algérie transposée au bidonville : « Au fil du récit, la vie des Algériens puis celle des Maghrébins sans distinctions, devient de plus en plus dure. Insalubrité, promiscuité et cette peur qui est toujours là. A mesure que l'atrocité devient la norme en Algérie, le climat social se durcit au bidonville qui subit le contrecoup de la violence et de l'horreur... En 1961, intensification de la guerre. Le répression s'amplifie. Les habitants doivent faire face aux innombrables arrestations, fouilles des baraques, représailles opérées par des descentes musclées sur le bidonville. Certains disparaissent ». Monique Hervo, Marie-Ange Charras, *Bidonvilles*, Paris, Maspéro, 1971. Et : *Chronique d'un bidonville, Nanterre en guerre d'Algérie*, par Monique Hervo, préface de François Maspéro, éditions du Seuil, 2001 p., ".

de rafistolage se faisait entre volontaires, le contact étroit que Monique entretenait avec les habitants du bidonville nous assurait une bonne intégration. J'accompagnais rarement les femmes dans leurs démarches, mais je me souviens combien c'était pénible, car on était très mal reçu dans les administrations et on se sentait très impuissants.

Je n'ai jamais ressenti la pénibilité du travail. Je pense qu'il n'était pas inutile et que sans nous les Algériens auraient difficilement pu le faire, car ils n'avaient pas les moyens d'acheter les matériaux. Mais ce qui comptait, c'était le fait que l'on soit là²⁷, le sentiment de solidarité qu'eux et nous ressentions.

Le chantier de Nanterre a été beaucoup plus intéressant que les chantiers d'été. Il a correspondu pour moi bien davantage à l'idée du Service civil. De plus, j'allais à cette époque à des réunions où l'on discutait beaucoup, notamment de non-violence et de la guerre. J'admirais l'engagement de Monique et le travail à Nanterre était pour moi une forme d'engagement, notamment vis-à-vis de la guerre d'Algérie

Pendant la même période, je suis restée en relations avec Valli, qui était en stage au Secrétariat du SCI à Clichy. J'ai honte de penser aux conditions dans lesquelles elle était accueillie. Très isolée, sauf la présence de Dorothy, elle vivait sans confort et sans chauffage, elle était pour la première fois coupée de sa famille et elle devait surmonter un choc culturel très dur, par exemple du fait qu'elle était végétarienne, ce qui était très rare à l'époque. Mais je me suis sentie très proche d'elle.

Au Liban : découverte du monde arabe

Pendant l'été 1960, les deux volontaires libanaises de Norvège nous ont invités à les rejoindre pour un chantier qu'elles organisaient à Beit el Din, en zone druze. Le voyage a été une expérience extraordinaire : j'ai pris un bateau qui faisait des escales en Méditerranée ; je couchais sur le pont, avec les familles grecques et leurs poules ; j'ai fait la connaissance d'un autre volontaire, Rob Buijtenhuis (nous sommes restés amis jusqu'à sa mort), avec qui nous descendions faire les provisions aux escales.

Au Liban, j'ai découvert une autre face du monde, puisque auparavant j'étais surtout une admiratrice des kibboutz et du socialisme israéliens. Il y avait des volontaires de différents pays arabes, résidant au Liban, dont quelques filles. Ils m'ont donné une autre version du problème palestinien que celle que j'avais jusque là : ils avaient fui la Palestine, les faits étaient là, il n'y avait même pas de discussion. C'était aussi mon premier contact avec le monde arabe. Celui-ci ne m'a pas paru si étranger, mais j'ai quand même découvert des traditions très différentes comme les mariages arrangés et les relations entre garçons et filles, qui ont fait l'objet de beaucoup de discussions. Il me semble pourtant maintenant qu'à l'époque les différences entre l'Europe et le Moyen Orient sur ce point étaient moins grandes qu'aujourd'hui .

Ce chantier a été très inefficace, car il s'agissait de construire une école avec un architecte souvent absent et des matériaux arrivant très tard. A la fin, avec leur arrivée tardive, il a fallu travailler vite et

²⁷. « Ce qui bouleverse le plus Monique Hervo, c'est peut-être de savoir qu'à deux pas de là, les Français, indifférents, vivent dans la quiétude » MFI Hebdo, 29.11.2001.

dur, alors qu'il faisait très chaud, mais on n'a pas fini la construction. Si on ne travaillait guère, il y avait beaucoup de discussions, organisées ou non.

Mais ce chantier m'a ouvert l'esprit et a été un apprentissage de la relation avec l'autre. Plus généralement, il n'y a aucun doute que ma participation aux chantiers après la Norvège – qui était encore conforme au système occidental - a changé ma manière de voir le monde et a été une ouverture extraordinaire vers celui dans lequel je voulais entrer. L'esprit du Service civil correspondait très bien à mes préoccupations de l'époque, concernant par exemple le développement communautaire. Je suis restée fidèle à cet esprit et ce n'est sans doute pas un hasard si j'ai longuement travaillé avec Amnesty International, en particulier sur Israël et la Palestine.

En 1961, je m'étais inscrite comme volontaire à long terme pour le projet d'aide aux réfugiés tibétains à Kasauli en Inde (voir chapitre 3), mais j'y ai renoncé pour me marier avec un autre volontaire rencontré à Nanterre. Nous avons cependant gardé le contact avec le SCI lors de notre séjour en Thaïlande en 1962-66, où nous avons tenté de démarrer des activités avec les responsables asiatiques : Valli et Sato notamment. J'ai brièvement participé à un chantier au Sud-Est de la Thaïlande, où nous avons essayé de creuser un puits avec des volontaires thaïs réunis par une mission protestante. Le travail n'était pas très dur, mais les conditions locales un peu difficiles et je ne pense pas que nous ayons totalement abouti. Nous avons aussi participé à des week-ends avec des handicapés (voir Ann Kobayashi).

Ce chapitre a donné un premier aperçu sur l'ouverture internationale du mouvement à partir de l'Europe. Mais les témoignages qui précèdent ne sont pas les seuls apportés par des Européens, ni les seuls provenant de volontaires qui ont exercé des responsabilités internationales. On trouvera dans les chapitres qui suivent d'autres témoignages européens, mais dont les auteurs ont investi tout particulièrement sur un pays ou une région dans un autre continent. On trouvera aussi au chapitre suivant les souvenirs de responsables internationaux qui venaient d'Asie. C'était une situation rare à l'époque et le SCI a fait là, comme dans d'autres domaines, œuvre de pionnier.

Chapitre 3

L'INDE, A L'AVANT-GARDE DE L'ASIE

3.1 L'évolution historique

1947-1956 : reprise des activités

On a vu au premier chapitre qu'une relation avec l'Inde s'était établie dès les débuts du SCI et que les principes sur lesquels se fondaient celui-ci étaient pour une part inspirés par Gandhi et par le mouvement non-violent en faveur de l'indépendance de l'Inde. Beaucoup de volontaires de la seconde génération ont été eux-mêmes inspirés par ce mouvement et ont souhaité en savoir davantage sur la philosophie et la religion orientales. L'accès à l'indépendance de l'Inde en 1947 a entraîné la partition du pays : la région orientale musulmane a été intégrée au Pakistan, le Cachemire est resté l'objet d'un conflit. Cette partition a suscité la mort d'au moins un million de personnes, tandis que 12 à 15 millions de personnes étaient déplacées : les hindous se sont enfuis du Pakistan et les musulmans de l'Inde. Avec l'afflux de réfugiés, le Dr Rajendra Prasad, Président de la fédération indienne (qui avait connu l'action du SCI en 1934), a demandé l'aide de cette organisation. Celle-ci a répondu favorablement, à condition de rester fidèle à son principe de neutralité et donc de pouvoir travailler également au Pakistan. Cette condition a été acceptée et la première équipe est arrivée. Un Suisse : Pierre Oppliger, qui avait enseigné le français à Indira Gandhi en Suisse, se trouvait en Inde, avait ses entrées dans les hautes sphères du pouvoir et connaissait Vijaylakshmi Pandit (sœur de Nehru, premier ministre de l'Inde), ainsi que d'autres personnalités. Il a joué un rôle important dans cette négociation.

La première équipe du SCI a travaillé à Faridabad, une localité proche de Delhi réservée aux réfugiés et aussi à proximité de Karachi. En raison de la chaleur intense qui précède la mousson, d'autres projets ont été mis en œuvre pendant cette période dans des régions d'une altitude plus élevée. Les premiers chantiers étaient conformes à la tradition du SCI : un travail manuel « pelle et pioche », qui ne devait pas concurrencer la main-d'œuvre locale et un mode de vie équivalent aux conditions locales. Les volontaires féminines, appelées « soeurs », étaient chargées des tâches domestiques, y compris de la lessive des vêtements des hommes et de la couture. Quelques observateurs extérieurs critiquaient le fait que des Occidentaux fassent un travail de coolie, considérant qu'ils n'étaient peut-être pas aussi efficaces, par manque d'accoutumance à la chaleur et au régime alimentaire.

Mais des questions plus importantes étaient en jeu. Durant cette période post-coloniale, il était important de montrer de manière symbolique que des blancs, jusque là associés, aux grands propriétaires et aux hauts fonctionnaires, pouvaient travailler la main dans la main avec des Indiens ou des Pakistanais. De plus, dans une société indienne habituée au système de castes et à un grand nombre de domestiques, le travail manuel était perçu comme indigne des gens instruits. C'est pourquoi l'un des premiers objectifs du SCI consistait à démontrer, par la mise en œuvre de sa devise « Pas de paroles, des actes », la dignité du travail manuel et ainsi à abolir les préjugés et à effacer les

clivages entre inférieur et supérieur. Les volontaires du SCI voyageaient en bus ou en 4^e classe en train (jusqu'à la disparition de la 4^e classe), ils mangeaient la nourriture locale et couchaient habituellement sur le sol dans les chantiers. Le caractère non sectaire du SCI était aussi souligné. Il pouvait être mis en application avec des gens ordinaires, sans directives gouvernementales et il était compatible avec les idéaux de Gandhi, de sorte que ce n'était pas un concept entièrement étranger. Dorothy (Abbott) Guiborat (chapitre 2) et Devinder Das Chopra (chapitre 3) figuraient parmi ces premiers volontaires.

Les premières équipes de volontaires indiens et japonais ont rapidement recruté des étudiants en faisant des présentations dans les universités et en organisant des réunions. Les Oppliger ont été le contact non officiel du SCI pendant plusieurs années. Par la suite, Pierre Oppliger a été le représentant de l'organisme suisse d'aide et habitait à Almora en Uttarakhand. Un noyau de volontaires expérimentés s'est peu à peu agrandi et en 1952 un groupe a été constitué, Ethelwyn Best représentant la branche britannique, qui la finançait²⁸. Son rôle consistait à coordonner les programmes des volontaires à long terme (LTV), à encourager le développement du jeune groupe dont les membres ne pouvaient disposer que de leur temps libre, à rechercher des financements et à faire la liaison avec les projets éventuels et avec les administrations. Son bureau était à Mehrauli, près du fameux site du Qutab Minar à Delhi. A partir du début des années 50, de petits groupes de volontaires indiens et pakistanais pouvaient être régulièrement envoyés en Europe. Des groupes locaux se sont créés à Calcutta, Madras et Bombay. Avec la progression du nombre de volontaires expérimentés, celui des volontaires étrangers a diminué et la durée des séjours a été ramenée de 24 à 18 mois. En 1956, une équipe comportait trois volontaires pour une durée de 18 mois.

Création de la branche indienne

En 1957, le groupe de volontaires indiens a obtenu le statut de branche du SCI, avec Parashiva Murthy comme premier Secrétaire. Le Comité national a transféré les bureaux du SCI à Faridabad, lieu des premières activités antérieures à l'Indépendance. L'administration a donné au SCI trois baraques qui avaient servi pour l'aide d'urgence. L'une d'entre elles était réservée aux bureaux et aux locaux privés du SCI. L'autre aux femmes volontaires et la troisième aux hommes. Mais il n'y avait pas de téléphone et le bus pour Delhi n'était pas fiable, de sorte que toute affaire traitée avec Delhi prenait une journée entière. De plus, les membres locaux ne pouvaient pas facilement se réunir et le faible coût des bureaux était au détriment de l'efficacité. Le bureau est retourné à New Delhi en 1958, en partageant le garage de l'Association nationale des auberges de jeunesse ; plus tard, il a été rejoint par le Secrétariat asiatique, qui s'est finalement installé à K5 Green Park pendant les quarante dernières années. Comme l'écrit Valli au sujet du Bureau du Secrétariat indien : « Sous le nom affectueux de K5 que lui donnaient les volontaires venus de partout, c'est le numéro de la maison dans laquelle le Secrétariat se trouve encore à Delhi jusqu'à ce jour. C'est un lieu/un havre où des myriades de gens du SCI ont vécu, discuté, pris des décisions pour le SCI (et pour eux-mêmes ?) pendant une quarantaine d'années ! ».

Au début des années 70, le travail administratif était effectué par Fiona Williams, une volontaire britannique, Bhupendra Kishore (nouveau Secrétaire national) et Valli Seshan (Présidente) qui constituaient l'équipe du Secrétariat administratif. En 1971, il y a eu une crise, lorsqu'il a été demandé au SCI de libérer le garage de l'Auberge de jeunesse, ce qui l'a conduit de passer de Faridabad à

²⁸ Elle avait figuré parmi les premiers volontaires en 1949-50, mais avait dû être rapatriée en Angleterre suite à un accident de bus.

Delhi. J'ai²⁹ pris contact avec Fr. Loesch, un jésuite allemand qui dirigeait le Service social germano-indien (qui existe toujours). Il était en Inde depuis longtemps et était un ami fidèle et un supporter du SCI. Je lui avais demandé d'user de son influence pour obtenir pour nous le droit d'utiliser un garage dans un organisme catholique. L'idée de demander à nouveau un garage lui a paru amusante. Il a suggéré que nous envisagions une location et que nous retournions le voir. Peu après, il nous a informés qu'une spacieuse maison de deux pièces était disponible pour 450 roupies à Green Park, en nous envoyant un chèque pour deux années de loyer. Nous n'aurions jamais imaginé que quarante ans plus tard, K5 serait pratiquement la propriété du SCI Inde (Les propriétaires ont quitté l'Inde et les locataires sont là par défaut). K5 se trouve dans une zone de New Delhi qui est aujourd'hui en plein développement. Quand on y repense, cela paraît un rêve. Fr. Loesch mourut avant même la fin des deux années. S'il avait vécu, il aurait été heureux, mais peut-être pas pour tout ce que le SCI a réalisé plus ou moins bien par la suite avec les locaux qu'il nous avait donnés.

On trouve aussi des récits concernant cette période dans les souvenirs de Phyllis Clift (Sato), Hiroatsu Sato (ci-dessous) et Valli Chari (Seshan) ci-dessous et de Thedy von Fellenberg au chapitre 2.

Création d'un Secrétariat asiatique - 1959

En regardant vers l'avenir, le Comité international du SCI a décidé d'étendre les chantiers à d'autres pays d'Asie, ce qui exigeait une personne compétente à plein temps. Il se trouvait qu'heureusement Devinder Das Chopra était rentré en Inde après son séjour au Liban et en Egypte en 1955, grâce à une subvention de l'UNESCO, puis en Europe pour le SCI au cours des deux années et demi qui ont suivi. Il a pris la responsabilité du renforcement et de l'extension du SCI en Asie, en tant que premier Secrétaire asiatique. En mai 1959, son bureau était à son domicile, puis il a travaillé dans un garage voisin du Bureau de la branche indienne à l'Auberge de jeunesse. Valli Shari, qui venait de rentrer d'un séjour de deux ans en Europe, l'a rejoint en 1960. Le Comité national indien du SCI n'avait pas pensé qu'une femme pourrait assumer la charge de déplacements constants et avait refusé sa candidature. Mais Devinder ne partageait pas ces réserves et souhaitait vivement utiliser ses compétences. A différents moments, chacun d'eux a rendu visite au groupe japonais naissant et a encouragé les efforts entrepris par Hiroatsu Sato à son retour d'Inde en 1958. Ils ont envoyé des volontaires étrangers et des fonds au Japon (voir Elizabeth Crook et Cathy Hambridge Peel, ci-dessous). Le Secrétariat asiatique a invité Anowar Hussein de Dacca à New Delhi en 1960 et a recruté d'autres volontaires pour le chantier de formation Orient-Occident qui s'est tenue en 1961 à Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka). Le Secrétariat international a aussi démarré des actions au Népal, en Malaisie et en Thaïlande.

Entre temps, de nouveaux réfugiés affluaient en Inde, cette fois du Tibet à la suite de la fuite du Dalai Lama en mars 1959, après des essais infructueux pour trouver un règlement pacifique avec l'armée populaire communiste chinoise. Le Secrétariat asiatique et la branche indienne ont contribué à faire face à cette situation d'urgence en aidant les enfants tibétains à Kasauli (près de Dharmasala). Kalan Singh Ghosh, du Comité central d'aide d'urgence a demandé de l'aide au SCI et Devinder a jeté les bases d'un projet en trouvant une maison pour les enfants. Elizabeth Crook décrit ci-dessous son travail dans ce projet comme infirmière. Pendant cinq ans, les volontaires indiens, japonais et européens ont continué à y travailler, jusqu'à ce que la guerre Indo-Pakistanaise rende les voyages difficiles.

²⁹ Ce texte a été rédigé par Phyllis Sato.

Le nouveau rôle des volontaires à long terme

Le SCI a adapté son mode d'action à l'évolution des besoins. On a moins mis l'accent sur la recherche d'une alternative au service militaire et d'ailleurs plusieurs pays avaient déjà supprimé le service obligatoire. Par ailleurs, le contrôle des changes rigide imposé par la guerre s'était allégé et les voyages devenaient plus faciles, ce qui permettrait de recevoir davantage de volontaires. Si le SCI a joué un rôle de pionnier, beaucoup d'autres organisations ont commencé à organiser des chantiers, parmi lesquelles celles qui étaient financées et gérées par des gouvernements, des organisations religieuses ou des associations. Néanmoins, le SCI conservait un rôle unique, par son internationalisme, par son réseau de branches et de groupes gérés par des nationaux mais envoyant chaque année des représentants aux réunions du Comité international et par son indépendance financière des gouvernements. Mais il a fallu que le SCI reste adapté aux circonstances. Le Peace Corps a été créé en 1961 et des programmes comparables sont apparus dans d'autres pays. Le Gouvernement britannique a adopté une nouvelle approche en commençant par recruter et financer des volontaires mis à disposition d'organismes existants, dont l'IVS (branche britannique du SCI). C'était d'abord par l'intermédiaire du Lockwood Committee, puis par le ministère du Développement Outremer.

On ne peut dire ce qui est venu en premier : les occasions de démarrer des chantiers, qui ont toujours existé, ou les moyens de financement. La branche indienne a eu la possibilité d'ouvrir un chantier à Madras en 1958, grâce au père Pierre Ceyrac, longtemps soutien du SCI et plus tard représentant de l'Inde au Comité international, qui connaissait le maire de Madras, Mrs. Tara Cherian. Il s'agissait de travailler dans un bidonville intitulé Cherian Nagar. En plus du projet de Kasauli, géré par le Secrétariat asiatique (1961-1965), la branche indienne a commencé à travailler dans une léproserie à Hatibari (Orissa) en 1961-1962 (voir Elizabeth Crook, Cathy Peel et Bhuppy Kishore). Au milieu des années 60, il y a eu le projet agricole de Rapti (démarré en 1966) au Népal, celui de Pahayria, également agricole au Sri Lanka, la ferme coopérative de Kimpu au Japon, ainsi que les placements de volontaires en Thaïlande et avec la branche du Pakistan oriental (Voir Kobayashi sur Kimpu, Ann Kobayashi sur la Thaïlande et Roger Gwynn sur le Pakistan oriental). Les volontaires qui travaillaient sur ces projets ont également participé à des chantiers à court terme, mais il ne s'agissait plus de circuler d'un chantier à l'autre.

Le Secrétariat asiatique et ses localisations successives

Devinder et Valli ont quitté leur activité de pionniers à la fin de l'année 1964, mais tous deux ont continué à travailler dans le domaine du développement. Cela semble s'être souvent produit : d'autres organisations recrutent des volontaires ou des employés du SCI, dont elles ont reconnu l'expérience et apprécié l'état d'esprit. Devinder est devenu le directeur opérationnel du Peace Corps en Inde, avant de travailler longtemps pour l'UNICEF. Le Comité américain d'aide aux réfugiés tibétains a fait appel à Valli pour être son représentant et elle a par la suite contribué à l'élaboration d'un projet SEARCH à Bangalore, puis elle a siégé dans de nombreux conseils et travaillé comme consultante.

Comme le SCI s'était beaucoup développé dans le sous-continent indien, le Comité international a demandé que le Secrétariat asiatique se déplace à mi-chemin entre l'Inde et le Japon. Hiroatsu Sato a été nommé Secrétaire et en automne 1965 il a établi son bureau dans la capitale de la Malaisie. Des chantiers ont été organisés dans cette ville et à Penang, mais le gouvernement a finalement refusé de

confirmer son accord pour un bureau du SCI et celui-ci a dû être transféré à Singapour en 1967 (voir Sato ci-dessous). Avant de quitter le Japon, Sato était resté en contact avec des volontaires de Corée du Sud et les avait aidés à organiser un chantier dans leur pays. Il avait également donné suite aux contacts établis par Ethelwyn Best au Sud Vietnam avec des bouddhistes, mais l'aggravation du conflit et l'impossibilité de se rendre également au Nord Vietnam ont finalement convaincu le Comité international de ne pas donner suite à la demande de volontaires au Sud Vietnam. Il y a eu de nombreux échanges de volontaires (voir ci-dessous), mais la guerre indo-pakistanaise de 1965 a rendu les voyages impossibles et a sérieusement limité les possibilités d'échanges de volontaires entre pays voisins pendant plusieurs années.

Une série de graves cyclones ont frappé le Pakistan oriental et ont suscité l'aide d'urgence de plusieurs branches spécialisées dans ce type d'action, notamment la branche française. Le Secrétariat asiatique a aidé les groupes locaux et contribué à la collecte de fonds. Un projet à long terme de construction d'un abri anti-cyclone à Moudubi s'est finalement concrétisé et plusieurs étudiants volontaires qui y ont participé ont constitué le noyau de la branche du Bangladesh.

En 1966, Aatur Rahman a été nommé Secrétaire adjoint pour l'Asie avec un bureau à Colombo.. Quand Navam Appadurai a pris la fonction de Secrétaire asiatique en 1968, Shintani-san a maintenu le bureau de Singapour jusqu'à ce que les Appadurai et Aatur le rejoignent en 1970. Navam et son équipe ont travaillé durant une période de plus en plus tendue. En 1971, le Pakistan oriental s'est séparé du Pakistan et la guerre civile qui a suivi a également impliqué l'Inde, ce qui a entraîné à nouveau de nombreux départs de réfugiés. Le groupe du Bangladesh et la branche indienne ont été très actifs dans ce contexte (voir Juliet Hill Pierce et Linda Whitaker ci-dessous). En 1972, la succession du roi du Népal a suscité une agitation étudiante et a conduit à l'abolition des réformes. Il y a eu des tensions fréquentes entre les Corées du Nord et du Sud et entre Cinghalais et Tamouls au Sri Lanka. Ces événements se situaient dans le contexte de la guerre du Vietnam, qui créait une atmosphère de tension dans toute la région. Ce contexte a entraîné des difficultés pour obtenir des visas et surtout des divisions au sein du SCI entre activistes et pacifistes – en particulier en Europe. Malgré tout, les membres du SCI dans tous ces pays (sauf la Corée du Nord et le Vietnam) ont continué à organiser des chantiers et des projets à long terme.

En 1972, le Secrétariat asiatique s'est déplacé à nouveau pour revenir à Colombo. Le gouvernement de Singapour, après celui de la Malaisie, a pris ombrage de la vocation du SCI à proposer une alternative au service militaire obligatoire. Comme Singapour organisait une préparation militaire pour les jeunes qui terminaient leurs études, il a été demandé au SCI de changer sa constitution fondée sur la paix ou de quitter le pays. Il n'y a pas eu de discussion et le bureau a déménagé de nouveau. Aatur était déjà parti pour s'engager dans un travail d'aide d'urgence dans son pays devenu récemment indépendant. Navam a continué à exercer la fonction de Secrétaire asiatique jusqu'à 1978 à Colombo (voir l'article en annexe).

L'âge d'or du SCI en Asie

Tous les facteurs se sont conjugués pour faire en sorte que la fin des années 60 et les années 70 aient été l'âge d'or du SCI en Inde. La célébration du 50^e anniversaire du SCI en 1970 avait illustré cette situation. Le gouvernement de Delhi avait entrepris de nettoyer des bidonvilles et le SCI avait organisé un projet à long terme pour les habitants. Pour marquer ce cinquantième anniversaire, 50 volontaires se sont rassemblés pendant 100 jours pour construire un dispensaire. Un autre événement avait été la

prise de fonction de Secrétaire national par Bhuppy Kishore, assisté par une succession de volontaires à long terme britanniques pour la collecte de fonds, la correspondance et la publicité.

Cette combinaison efficace d'un Secrétaire actif et créatif et de volontaires compétents avait créé une atmosphère stimulante. Les marches pour la paix organisées par le bureau ne permettaient pas seulement de recueillir des fonds, mais aussi de faire de la publicité et d'attirer des volontaires. Le bureau de K5 est devenu un pôle d'attraction. Un autre événement a été l'arrivée de Valli Seshan à la présidence du Comité national. Elle a su donner une nouvelle orientation à l'association, en coopération étroite avec Bhuppy. Les Seshan avaient aussi une maison ouverte à New Delhi, ce qui a beaucoup aidé les volontaires à long terme à résoudre leurs problèmes, à recevoir des conseils et à se sentir chez eux. Une autre maison ouverte se situait à Visionville, près de Bangalore (voir Sato et Phyllis, ci-dessous), qui accueillait les volontaires et organisait des chantiers à court terme et plus tard des sessions de formation. Des projets à long terme ont été organisés dans l'Etat de Bihar (Vedantangal et Shahdara) et en 1971 une aide d'urgence a été apportée aux réfugiés du Pakistan oriental (voir Martin Pierce, Juliet Hill Pierce et John Neligan). Les projets à long terme et les défis qu'ils posaient, des chantiers très actifs, un bureau dynamique, des volontaires à long terme très engagés et des maisons ouvertes : tous ces éléments ont eu un impact profond sur la vie de quantité de gens.

En 1974, un programme d'échanges a été mis en route par la branche indienne pour résoudre le problème des visas : les visas d'un an étant trop difficiles à obtenir, les programmes étaient prévus pour des périodes de trois mois et des volontaires indiens étaient régulièrement envoyés en Europe. Mais l'état d'urgence a été déclaré en juin 1975 par suite de la guerre avec le Pakistan et il a duré 18 mois ; il impliquait la suspension des élections et des libertés civiles. Ces circonstances ont eu un effet sur l'activité du SCI et ont entraîné la disparition de Visionville du fait de la suppression des visas.

Le défi résultant de la transformation de l'Asie

Avec le recul, on est frappé par l'ampleur des changements qui ont affecté l'Asie et par l'évolution des problèmes de la région. Durant la période 1947-1975. Dans les pays récemment indépendants et au Japon après la défaite, il existait une demande instantanée de changement. Parallèlement, les jeunes occidentaux étaient impatients de franchir les frontières, avec l'espoir que la compréhension internationale pourrait prévenir de nouvelles guerres. Lorsque des sociétés sont totalement dévastées par la guerre et la défaite, il arrive un moment où les populations en ont assez. Le SCI proposait une démarche modeste, mais très efficace pour des gens ordinaires, impatients d'avoir la paix, de jeter des ponts entre les peuples et de travailler concrètement sur le terrain. Un travail physique sur les chantiers, qui avait un sens, n'était pas seulement la démonstration de la dignité du travail manuel ; il permettait aussi de créer des liens, car le travail manuel permettait de surmonter la barrière des langues et des cultures. La diversité des participants – non seulement entre pays, mais aussi entre régions d'un même pays – pouvait susciter des malentendus, mais le seul fait de s'efforcer de les surmonter pouvait susciter un espoir. Et des étudiants encore influençables étaient amenés à ouvrir les yeux sur la vie de leurs concitoyens, ce qui dans bien des cas a affecté leur choix de carrière.

Ces années d'espoir et d'enthousiasme ont peu à peu été affectées par la survivance des problèmes que l'indépendance et la paix n'avaient pas permis de résoudre et par le contexte international. La guerre froide est venue s'ajouter aux guerres ouvertes : conflits du Cachemire, occupation du Tibet par la Chine, guerre indo-pakistanaise de 1965, impasse en Corée du Nord, guerre et création du Bangladesh

en 1971, guerre du Vietnam et conflits communaux au Sri Lanka. Le SCI a continué à jouer un rôle et le développement des projets à long terme dans la région lui a permis de faire face à de nouveaux défis. En particulier quand il s'agissait de projets accessibles à des membres locaux, comme à Nangoli, un enrichissement mutuel était possible. Mais le SCI restait à la merci des gouvernements pour obtenir des visas et manquait constamment d'argent, de sorte que son action a subi des hauts et des bas et a commencé à décliner.

Au 21^e siècle, la croissance de la population a suscité de nouveaux défis. Par ailleurs, une forte croissance économique a beaucoup élevé le niveau de vie et créé les conditions d'un transfert du pouvoir. Les progrès de la communication sont une source de grands changements. L'environnement est donc totalement différent de celui de la période 1945-1975. Les chantiers traditionnels sont-ils encore adaptés à notre époque high tech ? La prochaine génération, ou les héritiers de ceux qui sont passés par d'innombrables chantiers et projets dans différents pays d'Asie peuvent trouver de nouveaux modes de rencontre entre personnes ordinaires. La nécessité de surmonter les barrières ethniques et religieuses peut être à l'origine du travail du SCI au XXI^e siècle.

2.2 Responsables asiatiques et volontaires européens

Deux types de souvenirs figurent dans la suite de ce chapitre : ceux des Asiatiques qui ont été volontaires, mais ont aussi exercé des responsabilités dans le développement du SCI et ceux des Européens et d'une Américaine qui sont venus les rejoindre comme volontaires à long terme. La logique aurait suggéré que ces témoignages constituent deux parties distinctes. Mais cela n'aurait pas fait ressortir un élément essentiel de ce recueil : la collaboration étroite, l'amitié profonde et durable qui se sont instaurés entre les uns et les autres. Cette situation peut-être unique à l'époque a rendu possible un développement autonome du SCI en Asie, sans paternalisme et sur la base d'une égalité (presque) parfaite – voir les réserves de Sato ci-dessous. Les témoignages sont donc présentés dans l'ordre chronologique du début de l'implication de chacun dans l'action du SCI.

Devinder Das Chopra, premier Secrétaire asiatique³⁰

Devinder Das Chopra a rencontré le SCI à New Delhi en 1950. De 1955 à 1957, il a été en Egypte, au Liban et volontaire à long terme en Europe. A son retour, il a été le premier Secrétaire asiatique et a établi des contacts avec de nouveaux pays asiatiques. A partir de 1965, il a travaillé pour le Peace Corps, le Christian Children's Fund et l'UNICEF (au Soudan). Il a présidé la branche indienne du SCI.

Premiers contacts

C'est à la fin de l'année 1950 que des représentants du SCI sont venus dans mon « college »³¹, St Stephen's. Ralph Hegnauer a parlé devant une assemblée d'environ 400 jeunes étudiants (des garçons seulement) ; avec un fort accent allemand, de sorte que tous ne l'ont pas compris ! L'équipe du SCI³²

³⁰ Le texte qui suit est provisoire.

³¹ Premier cycle universitaire dans le système anglo-saxon.

³² Composée, si je me souviens bien de Max Parker des Etats-Unis, Franz Schenk de Suisse, Wolfgang Gerber d'Allemagne et Dorothy Abbott/Guiborat de Grande-Bretagne

a été invitée par le principal, le Dr Raja Ram, à rencontrer ensuite les étudiants autour d'une tasse de thé. Nous étions 24 et nous avons posé des questions. On nous a parlé du travail d'aide aux réfugiés du Pakistan à Faridabad et du prochain chantier de Khajjiar (Himachal Pradesh), où l'on nous a invités à nous inscrire pour l'été suivant.

Quelques-uns d'entre nous participaient à une association pour le service social et certains d'entre nous ont décidé d'aller à Faridabad durant les week-ends, puis au chantier de Khajjiar en été 1951. A cette époque, j'ai fait la connaissance du centre Quaker proche du collège et j'y ai rencontré des membres du SCI³³ qui travaillaient à Faridabad. Pierre et Mary Oppliger venaient souvent au centre Quaker. Pierre, le premier représentant du SCI en Inde, assurait la liaison entre l'administration indienne et l'équipe du SCI. Ils connaissaient Sudhir et Shanti Ghosh, qui travaillaient avec le gouvernement et facilitaient les contacts avec les dirigeants politiques et avec le public (ce qui a permis d'obtenir une réduction sur les chemins de fer pour les membres du SCI, encore en vigueur en 2006).

Non, je ne regrette rien

Les réunions silencieuses au Centre quaker, les chantiers de week-end et celui de Khajjiar ont eu un impact majeur sur toute ma vie. En dehors des chantiers de week-end, je travaillais avec le SCI chaque été, alors que ma famille était en vacances dans les collines. Au cours des années 50, le SCI a représenté un enseignement en dehors de l'école, alors que je préparais ma maîtrise. J'ai pris conscience des réalités de la vie et me suis rendu compte qu'un emploi dans l'administration ou le secteur privé n'était pas ma tasse de thé. Avec une famille compréhensive et ouverte, j'ai pu suivre ma voie, bien que mon père ait été déçu de ne pas me voir viser une belle carrière diplomatique ou administrative. Avec le début des années 50, j'étais accroché au SCI.

Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, je ne regrette rien, mais il y a eu des moments où je me suis demandé si j'avais pris la bonne décision, car le travail social et le développement communautaire n'offraient pas de brillantes perspectives. Mais le travail avec le SCI m'a apporté des valeurs et une vocation durable. Pour cela, je suis reconnaissant à tous les membres du mouvement que j'ai rencontrés. Leur passion, leur engagement et le concept d'objection de conscience ont ouvert les yeux à beaucoup d'entre nous, nourris des préceptes de Gandhi. La simplicité de l'habillement et de la nourriture des volontaires à long terme contrastait avec l'élévation de leurs idéaux et de leurs valeurs – et il m'arrive parfois de me demander si l'on trouve encore l'équivalent aujourd'hui. Ou bien est-ce que j'ai changé et ne suis plus capable de le retrouver ?

Autre conséquence de mon engagement au SCI : il m'a permis d'oublier mon statut de réfugié (notre famille avait tout perdu avec la Partition de l'Inde), car j'ai pu voir la misère effrayante de la campagne indienne, durant ces années avec le SCI. On ne peut naturellement ignorer les inégalités qui existent dans notre pays, mais le fait de vivre au milieu de la pauvreté, c'est autre chose. L'insuffisance de nourriture, de vêtements et les conditions d'habitation m'ont désespéré. La venue de volontaires étrangers, tels que Ralph et Idy Hegnauer, nous a également frappés. Leur style de vie et la manière dont ils s'impliquaient m'ont marqué pour la vie. Tout en me sentant écrasé, j'ai aussi senti le besoin de faire quelque chose.

³³ Horace Alexander, Marjorie Sykes et Roshan Lal Aggarwal, qui donnait des cours d'hindi aux volontaires étrangers.

Mes origines expliquent ma motivation

A la suite de la partition de l'Inde en 1947, ma famille a dû fuir Lahore (désormais au Pakistan) pour se réfugier à New Delhi. Nous avions tout perdu et la famille cherchait à gagner sa vie et à s'enraciner quelque part. J'ai été choqué de voir que, dans ce pays déchiré, le colonisateur s'était désintéressé des réfugiés et de la population rurale. Le moins que nous puissions faire, c'était de nous en préoccuper et d'apporter notre contribution. Après notre premier chantier à Khajjiar, j'ai écrit un article pour le magazine du collège. Le principal nous (les membres du SCI) a invités à déjeuner à sa résidence avec sa femme et sa fille, pour parler de nos expériences. Nous avons discuté longuement de l'objection de conscience, du voyage de Franz en bicyclette jusqu'à l'Inde et de la pauvreté des villageois des collines, des sujets qui avaient frappé nos jeunes esprits. Parmi les six étudiants du collège qui avaient été impliqués, deux sont devenus des membres assidus du mouvement. Mon grand père a pris le temps de parler avec moi de ce que nous avions fait à Khajjiar, de ce que les blancs et nous-mêmes mangions et de la manière dont nous avons passé ce temps dans les collines. La dignité du travail manuel, la pratique de l'alternance pour préparer les repas, le travail réalisé avec les villageois pour construire une conduite d'eau depuis le torrent de montagne, ces valeurs et ces pratiques étaient totalement nouvelles pour ma famille et ma participation paraissait une expérience unique. On m'a rappelé comment un homme d'âge mûr aux pieds enflés avait passé une journée chez nous à Lahore en 1944, après avoir marché depuis la Birmanie pour chercher de l'aide. La manière dont mes grands-parents et parents l'ont aidé est toujours présente à mon esprit. Est-ce que l'esprit dans lequel j'ai vécu pendant mes dix premières années m'a influencé par la suite ?

Premiers chantiers avec le SCI

Les discussions de la soirée sur l'origine du SCI en Inde, la question de la paix et de la non-violence, la visite à un ancien colonel sikh marié à une Ecossaise et directeur de l'école d'architecture, les excursions de week-end à la belle ville de Chamba ont élargi notre vision du monde et notre environnement. La nourriture pour les six semaines du chantier ne nous coûtait qu'environ 100 roupies, tandis que nos frais de transport étaient déjà payés. A la suite de ces excursions, nous avons fait un chantier pendant les week-ends pour construire une auberge de jeunesse, sous la responsabilité du directeur du centre quaker. Il avait obtenu le soutien du personnel indien et américain de la mission de coopération technique et de l'ambassadeur américain, Chester Bowles.

Ma vision de mon pays et de ses zones de pauvreté s'est élargie grâce aux chantiers de week-end à Faridabad, au chantier du sanatorium de Mandodhar (où Mme Gandhi et Mme Morin de la raido franco-indienne sont venues nous rendre visite), au chantier de Musiaree près de Murree au Pakistan, enfin à celui de Swagram, dans le Maharashtra. Sans ces occasions, je n'aurais jamais été confronté à ces réalités. Au chantier de Mandodhar, où nous avons remis en état le sanatorium, nous avons rencontré Pierre Opplieger, Bijit Ghosh, futur président de la branche indienne et le Dr Indera Paul Singh, plus tard membre du Comité du SCI et professeur à l'université de Delhi.

Ethelwyn Best, qui venait de la branche britannique, est devenue représentante du SCI et était basée à Faridabad. Elle est venue voir mes parents pour les convaincre que mon volontariat et ma participation au chantier de Musiaree au Pakistan se faisaient dans un bon esprit et ne posaient pas de problème de sécurité. Sur ses assurances, ma famille m'a permis de partir avec quelques autres. Etant donné que six d'entre nous, étudiants au collège de Lahore, avaient déjà participé à une délégation avec le soutien de

notre principal et que j'avais déjà un passeport me permettant d'aller au Pakistan, il a été plus facile d'obtenir cette permission.

Sur ce chantier de Musiaree, le travail consistant à tailler des pierres et à construire une route était dur. Mais c'était une expérience unique de travailler avec des Pakistanais et avec Marius et Marianne Studinger/Boelsma, les responsables. Les relations entre les habitants étaient amicales, ce qui ne correspond nullement à ce qu'on lit dans la presse sur des conflits locaux. Le fait de parler la langue du Punjab et de ne pas être végétarien m'a aussi aidé à m'intégrer avec les Pakistanais, avec qui nous avons toutefois eu de vives discussions sur le droit de l'Inde à conserver les provinces du Cachemire et du Jammu. Je me souviens avoir accepté l'idée que Nehru, notre Premier ministre, devrait parler d'un plébiscite, mais qu'il n'aurait jamais lieu puisque l'Inde avait accepté la partition pour obtenir son indépendance. En fait, le Pakistan devait son existence à la volonté du colonisateur de diviser pour régner. Et la partition avait suscité un massacre de la majorité (les Hindous) par la minorité (notamment les Musulmans) qui s'étaient sentis discriminés pendant des siècles, ce qui avait justifié la création d'un nouvel Etat. Des opinions aussi franches ne facilitaient pas le dialogue avec nos amis pakistanais.

Ces années ont été des années d'apprentissage. Quand j'y pense aujourd'hui, je m'émerveille et j'apprécie à sa juste valeur le fait que mes parents m'aient alors permis d'aller au Pakistan dès 1952. Alors que nous avons eu trois guerres depuis !

Un séjour à l'étranger équivaut à des années d'études (1955-57)

C'est au cours des années 1950-55 que j'ai terminé mes études universitaires et passer mon certificat de langue allemande. Mon appartenance à la Social Service League, au centre quaker (où j'ai rencontré des personnalités de l'administration et du développement communautaire) et le service au SCI ont affecté ma carrière et mon développement ultérieur et créé un clivage avec ma famille. On me pressait de rejoindre le corps diplomatique ou l'administration et de devenir fonctionnaire. Au milieu des discussions sur ce thème, un télégramme sur papier rose est arrivé de Dorothy Abbott (Guiborat) me proposant une bourse de l'UNESCO pour participer à des chantiers en Egypte sous le patronage du Comité de Coordination du Service Volontaire International et au Liban avec le SCI. J'ai demandé l'avis du Principal adjoint du collège, qui a dit : « Six semaines à l'étranger valent six années de collège. Vas-y », ce que j'ai répété à mes parents.

C'est ainsi qu'a commencé une activité qui devait durer pendant cinquante ans, jusqu'à 2005. Au chantier de Sirs-el-Layyan en Egypte, dirigé par Eric et Moira Dickson et par Hans Peter Müller³⁴, il y avait des volontaires égyptiens, jordaniens, palestiniens, indiens, pakistanais et européens. Au cours des discussions en groupe, on critiquait les Juifs et les Anglo-Américains pour avoir fait des Palestiniens des réfugiés. Ce débat, ce conflit, la mort et la destruction des terres arabes sont restés pour moi un souci constant durant un demi-siècle. Je soutenais parfois, en Egypte et au Liban, qu'il fallait accepter la création d'Israël comme nous avions accepté celle du Pakistan, mais ce point de vue était tourné en ridicule par les jeunes. On me répondait que nous étions des faibles et que nous aurions dû combattre cette division. Et aussi que Gandhi n'aurait jamais pu apporter la solution. Avaient-ils raison ? Je me pose encore aujourd'hui la question. Car aujourd'hui, après quatre guerres et une autre

³⁴ Une biographie détaillée d'Hans Peter Müller a été publiée par sa femme Betty en 2007 sous le titre : « A remarkable life » (sans nom d'éditeur).

division entre le Pakistan et le Bangladesh et avec la menace nucléaire entre l'Inde et le Pakistan, nous sommes toujours confronté à un problème redoutable qui reste à résoudre pendant la prochaine décennie ou au-delà.

Il m'apparaît aujourd'hui que ces années de formation ont fait de moi un idéaliste. Le point culminant en a été la période passée en Europe grâce à la bourse de l'UNESCO. Mais je suis resté ensuite au milieu du gué du point de vue d'une carrière professionnelle.

De nouveau en Europe et au Secrétariat asiatique

Je suis retourné en Europe en 1958 pour participer au chantier international de Kupinov en Ukraine. L'un des volontaires, Albert Guiborat (le futur mari de Dorothy Abbott), m'a apporté un message de celle-ci me demandant si j'accepterais de prendre la responsabilité d'un Secrétariat asiatique qui serait créé à Delhi. J'en ai discuté avec mes parents à Delhi et avec mon grand-père alors à Manchester et j'ai décidé d'aller au chantier de Cisna II en Pologne dont le responsable était Georges Douart, puis au Secrétariat international à Clichy, où je suis arrivé en septembre 1958. J'y ai fait un stage de formation jusqu'à mars/avril 1959. L'hiver au dernier étage à Clichy a été dur. J'ai été à Londres (où j'ai bénéficié des cours de la mère de Frank Judd), pour participer à un travail social avec les personnes âgées : une expérience qui m'a convaincu que l'Europe n'était pas ma tasse d'été et que je ne pourrais pas m'y installer.

Le Secrétariat asiatique a été installé à mon domicile en mai 1959, puis dans un garage au 3, East Park Road à New Delhi, où était aussi installée la branche indienne. Dans les mêmes locaux se trouvait également le Bureau des auberges de jeunesse, dont le Secrétaire était également au Comité de la branche indienne. Valli Chari/Seshan est venue me rejoindre comme Secrétaire adjointe. Cette fonction m'a entraîné dans de nombreux voyages. Le travail avec les réfugiés tibétains a été entrepris par Vithal Rao et moi-même dans un camp de réfugiés en Assam. Le Comité central des réfugiés et le Gouvernement ont permis aux seuls volontaires du SCI de travailler avec les réfugiés. La réputation du SCI est allée jusqu'à la sœur du Dalaï Lama, qui a demandé au SCI de créer une maison d'enfants, car les crèches de Dharamsala étaient débordées et des enfants mouraient faute de soins. Des volontaires sont arrivés de France, de Grande-Bretagne et du Japon. Leur dévouement a fait notre réputation. Pour le reste, il s'agissait d'assurer la coordination – ou plutôt de faire le travail bureaucratique – avec la branche nationale, d'autres ONG et administrations.

L'une de nos tâches a consisté à organiser les missions des volontaires à long terme de l'Inde, puis du Sri Lanka et du Pakistan et l'échange de volontaires avec l'Europe. Il n'a pas été facile d'étendre l'action du SCI en Thaïlande et en Malaisie. Malgré nos efforts, le Pakistan occidental est resté tiède, tandis que le Pakistan oriental progressait rapidement, grâce à Anwar Hussain et Aaur Rahman. Le SCI a pris racine au Sri Lanka, au Népal. Et au Pakistan oriental, tandis que l'Inde et le Japon envoyaient de bons volontaires dans la région et en Europe. Les volontaires venant de Grande-Bretagne étaient les plus nombreux, grâce à des dons du Lockwood Committee. Cinq années passées à travailler sans relâche pour faire l'impossible, voyager en bateau jusqu'au Japon et en Europe avec des ressources dérisoires, des moyens de communication archaïques, tout cela devait avoir une fin. J'ai conservé cette fonction de Secrétaire asiatique jusqu'à la fin 1964 (j'avais annoncé ma démission à Ralph Hegnauer un an plus tôt, à l'occasion d'une réunion à Marly-le-Roi).

J'ai créé alors une entreprise de mécanique, mais j'ai continué à travailler pour les réfugiés tibétains, d'abord à titre volontaire en 1965/66. Puis en 1967 j'ai rejoint à titre professionnel les bureaux du Dalaï Lama comme directeur chargé de la réinsertion des réfugiés, avec la création d'une usine à Sataun, près de Dehra Dun en Uttar Pradesh.. J'ai ensuite rejoint le Peace Corps comme directeur adjoint, suite à leur demande et à ma visite de volontaires de cet organisme sur le terrain. En 1974, j'ai quitté le Peace Corps pour travailler avec le programme d'aide à l'enfance de l'UNICEF ;

Conclusions

- a) Le travail pour la paix, consistant à offrir des possibilités à des volontaires du monde entier, grâce à des organismes comme le SCI, est un bienfait pour les sociétés libres et démocratiques. Ma participation à l'action du SCI depuis ma jeunesse a affecté toute ma vie depuis. Le service volontaire, aussi bien que l'activité « salariée » de responsable au sein du mouvement m'ont préparé à mes activités professionnelles ultérieures (travailler avec un budget minime entre Bangkok et Kuala Lumpur n'était pas évident). Les nouvelles organisations disposent de ressources financières et en personnel incomparablement supérieures. Avec l'esprit du SCI (Pas de paroles, des actes, engagement sur le terrain, intégrité), on était accepté et valorisé dans les communautés dans lesquelles nous travaillions. On avait l'impression d'avoir répondu à des besoins et fait son travail lorsque l'on gérait des programmes concernant la mise en place de milliers de pompes, de latrines, l'organisation de soins et de vaccinations, la formation de personnels de santé, la fourniture de services de base dans de petites communautés, le travail avec des mères et des enfants souffrant de malnutrition et de maladies diverses. Mes années de formation avec le SCI ont été essentielles pour me préparer à mes fonctions avec le Dalaï Lama, avec le Peace Corps et avec l'UNICEF. Cet apprentissage m'a permis de progresser toute ma vie. Alors que j'aurais pu végéter dans un emploi administratif quelconque !
- b) Le SCI est toujours vivant et j'ai suivi de près son évolution récente. Il se préoccupe de la rotation très rapide des volontaires en Europe. En Asie, je fais partie d'un groupe de gestion des volontaires, qui s'efforce d'élargir les bases du mouvement. Il y a deux ans, on m'a proposé d'assurer la présidence du SCI, mais j'ai refusé cet honneur en raison de mon âge, car je suis conscient du décalage des générations avec les jeunes. C'était un grand plaisir de retrouver Thedy von Fellenberg à cette occasion, après 45 ans ! Je continue à consacrer du temps au magazine de l'UNICEF, à l'India Alliance of Child Rights, à l'association des consommateurs et au SCI. J'ai toujours l'image de ces nombreux volontaires inspirés et motivés. Je souhaiterais que la branche indienne se rajeunisse et soit plus dynamique. La branche japonaise était quelque peu affaiblie et la branche de Malaisie n'a pas été très active. Au Sri Lanka, l'activité a pu continuer malgré le conflit. Le mouvement a probablement doublé ses effectifs depuis la première période et il réussit à survivre avec de maigres ressources, mais un idéal élevé, des évaluations périodiques et une planification stratégique. Il y aura toujours un SCI !

En terminant, je me pose une question : Comment se fait-il que le SCI n'ait pas pris racine dans le monde islamique (à l'exception du Bangladesh et de la Malaisie) ? Des investissements (temps, ressources humaines et financières) y ont été faits, mais avec quels résultats ? Est-ce de notre faute ?

Pour conclure mes réflexions sur mon expérience avec le SCI, je voudrais mentionner les problèmes suivants, qui sont aussi les problèmes de mon pays :

- Le service avec le SCI implique des amitiés profondes et un vrai respect des autres, en dépit des différences.
- La paix et l'harmonie sont possibles en commençant par soi-même et par le service des autres, très difficiles sinon.
- Les droits de l'homme exigent une mise en pratique et une expérience, et pas seulement des discours.
- Dans le monde actuel, le volontariat nécessite une nouvelle approche de la part des ONG, des entreprises et de la société.
- Les idéaux et la pratique du SCI continueront à enrichir l'humanité, mais sur une échelle modeste.
- Il faut lutter pour la tolérance religieuse, l'égalité entre les sexes, les droits des femmes et de l'enfant.

Hiroatsu Sato : Inde, Secrétaire asiatique

Hiroatsu Sato a quitté le Japon pour l'Inde en 1956. A son retour, il a organisé le premier chantier du SCI au Japon en 1958 et a fondé la branche japonaise. Secrétaire asiatique en 1965, il a fondé, avec Phyllis Sato le centre de Visionville en Inde en 1968, puis s'est installé en 1976 aux USA, où il a relancé les activités du SCI au début des années 80. Il est décédé en décembre 2001 et les souvenirs qui suivent ont été écrits par sa femme Phyllis.

Nouvelle naissance après le désastre japonais

Sato a grandi dans un pays qui se débattait pour sa reconstruction après deux décennies de guerres désastreuses. Alors qu'il était encore écolier, il croyait à la mission mondiale du Japon : empêcher le dépeçage de la Chine par les puissances occidentales, libérer les colonies, s'assurer de l'accès aux ressources pétrolières et créer une « sphère de co-prospérité » en Asie. En 1935, sa famille avait accompagné le père, un professeur respecté qui croyait lui-même à la mission du Japon et qui était envoyé en Mandchourie pour concevoir un système d'enseignement secondaire. C'est là que Sato a passé la plus grande partie de son enseignement primaire, dans une enclave japonaise. Mais peu à peu la réalité de l'occupation militaire japonaise en Chine a fait craquer la façade des intentions idéalistes. Lorsque le père a protesté, il a été licencié brutalement et forcé d'évacuer par ses propres moyens sa famille à travers la Corée puis au Japon, au plus fort de la guerre. Il est apparu plus tard que c'était une chance, car les collègues demeurés en Mandchourie devaient être faits prisonniers par les Soviétiques. Mais le déracinement, ainsi que le fait de se retrouver tout à coup dans Tokyo soumise à des bombardements américains presque quotidiens, ont durablement marqué l'esprit de Sato.

Sato a eu 15 ans juste au moment de la fin de la guerre – un an plus tard, il aurait été contraint à faire son service militaire pour défendre la patrie contre les diables américains. Les élèves de sa classe étaient en train d'affûter des bambous comme armes de défense. Le mythe de l'invincibilité japonaise impliquait la croyance de la population suivant laquelle les îles étaient protégées par les divinités, la preuve étant que le Japon n'avait jamais perdu une guerre et n'avait jamais été occupé. Une grande partie des croyances qui avaient été inculquées à Sato se trouvait d'un coup bouleversée. Il s'est rendu compte que la population avait été trompée. En s'abritant derrière des slogans, les dirigeants du pays avaient consolidé leur pouvoir et étaient devenus aussi brutaux, rapaces et inhumains que ceux qu'ils remplaçaient. Pour Sato, cette perte de son innocence allait de pair avec la faim, la perte par son père

de son emploi (il avait été mis sur une liste de collaborateurs après la guerre et interdit d'enseignement). Sa sœur aînée est morte de tuberculose et son père est mort peu à peu d'une attaque. Avec l'inflation, les versements de la compagnie d'assurance n'ont permis à la famille de survivre que pendant deux mois, du fait de l'inflation. Sato venait d'être admis à l'école des relations internationales de la prestigieuse université de Tokyo (l'équivalent de Harvard ou d'Oxford), où étaient formés les futurs diplomates et hauts fonctionnaires. Grâce à une aide du gouvernement, d'anciens collègues et étudiants du père et à des emplois à temps partiel, Sato et son frère ont néanmoins pu terminer leurs études. Tel est le contexte dans lequel les convictions et les orientations de Sato se sont formées.

Volontaire en Inde, 1956-58

L'Inde a été pour Sato la première fenêtre ouverte sur le monde. Attiré par la pratique de la non-violence par Gandhi et par une approche pacifique de la décolonisation, il a participé à un groupe d'études gandhiennes à Tokyo. Une parlementaire japonaise, Madame Kora, qui appartenait à ce groupe et connaissait le SCI, recrutait de jeunes Japonais prometteurs pour un service à long terme en Inde. Seiji Maie a été le premier volontaire recruté au début des années 50, durant lesquelles un ou deux Japonais partaient tous les 18 à 24 mois. Sato a entamé les démarches pour obtenir son visa en 1955, dix ans après la fin de la guerre. Il lui a d'abord fallu surmonter l'opposition de la famille élargie, qui considérait qu'en partant comme volontaire, il abandonnait ses responsabilités de fils aîné et la carrière traditionnelle que lui ouvraient ses études. Mais les épreuves subies pendant ses années de formation l'avaient orienté vers un autre niveau de responsabilité : au-delà de la famille ou du pays, celui d'un citoyen du monde.

Un strict contrôle des changes limitait les possibilités de voyage à l'étranger aux hommes d'affaires et aux fonctionnaires. Le voyage de Sato en Inde, par cargo jusqu'à Calcutta, a été payé par un don reçu par le SCI pour la participation de deux Japonais au chantier de formation de Kangeri, près de Mysore, chantier patronné par le Comité de coordination du Service Volontaire International (CCIVS). Sachant que le CCIVS était placé sous l'égide de l'UNESCO, Sato s'attendait à une réunion officielle de haut niveau. Il avait apporté une petite malle et une valise métalliques bourrées de chemises blanches et de deux complets, en même temps que des vêtements de travail et autres. Au lieu de personnalités de haut niveau, Sato s'est trouvé en face de gens de toutes origines et il s'est étonné de les voir travailler si dur. Il y avait des participants des Philippines, d'Indonésie, un couple d'Américains, Henriette des Pays-Bas (l'autre volontaire à long terme), Hans Peter Muller, Jean-Michel Bazinet et Indra Paul Singh, membre du SCI indien. Après le chantier, les participants ont fait un voyage d'études pour voir différents projets et des sites touristiques. Ce qui avait frappé Sato, comme il le répétait souvent par la suite, c'était la grande diversité des contacts, depuis les hauts fonctionnaires jusqu'aux modestes fermiers, des grandes réceptions officielles au verre de lait chaud. Il a ainsi appris à être à l'aise dans toutes les situations et à voir la dimension humaine de chacun – ce qui était souvent plus difficile chez les hauts fonctionnaires. Cette expérience l'a marqué pour la vie.

Au cours des années 50, le rôle des volontaires à long terme consistait à participer à tous les chantiers en cours et à faire des exposés à des groupes locaux et à des étudiants. Sato a passé quelque temps à Sevagram (l'ashram de Gandhi) et a participé à une marche d'un mois (pady yatra) conduite par Vinoba Bhave, l'un des fidèles de Gandhi. C'était le mouvement Bhoodan, qui consistait à obtenir des dons de terres des grands propriétaires pour les redistribuer. Sato s'est ainsi pénétré de la vie de l'Inde

rurale, mais il était handicapé par sa méconnaissance de la langue hindi et sa pratique insuffisante de l'anglais. Le chantier était pour lui d'autant plus adapté que la langue importait peu.

En mars 1957, ayant fini par obtenir mon visa, j'ai moi-même rejoint l'équipe du SCI sur un chantier en Orissa et j'ai rencontré Sato pour la première fois. Bien que l'anglais ait été son principal sujet d'études à l'université, il ne parlait cette langue qu'avec difficulté. Il m'a dit plus tard que le fait d'écouter et de parler en anglais était ce qu'il y avait pour lui de plus dur et qu'il était frustré de ne pouvoir communiquer. Comme j'avais connu en Angleterre un autre Japonais dont l'anglais était limité, j'étais un peu habituée à cet accent et à des phrases incomplètes. Sato souhaitait participer aux réunions du soir durant lesquelles nous parlions de nos pays, autrement qu'en chantant « La lune sur le vieux château » en japonais. Peu à peu, en prenant son temps et en y mettant de la patience de mon côté, il lui a semblé plus facile de s'exprimer : il m'a d'abord demandé de prendre des notes et de présenter le Japon aux autres participants à sa place, puis il a pu le faire lui-même.

A cette époque (1956-57), les volontaires à long terme percevaient une allocation de 20 roupies, soit 4\$ par mois d'argent de poche et, lorsqu'ils voyageaient, une indemnité de 2 roupies. Sato était fumeur et tout son argent de poche était consacré aux cigarettes. A cette époque, il y avait beaucoup de fausse monnaie et il fallait apprendre à tester les billets et les pièces. Malheureusement Sato avait eu un billet de 20 roupies que toutes les boutiques lui refusaient et il manquait désespérément d'argent. Nous avons décidé qu'à notre prochain passage à Delhi, nous irions dans un restaurant chic de Connaught Place où l'éclairage était discret, pour tenter d'écouler le billet. Nous avons réussi et nous nous sommes souvenus longtemps de notre soulagement.

Un autre souvenir vivace concerne notre passage du no-man's land vers le Pakistan en 1957. Les étrangers pouvaient encore voyager par voie de terre depuis l'Europe jusqu'en Inde et ils prenaient des bus ou faisaient même du stop, bien que le passage par le Khyber Pass soit réputé dangereux. Mais il n'y avait pas de voie directe entre l'Inde et le Pakistan. Lorsque Evelyn Best nous a envoyés, Sato et moi, comme représentants internationaux à un chantier au Pakistan, nous avons dû prendre le train jusqu'à la frontière. Là, il fallait descendre et traverser à pied un espace désert jusqu'à la baraque des gardes, à qui il fallait montrer nos visas. Nous étions seuls : on nous a offert le thé, dit ce qu'il fallait voir et expliqué que nous devions nous séparer, puisque je ne pouvais désormais voyager que dans le compartiment pour dames. A Karachi, nous avons bénéficié de l'hospitalité légendaire du pays et entendu des récits sur les souffrances que la Partition avait infligées à tant de gens des deux côtés. Il y avait un petit groupe très dynamique du SCI, dont certains membres étaient revenus d'Europe et .on espérait pouvoir faire des échanges avec l'Inde.

Notre dernier chantier à Sriadhopur (Rajasthan) a été marqué par différents événements. C'était d'abord l'arrivée des volontaires chargés de nous remplacer : Joop König des Pays-Bas, Jean Seur de Suisse et Henri Majewski de France. Nous nous sommes rendus compte alors que notre aventure, cette période exceptionnelle de vagabondage, touchait à sa fin. Nous avons été appréciés simplement pour nous-mêmes, ou au moins parce que nous étions des étrangers et le seul fait d'être là, sans subir de pressions, répondait aux attentes. Nous avons aussi le sentiments d'être des anciens pleins d'expérience : nous avons appris à marchander, à utiliser les porte-bagages en bois comme couchettes pendant les longs voyages en train, à transporter l'eau dans des jarres en terre pour qu'elle reste fraîche. Sato disait qu'il s'était rendu compte à quel point on avait besoin de peu de choses pour vivre, en particulier sous un climat tropical et aussi qu'il pouvait se sentir chez lui dans toutes les circonstances. En second lieu, c'est sur ce chantier que nous avons eu le premier contact avec Valli

(voir ci-dessous), qui participait à son premier chantier. Sato était très impressionné par sa capacité à s'exprimer sans agressivité, à être indépendante en restant asiatique. Elle apportait un enthousiasme pour les nouvelles idées et une énergie qui ont également frappé Dorothy Abbott Guiborat (voir chapitre 2), alors Secrétaire général du mouvement, qui était venue nous rendre visite. Sato a aussi retenu l'attention de Dorothy, qui l'a encouragé à organiser un chantier au Japon à son retour.

Au cours des dernières semaines de séjour en Inde, j'avais décidé de rentrer aux Etats-Unis par le Pacifique au lieu de l'Europe. Nous avons quitté Calcutta avec Sato sur un bateau anglo-indien à destination de Yokohama. Il voyageait sur le pont avec un supplément pour avoir une nourriture chinoise, alors que je devais prendre au moins des secondes, qui me permettaient aussi de bénéficier de la cuisine chinoise. Nous avons fait escale à Rangoon (encore ouverte aux étrangers), à Penang, Singapour et Hong Kong, ce qui a constitué une transition avant d'arriver au Japon, en voie de modernisation rapide après la guerre. Sato a été mon guide au Japon avant de repartir pour les Etats-Unis. Nous avons décidé que notre aventure ne devait pas se terminer là et je me suis engagée à revenir en automne pour étudier le japonais et nous marier.

Les débuts du SCI au Japon

Quatre mois après son retour au Japon en 1958, Sato a organisé un premier petit chantier, avec quatre participants seulement, sur une petite île de la baie de Tokyo, à une nuit de bateau de Yokohama. La Force nationale d'autodéfense (sa Constitution interdisait au Japon d'avoir une armée, mais permettait une force d'autodéfense) avait choisi une zone inhabitée de l'île pour construire un site de test de missiles. Les habitants étaient profondément divisés à ce sujet et différents partis politiques avaient envoyé des gens de l'extérieur pour organiser des manifestations de protestation. Sato a pu constater que la garde des enfants lorsque les mères étaient aux champs posait un problème et le groupe du SCI a aidé à obtenir un terrain, sur lequel d'autres chantiers ont travaillé à la réalisation d'un terrain de jeux. Il a aussi aidé familles appartenant aux deux clans opposés à participer au projet et à coopérer, ce qui a calmé l'atmosphère. Les étudiants qui participaient au chantier étaient impressionnés par cette activité constructive et pratique ; ils ont constitué le noyau des activités ultérieures du SCI au Japon. En septembre, après ce chantier, je suis venue pour étudier le japonais et nous nous sommes mariés à Tokyo.

Sato a continué à organiser des chantiers, en particulier des chantiers de formation de responsables. Il a même écrit un manuel du responsable, traduit par la suite en anglais, ce qui a permis de créer un pool de responsables. Prenant exemple sur les actions d'urgence de la branche française, à la suite d'un tremblement de terre dans le Nord du Japon, les membres du SCI ont collecté de l'argent dans les gares et envoyé une équipe pour aider les sinistrés. Le premier Secrétaire asiatique, Devinder Das Chopra (voir ci-dessus) est venu voir notre groupe après la naissance de notre deuxième fille et a ensuite organisé la venue de volontaires indiens (dont Atma Singh et Kurian Paul). Nous avons aussi recruté des étudiants américains au Japon, ce qui a entraîné une internationalisation progressive des chantiers. A cette époque, des étudiants de Corée du Sud sont venus participer aux chantiers au Japon, ce qui a conduit à démarrer des activités en Corée. Valli Chari, est également venue nous voir en tant que membre du Secrétariat international ; elle nous a encouragés et a développé les échanges de volontaires.

Pendant cette période, notre maison était le lieu de rencontre et le point de contact pour le SCI, même lorsque le groupe japonais est devenu une branche (en 1962 je crois). Nous faisions vivre notre famille

élargie en donnant des cours d'anglais et en écrivant des sous-titres pour les films japonais de série B exportés à HongKong et en traduisant des programmes américains de télévision. Nous pouvions organiser notre temps et Sato a pu participer à des chantiers et aider le nouveau secrétaire, Fumi Ono, qui venait chez nous tous les jours. De plus en plus souvent, les volontaires à long terme qui avaient fini leur temps en Inde prenaient le bateau des Messageries maritimes pour Yokohama – comme Thedi von Fellenberg, Elizabeth Crook, Cathy Hambridge Peel et Ann Smith Kobayashi (qui venait de Thaïlande).

Secrétaire asiatique, 1956-68

Lorsque Devinder et Valli décidèrent de cesser leurs fonctions au Secrétariat asiatique, ils prirent contact avec Sato. Après la naissance de notre troisième enfant en 1964, Sato a pris le bateau pour Vladivostok et le transsibérien jusqu'à Paris pour participer à la réunion du Comité international. Sa nomination a été confirmée et il a rencontré Ralph Hegnauer. En raison des tensions entre l'Inde, le Pakistan et Ceylan, il était difficile d'obtenir un visa pour se rendre de l'un de ces pays à l'autre et le Comité a demandé à Sato d'étudier la possibilité de transférer le Secrétariat en-dehors de l'Inde. Comme Devinder avait établi de bonnes relations avec la Malaisie, il semblait que ce serait un pays approprié. Sato est rentré d'Europe par bateau par l'Inde et s'est arrêté à Taïwan pour y prendre des contacts. Durant les six mois qui ont suivi, le Secrétariat a fonctionné à partir de notre domicile, dans l'attente d'une réponse du gouvernement de Kuala Lumpur pour un visa de résident. Finalement, une lettre est arrivée, suggérant que nous venions avec un visa de tourisme, pour régler ensuite le problème sur place. Nous avons débarqué à Singapour le jour même où cette ville se séparait de la Malaisie. La police des frontières, quelque peu perplexe devant cette situation, a finalement accepté nos visas pour la Malaisie.

Grâce à un don d'une fondation américaine pour la promotion de l'échange de volontaires en Asie, nous disposions de ressources pour stimuler les activités dans la région : en Thaïlande, au Népal et à Ceylan, ainsi qu'une aide d'urgence au Pakistan, suite à un cyclone, sans parler des réunions habituelles. Cela impliquait que Sato était la moitié du temps sur la route (ou plutôt dans l'air, car notre dernier né voyant un avion disait : « papa », tellement il avait l'habitude de l'accompagner à l'aéroport). Heureusement, Masahiro Shintani a été nommé Secrétaire adjoint en décembre 1966, ce qui a permis de répartir le travail et les voyages. Trois mois après notre arrivée, le gouvernement malais a finalement décidé de ne pas autoriser l'établissement d'un Secrétariat asiatique en Malaisie. Il aurait voulu que le SCI renonce à son travail avec les objecteurs de conscience, car pour lui le pacifisme et le communisme étaient équivalents (c'était peu après la répression d'une insurrection communiste par les Britanniques) et il était préoccupé des voyages de Sato au Vietnam du Sud, où il cherchait des contacts avec des groupes bouddhistes. Comme américaine, je pouvais aller à Singapour sans visa et j'ai été chargée d'aller y négocier avec les autorités. Recevoir le SCI ne leur posait aucun problème et elles ont donné aussitôt leur accord. J'ai trouvé le même jour à environ 15 kilomètres du centre ville une charmante maison sur pilotis, avec un logement pour les domestiques qui pourrait servir de bureau. Deux semaines plus tard, le déménagement des bureaux était effectué et ils se sont révélés beaucoup plus accessibles. Singapour était une escale pour les bateaux des Messageries Maritimes et les volontaires pouvaient facilement s'y arrêter.

Après avoir visité un grand nombre de projets de longue durée, Sato a commencé à remettre en question leur organisation, qui supposait une rotation fréquente des volontaires et donc un éloignement des communautés locales. Il a pensé à une formule alternative de projet agricole. Il s'agirait de

s'installer en permanence sur le lieu du projet et de créer des relations de bon voisinage en proposant un modèle de nouvelles techniques de culture, ce qui contribuerait au développement. Sato a donc donné sa démission de Secrétaire asiatique au début de l'année 1968 et est parti pour l'Inde à la fin de l'année. Il a été remplacé par Navam Appadurai, tandis que Masahiro restait à Singapour.

Visionville, 1968-77 : une ferme modèle et un centre de formation au cœur de la campagne indienne

Sato a trouvé un terrain à 25 kilomètres de Bangalore, où a été créée la ferme de Visionville. Avec d'autres volontaires à long terme, ils ont créé un Centre régional de formation pour l'Asie – un titre un peu prétentieux pour un programme de formation des volontaires où seraient organisés des chantiers. Sato a eu aussi la chance d'avoir des volontaires travaillant avec nous sur la ferme et, au départ, de bénéficier de l'aide de Kurian Paul. Il attendait l'arrivée de deux autres couples : les Seshan et la famille de Parashiva Murthy qui devaient se joindre à cette aventure.

Nous sommes partis de zéro. Il a fallu construire un logement provisoire, creuser un puits, installer un système d'irrigation, amener l'électricité, etc.. Grâce à un apprentissage rapide, la terre épuisée et victime de l'érosion a été améliorée et l'entreprise est apparue viable. Avec le temps, la confiance paraissait établie et des effets positifs commençaient à se faire sentir : le projet a paru tenir ses promesses. Mais, sous cette apparence, des forces souterraines étaient à l'oeuvre, car la structure traditionnelle du pouvoir commençait à se sentir menacée. Après des mois et des mois d'attente de l'achèvement d'une école dans le village voisin, Sato a fait une enquête. Il s'est entendu dire qu'il n'y avait plus d'argent. En fait, les fonds avaient été détournés par un dirigeant corrompu. Sato a proposé d'apporter la main-d'œuvre en organisant un chantier, à condition que ce dirigeant trouve les fonds pour les financer. Les travaux ont ainsi été achevés, mais une personnalité importante s'est trouvée offensée. On a fait circuler des rumeurs : Visionville fabriquait de la fausse monnaie et était supposée être un centre avancé de la CIA, puisqu'on y accueillait un flux régulier d'étrangers. Ces rumeurs ont alimenté la paranoïa résultant de l'état d'urgence décrété par le gouvernement d'Indira Gandhi. Dans ce contexte, on refusait les visas aux individus patronnés par des organisations non gouvernementales, en particulier dans les zones rurales. C'est ainsi que nous avons reçu une lettre nous demandant de partir, avec seulement les bagages que nous pouvions emmener avec nous.

Après refus d'une demande en appel au ministère de l'Intérieur, nous avons quitté Visionville à la fin novembre 1976. Au moment d'embarquer à l'aéroport de Bangalore, nous avons vu de l'autre côté d'une paroi de verre la famille de Parashiva Murthy qui arrivait pour nous rejoindre. Ils avaient prévu depuis trois ans de venir du Canada et avaient décidé de venir malgré notre prochain départ. Martin et Juliet Pierce (voir ci-dessous) ont assuré la liaison et transmis les consignes pour le fonctionnement de Visionville. Par la suite, la propriété a été vendue à un élevage de poulets, qui a finalement fait faillite et la terre est revenue à l'état sauvage.

Avec le recul, Sato pensait que Visionville avait été une riche expérience et que le coût payé pour cet apprentissage, beaucoup plus précieux qu'un enseignement universitaire, en valait la peine. En plus de toutes les connaissances acquises sur le plan pratique et sur la vie du village, le fait de travailler avec tant de gens prêts à se mettre en question avait créé une atmosphère exceptionnelle. On ne pouvait nulle part se cacher ni disparaître. Les champs et le bétail à entretenir imposent une discipline constante. Rétrospectivement, la confrontation avec les cycles de la nature constituait un environnement que l'on n'aurait pu retrouver dans un milieu urbain.

Durant ses dernières années, Sato comparait son expérience de Visionville, ainsi que beaucoup de celles dans lesquelles il s'était beaucoup engagé, au concept hindou de « lila ». Il s'agit du « jeu de la vie », semblable à la construction de châteaux de sable balayés par la marée et reconstruits le jour suivant. Ce qu'il en restait, c'était le sentiment d'une relation avec les autres, parfois seulement à l'occasion de brèves rencontres, parfois grâce à des itinéraires qui se croisaient à plusieurs reprises. Nous enrichissons tous mutuellement nos vies, sans nous en rendre compte et un travail pendant toute une vie avec le SCI a bien illustré ce phénomène.

Fidèle aux origines, mais prêt à des adaptations

Rendre compte de la longue implication de Sato dans l'activité du SCI n'est pas facile pour moi : ou bien son expérience a été complètement intégrée avec la mienne, ou bien il est si souvent revenu sur le sujet que je ne peux dissocier ses souvenirs des miens. Si banale qu'elle puisse paraître, la devise « Pas de paroles, des actes » est devenue notre principe d'organisation pour toute notre vie. Le mode d'action constitué par les chantiers n'a pas perdu pour nous son attrait, comme moyen de rapprocher des personnes en faisant quelque chose de pratique. Contrairement à ceux qui disaient qu'il était difficile de trouver des projets dans la société moderne, Sato pensait au contraire que le besoin s'en faisait plus que jamais sentir. Aux Etats-Unis, il a organisé son premier chantier avec une communauté d'Indiens Navajos et un autre dans le ghetto de Philadelphie, qui connaissait de graves tensions raciales. Avec la polarisation actuelle, je suis certaine que Sato trouverait un projet pour mettre ensemble des Musulmans, des Juifs et des Chrétiens. Il restait profondément attaché aux origines du SCI, dont le premier objectif était la réconciliation. Il croyait que le travail et les repas en commun dans des circonstances difficiles étaient essentiels pour combattre une propagande médiatique tendant à diaboliser « l'autre ». Même si un petit nombre seulement est engagé, les effets de cet engagement peuvent s'étendre, ce qui reflète l'idée de Pierre Cérésolo : « Si cela doit nécessiter mille pas, commençons aujourd'hui à faire le premier ».

D'un point de vue organisationnel, Sato est demeuré actif comme membre du Comité international et du Comité exécutif, lorsqu'ils ont été confrontés à différents problèmes. Sato, comme Valli, exprimait clairement ses critiques contre l'« Eurocentrisme » à l'intérieur du SCI. Cette tendance était illustrée par le simple fait d'envoyer un grand nombre de volontaires européens en Asie et en Afrique (pour lesquels il existait des subventions), sans en recevoir de ces régions. Un programme symbolique d'échanges n'était pas suffisant d'après lui. Il critiquait souvent les branches européennes pour regarder le monde avec leur propre prisme, plutôt que comme une organisation réellement internationale. Il était très sensible aux sentiments inexprimés de supériorité ou au paternalisme insidieux qu'il ressentait sous la surface dans les attitudes vis-à-vis de l'Asie.

Durant la période pendant laquelle les branches et les Commissions du SCI ont commencé, selon lui, à prendre parti et à se préoccuper des injustices commises dans d'autres pays plutôt que dans les leurs, Sato mettait l'accent sur la réconciliation. Pour certains, c'était être « puriste », mais il considérait que c'était un principe fondamental du SCI. Il reconnaissait la nécessité pour le mouvement d'être toujours prêt à évoluer et à s'adapter à des circonstances changeantes, comme le fait de prendre ses distances vis-à-vis du principe initial des chantiers « pelle et pioche », à la base des activités des années 30 et 50 et des projets de longue durée. Mais il fallait conserver quelques principes fondamentaux, sinon la raison d'être du SCI serait dissoute pour laisser la place à de simples réunions à caractère social. Une caractéristique unique du SCI que Sato jugeait précieuse était sa structure nationale. Les secrétaires et

les comités appartenant à un pays donné connaissaient sa culture et sa manière de faire. Mais en même temps, ces branches nationales travaillaient en coopération. Pour Sato, cette organisation contrastait avec celle des Quakers en Inde, au Japon et à Singapour, où les membres étaient des nationaux, mais les responsables étaient britanniques ou américains et se conformaient à leur structure nationale. Au départ, les organisations internationales ont suivi le même modèle et Sato pensait que l'exemple du SCI était utile, car ses équipes locales avaient une bonne connaissance du contexte local.

A titre personnel Sato a été marqué pour toujours par ses années de formation, par la manière dont les politiciens avaient menti et par la défaite du Japon. Durant ses dernières années, il disait que malgré tout il était resté désespérément japonais – dans sa formation et ses goûts culinaires. Mais en même temps, il se sentait un citoyen du monde, qui pouvait se sentir partout chez lui. Son implication dans le SCI avait été déterminante pour former sa personnalité..

Phyllis (Clift) Sato

Phyllis Clift Sato faisait partie d'un groupe de trois volontaires à long terme en Inde et au Pakistan en 1957-58. Mariée avec un autre volontaire, Hiroatsu Sato, elle a participé aux activités du Secrétariat du SCI à Tokyo, en Malaisie et à Singapour de 1960 à 68, elle a contribué à animer le centre de Visionville en Inde du Sud de 1969 à 77 et a aidé à la renaissance du SCI aux Etats-Unis au cours des années 80. Elle vit en Virginie (USA) proche de ses trois enfants.

Londres 1956 : l'Europe sur le chemin de l'Inde

Deux mois après avoir obtenu mon diplôme universitaire (en 1956), avec mon sac à dos et mon sac de couchage, je scrutais le quai brumeux de la gare de Waterloo où venait de me déposer, avec beaucoup de retard, le train-paquebot de Southampton. Le secrétaire de l'IVSP (International Voluntary Service for Peace, la branche anglaise du SCI), Michael Sorenson, m'avait écrit qu'il viendrait me prendre au foyer de l'association, 19 Pembridge Villa, près de Kensington Gardens. Mon odyssée avait débuté l'automne précédent, avec ma rencontre d'un Quaker américain à Washington. Dans le cadre du programme d'études de mon université (Antioch), j'avais travaillé avec le département chargé de l'Inde à l'International Cooperation Agency et, pendant mon temps libre, j'avais fait des recherches sur le développement communautaire en Inde pour ma thèse. Je voulais aller en Inde, mais j'étais de plus en plus déçue par l'approche trop politique et pesante des bureaucrates.

Je cherchais donc de nouvelles manières d'aller en Inde : le pays du Mahatma Gandhi et de la réussite du combat non violent pour l'Indépendance (mon intérêt principal). Cet intérêt avait une origine plus large liée à mon grand tour d'Europe l'année précédente. Etudiantes impécunieuses, une vieille camarade d'école et moi avions réalisé notre rêve en faisant quatre mois d'autostop et de séjour dans les auberges de jeunesse. Un résultat inattendu de ce voyage avait été le profond impact des conversations que nous avions eues avec d'autres jeunes, souvent des Australiens et des Allemands et avec quelques-uns de nos chauffeurs. La guerre était encore présente dans les mémoires et il fallait partager les voitures. Un Allemand racontait ses expériences de prisonnier de guerre et ses rêves de voyage pour son fils de 14 ans. Il nous avait encouragé à développer ce genre d'expérience, de manière à ce que les jeunes puissent se rencontrer et créer un contexte dans lequel la guerre serait

impensable. Cette idée a germé dans mon esprit, renforcée par la réussite des combats non violents, de sorte que l'Inde m'appelait.

Mon ami quaker m'avait suggéré les chantiers de travail et m'avait donné un bulletin du SCI en Inde, dans lequel figurait le nom et l'adresse du rédacteur en chef A.S. Seshan. En répondant chaleureusement à ma demande de renseignements, Seshan m'avait expliqué que les volontaires à long terme devaient passer par la branche britannique, à laquelle il me recommanderait. Suivant un principe de fonctionnement de l'association, il fallait une expérience préalable des chantiers dans son propre pays avant d'aller à l'étranger. On m'avait dit que ce pourrait être en Angleterre, bien que j'eusse déjà fait un chantier avec les Quakers et un chantier de courte durée en Allemagne (avec l'International JugendGemeinschaftDienst). Sans doute voulait-on aussi me tester avant de m'envoyer en Inde, car ils avaient eu quelques volontaires à problème : l'un d'entre eux refusait de rentrer ; un autre voulait revenir avec un éléphant par voie de terre et la cohésion des équipes n'était généralement plus celle que l'on connaissait du temps de Dorothy Abbott et de Ralph Hegnauer.

A la fin de l'été, j'ai immédiatement été envoyée sur une série de chantiers. Le premier consistait à aménager un centre communautaire à Bethnal Green. Un Indien, Devinder das Chopra, était responsable de ce chantier véritablement international – et je suis encore en relations avec lui aujourd'hui. C'est là que j'ai rencontré pour la première fois un Japonais : Noby Yamada, volontaire à moyen terme en Europe et un Israélien, Meyer Rubinstein. Il n'y avait pas de filles anglaises et je me souviens seulement d'un Anglais, qui devait partir pour l'Afrique. Il était très utile pour donner des trucs en matière de cuisine et m'a appris à faire des saucisses cuites au four dans de la pâte. D'une manière ou d'une autre, me trouvant être la première femme sur le chantier et co-responsable (terme qui avait remplacé récemment celui de « sœur » - head sister) chargée des comptes et de la cuisine. Il m'a fallu me débrouiller avec des shillings et des pence qui m'étaient étrangers, avec des boutiques alors que je n'avais aucune idée des prix et avec mes médiocres compétences en cuisine. J'étais très bonne pour faire bouillir l'eau, frire un œuf et ouvrir une boîte de soupe. Il y avait heureusement deux Françaises, une Suédoise et Rose de Gold Coast (aujourd'hui Ghana). En unissant nos efforts, nous sommes arrivées à nourrir l'équipe et même à nous relayer pour participer aux travaux de peinture.

Le chantier suivant était d'un type nouveau, combinant travail et études – mais je ne me souviens pas du thème de l'étude - et se situait dans une auberge de jeunesse des Cotswolds. Fort heureusement, la femme du directeur avait pris en charge la cuisine, les volontaires aidant à la préparation. Je me souviens qu'à la fin de cette première expérience des chantiers en Angleterre, j'avais décidé que ce style de vie me convenait. L'objectif du chantier pouvait être vague et son organisation chaotique, mais l'esprit était très démocratique et les conditions de logement rudimentaires auxquelles il fallait faire face ensemble semblaient contribuer à établir un lien. Chaque jour, il y avait quelques discussions passionnantes et la compréhension mutuelle paraissait proche. Mais quand j'y pense après cinquante ans, je me rends compte que notre groupe s'était constitué sur une volonté commune, cimenté par un désir de compréhension mutuelle, de sorte que nous étions déjà orientés dans ce sens.

De retour au foyer/bureau de l'IVSP, Michael m'avait mis au travail pour faire du secrétariat. L'équipe devant partir pour l'Inde en 1956-58, composée de Hiroatsu Sato (Japon), Henriette von Brynn (Pays-Bas) et moi-même était constituée. Henriette était venue au foyer/bureau pour un dernier briefing, avant d'aller co-représenter le SCI (avec H. Sato) au projet de Kengeri, près de Mysore au Comité de coordination du Service volontaire international. La possibilité de la rencontrer m'a quelque peu rassurée, alors que je partais pour un pays où je ne connaissais personne. Comme elle emmenait

une flûte à bec, elle m'avait suggéré d'en acheter une, pour que nous puissions jouer ensemble et faire ainsi un peu de musique. Je ne me doutais pas qu'il me faudrait attendre sept mois pour que nous puissions jouer ensemble, restant bloquée en Europe dans l'attente de mon visa. Pendant cette période d'attente, Dorothy Abbott avait suggéré à Michael que j'aie à Paris aider le Secrétariat international et compléter mon briefing, puisqu'elle était allée en Inde.

Au Secrétariat international à Clichy, 1956-57

Au cours de l'été précédent j'avais passé quelque temps au Quartier latin et j'avais gardé le souvenir de larges avenues, de ponts élégants et de parcs charmants. Je n'étais pas préparée à la grisaille sinistre qui caractérisait l'environnement déprimant des bureaux du SCI à Clichy. J'ai appris à cette occasion l'un des principes du SCI : on vit dans les mêmes conditions que ceux avec lesquels on travaille. Dans l'un des immeubles entourant une cour comportant plusieurs toilettes pour leurs habitants, les bureaux de la branche française, dont le responsable était Etienne Reclus, occupaient le premier étage, avec quelques pièces pour sa famille et une sombre cuisine commune. Le Secrétariat international se trouvait sur un autre étage, avec la petite pièce qu'occupait le Secrétaire en guise de bureau. Le dernier étage était une sorte de mansarde inachevée, où des lits de camp étaient réservés aux volontaires de passage. Couchée sur le mien, je pouvais voir le ciel à travers les trous dans le mur et entendre les rats en action pendant la nuit. Cela me rappelait les romans de Dickens.

Ces conditions de vie spartiates étaient compensées largement par l'atmosphère amicale qui régnait, en particulier grâce à Dorothy qui parlait anglais, connaissait si bien le SCI et soutenait bon nombre d'innovations. Aujourd'hui, le fait que des femmes puissent occuper des postes de responsabilité va de soi, mais en 1956 c'était encore une pionnière, en particulier dans le monde du SCI, très influencé par la culture helvétique. Avec le recul, je soupçonne que Dorothy avait dû surmonter les idées traditionnelles sur la place des femmes. Elle était combative et avait une vision. De plus, c'est grâce à elle qu'un bon nombre de militants avaient par la suite rejoint le mouvement.

Nous avons tendance à penser que ce sont les grands événements et les grandes idées dont on garde le souvenir. Mais ce sont des petites choses qui restent dans ma mémoire sur ces quatre mois passés à Clichy. Par exemple, Dorothy m'a appris à descendre la théière près de la bouilloire, plutôt qu'à apporter l'eau bouillante du rez de chaussée jusqu'à la théière dans le bureau. La pause du matin, avec thé et biscuits, était toujours un moment important, au cours duquel nous discussions du menu de midi. Je me souviens d'avoir lu les *Frères Karamazov*, plusieurs romans d'Henry James et *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir pendant mes soirées à côté du poêle à charbon, avant de rejoindre avec peine ma mansarde glacée.

La nationalisation du Canal de Suez par Nasser a suscité une invasion franco-britannique en octobre 1956 et entraîné une crise, qui a eu notamment pour conséquence une raréfaction de certains produits, dont le charbon, ce qui nous a obligés à rationner les périodes de chauffage avec le poêle. L'un de nos moyens pour nous tenir chaud consistait à aller à la piscine, ce qui représentait une marche rapide de 25 minutes et nous permettait de nous laver les cheveux. Un jour, au retour de l'une de ces expéditions, nous avons trouvé un petit poêle à kérosène, avec une note indiquant qu'il s'agissait d'un cadeau de la branche française. J'avais toujours trouvé que ses représentants étaient assez distants et peu communicatifs, mais ce geste m'a touchée pour toujours. Parallèlement à la crise de Suez, il y avait eu la répression de la Révolution hongroise par les Soviétiques en novembre 1956. La branche française s'était activée pour aider les réfugiés à s'installer à Paris et mes week-ends ont été consacrés

à des chantiers. J'ai ainsi été marquée par la constatation que tout événement qui se produisait en Europe avait un impact sur les autres pays. Aucun océan situé de part et d'autre ne pouvait garantir un isolement et si un pays éternuait, l'autre était touché.

Pour contribuer à mon briefing, Dorothy, par ses contacts avec l'UNESCO, avait pris des dispositions pour que je vienne quelques matinées par semaine dans une famille pakistanaise, près des Champs-Élysées. Il s'agissait d'aider à faire le ménage, d'apprendre des rudiments d'urdu et de cuisine pakistanaise. A première vue, c'était une bonne idée, mais en fait c'était sinistre. La maîtresse de maison, qui ne possédait que des rudiments d'anglais, était habituée à avoir des domestiques ; je n'avais pas l'habitude d'être traitée comme telle et le ménage ne m'enthousiasmait pas. J'aidais ma mère à faire les grands nettoyages en lavant les vitres deux fois par an, mais cette femme voulait que je le fasse chaque semaine et que je passe mon temps à balayer et épousseter. Cela me paraissait stupide, car ils n'étaient que deux, mais elle me faisait remarquer les taches ou les coins de poussière que j'avais pu laisser. Au début, je prenais mes repas dans la cuisine, mais le mari a finalement insisté pour que je les rejoigne à table. Je n'ai pas oublié cette nouvelle expérience, qui m'a donné une sympathie durable pour les domestiques, mais pour être juste je dois dire que nous avons fini par nous habituer l'une à l'autre avec cette femme.

Retour à Londres – 1957

Alors que je commençais à m'habituer à mon environnement et que j'attendais le printemps à Paris, j'ai appris que j'avais enfin obtenu mon visa pour l'Inde et que je devais faire mes derniers préparatifs à Londres. Beaucoup de choses avaient changé depuis mon précédent séjour. Du fait de la hausse des loyers les locaux de Pembridge Villas avaient été vendus, le SCI s'était installé dans un quartier moins cher et le bénéfice de cette opération était consacré aux dépenses de fonctionnement. Les nouveaux locaux, au 72 Oakley Square, nécessitaient un chantier de travail pour les remettre en état. Autre nouveauté : c'est à cette époque que la branche britannique du SCI a décidé d'abandonner le mot « paix » de son sigle pour adopter le nom de British Branch of the International Voluntary Service. N'ayant pas participé aux discussions sur ce point, j'ai cru comprendre que l'une des raisons de ce changement s'expliquait par la volonté de se distinguer de groupes gauchistes. Il m'a semblé dommage que le mot « paix » puisse avoir une connotation négative. Mais on m'a aussi expliqué que ce mot ne figurait pas dans l'appellation du mouvement SCI et qu'il fallait dans les deux cas que celle-ci comporte trois lettres. On peut trouver de bonnes raisons à tout.

Je me souviens de m'être sentie chez moi, de retour dans un pays anglophone où je pouvais comprendre toutes les conversations autour de moi – et cela malgré l'humidité et le froid de ces jours de février à Londres. Je me sentais tellement libre. On m'a dit d'aller à la bibliothèque m'informer des précautions à prendre en matière de santé, notamment pour prévenir la dysenterie en faisant la cuisine en Inde. Après les vaccinations requises et un examen médical, j'ai été déclarée apte à partir pour les tropiques (mais le médecin m'a dit que je ferais mieux d'avoir des enfants quand j'étais jeune – j'avais 22 ans – plutôt que de partir pour l'Inde). Je me souviens d'avoir profité des prix réduits pour un spectacle du Royal Ballet et d'avoir vu la pièce à la mode : *Look Back in Anger*, de J. Osborne. D'une certaine manière, le passage du temps, ainsi que les mois d'hiver, avaient quelque peu calmé mon enthousiasme initial pour partir pour l'Inde. J'en avais assez de ne vivre qu'avec un sac à dos. Une petite voix me chuchotait que je devrais changer d'avis et rentrer chez moi pour poursuivre une carrière. Mais, du fait de mon obstination et de ma réticence à trahir mon engagement, ces réflexions

n'ont pas eu de suite. Près de 50 ans plus tard, je m'émerveille en pensant combien ma vie (et celle de mes enfants et petits-enfants) aurait été différente si j'avais cédé à cette tentation.

L'Inde enfin, 1957

Le Canal de Suez étant encore fermé, le bateau polonais qu'utilisait habituellement le SCI ne naviguait pas et le tour par Le Cap était aussi coûteux que le passage aérien. J'ai donc pris l'avion jusqu'à Bombay (aujourd'hui Mumbai). Je me souviens encore du souffle d'air chaud ressenti avec plaisir à l'arrivée et de la remontée immédiate de mon moral en voyant briller le soleil dans un ciel bleu. Tout semblait possible dans cet aimable climat. Même les bidonvilles alignés le long de la route conduisant à la ville ne m'ont pas semblé déprimants, c'était compensé par la sensation d'espace.

Une fois installée à YWCA, on m'a dit que j'avais un visiteur : Jérôme Diniz, représentant du SCI à Bombay qui m'avait manqué à l'aéroport. Comme j'étais attendue à un chantier en Orissa déjà en cours, il m'a amené à la gare pour acheter mon billet pour le lendemain. Lorsque Ethelwyn Best (représentante de l'IVS) m'a accueillie à la gare de Delhi le lendemain, elle m'a dit plus tard qu'elle avait trouvé bizarre les couleurs de mon chemisier. En fait c'était un chemisier blanc qui était devenu gris, par la poussière entrant par les fenêtres sans vitre mais avec barreaux et volets que l'on pouvait abaisser s'il pleuvait. Nous avons pris un rickshaw jusqu'au bureau du SCI à Mehrauli. Les conducteurs s'y retrouvaient parce qu'on pouvait toujours dire Kutta Minar³⁵ et y descendre pour aller jusqu'à l'ancien centre bouddhiste où se trouvait le SCI au milieu de ruines des temples. Ethelwyn utilisait des lanternes au kérosène, cherchait l'eau dans un puits et nous avions une seule toilette fraîche et inodore laissée par des générations de moines. Cette nuit-là, nous avons transporté nos chorpô (lit) dehors pour coucher sous les étoiles. Je n'ai jamais autant aimé la pleine lune que durant mon séjour en Inde. Dans bien des cas, la lune n'était pas en concurrence avec l'électricité et l'on pouvait parfois lire au clair de lune.

Après une nuit j'ai été mise au travail et suis partie rejoindre Henriette qui attendait impatiemment la présence d'une autre femme. Les voyages en train étaient souvent l'occasion de rencontrer des gens intéressants. Durant la première partie de mon voyage, j'étais avec un jeune couple avec un bébé. La femme expliquait qu'elle était rentrée dans sa famille pour son accouchement selon la coutume. Son mari avait étudié aux Etats Unis pour devenir missionnaire évangélique ; ils allaient à Madras pour ouvrir un dispensaire dans le bidonville. Ils ont partagé leur pique nique avec moi et m'ont invité à aller les voir à Madras, ce que j'ai fait à chacun de mes passages. Après avoir changé de train pour aller vers l'Orissa vers l'est, j'étais dans un compartiment avec des hommes qui jouaient aux cartes. L'un d'entre eux lisait dans les lignes de la main et après avoir deviné mon mois de naissance d'après la forme de mes doigts, ce qui m'a impressionné, il m'a montré une ligne suivant laquelle je devais me marier et mourir dans un pays étranger après avoir eu trois enfants. J'étais sceptique, mais à ce jour deux prédictions se sont avérées correctes. Ethelwyn avait donné l'adresse d'un missionnaire dans la capitale de l'Orissa pour me loger pour une nuit et m'avait indiqué le nom du bus et du village le plus proche du chantier. après avoir télégraphié de sorte que je pensais que tout était réglé. Le premier accroc est survenu lorsque j'ai constaté que le missionnaire était absent, mais le gardien en voyant une blanche m'a autorisé à dormir sur la véranda. J'ai été surprise de l'arrivée d'une autre missionnaire le matin suivant, même sans téléphone, le téléphone arabe avait fonctionné. Elle m'a emmené prendre un petit déjeuner et m'a accompagnée jusqu'au bus en disant au chauffeur où je devais descendre.

³⁵ Ancien minaret, site touristique que tout le monde connaît.

En m'éloignant de la capitale, l'habitat était de plus en plus dispersé et finalement le paysage ressemblait à ce que l'on appelait la jungle. Mon idée de la jungle se référait à l'Amazonie avec une végétation impénétrable. On était près de la fin de la saison sèche et le paysage était plutôt dénudé, mais je savais que le chantier se situait chez des aborigènes qui avaient reçu de la terre grâce au mouvement de Vinova Bhava. Lorsque le chauffeur m'a dit de descendre, c'était au milieu de nulle part et il a secoué les épaules d'une manière éloquente. Ayant vu quelques huttes couvertes de branchages, j'ai suivi le sentier et donné le nom de ma destination, Deopottangi à quelques femmes qui avaient le courage de me saluer. Lorsqu'elles m'ont montré un sentier dans la direction opposée, j'étais perplexe mais ai pensé qu'il n'y avait pas d'alternative. Le chantier m'a conduit à un petit ruisseau, j'ai enlevé mes chaussures et suivi le sentier de l'autre côté. Juste au moment où je désespérais de trouver un être humain, je suis tombée sur un homme sur un vélo. Je lui ai fait signe de s'arrêter en répétant Deopottangi et il a répondu en anglais « Cherchez-vous le chantier ? » C'était le responsable Parashivamurthy qui partait chercher le courrier dans lequel se trouvait le télégramme annonçant mon arrivée.

Chantier de Deopottangi, Orissa 1957

A mon arrivée au chantier, j'ai trouvé quelques volontaires s'attardant à leur déjeuner, dont Henriette, ce qui m'a fait plaisir, deux Anglais plutôt bruyants et un Hollandais qui était venu en Inde par la route et comptait continuer vers l'est. Ce type de routards était courant à l'époque. L'un d'entre eux, Yann, m'a demandé des nouvelles des dernières pièces de théâtre à Londres et j'ai pu parler de *Look back in anger*. Il y avait un beau visage oriental que j'ai supposé être celui de Sato, le troisième volontaire. Son anglais était très rudimentaire et j'ai appris que son surnom était le « Sleeping Buddha » parce qu'il dormait durant la plupart des réunions. Il a souri et n'a pas cherché à nouer la conversation.

J'ai été emmenée au chantier, qui était supervisé par un travailleur du mouvement Bhoodan, un étudiant en littérature. Comme les aborigènes adavasis étaient des chasseurs cueilleurs, la terre qui leur était donnée était destinée à un jardin et à des champs communaux. Le terrain était montagneux, il fallait commencer par faire des terrasses avec des pioches (le chantier pelle et pioche typique !). En contradiction avec le principe habituel du SCI, suivant lequel les volontaires ne devaient pas être en compétition avec la main-d'œuvre rémunérée, le mouvement Bhoodan payait des hommes de la région pour travailler avec nous. Mais le jour de mon arrivée était le début d'une période de fête et tous les hommes étaient partis chasser. Cette nuit là, ils ont rôti un sanglier, ils ont bu du vin de palme et dansé. Les hommes formaient un grand cercle à l'intérieur duquel les femmes dansaient en sens opposé, un cri marquant chaque changement de sens. Épuisée par le voyage, j'ai rapidement disparu et ai été surprise de voir la fête se poursuivre le lendemain matin. Inutile de dire que les travailleurs n'ont pas réapparu pendant quelques jours.

Parashiva et les volontaires à long terme devaient participer au chantier pendant six semaines, une nouvelle équipe arrivant tous les quinze jours. Au grand soulagement d'Henriette et de moi-même, trois Indiennes de la région de Bombay sont venues avec le second groupe et nous avons eu à la cuisine des personnes qui savaient de quoi il retournait. Le seul fait de faire du feu pour bouillir de l'eau était une corvée pénible et la fabrication de chapatis était encore plus frustrante. Nous avions à peine fini de préparer un repas qu'il fallait recommencer. Nous avons recruté des hommes pour nous aider et nous avons été heureusement surprises par leur compétence, bien qu'ils se soient jusque là contenté de regarder leur mère faire la cuisine. Avec davantage d'aide, nous avons pu organiser une

rotation entre la cuisine et le chantier, qui apparaissait comme des vacances, au moins sans la responsabilité d'avoir à préparer quelque chose qui satisfasse les différents goûts.

Durant cette période A.S.Seshan, celui qui avait répondu à ma première demande sur le volontariat, avait pris des vacances de son travail au British Council et est venu au chantier. Il a apporté du café moulu, un régal pour nous, ce qui a fondé notre amitié pour la vie. C'était quelqu'un dont je pouvais vraiment apprécier l'humour et qui apportait un peu d'air civilisé de la ville.

Henriette qui avait une formation de vétérinaire et disposait d'une trousse de soins d'urgence a fait des tournées. Elle a diagnostiqué de nombreux cas de gale chez les enfants et bientôt les mères ont commencé à amener les enfants pour les faire traiter. Cela m'a paru être l'un des résultats les plus concrets bien qu'imprévu du projet. Ayant grandi en milieu rural, j'ai pu voir que les terrasses ne résisteraient pas longtemps à la saison des pluies parce qu'elles n'avaient pas la bonne inclinaison, le sol avait été lessivé et il aurait fallu des engrais qui n'existaient pas. De plus, le rythme de vie des hommes n'était pas adapté à l'agriculture et les femmes n'avaient pas d'expérience. Néanmoins, considérant que le responsable de chantier et celui du mouvement Bhoodan avaient organisé ce projet, il m'a semblé que je n'avais qu'à participer et à garder pour moi mes doutes. Comme c'est souvent le cas dans des chantiers des résultats imprévus se sont manifestés. Les participants, qui n'avaient jamais touché jusqu'ici à une pioche, ni transporté de l'eau ou fait la vaisselle étaient confrontés à la dignité du travail manuel, une expression qui revenait en permanence au SCI en Inde à cette époque. Ils partageaient des repas entre mangeurs de riz du sud et de chapatis du nord et se mêlaient à des étrangers. Qui sait l'effet que cela a pu avoir pour chacun de nous ? Un des participants venu de Calcutta, Sushil Bhattacharjee a plus tard été quelque temps secrétaire indien du SCI.

Durant ce chantier, une excursion d'une journée a été l'occasion d'un présage inattendu. Plus d'une douzaine de volontaires ont escaladé la montagne la plus proche, Henriette est restée, mais une autre Américaine, Edie nous a rejoints. Lorsqu'il a commencé à pleuvoir, la plupart des promeneurs ont fait demi tour. Finalement quatre d'entre nous seulement ont atteint l'objectif : Edie, Satish Saberwal de Calcutta, Sato et moi. Complètement trempés, nous sommes rentrés en glissant pratiquement d'un buisson à l'autre. Nous ne nous doutions pas que dans les dix-huit mois les deux couples seraient mariés. A l'époque, il n'y avait aucun indice, seulement quatre personnes obstinées faisant face à un défi.

Une année marquante

C'est ainsi qu'a commencé une année mémorable qui a changé ma vie. Elle m'a permis aussi d'assister à la formation de la branche indienne lorsqu'il n'y avait pas d'autres chantiers, Ethelwyn nous organisait un programme : échapper à la chaleur des plaines pour aller aider les Baker qui géraient un hôpital dans les collines du district d'Almora et nous envoyait à Karachi en train pour participer à un chantier. A notre retour, Parachivamurthy avait pris en charge le secrétariat indien et la branche britannique avait renoncé à sa responsabilité sur l'Inde. Les bureaux ont été transférés à Faridabad à courte distance de Delhi par bus ou par l'un des nombreux trains qui allaient dans cette direction. Précédemment, le SCI avait aidé les réfugiés de la partition après l'indépendance et Faridabad avait été l'un des lieux d'accueil, de sorte que le SCI y disposait de trois cabanes.

Le dernier chantier pour notre équipe a été celui de Shrimadapur au Rajasthan. Les volontaires qui venaient nous remplacer, Joop Koning (Pays-Bas), Jean Seuar (Suisse) et Henri Majewski (France)

étaient arrivés et nous avons été quelque temps en double. Valli Chari, sœur de Chari, membre du Comité est également venue. Les premières rencontres peuvent parfois être frappantes et conduire à des relations inattendues. Quand Valli est devenue secrétaire asiatique adjointe, elle est allée au Japon avant son mariage avec Seshan. Nos longues conversations au Japon ont établi des relations profondes qui ont étroitement lié nos familles. Les amitiés durables qui se sont créées à l'occasion de ces premiers chantiers restent pour moi le meilleur de l'expérience du SCI. Je ne suis pas sûre que c'était l'intention de Pierre Cérésolle, mais cela a joué un rôle important pour moi.

La visite de Dorothy Abbott (Guiborat) a constitué un autre moment important de mon dernier chantier en Inde. Non seulement parce que Dorothy a fait la connaissance de Valli et l'a encouragée à rester active au sein du SCI et à y amener des femmes, mais aussi parce qu'elle l'a ensuite invitée à venir en Europe. Elle eu aussi des discussions avec Sato car elle tenait beaucoup à ce que des chantiers débutent au Japon. Un certain nombre de volontaires à long terme japonais avaient laissé des souvenirs en Inde et en Europe, mais aucun n'avait encore organisé des chantiers au Japon. Elle était très convaincante et j'ai pu entendre Sato lui répondre qu'il consacrerait sa vie au SCI. Je l'ai plaisanté par la suite sur l'usage erroné de cette expression, pensant qu'il n'imaginait pas un engagement aussi total. Il m'a donné tort et dans les six mois de son retour au Japon il a organisé le premier chantier à Nijima (voir la biographie de Sato),.

Quelle chance d'avoir connu l'Inde à cette époque

Mon séjour en Inde touchait à sa fin et nous étions l'une des dernières équipes considérées comme « polyvalentes », un euphémisme pour les volontaires sans qualification qui participaient aux chantiers où qu'ils se tiennent, visitaient des groupes locaux du SCI, habitaient chez des volontaires et passaient du temps au bureau ou dans un ashram. Par la suite, les volontaires à long terme devaient rejoindre des projets en tant que spécialistes, de l'agriculture, kinésithérapeutes, infirmières etc.. J'ai considéré qu'en ce qui me concerne j'étais une sorte d'ambassadeur au niveau du terrain, j'établissais des relations amicales, nous échangeons des espoirs et des craintes et nous prenions conscience de notre humanité commune. En y repensant aujourd'hui, je me rends compte de la chance que j'ai eu de connaître l'Inde à cette période. A l'époque, elle me semblait une véritable fourmilière, par comparaison aux grands espaces des Etats-Unis, mais la population totale était inférieure à 500 millions. Lors de ma dernière visite il y a quatre ans, elle dépassait le milliard et la congestion des grandes agglomérations m'a fait souhaiter retrouver les régions plus calmes et plus somnolentes (où tout ferme aux moments les plus chauds de la journée) et pouvoir partager la route avec les chars à bœufs, les voitures légères à deux roues et les vaches errantes. J'ai eu le privilège de connaître une vie qui s'écoulait plus lentement, même si l'on manquait beaucoup de confort moderne. J'étais arrivée après les ravages de la partition et durant une période de confiance du pays dans la capacité de gérer ses affaires et de mettre en œuvre ses plans de développement. Nehru était encore l'un des leaders des pays non alignés et les idéaux de Gandhi et du mouvement bhodan étaient autre chose que des discours creux. Le SCI constituait l'un des moyens de faire se rencontrer les gens sans intervention gouvernementale et il y avait pour cela une vraie demande.

Vue rétrospective sur une expérience capitale

Le SCI a eu un impact considérable sur moi puisqu'il m'a fait rencontrer l'homme de ma vie. Je sais que ce n'était pas l'objectif, mais au-delà des amitiés durables, c'était souvent une conséquence pratique des chantiers. Je ne peux en dire beaucoup des résultats concrets de notre travail, mais le seul

fait qu'un groupe de gens partagent leur vie pendant deux ou trois semaines peut avoir eu des effets non mesurables. La puissance d'une idée ou d'une vision qui vous touche au bon moment peut modifier les états d'esprit et faire disparaître de vieux préjugés.

Avec Internet et la diffusion rapide des nouvelles dans le monde entier, les jeunes d'aujourd'hui sont beaucoup plus exposés à des cultures étrangères. Les connaissances superficielles ou virtuelles sont beaucoup plus répandues. Mais cela ne remplace pas l'expérience de l'effort en commun, dans des conditions difficiles pour réaliser quelque chose et pour établir une relation directe avec les étrangers comme c'est le cas dans les chantiers. C'est une expérience sans prix que connaître une personne au-delà des étiquettes et des caricatures que notre culture moderne diffuse. Avoir à résoudre ensemble des problèmes aussi élémentaires que l'accord sur la rotation du travail ou des corvées de cuisine, ou de mettre au travail ceux qui traînent les pieds permet de se préparer à négocier des problèmes plus épineux.

Même dans notre société technologique, il semble y avoir de nombreuses occasions de mettre ensemble des Musulmans, des Juifs, des Chrétiens et des Hindous, ou d'aider à faire face à des conflits qui ne font pas la une des journaux. La passion et l'innovation doivent venir des militants d'aujourd'hui mais l'importance des relations directes est intemporelle. Le SCI a encore quelque chose à offrir.

Valli Chari (Seshan)

Originaire de Madras, Valli a participé à un premier chantier en Inde en 1957, avant d'être volontaire à long terme en Europe en 1958-59 et de travailler au Secrétariat asiatique de 1960 à 1965. Avec son mari, A.S. Seshan, ancien Secrétaire de la branche indienne, elle a été l'un des quatre membres du Secrétariat international, alors basé à Bangalore, de 1986 à 1990. Leur maison a toujours été ouverte aux volontaires. Seshan est décédé en 1989, lors d'une réunion annuelle du SCI.

La marche en avant après les conflits

Mon enfance, dans une famille traditionnelle de l'Inde du Sud mais d'esprit ouvert, n'a rien eu d'exceptionnel. Sans que je puisse donner de détails précis, je me souviens que même les enfants avaient entendu parler de Gandhi, des conflits qui ont précédé l'Indépendance et de l'atmosphère qui régnait dans le pays. Tout cela touchait la famille au sens large d'une manière ou d'une autre. La guerre mondiale avait lieu ailleurs, mais avait un impact sur nous. Notre évacuation de Madras par crainte des sous-marins ennemis (japonais) et la destruction d'autres pays par l'Allemagne étaient terrifiantes pour de jeunes enfants, qui n'y comprenaient pas grand chose. Mais dès l'âge de dix ou onze ans, je prenais parti pour les Indiens qui luttèrent pour la liberté contre la répression britannique et je savais que des nations étaient opprimées par d'autres, plus puissantes et conquérantes.

Pour une adolescente, la participation aux fêtes de l'Indépendance a été une expérience enthousiasmante. La nouvelle de l'assassinat de Gandhi (je me souviens d'une impression de perte et de fin du monde : la vie s'était arrêtée dans les rues désertées et l'on n'entendait que les chants de deuil), le récit des massacres à grande échelle dans le Nord (le Sud n'a pas vécu les horreurs de la partition) et la division de notre pays m'ont affectée d'étrange manière. La vie a continué, mon père

est décédé subitement et la famille a été obligée de se séparer. Lorsque j'ai terminé mes études supérieures, je suis allée vivre à Delhi, où j'ai enseigné pendant deux ans.

Les années 50 ont été importantes pour moi et pour l'Inde indépendante : le sentiment que l'on allait de l'avant était très fort. Le concept de développement communautaire, promu par le gouvernement, était très attrayant pour un jeune. C'était le moment de s'engager avec pour idéal le désir de se rendre utile pour la société.

Premier contact avec le SCI

C'est par un heureux hasard que j'ai participé à un chantier international organisé par la jeune branche indienne du SCI en novembre 1957, pour creuser des fondations pour une école de village dans le Rajasthan. C'est sur l'insistance de Seshan, un membre actif du SCI et un ami de la famille, que j'y suis allée. Mais ce heureux hasard a constitué un moment important car, pour moi comme pour beaucoup d'autres, cette expérience a été décisive et a contribué à orienter toute mon existence.

Ce chantier international était conforme à l'esprit du SCI en illustrant ses principes : abolir les préjugés qui séparent les peuples, promouvoir la compréhension mutuelle, accepter la discipline qu'implique un dur travail physique et constituer un groupe humain harmonieux fondé sur le respect mutuel. Tous ces principes étaient parfaitement mis en pratique sans avoir besoin d'être explicités. Le groupe était constitué de villageois, de volontaires indiens provenant de différents Etats, de volontaires à long terme étrangers comme Phyllis et Sato – dont beaucoup ont consacré leur vie au SCI – et de Dorothy Guiborat, la Secrétaire internationale alors en visite en Inde. Au cours du chantier, les discussions portaient sur les activités et les différents aspects du SCI. En tant qu'Indienne, j'ignorais l'existence du service militaire obligatoire dans d'autres pays et j'étais très impressionnée par les fortes convictions de ceux qui s'y opposaient et qui étaient prêts à payer le prix pour cela. Le chantier faisait la preuve du potentiel extraordinaire d'action créative et de changement que pouvait avoir un petit groupe dans un contexte susceptible de donner du sens à cette action. Cette constatation m'a influencée dans la suite de mon travail avec le SCI et plus tard avec d'autres organisations.

A la suite de ce chantier, Dorothy m'a entraînée rapidement dans les activités du mouvement. Elle m'a d'abord fourni l'occasion d'expériences intenses, puis m'a motivée pour un engagement durable. Son travail antérieur avec le SCI avant nos rencontres en Inde et en Europe m'a inspirée et j'ai été impressionnée par ses capacités d'organisation. Par la suite, j'ai été aidée par nombre de personnes avec qui j'ai travaillé ; leurs noms sont toujours présents, mais la liste en serait trop longue.

Volontaire en Europe, 1958-59

Mes expériences avec le SCI en Inde et en Europe m'ont beaucoup inspirée et enrichie. Le fait de vivre et de travailler pour la première fois dans une culture différente posait beaucoup de questions à nous tous. On avait l'impression d'être évaluée, d'une manière sérieuse, mais sans hostilité. Je pense par exemple aux questions que l'on me posait : «Comment peux-tu travailler en sari ? Pas de viande, pas d'alcool, pas de danse : que te reste-t-il dans la vie ? » Certains me regardaient comme s'il fallait s'apitoyer sur moi et si j'avais besoin de sympathie. En fait, c'était plutôt l'inverse. Je n'étais nullement envieuse et j'avais de la sympathie pour eux. Il y avait aussi des questions sur mes habitudes : par exemple sur le fait de dormir tous ensemble dans la même pièce ; ou bien sur le fait que les anciens pouvaient dire à des adultes plus jeunes ce qui était bien ou mal. Durant les années 50,

il n'était pas fréquent d'être une jeune femme seule sur un chantier du SCI (et non pas une étudiante ou un membre d'un organisme quelconque). J'étais respectée et parfois traitée avec paternalisme. Était-ce la surprise de voir que bien que femme, venant d'un pays « sous-développé », je pouvais « fonctionner normalement » dans un tel environnement ? C'était une question amusante que je posais parfois aux autres.

Le temps que j'ai passé avec le Secrétariat international à Clichy (*voir aussi Claire Bertrand au chapitre 2 et Phyllis Sato, ci-dessus*) a été une expérience instructive. L'installation était très sommaire : il y avait des cafards et le niveau de confort était en fait inférieur à celui auquel j'étais habituée en Inde. Il m'a fallu m'adapter et les amis du SCI m'ont aidée.

J'ai appris à me garder des stéréotypes. J'ai pu constater à quel point les êtres humains étaient semblables, que ce soit en Norvège, dans un village de montagne en Suisse ou dans une grande cité comme Paris. C'était rassurant, mais j'ai aussi appris depuis que les éléments de similitude pouvaient aussi constituer la base de préjugés profondément enracinés, allant de la sympathie ou de l'hostilité jusqu'à la haine sur une large échelle.

Ce qui a eu le plus d'effet sur moi durant ma période de volontariat en Europe a été la rencontre avec des personnalités qui m'ont inspirée, l'établissement d'amitiés profondes et la connaissance de l'histoire du SCI. J'ai aussi acquis quelques connaissances en organisation, mais surtout une capacité à m'adapter à une diversité d'environnements et de cultures.

On m'a souvent demandé à quoi servaient les chantiers et s'ils faisaient un travail utile. Je pense que l'important n'est pas tellement le type de travail qui est fait, que l'abolition des préjugés. Cela a toujours été valable, quelle que soit l'époque. C'est une ouverture : des gens d'origines complètement différentes se retrouvent, qui ont choisi de se mettre dans cette situation parce qu'ils se préoccupent d'autres gens très éloignés d'eux. Ils ne viennent pas d'abord avec l'idée de changer les autres, ni d'être très utiles ; il s'agit plutôt d'être avec d'autres avec un sentiment de solidarité. C'est aussi une possibilité de changer soi-même, de renoncer à ses propres préjugés et peut-être d'aider les autres à en faire de même. Les volontaires disent souvent qu'ils ont beaucoup appris sur eux-mêmes.

La découverte de l'URSS et de l'Europe

Mon premier chantier était un chantier Est-Ouest, en Moldavie (alors partie de l'URSS³⁶). Le monde était à cette époque divisé en deux : les Communistes et les non Communistes. En tant qu'Indienne, je considérais que j'étais acceptable pour les deux côtés. Pour moi, durant ces années 60, c'était une occasion extraordinaire, mais je ne savais pas trop ce qu'il se passait et ce qu'on attendait de moi. Devinder m'avait seulement dit : « Tu y vas » et j'y suis allée. En raison des restrictions de change, j'avais seulement le droit d'emmener 75 roupies. J'ai atterri à Tachkent, sans argent, sans adresse et sans numéro de téléphone. Devinder m'avait dit que quelqu'un m'attendrait à l'aéroport, mais il n'y avait personne et je me demandais quoi faire. Mais une demi heure plus tard, un homme et une femme sont venus, dont l'un parlait anglais. Ils ont juste dit « Hello, Miss Chari », ont pris ma valise et nous voilà partis. Il fallait avoir confiance dans ce saut vers l'inconnu.

³⁶ Voir aussi les souvenirs de Max Hildesheim, chapitre 5.

J'étais la seule à aller d'Inde en Moldavie en passant par Moscou, pour rejoindre le groupe du SCI qui devait être déjà arrivé. Les autres venaient en train de Paris³⁷. Je m'attendais à recevoir un billet et à être prise en charge à Tachkent et c'est finalement ce qui s'est produit. Mais du fait des difficultés de communication les choses n'étaient jamais claires et je ne savais pas à quoi m'attendre. A mon arrivée, ils m'ont fait visiter la ville et m'ont acheté une glace. Puis dans la soirée ils m'ont ramenée à l'aéroport et m'ont donné un billet pour Moscou. Il y avait une queue, mais aucune langue commune. On m'a dit que l'on ne savait pas ce qu'il allait se passer, mais que tout irait bien. En effet, à l'arrivée à Moscou, j'ai été accueillie par quelqu'un qui parlait hindi et qui m'a amenée dans une sorte d'auberge de jeunesse, en me disant qu'il me verrait le lendemain avant de repartir pour la Moldavie.

A l'arrivée en Moldavie, le groupe était déjà à l'ouvrage, pour ramasser des cerises. On pouvait constater une différence extraordinaire entre les Communistes et les autres et entre Russes et Européens de l'Est dans leur manière d'appréhender les choses. Le projet avait été organisé de manière assez secrète, du moins sans communication extérieure. Les programmes et l'emploi du temps n'étaient pas connus à l'avance. Dans la soirée, sans être prévenus, nous avons tous été répartis dans diverses familles. C'était sympathique, mais il n'y avait aucune explication. Je me suis retrouvée tout à coup dans une famille russe, mangeant du pain, je me sentais heureuse, et j'imaginais que tout avait été organisé spécialement pour moi. Mais en rentrant au chantier, je me suis rendu compte que tout le monde avait eu la même expérience, sans être prévenu. C'était amusant, mais assez curieux. Quelques volontaires demandaient : « Pourquoi est-ce que vous ne vous ouvrez pas davantage sur le monde extérieur ? » et d'autres répondaient : « Quand vous êtes dans une plaisante maison de verre, pourquoi laisser rentrer la poussière ? »

De manière générale, les gens étaient chaleureux et hospitaliers. A la fin du chantier, on nous a emmenés au mausolée de Lénine, où il y avait une longue queue. Nous avons pris la suite, mais après un moment, on nous a mis devant, car nous étions une délégation particulière. La queue était si solennelle qu'on aurait dit une cérémonie religieuse.

Retour en Inde

Après mon retour d'Europe et de ma période de formation au Secrétariat international, j'ai rejoint Devinder das Chopra au Secrétariat asiatique du SCI à New Delhi. Par la suite, j'ai été présidente de la branche indienne, deux fois vice-présidente internationale et membre du Secrétariat international en 1986-90, suite à la décision de déplacer celui-ci à Bangalore. Durant des périodes intermédiaires ou parallèlement, j'ai travaillé sur les problèmes de développement, en Inde et à l'étranger. La période passée avec le SCI, en même temps que Seshan, a été importante pour moi et pour le mouvement. Avec beaucoup d'autres qui travaillaient pour le développement, nous avons pu constater que les valeurs, les objectifs et la vision du SCI avaient eu beaucoup d'influence sur notre action, sur notre manière de procéder et sur l'aide que nous avons pu apporter aux autres pour suivre la même orientation. Pour promouvoir la paix par la compréhension et le respect mutuels, la justice et le bien-être de tous, il faut commencer par reconnaître les préjugés – les siens et ceux des autres – avec la volonté de les surmonter et cela à chaque niveau de la société. Si nous avions été plus conscients de l'impact de l'action du SCI sur les individus qui y participaient, nous aurions peut-être été plus efficaces.

³⁷ Voir aussi les souvenirs de Max Hildesheim au chapitre 5.

Le Secrétariat asiatique, 1960-65

Contribuer à l'établissement d'une base solide pour le SCI en Asie ; renforcer les branches de l'Inde, du Pakistan et du Japon ; commencer à travailler avec de nouveaux pays comme le Sri Lanka, la Malaisie et la Thaïlande ; travailler avec les réfugiés tibétains en Inde avec Devinder Das Chopra, le premier secrétaire asiatique : toutes ces expériences ont été à la fois satisfaisantes et excitantes. L'expérience antérieure de Devinder avec le SCI, son dynamisme, ses compétences stratégiques et ses qualités personnelles étaient précieuses, alors que les ressources disponibles pour ces nouvelles aventures étaient maigres. Mais l'implication d'organisations volontaires ayant une orientation proche et la mobilisation des individus ont créé les bases pour le développement du mouvement. Les volontaires à long terme venus de l'étranger ont joué un rôle important dans celui-ci.

L'impact de 1968

La « révolution étudiante » à Paris et le progrès des idéaux politiques de gauche dans beaucoup de pays européens ont eu un impact sur le SCI. Au sein des branches nationales et des différents comités, il y a eu une coupure qui a suscité une crise de confiance chez les anciens. C'est ainsi que Hiroatsu Sato et moi-même ont été perçus à distance comme des « réactionnaires ». Appliquée à moi, cette expression n'avait pas grand sens. Comme beaucoup d'autres, nous ne voyions pas clairement dans quelle mesure cette agitation des esprits était inévitable, ni pourquoi et comment elle avait une incidence sur le mouvement. Le problème posé par cette crise de confiance, à une époque de pression pour le changement en suivant les tendances dominantes et la manière dont cela affecte les organisations ou les groupes : cette question a continué à se poser pour moi de manière très concrète. A cette époque, il semble que pour beaucoup de ses membres, le SCI n'était plus ressenti comme un mouvement radical. La méthode des chantiers, le volontariat à long terme outremer et le travail pour la paix et la réconciliation leur semblaient insuffisants. Aucune force morale suffisamment convaincante n'est apparue pour rassurer les membres.

Les années 70 : l'âge d'or du SCI

Les années 70 ont vu un rajeunissement du SCI en Asie, en commençant par la célébration de son 50^e anniversaire. La branche indienne a donné l'élan pour développer l'action dans d'autres pays. On a imaginé de nouvelles manières de travailler, en s'appuyant sur des projets à long terme, avec des volontaires indiens et étrangers. Beaucoup d'entre eux se sont engagés pendant de nombreuses années avec le mouvement et ont pris des responsabilités avec beaucoup de conviction. J'ai d'autant plus apprécié que je pouvais me fonder sur ma propre expérience et que j'étais soutenue et encouragée par des volontaires qui connaissaient souvent des situations exigeantes et difficiles. Certains membres du SCI ont souvent considéré ces années comme la « période dorée » du SCI ! Mais on a parlé aussi de déclin du mouvement. Beaucoup de facteurs y ont contribué. Suivant un volontaire suisse : « le problème avec le SCI, c'est qu'il ne meurt jamais complètement. Quelques « poches » restent vivantes, par-ci par là ».

Membre du Secrétariat international : 1986-90

Ma propre histoire avec le SCI a été associée avec de nombreuses tentatives de renaissance du mouvement. C'était le cas par exemple lorsque le Comité international a décidé que, pour la première fois, le Secrétariat international serait localisé en Inde, après avoir été en Europe pendant 70 ans.

Quelques anciens, comme Seshan, moi-même et Chandru (volontaire de longue durée en Inde, en Europe et au secrétariat de la branche indienne ayant une grande expérience du développement), Krpa (également volontaire et actif en matière de développement) ont constitué le Secrétariat international de 1986 à 1990. De nouveaux programmes adaptés au contexte asiatique et permettant une relance du mouvement ont été mis en route : programmes pour les jeunes et pour les femmes, multiplication des chantiers avec des organismes de développement en Asie. La structure a été renforcée par la création de coordinateurs de terrain assistant les secrétariats nationaux. Le Secrétariat international comportait une section séparée, chargée d'aider le travail sur le terrain, la collecte de fonds, etc... et il a continué à travailler avec les branches européennes et avec le Comité international. Il y a eu un grand élan et un renouveau de la confiance dans les objectifs et les méthodes du SCI. Mais cet élan ne s'est pas maintenu, pour une diversité de raisons.

Les innovations apportées par le SCI

L'Inde était une colonie britannique lorsque Pierre Cérésolle y est venu dans un esprit de service et d'intégration dans la communauté locale. On s'étonnait de le voir travailler comme les autres, alors qu'il était responsable de chantier, mais aussi financeur. Cette idée de service et d'abolition des préjugés m'a également impressionnée. Les volontaires du SCI ont une sensibilité et un respect vis-à-vis des autres que l'on trouve rarement ailleurs. Et à l'époque de mon engagement, nous avions une vision du monde.

Comme je l'ai indiqué, les membres du SCI apportaient aussi quelque chose de différent lorsqu'ils s'engageaient à l'extérieur. Ce qu'ils avaient vécu avec le mouvement contribuait à les faire mûrir. Ils avaient acquis une expérience et des connaissances précieuses de l'organisation et du fonctionnement d'un organisme international, alors que beaucoup d'institutions de ce type ne sont pas vraiment gérées de manière internationale. La création de groupes locaux, de branches nationales, de groupes de travail thématiques au niveau international, l'élection de délégués à un comité international, le travail en commun de personnes différentes avec des motivations semblables : toutes ces innovations étaient très originales. A la fin des années 70, quelques organismes de développement en Inde du sud ont organisé des expériences d'immersion de jeunes dans un travail commun qui restaient très en deçà de ce qu'avait fait le SCI pour faire évoluer les attitudes.

Aujourd'hui, je m'implique encore, de manière plus modeste, dans des activités bénévoles, qui restent centrées sur les gens, les processus et les relations. J'ai des étiquettes variées : animatrice, formatrice, experte en sciences sociales, conseillère en ressources humaines et en développement. Quelle que soit l'appellation, il est incontestable que l'expérience du SCI m'a aidée à remplir ces fonctions d'une manière que l'on ne peut mesurer. C'est pourquoi je souhaite que le SCI continue à vivre.

Lorsque je me remémore mes différentes expériences et les confronte à celles de la nouvelle génération, je suis frappée de voir qu'il y a près de 50 ans le SCI prenait l'initiative d'envoyer des volontaires indiennes en Europe, d'aider les objecteurs de conscience, de s'impliquer avec les Algériens avant et après l'Indépendance, de travailler à la fois en Inde et au Pakistan après la partition et d'échanger des volontaires entre ces pays, d'organiser des échanges Est-Ouest. C'était là des initiatives radicales ! Les chantiers du SCI ont aussi anticipé sur les principes modernes de développement personnel, de travail en équipe et d'animation, de résolution de conflits, de responsabilisation, etc. Et ces principes ont pu être mis concrètement en pratique. « Pas de paroles,

des actes », non pas en termes de résultats concrets (nombre de maisons construites, etc), mais en termes de capacité à travailler en commun : c'est peut-être le message essentiel.

Si certains membres du SCI peuvent parfois avoir le sentiment que nous n'avons pas réussi, il nous faut peut-être regarder de manière critique ce que nous avons fait ou non, mais ne pas conclure que les origines, les objectifs ou même les méthodes n'étaient pas valables. Certaines adaptations aux exigences du monde actuel peuvent être nécessaires pour donner du sens à l'action dans un contexte changeant. Mais peut-il y avoir quelque chose de plus essentiel que le principe suivant lequel les êtres humains doivent d'abord abolir leurs préjugés. Et de passer à l'action !

Elizabeth « Didi » Crook

Elizabeth « Didi » Crook, venue de Grande Bretagne, a fait son premier chantier en Autriche en 1961 avec l'Association pour les Nations Unies. Ayant une formation d'infirmière, elle a été recrutée par l'IVS, branche anglaise du SCI pour un service à long terme d'abord en Inde en 1962, puis au Japon. Elle est rentrée en 1965 en Angleterre.

Premier contact avec les chantiers et le SCI

A la fin des années 50 et au début des années 60, les réfugiés d'Europe centrale pouvaient se faire naturaliser dans différents pays. J'ai été en contact avec des réfugiés en Autriche qui avaient vécu parfois de puis 18 ans dans des baraquements de réfugiés autour de Linz. On leur avait donné de la terre, mais il leur fallait construire leur propre maison. Cependant, même avec une assistance mutuelle, ils manquaient de main-d'œuvre. L'Association pour les Nations Unies a donc organisé un chantier en invitant principalement des étudiants à travailler avec ces familles pour construire leur maison. Je n'étais pas étudiante, mais j'étais au courant comme membre du groupe des Nations Unies de l'université de Cambridge et j'ai passé mes vacances annuelles au chantier en 1961. J'ai appris ce que c'était d'être un compagnon bâtisseur.

Dans ce chantier, j'ai vu des affiches sur des infirmières des Nations Unies travaillant dans différentes parties du monde touchées par la pauvreté, le plus souvent à la suite de la guerre. Malgré ma formation de quatre ans en tant qu'infirmière, j'avais quitté cette profession et travaillais comme secrétaire à l'université de Cambridge. Je souhaitais avoir assez de confiance en moi et de compétence pour faire le même travail que les volontaires des Nations unies. Il m'a semblé que leur travail représentait aussi une contribution utile à la paix du monde et qu'il serait utile de mieux se connaître entre les différents pays. Mais je n'avais pas assez confiance en moi et en mes compétences.

J'ai pourtant continué à en parler et un jour, un étudiant m'a dit d'aller écouter une femme dont il avait entendu une conférence et qui avait fait un travail volontaire en Inde. Elle serait à Cambridge pour quelques jours. Je me suis crue obligée d'y aller, juste pour me prouver que je ne pourrais pas en faire autant. J'ai eu un entretien très intéressant avec elle (son nom était Cara Schofield) et j'ai appris qu'elle avait été volontaire au SCI. Je me suis alors décidée à aller au Secrétariat du SCI à Londres, puis j'ai eu un entretien et j'ai finalement été acceptée comme volontaire ! Je me suis alors rendu compte qu'il fallait passer à l'acte.

Avant de partir, comme je n'étais pas connue du SCI, on m'a dit de participer à un chantier de courte durée à Belfast, Irlande du Nord, pour un travail manuel consistant à créer un terrain de jeux pour un hôpital psychiatrique. C'est là que j'ai appris à me servir d'une pioche.

Faire quelque chose pour la paix du monde

J'ai rejoint le SCI à cause de ce besoin pressant que je ressentais de faire quelque chose pour la paix du monde. C'est peut-être parce que, comme enfant pendant la guerre, j'avais tellement entendu parler de ses horreurs et que j'avais vu des photos des camps d'extermination. C'est probablement la cause de ma dépression pendant mon adolescence, au moment de la guerre de Corée. J'ai toujours pensé que j'aurais pu naître n'importe où dans le monde et je me suis sentie privilégiée d'être en Angleterre, où nous avons supporté moins directement les atrocités de la guerre et la haine qui l'accompagne. Comme enfant, j'avais aussi remarqué que l'« ennemi » que j'avais rencontré était en fait concrétisé par des prisonniers de guerre italiens, des gens charmants qui chantaient et aimaient les enfants. Dans mon esprit d'enfant, je me demandais donc ce qu'était réellement un ennemi.

J'attendais du SCI qu'un travail en commun avec des gens de nationalités différentes oeuvrant pour la paix puisse contribuer à celle-ci. Cela s'est produit à un moment où j'avais pour ami un réfugié hongrois et où j'appartenais au club d'outremer du groupe des Nations Unies de l'université de Cambridge et à une société bouddhiste, tous concernés par les mêmes thèmes. J'avais aussi travaillé pour le conseiller des étudiants d'outremer à Cambridge et participé à des rencontres avec des étudiants étrangers du British Council

Avec les Tibétains à Dharamsala

En dehors du chantier de deux semaines à Belfast avant mon départ, ma première expérience du SCI a commencé avec mon séjour en Inde comme volontaire à long terme pour plus de deux ans. Partie en 1962, je suis rentrée en 1965. J'ai d'abord travaillé avec des réfugiés tibétains à Dharamsala. Le Dalaï Lama était arrivé en Inde en 1959 et sa sœur aînée Madame Tsering Dolma était en train de créer une crèche pour les orphelins et pour les enfants de tibétains travaillant dans des conditions très dures en altitude sur les routes de l'Himalaya. Mon travail consistait à m'occuper aussi bien que possible de la santé des enfants et des adultes. Il y avait aussi une femme médecin de la Croix Rouge, mais elle était en bas de la montagne où vivaient les plus jeunes enfants. Les conditions de vie dans cet établissement étaient très rudimentaires : 200 garçons couchés dans une seule pièce, sept sur un même matelas sur des lits couchettes ou sur le sol. Malheur à celui qui tomberait de l'étage supérieur ! C'est un miracle que cela ne se soit jamais produit. Pour m'assurer que tous les enfants de cette pièce recevaient un vermifuge, je devais tous les traiter la même nuit car ils ne couchaient jamais au même endroit de sorte qu'il était difficile de savoir qui avait été traité la nuit d'avant. Il fallait vérifier la gale le jour du bain à l'unique robinet dehors dans la grande cour. On les changeait alors de vêtements de sorte que quand ils étaient nus pour le bain je pouvais les traiter. Il me fallait parfois demander la permission de vérifier l'état de leurs yeux et de leurs oreilles pendant les prières bouddhistes, le seul moment où j'étais sûre de voir tous les garçons et filles. Il y en avait en tout 250 à 300.

Il était impossible d'éviter la contagion dans des circonstances aussi extrêmes et les enfants mouraient parfois de la rougeole, maladie inconnue au Tibet. Ces enfants et adultes n'avaient guère d'immunité naturelle contre ces maladies, car l'altitude est si élevée au Tibet qu'il existe peu de maladies. Je

travaillais avec le médecin herboriste tibétain ; nous discussions des cas et si nous étions en désaccord, nous pouvions en référer à Madame Tsering Dolma comme arbitre, mais nous étions en bonne relation. C'était essentiel car j'ai appris que par suite d'un incident avec la doctoresse de la Croix Rouge, qui n'avait pas autorisé les moines à pratiquer leurs rites pour les malades. Les Tibétains avaient commencé à cacher les enfants malades plutôt qu'à les amener chez le médecin. J'ai ainsi appris combien il était important de comprendre la signification des pratiques culturelles, de les respecter profondément et d'en discuter ouvertement. J'aurais tant d'autres histoires à raconter sur ce thème !

Par la suite, il est arrivé davantage d'aide à Dharamsala, principalement par le Save the Children Fund qui avait envoyé une infirmière rémunérée disposant de moyens financiers. Le SCI a donc considéré que je serais plus utile là où il n'y avait pas d'infirmière et m'a envoyée à la léproserie de Hatibari en Orissa. Il y avait eu une autre infirmière du SCI (Valérie Hagger) avant moi, mais elle était rentrée (elle m'avait aussi précédée avec les réfugiés tibétains à Kasauli). A Hatibari de nouveau, je n'avais ni argent, ni ressources, mais je recevais un peu d'argent de quelques généreux donateurs d'Angleterre.

Chez les lépreux à Hatibari

Avant d'y aller, j'ai passé deux semaines dans un chantier de courte durée au village de Kalikapur, près de Calcutta : il s'agissait surtout d'un travail agricole avec des soirées consacrées à l'écoute de musique classique indienne ! C'était une merveilleuse expérience d'intégration !

Mon travail et ma vie à Hatibari représentaient à nouveau un changement culturel total. La plupart des lépreux (250) appartenaient à la tribu Adavasi qui vivaient normalement dans la brousse, mais il y avait aussi beaucoup d'Hindous y compris de la caste supérieure des Brahmanes.

Mon travail était le même : faire de mon mieux pour la santé des lépreux. Il y avait eu un grave problème de corruption par un médecin affecté à cet endroit, révélé par la branche indienne du SCI. Il était parti et n'avait pas encore été remplacé. Il y avait seulement deux bâtiments du genre étable et une grande pièce, en dehors des huttes de terre dispersées tout autour, occupées par un ou plusieurs lépreux et deux d'entre elles par notre petite équipe du SCI. Le responsable était un Indien de Calcutta (Maulik), il y avait un volontaire vétérinaire indien, un Français du nom de Félix ; un Canadien et une Finlandaise sont passés pendant mon séjour. Les autres travaillaient au développement de l'agriculture : du riz, des légumes et grâce à Oxfam un réservoir à poisson. La plupart des lépreux mendiaient avant leur arrivée, jusqu'à ce que le gouvernement de l'Etat d'Orissa et le SCI apportent la nourriture de base. Manger du riz et du dhal chaque jour est un peu monotone, d'où la tentative de diversifier les légumes.

Les bâtiments de genre étable comportaient des lits de corde qui sont devenus des salles communes d'hôpital pour hommes et femmes. La grande pièce était utilisée pour les traitements : administration des médicaments et traitement des ulcères. Il n'était pas possible de tester scientifiquement si les cas de lèpre étaient infectieux ou non, ce qui aurait été très nécessaire pour évaluer les doses correctes de médicament. Les effets de la lèpre pouvaient donc être limités mais il n'y avait pas de guérison comme c'est le cas aujourd'hui.

Je me suis peu à peu rendu compte que des gens venaient le soir, qui n'étaient pas vraiment malades ; ils souhaitaient seulement la compagnie. Avec quelque argent reçu d'Angleterre, nous avons alors

acheté des jeux indiens et les avons installés dans la pièce, de sorte que cette grande pièce est devenue aussi un centre communautaire. Peu après, le brahmane a voulu discuter de la construction d'un petit temple qui s'est concrétisé et il a pu conduire les lépreux aux différentes cérémonies hindoues. Les gens sont peu à peu devenus un peu plus heureux, bien qu'ils aient été les plus pauvres que j'aie jamais rencontrés.

Je n'oublierai jamais le gourou nomade qui avait attrapé la lèpre et abouti dans notre communauté. Je l'ai mis à l'hôpital pour qu'il se repose et cesse de vagabonder ce qui aggraverait ses ulcères. Il faisait froid la nuit et quand il était là nous avons pu acheter des couvertures pour chaque lit. Lorsque j'ai fait ma « ronde de nuit » à l'« hôpital », tous les autres malades riaient et avaient leur couverture, sauf le gourou. L'un des lépreux, Nisakaru, s'était attribué le rôle d'interprète et lorsque je lui ai demandé pourquoi le gourou n'utilisait pas sa couverture, la réponse a été « C'est si extraordinaire de recevoir une couverture qu'avait de pouvoir l'utiliser je dois prier Dieu, mais je ne peux pas le faire avant le lever du soleil demain matin à l'heure des prières particulières. Je la prendrai avec moi pour dire merci et alors je pourrai l'utiliser ». Il l'a en effet utilisée la nuit suivante. Voilà un homme qui n'avait rien et qui attendait pour dire merci plutôt que d'attraper la couverture et d'avoir chaud . une expérience qui peut rendre modeste quelqu'un qui vient d'un mode occidental si matérialiste.

Un autre jour, un mendiant est arrivé pour être traité du pire ulcère que j'aie jamais vu (il ne lui restait que la moitié du pied). Je lui ai dit que je pouvais le traiter mais n'avais plus rien à lui donner à manger (nous étions au complet). Entendant cela, un homme dont la famille envoyait un peu d'argent s'est levé et m'a dit aussitôt : « Prenez-le je partagerai avec lui ». C'était très émouvant pour moi. Je suis heureuse de pouvoir dire que cet homme qui ressemblait à un squelette à son arrivée s'était bien étoffé trois mois plus tard et la plaie de son terrible pied était au moins guérie.

La rencontre avec les lépreux n'allait pas de soi : quand un nouveau arrivait à Hatibari, au lieu de la salutation indienne habituelle « Namasté » en joignant les paumes de la main, ils faisaient ce geste, mais prenaient les mains du visiteur dans les leurs et si le visiteur était réticent sachant qu'ils avaient la lèpre, ils le détestaient immédiatement. C'était peut être un peu méchant mais compréhensible. Ils mesuraient immédiatement l'authenticité de vos sentiments à leur égard.

Peu avant mon départ, un nouveau médecin a été nommé, mais il n'avait pas choisi ce poste, être affecté à une léproserie n'était pas utile à sa carrière. Il a été testé sur la salutation et il a échoué au test. Il s'est ostensiblement lavé les mains. Cette nuit-là, j'ai vu Nisakaru furieux allant et venant avec un bâton les yeux injectés de sang. Quand je lui ai demandé ce qui n'allait pas, il a exprimé sa fureur vis-à-vis du médecin, disant qu'à son prochain passage il renverserait sa voiture et y mettrait le feu. Il avait fumé de la marijuana plantée partout par les lépreux et j'ai eu de la peine à le calmer.

Nisakaru aimait rester avec moi dans la salle de soins. Il étendait ses longs bras sur la porte du placard et chantonnait doucement. A l'arrivée des patients, il traduisait : « Didi, cet homme a un défaut de la tête » (mal de tête) ou bien « cette femme a des défauts d'eau » (cystite). J'ai aimé la période passée à Hatibari, autant qu'à Dharamsala. Le pire moment a été celui où le nouveau médecin, lors d'une de ses visites, m'a appelée « Sale blanche » ! Le racisme à l'envers pour une fois !

Une clinique chrétienne au Japon

Le SCI voulait un volontaire anglais pour aller au Japon et comme j'étais déjà à mi-chemin, il a été décidé que j'irais. C'était beaucoup mieux organisé ! Je travaillais dans une clinique chrétienne d'un bidonville d'Osaka intitulé Kamagaseki. Cette fois, il y avait toujours un médecin présent, ainsi que deux infirmières. Je n'étais pas laissée à moi-même. La langue était un sérieux problème, mais les infirmières étaient bien disposées et parfois déconcertées, tandis que le médecin s'efforçait de communiquer en allemand ! Comme toutes les notices de médicament étaient en japonais, le médecin passait beaucoup de temps à les transcrire en caractères romains, en latin, de sorte que je puisse reconnaître les médicaments qu'il ordonnait. Il était merveilleux ; Les patients étaient soit des travailleurs coréens itinérants, soit des Japonais « burakus ». A cette époque, ceux-ci étaient traités comme une classe à part, comme les intouchables en Inde ; ils étaient très méprisés et leurs possibilités d'accès à un emploi étaient très limitées lorsque l'on connaissait leur origine. Une petite fille de sept ans qui rendait visite à la clinique, m'avait « enseigné » quelques rudiments de japonais et j'essayais de faire des phrases. J'ai décidé d'en faire usage lors d'une réception organisée par un professeur de l'école dentaire. Imaginez l'horreur de ses invités distingués lorsqu'ils ont entendu une femme étrangère leur parler avec la langue des « Burakus » ! Le professeur a reçu des plaintes ! Il a trouvé ça amusant, mais il a décidé que je devais apprendre un meilleur japonais, en échange de leçons d'anglais que je donnerais à ses étudiants.

Le Japon a représenté pour moi un choc culturel beaucoup plus difficile que celui que j'avais connu avec les Tibétains ou les Indiens. En partie parce que je m'attendais à ce que les Japonais soient plus proches des Anglais, puisqu'ils vivaient dans un cadre urbain moderne et portaient les mêmes vêtements. Mais mes rapports étaient dans l'ensemble faciles avec les Tibétains et les Indiens, alors que je me suis toujours sentie un peu mal à l'aise avec les Japonais - en dépit du fait que lorsque j'étais là-bas j'avais un merveilleux boy friend que j'aimais beaucoup. J'ai appris peu à peu que les Japonais avaient aussi des sentiments très forts, mais leur culture ne leur permet pas de le montrer. Progressivement, j'ai acquis une sorte d'intuition des sentiments ressentis par les autres - et il me fallait savoir si et quand je devais montrer que je les avais compris. C'était un monde très contrôlé et difficile pour moi. J'ai participé à deux autres chantiers de plus courte durée : un chantier d'aide d'urgence suite à un tremblement de terre à Niigata (creuser des latrines et surveiller pendant la nuit une école, où étaient abritées les victimes pour éviter les pillages) et faire les foins à Hokkaido : un merveilleux souvenir !

Surmonter les différences, renoncer aux idées préconçues

Comme volontaire à long terme, mon travail a consisté essentiellement à avoir la responsabilité de la santé des personnes en faisant ce que je pouvais, habituellement sans médecin et avec peu de moyens, en dehors des connaissances acquises par ma formation et des manuels. Encore fallait-il sérieusement adapter ceux-ci à l'absence d'un bâtiment adéquat (sauf au Japon), de conditions stériles et d'un médecin. Les pansements, le coton et le reste étaient achetés avec l'argent envoyé par des Anglais désireux de nous aider. J'avais apporté mon propre matériel médical, stéthoscope et autres.

Mon séjour a répondu à mes attentes, car les relations avec les gens du SCI et avec ceux pour qui et avec qui je travaillais m'ont fait prendre conscience de ce que l'on pouvait faire pour la paix. C'était plus encore le cas quand la situation était la plus difficile : je devais alors être moi-même vigilante pour contrôler mes réactions si je voulais travailler pour la paix et surmonter les différences avec les

autres. Il me fallait parfois renoncer à mes idées préconçues, comprendre le point de vue opposé et trouver un terrain d'entente pour continuer à travailler ensemble. Il faut que la volonté de s'entendre soit plus forte que le désir d'avoir raison.

Au cours des années 90, j'ai fait de la formation pour les volontaires partant pour l'étranger du Voluntary Service Overseas (V.S.O.). J'ai trouvé que ce dispositif présentait un inconvénient par rapport au SCI des années 80 : l'Angleterre (avec une aide gouvernementale) envoyait une « aide » aux pays, mais il n'y avait pas d'égalité permettant des échanges de volontaires, alors qu'au sein du SCI tous étaient membres d'une même organisation offrant une aide mutuelle. Il m'a semblé que beaucoup de volontaires du V.S.O. ne partaient pas avec un idéal, mais plutôt pour ajouter quelque chose à leur curriculum vitae ou par goût des voyages, ou encore faute de trouver un emploi. Cela dit, de nombreux volontaires du V.S.O. revenaient en étant marqués par leur expérience et continuaient à travailler dur pour contribuer à un monde moins inégal et plus ouvert. Un volontaire m'avait dit : « Pendant les années 60, vous étiez idéalistes, aujourd'hui (les années 90), nous sommes plus réalistes ». Est-ce vrai ? Il me semble que l'on peut être idéaliste et réaliste à la fois.

Retour sur le SCI

Je crois toujours profondément aux idéaux du SCI, que j'ai partagés toute ma vie et mon désir de paix et d'harmonie est toujours aussi fort. Si seulement les organisations d'aide partageaient les mêmes croyances et si davantage de gouvernements mettaient les mêmes valeurs au cœur de leurs idéaux et de leurs pratiques !

Le SCI était-il efficace ? Je crois qu'on aurait pu le critiquer pour ne pas l'avoir été autant qu'il aurait pu l'être. Il y avait une certaine tendance à faire confiance à la providence. A l'inverse, le V.S.O. peut être aujourd'hui considéré comme un organisme très efficace, mais avec des règles strictes, des entretiens et une formation préalable, un suivi constant des « volontaires » et de leurs conditions de vie. Au SCI, on nous laissait nous débrouiller et nous vivions exactement comme les gens avec lesquels nous travaillions. Bien sûr, l'organisation de V.S.O. est entièrement différente : elle est aidée par le gouvernement, et les « volontaires » reçoivent un salaire équivalent au salaire local. Au cours des années 50 et 60, les volontaires du SCI étaient vraiment jetés à l'eau avec peu de préparation, sans formation préalable au pays dans lequel ils se rendaient et souvent très loin du siège du SCI. Il n'y avait souvent aucun autre volontaire britannique dans le pays concerné et finalement aucun système de gestion.

L'impact du SCI est difficile à évaluer. En Inde, j'étais dans un milieu d'une pauvreté telle que l'on pouvait tout au plus maintenir les gens hors de l'eau. Mais certainement des enfants tibétains ont pu grandir de manière saine et connaître un certain bonheur, des mendiants lépreux ont pu vivre plutôt que mourir et appartenir à une communauté, avec un temple qu'ils avaient construit, en observant des rites religieux, ce qui leur donnait une autonomie et un cadre de vie. C'était bien préférable à la mendicité, à l'aggravation de leur maladie et à une mort solitaire.

Au Japon, un volontaire britannique travaillant dans les bidonvilles avait un grand impact sur la paix – à tel point que je suis passée à la télévision ! J'étais donc bien placée pour dire pourquoi je faisais ce travail. D'autant plus que j'étais avec des « Burakus », un groupe de Japonais qui a été de tous temps méprisé par ses compatriotes et avait difficilement accès à un emploi.

Pour moi-même les bénéfices de cette expérience ont été considérables. Elle m'a aidé à me considérer comme une personne plus authentique, car je savais que je vivais en conformité avec mes valeurs, alors qu'auparavant je ne savais comment y parvenir. J'ai eu l'impression d'avoir davantage de prise sur ma vie. J'ai appris que je n'avais pas besoin de faire mes preuves, pas même auprès de moi-même. Je me suis jugée moi-même sans avoir besoin du jugement des autres et cela a été un élément essentiel de mon développement. Alors que j'étais très dépendante, je suis devenue une personne indépendante.

Cette expérience a entraîné une réorientation professionnelle complète, même si au début j'ai été totalement perdue. Après avoir bénéficié de services d'orientation professionnelle, il est devenu clair que j'étais beaucoup plus intéressée par le travail social que par la médecine et je me suis donc réorientée dans ce sens avec une formation complémentaire. A mon retour, j'avais pensé que je ne pourrais pas être efficace autrement qu'en retournant en Inde ou un pays semblable. Je pouvais maintenant comprendre que l'oppression et la pauvreté sont relatives en fonction de votre pays et j'ai pu travailler en Angleterre conformément à mes valeurs.

L'effet a-t-il été durable ? Outre ma réorientation professionnelle, cette expérience a déterminé mon attitude vis-à-vis de la politique alors que je n'étais nullement politisée. Désormais j'étudiais soigneusement les programmes des partis politiques. Je n'ai jamais adhéré à l'un d'entre eux, mais de plus en plus, surtout depuis que je suis retraitée je participe à des groupes de pression et contribue à des campagnes pour influencer sur la politique et sur le public (les droits de l'homme, la lutte contre la torture, l'environnement, les réfugiés...). J'ai aussi fait de la formation contre le racisme. J'ai beaucoup voyagé car je suis curieuse de la manière dont vivent les autres peuples et de leur environnement. Je me rends compte de plus en plus que nous ne sommes qu'une petite partie d'un vaste monde. Je m'inquiète de voir les grandes multinationales influencer les gouvernements et de constater que l'avidité et la volonté de pouvoir sont aujourd'hui des forces dominantes, au lieu de viser un monde plus harmonieux et plus solidaire.

Je ne me suis pas beaucoup occupée du SCI en Angleterre ces dernières années. Il semble avoir réduit ses activités et n'avoir que peu de volontaires à long terme principalement en Afrique. Il semble y avoir beaucoup de chantiers de courte durée. Je ne sais si les jeunes qui y participent sont aussi soucieux de la paix que je l'étais mais ils ont certainement de la bonne volonté.

Pour l'avenir du SCI, il peut être nécessaire, tout en conservant les valeurs originales, de réfléchir à la manière d'aborder les aspects les plus négatifs de notre époque afin de mieux respecter les différences, les droits de l'homme et d'adopter une approche plus pacifique pour la résolution des conflits.

Shigeo Kobayashi

Shigeo Kobayashi a participé à l'un des premiers chantiers au Japon, a été volontaire de longue durée en Inde en 1964 et secrétaire de la branche japonaise à son retour en 65. Après son mariage avec Ann Smith volontaire en Thaïlande en 1968, ils se sont installés sur le projet à long terme de Kimpu, où ils ont élevé quatre fils jusqu'en 1978. Ils vivent en Angleterre et participent au mouvement pacifiste.

SCI Japon 1960-1964

Lorsque j'étudiais le droit à l'université Chuo, un ami m'a fait connaître les chantiers du SCI. Je n'imaginais pas à quel point cette rencontre allait changer ma vie. Au début des années 60, toutes les universités du Japon participaient activement à un mouvement de masse contre le traité de sécurité avec les Etats-Unis. A Tokyo en particulier, des manifestations étaient organisées presque chaque jour par les syndicats étudiants devant les bâtiments du Parlement. Je me demandais si je ne pourrais pas faire quelque chose qui ait plus de sens. J'ai commencé à douter que le fait de manifester puisse servir à quelque chose. Est-ce que l'on avait jamais réussi une révolution ou une réforme de cette manière ? Les études à l'université ont commencé à me paraître assez vides et déconnectées de la réalité.

C'est alors que j'ai eu la première occasion de participer à un chantier du SCI dans l'île de Nijima dans la baie de Tokyo. Cette expérience a fait sur moi une très forte impression du point de vue de la compréhension mutuelle sur une petite échelle. C'était cela que je cherchais et j'ai voulu aller plus loin. A partir de là j'ai toujours continué dans la même voie. Rien ne pouvait m'empêcher de participer à des chantiers de courte durée ou pendant le week-end. Cela passait avant mes cours de l'université. A cette époque j'ai eu beaucoup à voyager au Japon et en Corée du Sud pour le chantier international d'été organisé près de la frontière avec la Corée du Nord. J'ai aussi commencé à organiser des chantiers sous la direction de Sato et de Phyllis. Tous deux étaient des exemples vivants de la manière dont le SCI pouvait faire progresser la compréhension internationale. Ils m'apportaient les encouragements et les conseils nécessaires.

En Inde avec le SCI, 1964-1965

J'ai pris un bateau français des Messageries maritimes qui allait en trois semaines de Yokohama à Bombay en faisant escale à Hong Kong, Saigon, Manille, Bangkok, Singapour et Colombo. C'était à l'époque le moyen le plus économique pour les volontaires de voyager en Asie et en Europe. C'était très lent mais très intéressant. De Bombay à New Delhi, j'ai fait un long voyage en train et j'ai pu observer les vastes espaces et les populations du sous-continent, ce qui était une bonne introduction à ce pays fascinant avec une si longue histoire et une si grande diversité de langues, de races et de religions.

Mon premier chantier en Inde était à Kasauli au Pendjab où le Secrétariat asiatique et la branche indienne avaient organisé un projet à long terme pour les enfants de réfugiés tibétains. Ce home d'enfants fonctionnait déjà depuis plusieurs années et était bien intégré dans la communauté locale. Lorsque j'y travaillais, le SCI a organisé un chantier de formation d'animateurs dans un village proche et j'ai été heureux d'y assister et d'y rencontrer d'autres responsables du SCI en Inde ainsi que des volontaires américains et européens. J'ai ensuite été affecté à la léproserie d'Hatibari situé dans la jungle de l'Orissa. J'y étais avec un agronome canadien et une infirmière britannique. Ce projet a été parfois contesté, car les volontaires étaient laissés à eux-mêmes dans un endroit perdu, travaillant avec les lépreux sans grand soutien du monde extérieur et des membres indiens du SCI. Il avait cependant un sens du fait que l'on partageait le travail et que l'on vivait avec les malades. Leur vie quotidienne n'était pas très différente de celle du reste de la population. En vivant là-bas, j'ai pu comprendre leurs joies et leurs peines.

J'ai ensuite été affecté au Bengale occidental, dans un petit village de la région de Calcutta où le SCI organisait un chantier à court terme pour construire un centre communautaire. Il y avait plusieurs

volontaires européens et américains. C'était si humide et si chaud qu'il était difficile de dormir, mon lit étant infesté de vermine. Quelque peu désespéré, il m'est arrivé de boire une eau non bouillie qui m'a obligé peu après à une hospitalisation de deux semaines à Ranchi au Bihar où je m'étais rendu pour un autre chantier organisé par des frères belges et le SCI local. C'était un grand chantier et j'aurais souhaité y rester, mais j'ai dû retourner à l'hôpital universitaire de Ranchi où une typhoïde a été diagnostiquée et m'a obligée à m'aliter jusqu'à ma guérison. J'ai été soulagé de savoir que je n'avais pas la malaria qui aurait eu des effets à long terme, mais il m'est souvent arrivé de me croire mourant. Lorsque j'ai surmonté le moment le plus difficile, j'ai eu le sentiment d'être devenu une autre personne. Il m'a semblé être plus proche de l'Inde, de sa population et de son mode de vie.

Mon dernier chantier était organisé par le groupe de Bombay dans l'Etat du Maharashtra, dans le village de Sarvodaya ashram où nous construisions une route secondaire pour rejoindre la route principale. Tout le village était concerné et il y avait chaque jour une foule de gens qui venaient rejoindre les volontaires du SCI.

SCI Japon – Secrétaire national – 1965 – 1969

Je suis rentré d'Inde juste à temps pour assister à l'Assemblée générale annuelle du SCI au Japon. J'ai été nommé Secrétaire national et j'ai commencé une vie très active de permanent unique de l'association. Arrivant tout juste d'Inde, j'étais très enthousiaste pour lancer toutes sortes d'activités pour le SCI. Etant donné que je vivais au bureau, je pouvais consacrer tout mon temps à organiser des chantiers et des échanges de volontaires. D'autres membres de l'association sont venus vivre avec moi et le bureau du SCI est devenu un centre de vie communautaire, non seulement pour les volontaires japonais, mais aussi pour les étrangers et pour les visiteurs. Beaucoup de gens allaient et venaient, mais notre objectif essentiel consistait toujours à organiser des activités avec des groupes locaux et des contacts internationaux avec les secrétariats du SCI, les branches nationales et différents organismes. Les échanges internationaux de volontaires se multipliaient.

Durant cette période, le Secrétariat asiatique animé par Sato et Phyllis a été très actif et il organisait des réunions régionales deux fois par an en Inde, au Sri Lanka ou en Malaisie. A mon retour de l'une de ces réunions au Secrétariat asiatique à Singapour, j'ai eu la chance de rencontrer Ann Smith qui terminait son service volontaire comme enseignante d'anglais à Bangkok et rentrait en Angleterre par le Japon et la Russie. Nous avons pris le même bateau pour le Japon. Après trois mois de participation à des chantiers en Corée et au Japon (avec un home d'enfants à Hiroshima), elle est rentrée en Angleterre, mais elle est revenue au Japon en décembre 1968 et nous nous sommes mariés.

Kimpu Long (Centre de formation) 1969-1978

Ce projet, démarré en 1965 par Hiroshima et Tazuko Kashima, fonctionnait régulièrement depuis. Comme nouveaux mariés, nous nous y sommes établis en 1969. Il était rattaché à une ferme coopérative, au travail quotidien de laquelle je participais, tout en animant le centre de formation de volontaires du SCI et en assistant ceux qui allaient partir.

Le centre était situé dans un lieu très isolé (le prochain village était à 8 km) et en altitude (à 1 500 mètres, c'était la ferme la plus élevée du Japon). Il y avait pourtant un va et vient continu de volontaires. D'avril à octobre, le climat était très agréable et l'air était pur, mais l'hiver était dur et la température pouvait descendre à – 20°. Dans la très vieille ferme, la température n'était guère

différente entre l'intérieur et l'extérieur. Mais nous avons adoré ce mode de vie et nous avons réussi à avoir quatre fils durant les neuf années que nous avons passées là-bas.

C'était une vie très primitive, mais notre moral était toujours bon, avec l'aide des quatre familles résidant à Kimpu et aux membres du SCI. Pendant ce séjour de neuf ans, nous avons reçu plus de 5 000 volontaires appartenant à 35 nationalités. Nous organisions des chantiers, des séminaires, des formations de volontaires et nous restions en relations avec la communauté de Kimpu, avec la ville et les autorités administratives les plus proches. Nous avons espéré qu'au moins une autre famille du SCI pourrait nous rejoindre, mais nous n'avons pas réussi.

Il y avait une section d'école primaire dans la communauté avec un instituteur et quelques élèves. Lorsque notre fils aîné a eu six ans, il est allé à cette école, la plus petite du Japon, où il n'y avait qu'une seule autre élève, une petite fille de neuf ans.

Avec une famille de quatre enfants de moins de dix ans, il nous a fallu penser à notre avenir. Comme les autres enfants de la communauté, nos fils devraient quitter Kimpu pour être pensionnaires dans une école supérieure, mais à la différence des autres familles nous n'avions aucun proche dans la région et nos ressources ne nous permettaient pas de payer une pension. Chaque famille de Kimpu bénéficiait de la même rémunération quotidienne pour son travail dans la communauté, mais les autres avaient en plus des potagers et pouvaient louer des chambres d'hôte, alors que nous étions occupés à plein temps par le SCI et n'avions pas d'autres ressources. Nous devions aussi nous préoccuper du père d'Anne, qui vivait seul en Angleterre et était âgé. Une autre raison nous a amenés à renoncer à cette vie que nous aimions tant : nous avons entendu parler d'un projet de construction d'un barrage qui aurait pour effet de submerger le bâtiment du SCI et la maison communautaire.

Lorsque nous avons finalement décidé de quitter le projet en 1978, nous avons craint de voir disparaître une partie importante des activités du SCI. Heureusement, Kitahara, qui avait souvent été volontaire avec nous pendant de nombreuses années, a décidé de venir s'installer à plein temps sur le projet. En mai 1978, nous avons fait le voyage jusqu'à Wickford, Essex en traversant l'URSS, la Pologne et l'Allemagne. L'année suivante, naissait notre cinquième fils. Depuis, nous avons maintenu nos relations avec le SCI au Japon et avons été actifs avec les mouvements pour la paix, en particulier avec la Campagne pour le Désarmement nucléaire.

Bhupendra (Bhuppy) Kishore

Bhuppy Kishore a fait la connaissance des chantiers du SCI au début des années 60 et a été chargé en 1966 d'assurer la liaison avec le projet de la léproserie d'Hatibari en Orissa. En 1967, il a été choisi comme volontaire à long terme pour l'Europe. A son retour, il a travaillé comme volontaire au bureau de la branche indienne, puis a été nommé Secrétaire national. En 1965, il est passé au Secrétariat asiatique.

J'avais onze ans quand est intervenue la partition de l'Inde en 1947 et nous avons vu arriver des quantités de réfugiés. Mes deux frères aînés, qui avaient travaillé avec Gandhi, ont participé à leur accueil et j'ai eu l'occasion de les accompagner. L'un de mes frères est aussi allé au Cachemire à la

demande du Gouvernement comme volontaire pour l'accueil des réfugiés. Par ailleurs, mon frère aîné et sa femme (qui était anglaise) étaient en contact avec les Quakers et avaient déjà travaillé pour le SCI.

Débuts du SCI en Inde

Pierre Cérésolé était venu en Inde au cours des années 30, puis Ralph Hegnauer et Ethelwyn Best. Et grâce à Pierre Oppliger, le SCI avait des contacts avec des personnalités importantes (voir le début de ce chapitre). Nehru lui-même avait visité avec le président de l'Union le projet de Faridabad et il avait demandé à Ralph de suggérer une manière d'organiser un service civil en Inde. C'est ainsi qu'a été créé le Bharat Sevak Samaj (BSS), une très grande organisation financée par l'Etat, qui comportait des branches dans toute l'Inde. Le SCI a beaucoup travaillé avec lui et avec d'autres organismes comme les Quakers. Les organismes inspirés par Gandhi avaient des membres dans tous les villages importants et nous coopérons avec eux en raison de leurs contacts.

Lors de la création du SCI en Inde, le président était un professeur, chancelier de l'Université de Jamiah. La sœur de Nehru, Vijaya Lakshmi Pandit, a aussi été présidente pendant quelque temps. Les membres de l'association venaient de toutes les castes, certains étaient chrétiens et cette mixité était conforme à la tradition gandhienne³⁸

Le groupe de Delhi organisait des chantiers de week end et de court terme dans les bidonvilles, pour faire surtout du travail de nettoyage. Il s'agissait d'impliquer des étudiants pour les confronter à la réalité des conditions de vie dans cet environnement et aussi dans les villages. Il y avait aussi des échanges internationaux pour faire se rencontrer des gens de différentes cultures.

Rencontre avec le SCI et chantiers en Europe

Tout en poursuivant ma formation de professeur d'enseignement artistique, j'ai commencé à participer à des chantiers à Delhi. J'aimais beaucoup cela et je pensais en fait que les beaux-arts étaient un luxe, dans le contexte de grande misère de l'Inde. J'avais pensé aller en Egypte, lorsque j'ai appris que le SCI avait besoin d'un Indien pour rejoindre une équipe de volontaires internationaux sur un chantier, la léproserie d'Hatibari. C'était un établissement public, mais avec une gestion privée, qui manquait de personnel. Il fallait quelqu'un qui parle la langue pour coordonner le travail des volontaires avec la population du village voisin. C'était un endroit abandonné, où personne ne voulait aller.

Lorsque j'étais à la léproserie, j'ai été envoyé (en 1967) comme volontaire à long terme en Europe. J'avais pris le bateau à Bombay avec un volontaire du Bangladesh. Nous avons eu une session de préparation à Paris avec Dorothy (Abbott) Guiborat, puis je suis allé en Suisse et en Italie (Reggio-Emilia, Florence, Sienne). Mon séjour a duré neuf mois. Il y avait de grands programmes organisés par les branches du SCI en Europe et les volontaires passaient d'un chantier à l'autre. Ils étaient trois ou quatre par équipe.

En Suisse, près de la frontière autrichienne, l'Etat donnait une subvention partielle aux villageois pour des travaux ; ils se chargeaient du reste, avec le concours de volontaires. Nous avons réparé une route

³⁸ D'après les souvenirs de Marie-Catherine Petit cependant, cette mixité était limitée et il y avait une forte proportion de volontaires venant des castes supérieures (voir plus loin).

et creusé une tranchée qui devait servir à construire un « pipe-line » pour acheminer le lait des troupeaux en haute montagne ! Il fallait aussi nettoyer le village après un éboulement. Je suis resté deux ou trois mois, puis je suis allé en Italie.³⁹

On pouvait se demander quelle pouvait être la justification de l'envoi de volontaires indiens dans des pays aussi riches et aussi avancés, mais l'idée était d'organiser des rencontres internationales, où les gens feraient connaissance. Et quand nous avons vu les paysans, nous avons eu l'impression qu'ils devaient se battre contre des conditions difficiles ; il y avait peu d'argent et les volontaires leur étaient utiles. C'était une très bonne expérience, bien que le temps très froid ait été dur pour les volontaires venus d'Asie du sud. Nous avons une bonne relation avec les paysans, ce qui était l'un des objectifs du chantier. A la fin de la journée, nous avons des discussions sur différentes questions (environnement, droits de l'homme) avec un volontaire allemand qui servait d'interprète.

L'Italie était naturellement beaucoup plus pauvre. Je suis allé ensuite en Angleterre, où mon frère était enseignant. J'ai été surpris de voir des quartiers qui étaient presque des taudis et où les conditions de vie n'avaient guère changé depuis un siècle, ce qui était bien différent de la Suisse. J'ai été bloqué pendant quelque temps, car le bateau français prévu pour le retour était en grève. Cela m'a donné l'occasion de travailler un peu pour le SCI en Angleterre. Je suis allé avec des groupes qui collectaient des fonds en allant chanter dans les pubs. C'était une expérience nouvelle !

Retour en Inde avec le Secrétariat

A la fin de mon séjour en Angleterre, Valli, qui était entre temps devenue Présidente de la branche indienne, m'a demandé de venir travailler au Secrétariat du SCI. J'ai d'abord répondu que je n'avais pas d'expérience de l'administration et que je n'étais pas fait pour le travail de bureau. Mais elle a insisté, en me disant qu'il y avait aussi d'autres types de travail à faire. Et c'était vrai.

Lorsque Devinder et Valli ont commencé à assurer le Secrétariat, ils étaient dans un garage et les volontaires couchaient sur la table pour la nuit. En fait, on prenait plaisir à vivre dans ces conditions difficiles. Nous avons cinq groupes en Inde, à Calcutta, Madras, Bombay, Delhi, etc... mais il n'y avait aucun salarié à plein temps au Secrétariat. Le travail de bureau représentait environ 20% de mon activité ; l'essentiel consistait à organiser et à animer des chantiers. Il fallait aussi développer les groupes locaux et placer les volontaires à long terme. Nous organisions également des formations d'animateurs et nous avons des projets de longue durée comme la léproserie et un bidonville près de Madras (Cherian Nagar). Le SCI travaillait avec une organisation suédoise, à laquelle il a finalement transféré la responsabilité du programme, parce qu'elle était mieux organisée et avait plus de moyens. Et à l'époque, le SCI ne croyait pas à des projets de longue durée.

Nous donnions une formation initiale aux volontaires qui partaient pour l'Europe et pour ceux qui venaient d'Europe. Elle durait trois jours et portait sur le pays, le climat, la culture, les difficultés possibles. Les volontaires à long terme étaient supposés avoir eu déjà une expérience des chantiers, mais plus tard – au cours des années 80 – les branches européennes ont envoyé en Asie des volontaires qui n'avaient rien à faire avec le SCI et ses idéaux. C'était parfois très difficile pour nous et il nous a

³⁹ Marie-Catherine (voir ci-dessous) qui a été volontaire ultérieurement dans le même village, raconte que les villageois avaient été très impressionnés par cet « Indien ».

fallu le dire à ces branches. En Asie, nous étions très stricts sur ce point : il était très important que les volontaires puissent dialoguer et participer à des discussions.

Il y avait un projet de longue durée au Bihar, dans une région isolée où la population tribale n'avait pas d'eau et où le SCI avait organisé quatre écoles du soir pour les enfants qui travaillaient dans la journée avec leur famille et où ils pouvaient coucher. Nous utilisions la vidéo (fonctionnant sur piles, faute d'électricité) avec des films éducatifs. Le SCI recueillait des fonds pour acheter des tuiles pour les toits et les villageois construisaient le reste avec des matériaux locaux. Les enfants étaient très enthousiastes, mais les prêteurs, qui exploitaient les villageois, étaient très mécontents. Ils avaient l'habitude de couper les arbres pour les vendre ; le SCI a cherché à les en empêcher. Ils les ont menacés et parfois battus. C'était une région où sévissait la malaria et beaucoup de volontaires ont été atteints.

Lorsque le Gouvernement de Delhi a mis en oeuvre un programme de destruction des bidonvilles, leurs habitants ont été transférés dans des endroits où il n'y avait pas d'eau, ni d'équipements publics. Le SCI a créé un dispensaire, des programmes d'enseignement et de formation professionnelle et des ateliers pour les enfants. Lorsque ces programmes sont devenus trop importants, l'administration les a pris en charge. Un autre projet se situait dans une zone frontière interdite, mais le SCI a été autorisé à y travailler. Il jouissait d'une bonne réputation auprès des autorités, car il avait été constamment actif depuis l'Indépendance.

Les villageois étaient surpris de voir des blancs manier la pelle et la pioche. Ils ne pouvaient imaginer qu'ils soient volontaires et c'était une grosse surprise, en particulier pour l'ancienne génération. Parfois, les villageois pensaient qu'ils pourraient faire eux-mêmes le travail plus rapidement que les volontaires, qui se fatiguaient et souffraient de la chaleur. J'ai vu aussi en Suisse que la population locale, qui travaillait dur, avait parfois l'impression que les volontaires n'en faisaient pas assez : c'était souvent des étudiants, peu faits pour le travail manuel et peu entraînés, par exemple pour transporter des sacs de ciment. On voyait aussi des volontaires venir avec leur instrument et faire de la musique.

J'ai donc été pendant un certain temps le seul volontaire à plein temps au sein du Secrétariat national pour m'occuper de toutes ces activités. Puis j'ai été nommé Secrétaire national avec un salaire. Il faudrait aussi mentionner les chantiers d'urgence à la suite de catastrophes naturelles, qui duraient trois ou quatre mois. Au cours des années 60 en particulier, le SCI était très impliqué dans ce type d'activité et dans les programmes pour réfugiés.

Le Secrétariat asiatique

Au total, j'ai passé environ 30 ans avec le SCI. En 1974, je suis devenu Secrétaire asiatique et je suis allé au Sri Lanka, en Indonésie, en Corée et au Japon. J'aidais les groupes locaux à organiser des chantiers et je visitais les écoles et les établissements d'enseignement supérieur pour leur parler du SCI. Il y avait des chantiers de différentes durées, parfois dans des régions lointaines, comme à Chiang Mai en Thaïlande. A cette époque, le Secrétariat asiatique bénéficiait d'une certaine aide financière pour ce type de travail, tandis que les volontaires européens étaient aidés par leurs gouvernements, qui leur payaient le voyage et les indemnités de séjour. C'était une aide importante pour le SCI, qui avait beaucoup d'activités en Asie.

Il y avait à l'époque de grands programmes, par exemple sur l'environnement et sur l'éducation pour la paix. Vers 1970, en Europe la priorité était donnée à la lutte contre la prolifération nucléaire, alors que nous considérons que pour nous ce n'était pas la guerre ou la bombe, mais la lutte contre la pauvreté et l'exploitation et pour la santé qui étaient importants. Ces programmes se déroulaient dans les établissements scolaires, où l'on incitait les élèves à écrire des rédactions, à créer des affiches et à participer à des marches pour la paix. Nous aidions à collecter des fonds et à faire de la publicité pour ces programmes. Beaucoup de chefs d'établissement demandaient qu'on les aide pour ces activités, par exemple à Delhi, mais aussi au Népal et au Sri Lanka. Des volontaires indiens expérimentés aidaient les autres branches à organiser des marches pour la paix.

Une partie des problèmes que nous avons rencontrés étaient liés à la situation politique, par exemple en Indonésie, où nous ne pouvions pas travailler, ou en Inde, que Sato a dû quitter avec un mois de préavis au moment de l'état d'urgence. Et par la suite l'Inde a refusé de donner un visa à des organismes comme le Peace Corps, qui était soupçonné de faire une sorte d'espionnage. Le SCI n'a pas eu ce genre de problèmes, car il était connu depuis longtemps et ses animateurs étaient indiens, mais il fallait des mois pour obtenir un visa, au lieu de quelques jours. C'est pourquoi nous avons démarré de nouveaux programmes, avec des volontaires venant pour deux ou trois mois comme touristes prenant part à des activités éducatives et culturelles.

Problèmes et changements au sein du SCI

Au niveau international, nous avons vu l'impact des mouvements gauchistes, en particulier au Sri Lanka, où quelques membres de l'association étaient à la fois gauchistes et très dynamiques. Ils étaient en conflit avec d'autres branches en Asie. C'était aussi le cas des branches belge et italienne et il y avait des discussions très vives dans les réunions internationales. Il y a eu pendant un temps une Commission « Solidarité pour les échanges et l'action volontaire ». Mais les autres branches asiatiques n'étaient pas concernées.

A la fin des années 70, comme le Secrétariat international et le Secrétariat asiatique sont apparus trop coûteux pour les ressources de l'association, ce dernier a été dissous et il n'y a plus eu qu'un seul coordinateur pour l'Asie. Les réunions de Comité, trop coûteuses, ont été supprimées. Le Comité international comporte moins de membres et se réunit moins souvent. Auparavant, avant chaque réunion internationale, des séminaires étaient organisés sur des thèmes particuliers, avec des financements spécifiques reçus de certaines organisations. Peu à peu, ces organisations ont refusé de financer des chantiers (sauf pour les interventions d'urgence ou dans les bidonvilles) et n'ont plus financé que des formations et des réunions. Le SCI a été très affecté, puisque sa vocation première consiste à organiser des chantiers. Après la venue de Marie-Catherine (voir ci-dessous), nous n'avons plus reçu de volontaires à long terme, ni organisé de chantiers de longue durée qui exigent trop de moyens.

Au cours des années 80 (et encore aujourd'hui pour quelques branches), certaines branches ont eu tendance à fonctionner comme d'autres organisations, à faire de la publicité avec des brillantes brochures et ainsi de suite, quitte à y consacrer une grande partie de leurs ressources. Il a été parfois suggéré d'organiser des loteries pour recueillir des ressources, mais nous avons refusé. De même, il y a une tendance à accueillir toutes sortes de candidats volontaires, qui ne se soucient pas des idéaux du SCI et ne sont intéressés qu'à voyager. Il faut être clair : s'agit-il de faire un travail social quelconque ou de réaliser des programmes spécifiques conformes à l'esprit du SCI ? La plupart des chantiers sont

aujourd'hui conçus à grande échelle. Cette orientation commerciale s'explique par le manque d'argent : trouver davantage de volontaires et d'adhérents est un moyen d'avoir des ressources.

Ethelwyn Best, qui a passé de longues années en Inde, insistait pour prendre le bus, même après 80 ans. Ralph et elle lisaient tout ce que nous leur adressions de l'Inde et envoyaient leurs commentaires. Ethelwyn venait toujours aux réunions. Elle était très mécontente du comportement des nouveaux volontaires et des nouvelles manières de penser. Tout cela ne lui paraissait pas sérieux. Elle critiquait la manière dont certaines branches employaient un nombreux personnel et fonctionnaient avec le formalisme d'une grande bureaucratie. Le SCI était devenu très institutionnel.

Les gens d'aujourd'hui ne comprennent pas toujours l'esprit du SCI. Ils veulent être plus professionnels et traiter d'un large éventail de problèmes, comme les droits de l'homme, la situation de la femme, l'environnement, etc... Il nous a fallu parfois rappeler que nous n'étions pas un organisme social, mais une organisation de chantiers.

Une question préoccupante aujourd'hui, c'est la montée des sentiments anti-islamistes partout dans le monde. Il faut faire quelque chose dans ce domaine, sinon cela va exploser. C'est une question critique aujourd'hui.

Cathy Hambridge Peel

Cathy (Hambridge) Peel a été deux fois volontaire à long terme : en Inde en 1965 et au Japon en 1967-68. Après une reprise de ses études en Angleterre, elle est retournée enseigner au Japon et est restée en contact avec ses amis du SCI. Elle vit avec son mari à Chester en Angleterre.

Premier contact avec le SCI

J'avais été dans une école quaker et j'avais entendu parler de service volontaire à l'étranger, ce qui a certainement eu une influence sur mes idées. J'ai terminé mes études d'infirmière en 1963 et j'ai travaillé au Great Ormond Street Hospital.

En 1965, l'IVS a accepté ma candidature comme volontaire à long terme et m'a d'abord envoyée pour une semaine en Ariège avec d'autres futurs volontaires. Du fait de la guerre entre l'Inde et le Pakistan en automne, mon départ pour l'Inde a été retardé et en attendant j'ai fait trois chantiers à Londres, ce qui m'a donné une bonne expérience. En Ariège, les volontaires français trouvaient que les Britanniques manquaient d'expérience et de connaissance du SCI et de son histoire.

A la léproserie d'Hatibari : 1965 –1966

J'ai travaillé un an à la léproserie d'Hatibari en Orissa (voir Elizabeth Crook). Il était d'abord prévu que j'irais à Dharamsala m'occuper des enfants tibétains, mais dans le contexte politique cela n'a pas paru raisonnable. J'ai donc été envoyée à Hatibari pour remplacer le kinésithérapeute et enseigner l'anglais à l'école locale. Je vivais avec d'autres volontaires à long terme : un agronome anglais et une infirmière japonaise. D'autres volontaires nous rejoignaient de temps à autre pour de plus courtes périodes. Notre maison était semblable aux habitations les plus confortables du village, avec un toit de chaume, mais nous n'avions pas d'électricité, ni d'eau courante, de radio, de journaux ou de nouvelles.

J'étais chargée de la gestion de la maison et de l'approvisionnement, qui nécessitaient un voyage d'une journée en ville mais me donnaient plus d'autonomie que les autres volontaires. Cette année a été frustrante, car je ne pouvais pas faire usage de mon expérience, qui d'ailleurs, à 21 ans, était encore limitée ! Et nous étions trop coupés de la société indienne pour avoir beaucoup d'influence, en tant que SCI.

Pour mes vacances, j'ai passé quelque temps à Bombay (aujourd'hui Mumbai) et j'ai rejoint un chantier de construction d'une école au bord de la mer à Mavalipuram, en Inde du sud, que j'ai beaucoup apprécié. .

Malaisie : 1966 – 1967

Après une année en Inde, je suis restée en Asie, en commençant par vivre chez les Sato pendant trois mois, où j'étais censée travailler au bureau régional du SCI à Kuala Lumpur. Cela a représenté une pause entre plusieurs projets et plusieurs pays. J'ai acquis des connaissances pratiques et une introduction à la culture avant d'aller au Japon pour une autre année avec le SCI. J'ai beaucoup apprécié ce séjour en Malaisie, qui m'a préparée à mon prochain séjour et a constitué une transition nécessaire entre l'Inde rurale et un Japon urbanisé en cours de modernisation.

Hiroshima et Tokyo : 1967 – 1968

J'ai participé à plusieurs chantiers dans le cadre du projet de Kimpu (Shigeo Kobayashi, ci-dessus) et quelques autres. Pendant trois mois, j'ai été infirmière dans un home d'enfants à Hiroshima (Shinsei Gakuen) et les derniers six mois à Tokyo dans une institution pour enfants handicapés, avec une autre infirmière qui devait partir comme volontaire pour la léproserie d'Hatibari.

Shinsei Gakuen a été une expérience positive pour moi et j'ai trouvé que le temps y passait trop vite. Le directeur et sa femme étaient des gens merveilleux avec qui j'avais plaisir à travailler. J'y serais bien restée toute l'année. Travailler avec les enfants était conforme à ma formation et ce que j'avais toujours voulu faire. C'est aussi là que j'ai pu acquérir de bonnes notions de la langue : c'était l'immersion totale ! Du côté négatif, j'ai été sérieusement malade de la rougeole, ce qui a diminué mon énergie.

Le SCI peut mener à l'agriculture, à l'éducation et au tourisme

Les expériences suivantes ont eu une influence sur ma carrière et sur mes activités ultérieures :

- Mes rapports avec l'agriculture à Hatibari et plus encore à Kimpu ont suscité mon intérêt pour l'agriculture et pour l'environnement. J'ai fait des études sur le monde rural pour enseigner et mon mari a été pendant un temps agronome. Jusqu'à ces dernières années nous avons travaillé sur une petite exploitation agricole, en élevant des chèvres, en produisant du lait et du fromage, destinés en particulier à des personnes souffrant d'asthme et d'eczéma. Ce n'était guère profitable, mais nous avons contribué à élever le niveau de la qualité des productions de cette activité.

- Du fait de mes voyages et de mon expérience avec le SCI, j'ai pu apprécier la valeur et l'importance de l'éducation. Après une année au Japon, j'ai suivi une formation d'institutrice et j'ai enseigné pendant quatre ans à l'école maternelle américaine de Tokyo. J'ai maintenu mes

contacts et mes activités avec le SCI au Japon et avec les amis que j'y avais connus. Je m'évadais souvent de la ville pour retourner à Kimpū, parfois pour participer à un chantier et pour bénéficier d'un environnement magnifique et des discussions avec les gens du SCI et les villageois.

- De plus, au Cheshire où je vis aujourd'hui, avec la diminution de l'activité de notre exploitation, j'ai suivi une formation de guide touristique pour ma ville. Depuis 18 ans, je guide des groupes, surtout des Japonais, ce qui m'a permis de maintenir et de développer mes connaissances de la langue et de revoir des Japonais. J'ai revu ce pays à plusieurs reprises au cours des 15 dernières années. La ville de Chester est en relations suivies avec le Japon et j'ai pu à plusieurs reprises conseiller les maires de cette ville avant de visiter le Japon.

Je donne parfois des conférences sur la vie au Japon ; j'ai été récemment impliquée dans un projet de l'école sur le Japon et cela a des chances d'être durable puisque des liens s'établissent entre cette école et une école japonaise. Enfin, je suis également membre du comité de l'association qui, dans le Nord-Ouest de l'Angleterre, maintient des relations entre nos membres et les Japonais qui vivent dans la région. Si je ne travaille plus aujourd'hui pour le SCI, je fais toujours du travail volontaire pour les idéaux auxquels je suis attachée et, comme on vient de le voir, mes expériences, en particulier au Japon, ont eu un effet durable sur ma vie.

Est-ce que j'ai atteint tous les objectifs que je m'étais fixés lorsque je me suis embarquée dans cette aventure ? Probablement pas. Les projets auxquels j'ai participé n'impliquaient pas que je joue un rôle particulier, donc la question n'est pas d'avoir atteint des objectifs spécifiques. Le résultat le plus important de mon service volontaire, ce sont les personnes que j'ai rencontrées, leurs idées, leurs cultures et leur amitié.

Ann Kobayashi

Ann (Smith) Kobayashi a été envoyée en Thaïlande par la branche britannique du SCI (IVS) en 1965. Sa présence et son activité, ainsi que la participation de volontaires à long terme ont permis de créer une branche dans ce pays. Elle a rencontré son futur mari, Shigeo Kobayashi à son retour par le Japon en 1967. Ils ont vécu ensuite sur le projet de Kimpū au Japon jusqu'à 1978 et habitent aujourd'hui à Wickford près de Londres.

Premiers contacts avec le SCI

En 1965, j'occupais mon premier emploi de travailleur social en Angleterre depuis 18 mois quand j'ai été informée du programme de volontaires à long terme de l'IVS par mon colocataire, qui en avait entendu parler dans une soirée. A cette époque, l'idée d'un travail volontaire dans un pays en développement semblait plus excitante qu'un travail social avec des marginaux et les gens désespérément pauvres de la banlieue de Londres. Rétrospectivement, il m'apparaît bien sûr que c'était d'abord le changement et l'aventure que je cherchais.

Comme je l'ai découvert par la suite, l'IVS, à la différence de la plupart des branches du SCI, en particulier en Asie, n'exigeait pas des candidats volontaires à long terme qu'ils soient membres d'un

groupe ou qu'ils aient une expérience préalable quelconque d'un chantier. Je ne me souviens pas d'avoir appris grand chose de la session de préparation sur le SCI, son histoire et son organisation. J'ai cependant été envoyée à mon premier chantier (une communauté Rudolf Steiner à Ulm en Allemagne), où j'ai passé les étables à la chaux, fait les foin et parlé de la paix du monde et de l'objection de conscience, tout en m'initiant au régime végétarien. C'était un merveilleux changement, par rapport à mes journées de 12 heures au tribunal des enfants, aux commissariats de police, dans des « maisons » d'enfants et à écrire des rapports sans fin.

Volontaire à long terme - 1965

Initialement, l'IVS m'avait affectée à une coopérative de pêcheurs dans un village indien, où il s'agissait d'améliorer la qualité des filets de pêche. Je me suis moi-même rendu compte que mon désir fervent, mais mal informé, de faire le bien ne pourrait compenser mon ignorance totale en matière de pêche et de filets. Heureusement pour la coopérative, je n'ai pas pu quitter mon emploi à temps pour rejoindre le projet et heureusement pour moi, je suis allée à Bangkok où se trouvait Morag Beaton, une volontaire écossaise et où j'ai travaillé comme professeur d'anglais.

Notre principale tâche consistait à assurer un cours organisé par le British Council avec la Direction de l'enseignement secondaire à l'intention des professeurs d'anglais thaïs. Nous devions aussi donner des cours dans plusieurs établissements d'enseignement secondaire. C'étaient des journées très longues et chaque soir les enseignants et les étudiants venaient à notre résidence pour pratiquer leur anglais ou pour nous emmener dans leurs familles. Avec Tony Kidd, l'autre volontaire du SCI à Bangkok, nous avons commencé à constituer un groupe intéressé par le SCI et nous allions le samedi dans un hôpital psychiatrique pour parler et danser avec les patients. Par la suite, nous aussi un peu travaillé dans une école pour enfants mal voyants. Tony était l'élément moteur et, principalement grâce à ses efforts, un chantier international a été organisé dans un dispensaire dans une région rurale pauvre et instable du nord-est. A cette époque, nous nous sommes rendu compte par notre correspondance avec Sato secrétaire asiatique que notre activité d'enseignement n'était pas idéale du point de vue du SCI. Nous étions allés en Thaïlande comme volontaires de l'IVS, pensant que notre principal contact devait être le bureau national de cette branche, qui attendait des rapports réguliers (qu'il n'a pas toujours reçus). C'est seulement progressivement que certains d'entre nous ont fait partie du SCI. Le soutien de Claire et Olivier Bertrand représentant le SCI à Bangkok et une visite de Phyllis Sato nous ont encouragé à voir le SCI de manière plus globale, sans être pour autant trop sur la défensive au sujet de notre projet. A un moment donné, nous avons commencé à nous sentir pris entre des attentes contradictoires de l'IVS et du secrétariat asiatique. C'est toujours intéressant quand des problèmes se posent et commencent à mettre en question la justesse de notre démarche.

Quand Morag a fini son année, j'ai déménagé pour vivre avec une famille chinoise et thaï comportant deux jeunes étudiantes. Elles sont bientôt devenues enthousiastes du SCI et du travail volontaire. Le groupe du SCI a commencé à se rencontrer à leur domicile ; avec l'aide continue de Tony après mon départ, une branche nationale s'est ainsi constituée. Pour la plupart des étudiants thaïs, le SCI constituait leur première expérience de travail volontaire avec des gens de différentes origines socio-économiques dans les régions rurales. La présence de volontaires étrangers posait moins de problèmes et on faisait en sorte que nous nous sentions bienvenus. Peu de mes amis thaïs non étudiants avaient le privilège de pouvoir participer à un projet ou à un chantier en raison de la situation financière familiale, mais leur grande gentillesse, leur hospitalité chaleureuse et leur patience vis-à-vis d'une étrangère souvent maladroite a contribué à la réussite de mon séjour.

Retour au Japon, 1967

Je suis partie pour Singapour où j'ai résidé dans la famille de Sato en attendant le bateau des messageries maritimes pour Yokohama. Shigeo Kobayashi, alors Secrétaire de la branche japonaise est arrivé par ce bateau, venant d'une réunion des secrétaires nationaux au Sri Lanka et nous avons fait connaissance en mai 1967. J'avais prévu de ne résider au Japon que le temps de rendre les billets de bateau et de train pour l'URSS, mais il est apparu plus économique d'attendre l'automne pour que le billet soit moins cher ! Je résidais avec Mieko dans sa petite chambre à côté du bureau du SCI, avec toujours une foule de volontaires japonais et étrangers. En faisant la cuisine, en écrivant et en parlant des chantiers, je me suis fait des amis pour la vie. J'ai aussi fait deux chantiers: l'un à Kimpu et l'autre organisé par la branche du SCI en Corée près de la frontière de Corée du Nord. J'ai également travaillé dans un orphelinat à Hiroshima.

(Ann s'est mariée avec Shigeo Kobayashi, dont les souvenirs, figurant ci-dessus, racontent la suite de cette histoire).

Linda (Rogers) Whitaker

Linda (Rogers) Whitaker a eu son premier contact avec le SCI/IVS à Londres et a été envoyée au Pakistan oriental comme kinésithérapeute en 1969. Son séjour a été interrompu de façon dramatique par la guerre d'indépendance qui a conduit à la création du Bangladesh. Elle y est retournée de 1972 à 74. Elle est maintenant retraitée mais participe à des activités volontaires dans le centre de l'Angleterre.

Influences

J'ai grandi en Angleterre pendant les années 1950 et 60, lorsqu'il était d'usage d'aller à l'église et à l'école du dimanche. Cette influence, ainsi que celle de mes parents, de l'école et des mouvements tels que les Scouts et les Guides m'ont enseigné l'amour et le service du prochain. Après la guerre, il y avait une grande liberté et beaucoup d'opportunités pour les jeunes de toutes les classes sociales. Il y avait des possibilités de formation et de voyage. Comme adolescente, j'étais très intéressée par la géographie et les voyages et, sans doute du fait de mon éducation chrétienne, j'ai eu le désir de vivre et de travailler dans d'autres pays avec l'espoir d'être utile aux autres.

J'aimais le sport et les relations humaines. J'ai décidé d'étudier la kinésithérapie, qui me paraissait combiner ces deux aspects. Les cours que j'ai choisis comportaient d'abord deux années de formation d'infirmière orthopédique. Cela impliquait que je pouvais commencer cette formation à l'âge de 17 ans et n'avais pas besoin de rester davantage à l'école. Je ne pouvais pas attendre ! La qualification et l'expérience du travail d'infirmière s'avérèrent ensuite très utiles pour une activité outremer loin des autres professions médicales.

Mon premier emploi a été auprès de l'University College Hospital à Londres. C'est là que j'ai rencontré une autre kinésithérapeute qui était membre de l'IVS et avait travaillé en Inde comme volontaire à long terme. Par son intermédiaire, j'ai rejoint un groupe local à Londres. Nous avons

travaillé sur différents projets intéressant les communautés locales, en particulier pour aider les personnes âgées, en leur rendant visite, leur faisant leur courses et du jardinage. J'ai aussi travaillé comme volontaire dans un foyer international près de chez moi à Earls Court. J'aimais les relations avec des jeunes de culture et d'origine différentes.

Malgré le fait que je n'avais qu'une année d'expérience professionnelle, j'ai posé ma candidature pour être volontaire à long terme et elle a été acceptée (c'est seulement plus tard que j'ai compris combien j'aurais été plus efficace si j'avais eu davantage d'expérience préalable. Mais comme d'habitude je ne pouvais pas attendre pour faire ce que j'avais toujours voulu faire).

Le travail au Pakistan oriental interrompu par la guerre d'Indépendance. 1969

Après une première expérience de chantier en France : fabriquer des gabions pour stopper l'érosion d'une rivière en Ariège, qui a été un très bon apprentissage, et à la suite d'une cession de préparation au centre du SCI à Aoust, j'ai pris l'avion pour le Pakistan oriental en passant par Karachi en septembre 1969. J'ai été accueillie par les amis du SCI, notamment "Minto Bhai" Chowdhury, alors secrétaire de la branche locale du SCI. J'ai séjourné dans sa famille pendant les premières semaines. Ses jeunes frères et sœurs m'enseignaient patiemment la langue bengali, tandis que je m'habitais à vivre dans l'équivalent d'un bain turc plein de moustiques. Une fois acclimatée, j'ai beaucoup aimé le climat et les gens et les moustiques ont cessé de m'ennuyer. Je travaillais dans un dispensaire pour enfants handicapés géré par une association charitable avec laquelle le groupe SCI coopérait. Mon expérience dans ce domaine était limitée, mais je travaillais avec un kinésithérapeute local et j'ai fait de mon mieux pour traiter les enfants et pour transmettre quelques compétences aux assistants employés par le dispensaire.

Je me suis vite rendue compte que j'apprenais beaucoup plus que ce que je pouvais enseigner ou donner. Le fait d'appartenir à un groupe local du SCI était extraordinaire : cela me donnait immédiatement des amis dans un environnement étranger. Des amis qui, avec une culture et une religion différentes, voyaient les choses de la même manière que moi, avaient les mêmes aspirations telles que la paix et la compréhension entre les peuples et souhaitaient servir les autres. Pour eux, il était important que je sois là, non pas pour ce que je pouvais faire en deux ans, mais simplement pour être parmi eux un membre du groupe et pour travailler avec eux sur les chantiers. Grâce à ma présence, ceux-ci prenaient un caractère international. Les chantiers auxquels j'ai participé durant cette période figurent parmi les meilleurs moments de mon existence. J'ai le souvenir du travail du week-end au dispensaire pour refaire les peintures et réaliser un jardin et aussi les week-ends à l'extérieur - toujours proches des rivières ! Je suis une personne pratique et n'ai pas l'habitude d'exprimer longuement mes sentiments en public, de sorte que les discussions qui faisaient partie des chantiers n'étaient pas mon style, mais elle étaient très intéressantes, surtout parce qu'elles paraissaient nous rapprocher en tant qu'êtres humains. J'ai un souvenir très fort du jour où Bhuppy a visité le groupe et nous a tous motivés.

Je me souviens aussi des occasions où les membres du comité se sont querellés, comme peuvent le faire les membres de comités du monde entier.

Le pays était fortement imprégné de culture musulmane et il n'était pas toujours facile de savoir comment se comporter lorsque l'on visitait des gens à domicile. Tout en étant un volontaire étranger, j'étais aussi une femme et au Bangladesh il n'était pas d'usage pour les femmes de s'asseoir et de

discuter avec les hommes. Les femmes servaient le thé et se tenaient à l'arrière de la maison. Je me retrouvais fréquemment avec les femmes de la famille dans une chambre à coucher, ce qui pouvait être intéressant, mais aussi parfois frustrant. Ou encore, je me retrouvais dans la pièce du devant avec les hommes, mais ceux-ci se trouvaient incapables de tenir une conversation normale. Je dois pourtant dire qu'il y avait plusieurs femmes dans le groupe du SCI et que nous étions généralement intégrées dans les réunions et les discussions. Je pense que l'organisation était de ce fait à peu près unique au Bangladesh à cette époque.

Plus tard, en 1970, une autre volontaire, Carol Barnshaw, m'a rejointe pour travailler dans une école pour aveugles.

En novembre 1970, un cyclone dévastateur a frappé le sud du Bangladesh, le delta du Gange. Carol et moi avons été mises à la disposition de la Croix rouge, avec laquelle le groupe local du SCI avait des liens et à qui elle envoyait des volontaires. Nous avons travaillé principalement à Dacca, au siège et dans les entrepôts, en dehors du temps consacré à notre activité principale. J'ai fait un voyage à la région sinistrée en apportant des fournitures et plus tard Carol est allé au projet du SCI à Moudubi.

En mars 1971, la guerre d'indépendance du Bangladesh a éclaté. Carol et moi, nous vivions dans une résidence universitaire près de l'université. Tous les étudiants étaient rentrés chez eux et la tension montait, de sorte que nous étions seules avec le cuisinier/gardien et sa famille. En raison de la situation, nous nous étions fait enregistrer au Haut Commissariat britannique. Nous avons été pendant deux nuits et un jour sous le feu des combats et on nous a dit de quitter la résidence. Nous nous sommes jointes à un flot de réfugiés qui fuyaient la région. Nous sommes parties avec quelques affaires personnelles. Tout à coup, nous avons vu une haute silhouette familière qui fendait la foule pour venir vers nous. C'était bien sûr Minto Bhai, dont j'ai parlé plus haut, qui venait, en prenant des risques pour lui-même, s'assurer que nous étions en sécurité. Il nous a emmenées à la maison d'un couple britannique, qui était notre contact avec le Haut Commissariat. Je n'oublierai jamais cet acte désintéressé et amical. Carol et moi avons été évacuées par un avion de la Royal Air Force vers Singapour, où il nous a fallu nous adapter au changement brutal que représentait la vie dans un hôtel occidental coûteux. La nourriture était trop abondante et trop riche et nous ne savions pas faire fonctionner la douche ! Nous avons fait la connaissance de Navam, alors Secrétaire asiatique, qui vivait à Singapour avec sa famille.

Nous regrettons beaucoup d'avoir abandonné nos amis dans une situation aussi difficile, mais si nous étions restées nous aurions été une charge et une bouche supplémentaire à nourrir.

Intervalle en Angleterre

Nous sommes rentrées chez nous en avril 1971 et j'ai travaillé pendant un an comme kinésithérapeute à Bristol. C'était assez près de ma famille, qui s'était inquiétée jusqu'à ce qu'elle apprenne que j'étais saine et sauve. Carol était à Londres, où j'allais souvent pendant les week-ends. Nous participions à des marches et à des démonstrations, parfois à propos du Bangladesh et plus généralement de l'injustice dans le monde. J'étais désespérée de voir ce qu'il se passait au Bangladesh (si seulement nous avions eu Internet à l'époque !). Je suis allée par la route en Inde, où j'ai passé quelque temps. Finalement j'ai réussi à avoir un poste de volontaire de l'IVS au service d'orthopédie de l'hôpital de Dacca, créé après la guerre.

Soigner les blessés au Bangladesh, 1972-1974

Cette deuxième expérience était très différente de la première. J'ai voyagé avec une volontaire belge (Michèle) qui était aussi kinésithérapeute et qui devait me remplacer au dispensaire pour enfants. Cette fois, nous passions par Delhi et nous sommes restés une nuit ou deux à K5, le bureau du SCI. A Dacca, nous avons été accueillis par de vieux amis du SCI, qui avaient maintenant l'habitude de recevoir des volontaires étrangers. Il y avait maintenant beaucoup plus d'organisations internationales dans le pays et donc beaucoup plus de mendicité. J'ai regretté la confiance en soi et l'orgueil des habitants avec leur culture traditionnelle que j'avais connus précédemment et j'en ai voulu aux agences internationales pour avoir créé une culture de dépendance, même si le pays avait grand besoin d'aide. Est-ce que je devais me compter parmi elles ?

.A cet hôpital, il s'agissait de soigner les blessés de guerre et aussi la population locale. Une grande partie de ceux que nous devions former à faire des appareils orthopédiques étaient eux-mêmes d'anciens combattants invalides. L'équipe de kinésithérapeutes dont je faisais partie a créé un cours de formation de kinésithérapie. Obtenir la reconnaissance de cette formation et donc une rémunération adéquate pour les diplômés a posé un problème difficile. Je travaillais avec des volontaires australiens, canadiens, européens et indiens, ainsi que deux volontaires de l'IVS (Maureen Thomson et Helen Preston) ; nous vivions ensemble dans une résidence près de l'hôpital. Bien qu'il se soit agi d'une équipe internationale, cette expérience était très différente de la précédente : avec un si grand nombre d'occidentaux réunis, il était très facile de revenir au mode de vie occidental. Il y avait moins de relations avec la population locale et, bien que nous ayons eu des contacts et ayons participé à des chantiers de week-end, nous étions moins proches du groupe local du SCI que précédemment. Par ailleurs, nous avons également participé à une campagne de l'OMS pour l'éradication de la variole et la vaccination des quelques personnes touchées dans un camp de réfugiés à Dacca.

J'ai été heureuse de pouvoir retourner au Bangladesh après l'indépendance, et surtout de voir que mes vieux amis n'avaient pas souffert de la guerre, mais ce second séjour n'a pas été réussi que le précédent et n'a pas représenté le même changement. Carol était également retournée au Bangladesh, où elle avait travaillé pendant quelque temps à Savar.

Conclusion

Après mon retour en Angleterre en janvier 1974, j'ai décidé de vivre à Londres et de poursuivre ma formation de kinésithérapeute pour les enfants. Ayant fait ce travail avec les enfants au Bangladesh, je m'étais rendu compte que j'avais encore beaucoup à apprendre. J'ai partagé un appartement avec Carol et pris contact avec un groupe de l'IVS dans le sud de Londres. Nous avons à nouveau fait des travaux pour les communautés locales et des chantiers de week-end. Dans ce groupe, il y avait de nombreux anciens volontaires et beaucoup d'enthousiasme et de bonne volonté. C'était très sympathique et j'ai retrouvé le plaisir d'être ensemble que j'avais connu au Bangladesh.

Pendant cette période, j'ai visité l'Irlande, le bureau du SCI et j'ai participé à un chantier dans le Nord de l'Irlande. J'ai aussi commencé à aider l'IVS pour l'organisation de chantiers de week-end destinés à préparer les volontaires partant pour l'Asie et l'Afrique du Nord. En 1977, je suis partie pour l'Amérique centrale avec une autre organisation de chantiers (CIIR), qui m'avait demandé de participer à la sélection d'une kinésithérapeute volontaire pour travailler avec des enfants handicapés. Cela m'a tellement intéressé que j'ai posé moi-même ma candidature.

A mon retour en 1979, j'ai travaillé dans le Sud du Yorkshire pour créer un service de kinésithérapie pour les enfants. Mon expérience outremer était très précieuse pour ce travail. Je suis restée en contact avec l'IVS par le Bureau de Leeds, où Martin et Juliet Pierce travaillaient et j'ai aussi continué à aider le Bureau national pour la sélection de volontaires pendant les week-ends.

Depuis, je suis restée en Angleterre en travaillant pour le Service national de la Santé comme kinésithérapeute pour les enfants et je suis devenue chef de service. Après ma retraite en 2002, j'ai continué à faire ce travail à temps partiel jusqu'à 2005. .

Impact de l'expérience du SCI sur ma vie

Cette expérience m'a d'abord montré ce qu'était une amitié authentique et comment les êtres humains peuvent se rencontrer sur un terrain commun en dépit de leurs différences culturelles et religieuses. J'ai toujours essayé de m'en souvenir dans ma vie professionnelle sociale et politique.

L'expérience du projet de Dacca m'a donné le désir d'en savoir plus sur le travail avec des enfants et j'ai continué par la suite dans ce domaine. Je suis reconnaissante pour cette orientation car je pense avoir bien fait mon travail, y avoir pris plaisir et avoir aidé beaucoup de familles. Au cours de mes 16 dernières années de vie professionnelle, ma connaissance rudimentaire de la langue m'a été utile pour établir un contact avec mes patients dans une zone de Manchester avec une nombreuse population du Bangladesh. Il me semble que mon expérience antérieure m'a aidé à comprendre la situation des familles asiatiques qui vivent en Grande Bretagne.

En écrivant ceci, en regardant de vieux papiers et des photographies, en parlant avec d'anciens collègues et amis, c'est seulement maintenant que je me rends compte combien mes premières expériences avec le SCI ont influencé ma vie. J'avais oublié que j'avais été impliquée dans les activités de l'association pendant près de 20 ans de 1968 à la fin des années 80

Depuis mon départ à la retraite, j'ai rejoint le centre local du volontariat et je fais à nouveau du travail volontaire. Le centre à l'initiative d'activités individuelles et de groupe pour développer l'autonomie et l'intégration sociale et il y a peu de différence entre les volontaires et les bénéficiaires. Nous appartenons tous à la même communauté.

Juliet (Hill) Pierce

Juliet (Hill) Pierce est allée en Inde comme volontaire en 1970, pour travailler comme kinésithérapeute dans une léproserie et plus brièvement au Bangladesh récemment indépendant. A son retour en 1972, elle a suivi un cours à l'école des études orientales et africaines. Elle a épousé Martin Pierce qui avait également été volontaire à long terme et ils sont retournés ensemble en Inde de 1975 à 1977. Ils vivent à Birmingham et travaillent comme consultants sur le développement international.

Aspiration à un monde meilleur

Je suis née en 1946, petite fille d'un pasteur méthodiste, élevée dans une famille fortement influencée par les valeurs chrétiennes plutôt que par les croyances religieuses. Mon père avait pour slogan « A chacun son dû ». Il insistait pour que mon frère et moi fassions chaque jour notre B.A. (bonne action pour les Scouts). Ma famille avait des aspirations de classe moyenne, mais nous vivions avec un revenu modeste et une philosophie d'autonomie et de débrouillardise.

A l'école de filles, nous étions influencées par une directrice très convaincue des idéaux des Nations unies. Elle était allée travailler pour l'éducation au Soudan avec l'UNICEF et elle s'attendait à ce que nous en fassions autant. On nous inculquait des idées de service et de la nécessité de faire quelque chose pour compenser notre situation de privilégiées.

Je faisais partie des baby boomers, élevés dans une période de reconstruction après la guerre, vivant dans des logements construits sur les sites bombardés à Londres, avec l'aspiration à un monde meilleur après les destructions et l'austérité des années de guerre. Je suis arrivée sur le marché du travail dans une période de prospérité : les glorieuses années 60. Etant donné le quasi plein emploi, je ne risquais pas d'être au chômage après quelques années de volontariat.

Premier contact avec le SCI/IVS

J'avais été encouragée à poursuivre des études supérieures par mes professeurs, mais j'ai voulu faire quelque chose de plus pratique et j'ai suivi une formation de kinésithérapeute. A cette époque, j'ai remarqué une affiche de l'IVS dans une gare montrant des jeunes faisant de la rénovation pour des personnes âgées. J'ai noté le numéro de téléphone et ai parlé avec John Higgins qui m'a invité à un week-end avec le groupe IVS de Sutton.

Après mon diplôme, j'ai participé à mon premier chantier international, pour construire un terrain de jeux pour enfants en Allemagne. Puis j'ai eu mon premier emploi à Southampton. Alors que ces travaux de peinture étaient finis pour moi, je me suis retrouvée dans un appartement située au-dessus de celui du président du groupe local. C'est ainsi que j'ai commencé à en apprendre davantage sur les idéaux du SCI et sur son origine pacifiste. Tout en participant à des chantiers de rénovation, nous avons collaboré étroitement avec les services sociaux pour animer un club de jeunes pour les gens du voyage et un club pour jeunes handicapés. Il m'est arrivé un jour de m'adresser à un très nombreux public à Southampton pour présenter le SCI et le volontariat.

A cette époque, j'ai reçu une lettre de John Hitchins, alors volontaire au bureau du SCI en Inde. Il demandait un kinésithérapeute volontaire pour une léproserie à Delhi et j'ai décidé de poser ma candidature.

Chez les lépreux : 1970-72

J'ai finalement été sélectionnée et j'ai suivi une session de préparation de l'IVS et une journée formation des volontaires médicaux organisée par le Programme britannique pour le volontariat. En novembre 1970, je suis arrivée en Inde pour travailler à la léproserie de Shadara, mais auparavant j'ai suivi une période très utile d'orientation à Delhi avec John, Bhuppy, Valli et Seshan, ainsi que leur fille Subi, âgée de 4 ans.

Valli m'a aussi emmenée à Janpath pour apprendre à manger le masāī dosa et pour acheter des vêtements indiens adaptés à mon premier chantier. Le chantier concernait une nouvelle léproserie (Anand Gram) et consistait à enlever les pierres et à monter des levées de terre autour des champs de riz. C'était un travail physiquement dur et il faisait très chaud. Je devais m'efforcer de manger suffisamment et de boire avec la jarre commune sans la toucher.

Le soir, nous écoutions des conférences de Baba Amte sur différentes questions. Durant cette période post-soixante-huitarde les volontaires européens n'avaient pas l'habitude d'écouter les personnes âgées sans les contester. Je me souviens que Baba Amte supportait mal cette contestation et nous avions des discussions intéressantes sur l'autorité, sur le droit et sur la bonne manière de respecter les différences culturelles.

Un grand moment durant ce chantier a été la rencontre avec Sashi Rajagopalan et Monique (aujourd'hui Michels), leur interprétation des idéaux du SCI et leur rire en entendant Dinesh Jesrani s'efforçant indéfiniment de jouer le chant « We shall overcome » sur sa guitare.

Comme kinésithérapeute, je devais contribuer à la rééducation des patients avec une chirurgie réparatrice. J'avais été formée par des spécialistes au Royaume-Uni, mais il m'avait été recommandé de visiter un éminent plasticien de Bombay pour bénéficier de sa compétence en ce qui concerne les lépreux. Après le chantier, je suis donc allée à Bombay où j'ai séjourné chez Dinesh. L'entretien avec le chirurgien a été en soi une expérience, puisque le seul moment où il a pu me parler a été dans la salle d'opération où il m'a demandé de le rejoindre où il pratiquait la chirurgie esthétique sur une personnalité de l'élite de Bombay.

La dernière étape de ma période de formation m'a amenée à assister à la réunion nationale du SCI indien à Jabalpur à la fin décembre 1970 où j'ai pu rencontrer des membres venant de l'Inde tout entière. Il y avait aussi d'autres volontaires à long terme étrangers et à l'un des repas je me suis trouvée à côté d'un Anglais jeune et idéaliste habillé à l'indienne. Son nom était Martin Pierce !

Après cette période préparatoire, on a considéré que j'étais prête pour partir à Shahdara. A ma grande satisfaction, il a été décidé que nous constituerions une petite équipe avec Shashi et que nous habiterions ensemble. Avoir la responsabilité d'une volontaire étrangère naïve pouvait être une charge pour elle, mais c'était pour moi une situation idéale. Je pouvais demander des éclaircissements sur tout ce que je ne comprenais pas et bénéficier de la traduction par Shashi des dialogues avec les patients, qui parlaient hindi, tamoul et bengali, langues que Shashi connaissait. Cette situation a dû être très frustrante pour Shashi au bout d'un certain temps car je me révélais incapable d'apprendre ces langues. Vivant et travaillant ensemble constamment, nous avons certainement abordé tous les sujets et nous avons chaque soir des discussions sous la lampe. Nous sommes devenues des amies très proches au bout de peu de temps. Durant les week-ends, nous allions souvent chez Valli, Seshan et Subhi, ou bien dans un chantier de week end pour construire le dispensaire et l'école de Nangloi, avec les volontaires du groupe de Delhi.

Après toute cette préparation pour la mise en œuvre de mes compétences en matière de réadaptation post-chirurgicale, aucune opération de ce type n'a été effectuée durant mon séjour. A défaut, Shashi et moi nous sommes efforcées d'apprendre aux patients à se comporter de manière à éviter toute blessure pouvant résulter du manque de sensation. Il nous fallait nous battre contre le fatalisme de gens qui se

pensaient victimes du mauvais sort et qui ne croyaient pas que l'on puisse faire quoi que ce soit pour préserver le fonctionnement de leurs membres ou pour éviter les blessures.

Nous nous sommes également efforcées de lutter contre les préjugés sociaux concernant la lèpre, qui avaient pour effet d'enfermer les patients à Shahdara plutôt que de les traiter dans la communauté. Nous avons eu la satisfaction d'organiser des chantiers dans la colonie pour familiariser la population avec les patients et pour considérer ceux-ci comme des êtres humains. Nous avons pu également sortir les patients de la léproserie pour participer aux campagnes du SCI pour la collecte de fonds, comme pour la course cycliste organisée par le SCI autour de Delhi.

A la fin de 1971, Shashi et moi avons participé à un chantier dans le Bihar en travaillant à la construction d'une digue avec les villageois. Nous étions avec un important groupe de volontaires, y compris Monique et Oswald Michels, ainsi que Hans Kammerer qui venaient de Titmoh Village. A cette époque a éclaté la guerre entre l'Inde et le Pakistan et la sécession du Pakistan oriental s'est produite, qui a entraîné un flot de réfugiés hindous au Bengale. Shashi est partie travailler avec une équipe du SCI pour aider le camp de réfugiés près de l'aéroport Dum Dum.

Je suis restée seule un certain temps à Shahdara, ce qui a été au départ une période très difficile et très solitaire, mais ensuite je me suis adaptée. Alors que je me considérais plutôt comme sociable, je craignais de me retrouver dans des groupes de volontaires et je préférais retourner à ma solitude et à la compagnie des patients avec lesquels je pouvais seulement communiquer par signes.

Bangladesh

J'ai quitté ce chantier parce que l'on avait besoin d'un volontaire pour établir une relation avec le nouveau groupe qui se constituait au Bangladesh. Cette période a été très excitante pour moi. J'ai voyagé jusqu'à la frontière du Bengale occidental où j'ai pris contact avec l'armée indienne. On m'a demandé de servir de médiateur entre le leader local et le commandant indien, car le jeune libérateur du Bangladesh avait l'impression d'être mis en tutelle par l'armée indienne, alors que c'était lui qui devait m'accueillir comme le premier visiteur international qui passerait la frontière du nouveau pays. J'ai eu le sentiment d'être fidèle à l'esprit de réconciliation du SCI en m'efforçant de persuader le commandant de l'armée indienne de ne pas porter son uniforme pour la soirée de présentation d'un film à la communauté locale, de manière à ne pas paraître comme le représentant d'une armée d'occupation.

Finalement, l'armée indienne m'a prêté un véhicule et un officier m'a accompagnée jusqu'à Dacca, en passant par les ponts provisoires installés pour remplacer ceux qu'avait fait sauter l'armée pakistanaise. J'y allais pour rencontrer la branche du SCI et pour voir comment la branche indienne pourrait participer à l'effort de reconstruction. Les collègues du SCI m'ont chaleureusement reçue. Ils m'ont montré les effets de la tragédie qui venait de s'abattre sur leur pays et nous avons eu un chantier de week-end à un foyer où étaient accueillies les jeunes filles qui avaient été violées par des soldats de l'armée pakistanaise. En tant que kinésithérapeute, je me suis efforcée de faire aussi quelque chose pour ceux qui avaient été amputés, principalement des enfants blessés par des mines anti-personnel qui avaient l'apparence de jouets. A l'époque, toutes les formations de kinésithérapie étaient situées au Pakistan occidental. Par la suite, ce sont les volontaires du SCI qui ont fait un travail magnifique pour démarrer une formation au Bangladesh.

Retour en Grande-Bretagne

En 1972, je suis rentrée à regret au Royaume-Uni. J'avais beaucoup appris de cette expérience avec le SCI, Shashi m'avait appris à remettre en question les idées confuses sur la compassion que j'avais en arrivant. Elle m'avait montré combien elles étaient liées à des préjugés sur la supériorité culturelle. Valli m'avait montré ce qu'étaient réellement l'ouverture d'esprit et l'internationalisme. Seshan avait contesté mes notions sommaires sur le développement. Bhuppy m'avait expliqué la richesse de la culture indienne et comment l'humour pouvait changer un climat de tension et permettre à la richesse humaine de se manifester. Beaucoup d'autres m'avaient appris à vivre et à mûrir dans une autre partie du monde et à regarder la planète avec des regards différents, mais également valables. Le fait d'être confrontée directement aux effets de la guerre a eu sur moi un impact profond. Comment tant d'innocents avaient-ils pu souffrir des manœuvres politiques des grandes puissances ! J'ai quitté l'Inde bouleversée et désorientée lorsque je suis rentrée dans un Royaume-Uni qui m'était à la fois familier et étranger.

Il m'a fallu les trois années passées à des études orientales et africaines pour retrouver mes marques. Entre temps, j'avais rencontré Martin et nous avons décidé que la meilleure thérapeutique pour le fait d'être tous deux désorientés consistait à nous marier et à retourner ensemble en Inde !

Au Centre de formation asiatique, 1975-77

Martin et moi sommes arrivés à Visionville sans suivre une procédure officielle comme volontaires. Nous avons pris en charge la gestion du Centre régional asiatique de formation, destiné à aider le SCI/Inde à la formation des volontaires au départ de l'Inde et à l'arrivée.. C'était aussi une base pour organiser des chantiers dans l'Etat. Je ne me souviens plus comment l'idée est venue, mais vivre avec Sato et sa famille s'est avéré être une chance merveilleuse. Tandis que Martin s'est entièrement consacré à l'organisation de chantiers, je n'avais pas de rôle spécifique et je me contentais d'être une aide. Ce n'était pas plus mal, car les premiers mois j'ai été souffrante et ensuite enceinte. Le dernier mois que nous avons passé à Visionville été particulièrement difficile, car la famille de Sato a été forcée de quitter le pays et Martin et moi, avec notre fils Richard, nous nous sommes efforcés d'assurer un transfert aux nouveaux occupants. Il était grand temps pour nous de rentrer au Royaume-Uni

Cette expérience a changé ma vie

Après une expérience aussi intense de vie en Inde, Martin a trouvé un emploi d'avocat à Leeds, où il pouvait mettre à profit sa connaissance de la langue hindi et travailler avec les immigrants venant du sous-continent indien. Je suis devenue membre du Comité national de l'IVS, puis vice-présidente, jusqu'à la naissance de notre fille, à la suite de laquelle je me suis limitée à une action locale. Entre temps, Martin a repris un travail d'organisation de chantiers en devenant responsable opérationnel pour l'IVS. Peu à peu, mon travail salarié m'a pris davantage de temps et ma participation à l'action du SCI a diminué, se limitant à des week-ends occasionnels et à l'accueil de visiteurs. Je me suis progressivement impliquée dans le travail pour une zone urbaine multiraciale et dans les questions d'éducation et de politique éducative. Au cours des années 90, j'ai à nouveau travaillé sur les

problèmes de développement comme consultante, me spécialisant finalement dans la planification, le suivi et l'évaluation de programmes de développement.

Comme la plupart des volontaires du SCI, cette expérience a radicalement changé ma vie. Un premier chantier de peinture de logements pendant le week-end m'a conduit en Inde. Le fait de rencontrer tant de gens extraordinaires au SCI en Inde et d'avoir été confrontée à la pauvreté et aux conséquences de la guerre m'a éveillée à une conscience politique. Avant d'aller en Inde, j'étais quelque un d'assez naïf sur le plan politique, après l'Inde, je voulais changer le monde ! Mais ce que j'ai appris, ce n'était pas à m'engager dans la politique à proprement parler. Pour construire un monde meilleur, l'important c'est de comprendre la diversité des points de vue, la nécessité urgente d'une communication entre les cultures et la prise en considération de tous les points de vue, je me rends compte que c'est ce que nous avons en commun et je pense que c'est l'influence discrète que nous pouvons exercer.

Martin Pierce

Martin Pierce a pris contact avec le SCI en 1970, alors qu'il enseignait au Pendjab comme volontaire de l'organisation britannique VSO. Il est retourné en Inde en 1972-74 et à nouveau en 1975-77 (avec Juliet), au centre de Visionville. Par la suite, il a été responsable opérationnel puis président de la branche britannique IVS. Il réside à Birmingham avec Juliet et travaille comme consultant sur le développement, souvent au Nigéria et en Sierra Leone.

Premiers contacts avec le SCI

Au cours de l'été 1970, un ami m'a dit qu'il allait sur un chantier à Dharamsala, au Nord de l'Inde. Je ne savais rien sur les chantiers, ni sur le SCI, mais j'ai pensé que ce serait amusant et je suis parti avec lui, sans me porter candidat auprès de la branche indienne. Nous sommes arrivés avec un jour de retard, mais heureusement le responsable du chantier (John Hitchins) étant à l'hôpital avec une hépatite, personne n'a fait d'objection à ma présence. Ce chantier a été pour moi une expérience essentielle. Mes attentes dans différents domaines se trouvaient comblées et j'ai eu le sentiment « d'arriver au port ». A la réflexion, cela peut s'expliquer de différentes manières :

- j'avais une formation de juriste, mais une carrière dans ce domaine ne m'intéressait pas et je cherchais quelque chose de plus satisfaisant ;
- élevé en Inde parmi les privilégiés, j'avais reçu une éducation également privilégiée et j'avais enseigné comme volontaire dans une école de l'élite. La simplicité des conditions de vie au chantier représentait un contraste reconfortant ;
- je me suis senti accepté et stimulé par un groupe amical ;
- le travail manuel était un antidote bienvenu par rapport au monde plus cérébral dans lequel je vivais habituellement ;
- enfin l'histoire et la philosophie du SCI, avec ses origines et ses principes pacifistes et non violents me plaisaient et je pouvais m'identifier avec eux.

Mes expériences avec le SCI

Elles peuvent être résumées comme suit :

1970-1971 Chantiers en Inde pendant les vacances, notamment un chantier d'urgence dans un camp de réfugiés près de Calcutta pour des réfugiés du Bengale, tout en enseignant dans le cadre du Voluntary Service Overseas au Pendjab. ;

1972-1974 Volontaire à long terme du SCI en Inde, principalement comme coordinateur du projet de Nangaloï à Delhi.

1975-1977. Volontaire du SCI, avec mon épouse Juliet, au Centre régional de formation de Visionville. Participation à et animation de plusieurs chantiers.

1980-1984. Employé par l'IVS comme responsable opérationnel pour le Nord de l'Angleterre.

1985-1987. Président du Comité national de l'IVS.

Bons et moins bons souvenirs

Les bons souvenirs :

- L'amitié : le SCI m'a permis de trouver un groupe de personnes vivantes et réfléchies, de cultures et d'origines très diverses ;

- Un travail qui a un sens : Les activités du SCI permettaient de s'engager d'une manière qui apportait des satisfactions, avec des groupes de personnes venant d'un monde que l'on n'aurait jamais rencontrés autrement ;

- L'idéologie : l'histoire de l'association, qui se reflétait chez ses membres les plus anciens et leurs itinéraires, était une inspiration. C'était une réponse réconfortante à quelques-unes de mes questions et de mes craintes : crainte de la guerre, en particulier nucléaire, violence et conflits entre pays, communautés et même dans les familles, écarts entre riches et pauvres, divisions entre les peuples, leurs croyances et leurs religions ;

- La simplicité des modes de vie partagés. La culture de l'interdépendance était profondément satisfaisante. C'était un remède après une vie privilégiée et quelque peu aliénante.

Particulièrement plaisantes ont été mon expérience du premier chantier et de bien d'autres, avec le sentiment d'être accepté, de faire quelque chose qui avait un sens et de se trouver au cœur d'une organisation, avec les Seshan, puis les Sato à Visionville – une expérience extraordinairement riche et stimulante ; la rencontre avec Juliet et, cinq ans plus tard, la décision de nous marier ; l'organisation (et la participation à) des chantiers à caractère plus politique, avec un thème comme la non-violence ou la paix.

J'ai un souvenir particulier d'une journée passée au chantier de Dharamsala, lorsqu'il pleuvait si fort que les animateurs ont décidé d'en faire une journée de repos. Mais j'étais si euphorique d'avoir trouvé un sens nouveau à ma vie que je me suis retrouvé seul avec mon outil, en haut de la colline raide menant au chantier. Et j'ai passé là une journée de bonheur, à essayer de casser les rochers pour faire les fondations d'un orphelinat ! Mon enthousiasme était grand, mais bien peu efficace, surtout par comparaison avec les six Tibétaines qui travaillaient à côté de moi de manière rythmée en chantant et qui réussissaient à briser les rocs avec moins d'efforts et plus d'efficacité. Un côté merveilleux du SCI, c'est que les volontaires peuvent n'avoir aucune compétence ou être très productifs, mais ce sont leurs aspirations et leur degré d'engagement qui font la différence.

J'ai de moins bons souvenirs des moments où j'ai été pris dans des conflits : entre des groupes locaux et la branche nationale en Inde ; avec un volontaire indien au projet de Nagoi, avec le groupe local à Bangalore ou avec le programme pour les adolescents à Leeds. J'ai aussi mal perçu certaines critiques de membres du Comité international, notamment européens, à l'égard de projets. J'ai été également

impliqué dans les débats sur les prises de position du SCI, entre « idéalistes » et « pragmatiques » (j'appartenais à la première catégorie). Enfin, je dois reconnaître que des réunions inefficaces m'ont laissé frustré.

Marie-Catherine Petit

Née en Bretagne dans une famille de dix enfants, infirmière, elle a fait des chantiers pour le SCI (Maroc) à partir de 1964 et a été volontaire en Inde de 1972 à 1974. Elle est mariée avec Jean-Pierre Petit (chapitre 4).

J'habitais Rennes et je faisais des études d'infirmière. En 1964, j'ai entendu parler de chantiers par des amis. J'ai fait partie du groupe SCI de Rennes avec lequel je faisais des chantiers de réfection d'appartements de personnes âgées. J'aimais bien cette activité. C'était une rencontre avec des jeunes. C'était convivial.

C'est comme cela que j'ai rencontré des gens du SCI avec qui je suis partie en voiture faire un chantier au Maroc, dans le Moyen Atlas. J.P. Petit était responsable des volontaires qui partaient à l'étranger, mais il n'y avait pas à proprement parler de formation avant le départ en chantier. (Entre 1957 et 1960, Jean-Pierre animait avec le responsable de la Branche anglaise des formations de trois semaines pour les volontaires de longue durée, qui étaient financés par la branche anglaise).

Mes souvenirs concernent surtout le voyage. Nous étions en deux voitures avec deux filles françaises dont la famille habitait le Maroc et nous avions des discussions avec des points de vue très différents. Nous nous étions arrêtés chez un des volontaires qui était basque et chez qui les femmes servaient les hommes et les regardaient manger, comme au Maroc.

Il y avait plusieurs chantiers organisés par une association marocaine, dont le nôtre, qui a duré trois semaines, mais au total cinq ans. Nous avons construit une piscine pour le village. Nous étions très peu de volontaires européens ; il y avait surtout des Marocains (mais pas de filles). C'était un chantier pelle et pioche, sur lequel les filles faisaient le même travail que les garçons. Il faisait chaud, mais c'était en altitude et je n'ai pas le souvenir que cela ait été très dur. Nous, les volontaires étrangers, avons été accueillis plusieurs fois par les familles. On discutait pas mal avec les volontaires marocains sur le chantier, mais ce n'étaient pas des discussions organisées et elles portaient sur des questions pratiques plutôt qu' idéologiques.

A cette époque, je n'étais pas très conscientisée et ça ne m'a pas particulièrement marquée, ce qui peut paraître surprenant puisque je venais d'un milieu traditionnel ou j'étais « cocoonée ». J'y suis allée parce que j'avais envie de changer de milieu (j'étais Scoute et Guide) et de rencontrer des gens qui n'avaient pas la même pensée que moi , pour me confronter à d'autres gens, dans un cadre non gouvernemental et non religieux. J'ai rencontré des personnes venant d'autres horizons, mais ce n'a pas été un choc, pas même avec les Marocains. Aujourd'hui, avec l'expérience acquise depuis, cela me poserait davantage de questions.

A mon retour du Maroc, j'ai continué à faire quelques chantiers de week-end à Rennes, mais j'ai un peu perdu le contact. En 1967, je suis venue travailler dans la Région parisienne. J'étais assez prise par mon travail d'infirmière et je vivais beaucoup avec les gens de l'hôpital, sans beaucoup d'ouverture

sur le monde extérieur. Je n'ai pas repris contact avec le SCI. En 1971, j'ai eu envie de quitter le milieu dans lequel j'étais, qui était assez clos et j'ai commencé à penser qu'on pouvait vivre différemment.

A ce moment là, le SCI cherchait des volontaires pour l'Inde, mais je ne parlais pas anglais et j'avais dit non. Mais je me suis dit ensuite que j'avais vraiment envie de changer. J'ai re-contacté le SCI et je suis partie en Inde. Il a fallu assez longtemps pour que j'obtienne mon visa et en attendant je suis allée faire des chantiers en Angleterre. J'ai passé deux mois à Newcastle pour la construction d'un mur dans un hôpital pour handicapés – et le mur s'est écroulé à la fin. Pour l'anglais, ce n'était pas très bénéfique, car les volontaires locaux voulaient apprendre le français. Le chantier n'a donc pas été très efficace et il était assez dur : en tant qu'infirmière, je me suis occupée des enfants handicapés mentaux et à l'époque les conditions humaines étaient très dures, à la limite de l'animalité. (Ces conditions ont beaucoup changé par la suite).

Départ pour l'Inde

En janvier 1972, je suis donc partie pour l'Inde. A l'époque, avec les compagnies bon marché, il fallait 20 heures d'avion pour aller en Inde. Arrivée à cinq heures du matin à Delhi, personne ne m'attendait à l'aéroport. Je suis partie avec ma petite valise contenant tout ce qu'il me fallait pour un an. Ça n'a pas été évident. J'étais très innocente : je me suis adressée à des hommes qui m'ont dit qu'ils pourraient m'emmener – ils étaient cinq et m'ont emmenée chez Valli Seshan, mais il n'y avait personne ! J'ai attendu sur les marches de la maison. J'ai vu passer le gardien du quartier qui faisait sa tournée la nuit en tapant sur un bâton ; je ne savais pas qui c'était. A huit heures, un volontaire est arrivé et m'a fait entrer; il a appelé Bhuppy, le secrétaire de la Branche indienne, qui est venu me chercher.

Malgré un long voyage et une nuit sans sommeil, j'ai voulu suivre les volontaires et me joindre à la marche qu'organisait le SCI ce jour-là pour collecter de l'argent. J'arrive et je vois quelqu'un qui crache rouge, et je pense aussitôt qu'il a la tuberculose, puis un autre et enfin un volontaire du SCI. (Ils mâchaient du bétel). Comme je ne parlais pas bien anglais, je ne posais pas beaucoup de questions, mais j'ai beaucoup observé. A mon premier repas, j'ai voulu manger la nourriture indienne, mais ça a été difficile, surtout après une nuit sans sommeil.

J'ai donc habité quelque temps chez Valli, puis je suis allée à Langloï, une « colonie » qui est en fait un bidonville, normalement provisoire, mais en fait durable. C'était là qu'était le gros projet du SCI indien, qui s'est étendu sur plusieurs années. C'était un dispensaire, genre PMI, où l'on faisait des vaccinations. Il y avait aussi du jardinage, de la couture. J'y suis restée deux ou trois mois, puis sur un autre projet près de Madras, puis au bidonville de Bombay pendant trois ou quatre mois. J'y remplaçais les infirmières – volontaires - qui prenaient un peu de vacances. Ensuite, j'ai participé à un chantier international au Bangladesh.

Il y avait sur ces chantiers des volontaires à long terme étrangers (notamment anglais et hollandais) et aussi indiens, filles et garçons. Les chantiers comportaient aussi des ateliers, qui employaient également une main-d'œuvre salariée, en couture et en menuiserie par exemple.

Seule occidentale dans une tribu

Ainsi s'est passée ma première année en Inde. J'étais partie pour un an, mais je suis restée une deuxième année, à Titloh, dans le Bihar, dans la région de Batna, au sud de Calcutta. Pour y arriver, il fallait marcher une heure dans la jungle. C'était dans une tribu, dans un village, où j'étais la seule occidentale. Il y avait un volontaire indien et d'autres qui passaient. Là, c'était dur. J'étais très bien intégrée dans le village. Il fallait un certain temps, car les villageois en avaient assez de voir les volontaires défiler. Mais quand on vivait avec eux et qu'on restait un moment, on était bien acceptés. Tellement bien qu'en tant que volontaire je ne pouvais rien faire toute seule. Si par exemple j'allais marcher un peu sur la route parce que je cherchais un moment de tranquillité, il y avait je ne sais combien de villageois qui venaient et me demandaient ce que le volontaire indien m'avait fait pour que je m'en aille. C'est une expérience intéressante, mais je ne sais pas si je pourrais revivre cela, ayant connu depuis une grande indépendance.

Il y avait une maison spéciale pour les volontaires. Elle était en terre et tous les mois il fallait passer la bouse de vache sur le sol. Dans le village, les conditions étaient beaucoup moins dures que dans le bidonville. C'était simple, mais très propre. On pouvait prendre une douche tous les jours et à l'intérieur de la maison, on était indépendant. Pour la population, c'était quand même plus propre qu'au bidonville. Les enfants avaient surtout la tuberculose et la gale. Mais en 1972, le village n'avait jamais vu un médecin : il fallait aller à la ville pour un traitement ; il nous est arrivé d'y accompagner un enfant. Quand les gens venaient au dispensaire, c'est parce que les médecines locales n'avaient pas réussi.

Je ne pense pas qu'il y avait beaucoup à leur apprendre sur le plan sanitaire. Du moins sur le plan des soins médicaux ; il y avait davantage à faire du point de vue de l'hygiène alimentaire. On pouvait leur apprendre en faisant avec eux un petit jardin potager par exemple, pour améliorer l'alimentation des enfants. Il fallait aussi améliorer l'hygiène de l'eau, qui venait du puits (nous y mettions des désinfectants). Je n'ai jamais été malade, sans avoir jamais pris de médicament (même contre le paludisme) au grand étonnement du médecin local. J'ai participé une fois à une grande fête, où j'étais la seule européenne, j'ai bu une eau complètement trouble et je n'ai pas été malade.

Au début, je travaillais avec un volontaire suisse, horticulteur et des volontaires indiens se sont joints plusieurs fois à nous. Bhuppy, le responsable de la branche indienne est venu au chantier et je suis aussi allée à Delhi, où je logeais chez Valli.

Problèmes de réintégration

Je suis rentrée en France en 1974. J'ai repris mon travail d'infirmière, mais je venais beaucoup au Secrétariat du SCI, où je participais au travail de bureau ; on m'a offert une machine à écrire. Je participais aux formations Asie (qui existent toujours) cinq jours avant le départ des volontaires de longue durée. Je racontais mon expérience et présentais le côté pratique de la vie là-bas. Je suis retournée plusieurs fois en Inde avec des congés sans solde, pour voir des amis et travailler quelque temps sur des chantiers, mais je n'ai plus fait à proprement parler de chantiers.

Dès le départ en Inde, j'ai eu des impressions fortes : j'étais transplantée dans un milieu tout différent. Ce séjour m'a énormément marquée. J'ai commencé à voir le monde différemment, à être un peu conscientisée. Je crois beaucoup à l'idéal du SCI : vivre ensemble, travailler ensemble et mieux se connaître en pensant à la paix. Quand je suis revenue, j'étais complètement déphasée par rapport aux amis que j'avais avant. J'ai fréquenté davantage le SCI et travaillé avec lui.

Le déphasage était surtout en termes de mode de vie. Ayant vécu pendant un an dans une tribu, être complètement livrée à soi-même, avoir très peu de gens autour de soi, ne consommer presque rien, marcher une heure dans la jungle pour prendre le train, c'est vraiment la nature et lorsqu'on revient en France..... A mon arrivée, je n'avais ni vêtements, ni argent (je n'avais rien mis de côté pendant la période de volontaire), j'ai dû demander une avance au SCI, mais je ne pouvais rien dépenser, donc pas aller dans un magasin. Des amis m'ont dit : « soit tu repars, soit tu t'adaptes, mais tu ne peux continuer comme ça ». Même à l'hôpital, j'avais gardé des habitudes d'extrême économie.

J'étais en congé sans solde et j'ai repris mon travail immédiatement, mais je me suis beaucoup rapprochée à mon retour des amis du SCI, plutôt que de ceux que j'avais laissés. Je vivais dans deux mondes : le monde du travail avec lequel je ne partageais pas grand chose, si ce n'est le quotidien et le monde du SCI, où j'ai beaucoup d'amis avec lesquels je partage les mêmes idées. Ces deux mondes étaient séparés. J'aimais bien mon travail, mais je ne partageais pas les mêmes idées avec les collègues. Une fois le travail fini, j'allais au SCI, j'y participais au travail de bureau.

A un moment donné, j'ai pensé retourner en Inde comme volontaire, mais Valli m'a dit : « Tu ne seras jamais Indienne. Puisque avec vos revenus vous avez la possibilité de payer des billets d'avion, il vaut mieux que tu ailles travailler dans ton pays et après tu fais les voyages que tu veux pour venir en Inde ». Et je n'étais pas convaincue au point de tout laisser. Je suis quand même retournée plusieurs fois en Inde à mes frais, pour voir les amis du SCI, mais sans faire à proprement parler des chantiers.

Le SCI indien n'a fait qu'une erreur : me laisser un certain temps seule avec un volontaire indien, ce qui n'était pas évident dans un environnement aussi isolé. Un volontaire qui part en Inde, il y croit beaucoup. Il a l'impression que si il part le projet va s'arrêter, que beaucoup de gens en souffriraient. Mais aujourd'hui, je pense qu'il ne faut pas tout accepter sous prétexte que l'on y croit. J'étais beaucoup plus idéaliste. Aujourd'hui, je verrais les choses différemment, avec un peu plus de distance. Mais je ne suis jamais partie avec l'idée de changer le monde, simplement avec l'idée de vivre ensemble et d'apprendre à se connaître – et ça j'y crois toujours.

Efficacité ? Sur le plan médical, c'est limité. Il y a seulement eu deux ou trois cas où, heureusement que nous étions là pour faire hospitaliser d'urgence des malades qui auraient pu mourir et pour des campagnes de vaccination contre la variole. Je crois beaucoup plus à l'efficacité en termes de relations humaines, et des deux côtés. Côté indien, j'ai pu voir en retournant là-bas que quelque chose était passé. Mais je suis sûre que l'on apprend beaucoup plus en allant là-bas qu'eux n'apprennent de notre passage. C'est assez à sens unique. J'ai beaucoup appris sur moi aussi : une très grande ouverture, qui permet d'être plus tolérante, d'être conscientisée sur beaucoup de choses, y compris sur le plan politique ; au total d'être différente. Pour moi, il y a avant l'Inde et après l'Inde. Si ça avait été après l'Inde, j'aurais vécu mai 68 bien différemment. Je suis beaucoup plus tournée vers l'extérieur qu'avant, où j'étais très centrée sur mon petit boulot. C'est aussi une autre façon de vivre : refus de la société de consommation, ce qui paraît ridicule à la jeune génération.

L'importance de ce chapitre illustre le rôle particulier joué par l'Asie et particulièrement par l'Inde, dans l'histoire du SCI. Il s'explique d'abord par la place mythique qu'occupait ce pays après la guerre, dans l'esprit de beaucoup de jeunes ayant des aspirations idéalistes, notamment grâce à Gandhi et à sa place dans le mouvement non violent. Avec le recul d'un demi-siècle, on est également

frappé par le côté romanesque qu'impliquait le dépaysement dans un pays si lointain et si différent, avec les longs voyages en bateau et les rencontres qui en résultaient.

Chapitre 4

AU CŒUR DU CONFLIT EN ALGERIE ET AU MAGHREB

Alors que le Maroc et la Tunisie devenaient indépendants dès 1956, l'Algérie a dû attendre jusqu'à 1962 pour acquérir ce statut, après une guerre longue et meurtrière. Le Maghreb et en particulier l'Algérie ont joué un rôle important pour le SCI et pour la branche française. Beaucoup de membres de l'association étaient mobilisés contre la guerre, quelques-uns des pionniers du groupe créé en Algérie en 1948 ont été victimes de la répression et le problème de l'objection de conscience est redevenu à l'ordre du jour. Conformément à sa vocation initiale, le SCI s'est mobilisé sur ce thème et a joué un rôle dans l'organisation des premiers chantiers pour objecteurs. Enfin, la situation des immigrés maghrébins en France a suscité des vocations pour s'engager en Afrique du Nord ou sur le chantier de Nanterre en banlieue parisienne.

Pierre Martin (1912-1998)

Economiste, sociologue et toujours militant pour la paix, il a été emprisonné en 1939 comme objecteur de conscience. En 1947, il était responsable des premiers chantiers du SCI en Algérie. Puis il a fait une mission en Palestine pour l'éducation des réfugiés. En 1948, il allait de France en Inde à bicyclette (!) pour rencontrer Gandhi lorsqu'il a appris son assassinat. Il s'est arrêté en Algérie, où il a développé les chantiers et créé la branche algérienne du SCI. Au cours des années 50, il a accompli des missions pour la promotion des chantiers pour le compte du Comité de coordination. Par la suite, il a été conseiller pour l'éducation de base et le développement au Sénégal.

Toute sa vie, Pierre Martin a été militant pour la paix et le désarmement nucléaire.

(Hommage à Pierre Martin, par Malik M'Baye.Site Internet M'Baye-Martin et SCI, 50 ans).

Le groupe algérien, créé en 1948, est devenu une branche indépendante en 1952. Il comportait des volontaires européens et algériens (que l'on appelait à l'époque « musulmans »). A cette époque, suivant la branche française :

« L'Algérie représente l'image exacerbée du monde actuel dominé par la peur : peur chez les indigènes et chez les Européens. Mais en Algérie, la situation est encore compliquée par deux facteurs : le 'colonialisme', source d'injustice et d'inégalités et le 'racisme' envers les indigènes, auquel les Arabes répondent par un 'nationalisme' de plus en plus intransigeant. Ce schéma élémentaire montre combien le travail du SCI est difficile en Algérie, mais aussi combien il est nécessaire d'essayer d'y apporter notre esprit de compréhension et de tolérance mutuelle, dans une totale équité raciale »⁴⁰.

⁴⁰ Bulletin de la Branche française, été 1948, 50 Ans au Service de la Paix, SCI, 1980.

Après une période très courte, mais très active, décrite par Nelly Forget, Mohamed Sahnoun et Kader Mekki, le travail du SCI en Algérie avant l'Indépendance s'est terminé de manière tragique. Après 1962 et l'accès à l'Indépendance, une situation entièrement nouvelle s'est créée, au départ avec des problèmes urgents de reconstruction. Un grand chantier a été organisé près de Tlemcen (Jean-Pierre Petit, David Palmer et R.L., ces deux derniers devant par la suite se retrouver en Iran)

De son côté, Paulette Rabier participait à l'accueil des réfugiés algériens au Maroc (et l'on peut lire également les souvenirs de Max Hildesheim au chapitre 5). Jean-Pierre Petit, plus tard responsable de l'ensemble des activités du SCI en Afrique du Nord, donne une vue d'ensemble sur celles-ci. Un fort sentiment nationaliste a prédominé dans ces trois pays après l'Indépendance et a constitué un obstacle pour la création et le maintien de branches locales du SCI. Mais celui-ci a continué à coopérer avec les organisations locales en échangeant des volontaires.

4.1 Algériens et Français ensemble sur les chantiers avant l'Indépendance

Trois témoignages d'anciens volontaires (deux Algériens et une Française) qui se sont connus sur les chantiers évoquent cette période.

Mohamed Sahnoun

Originaire d'Orléansville (aujourd'hui El Asnam), il a fait connaissance avec le SCI en Algérie en 1952-53 et a participé à plusieurs chantiers avant d'être quelque temps responsable de la branche algérienne. Après l'Indépendance, il a occupé dans la diplomatie et les organisations internationales les plus hautes fonctions, toujours orientées vers la recherche de la paix et de la réconciliation.

C'est par un de mes professeurs et par des amis, notamment Paul Lafon, qui était l'un des responsables du groupe algérien, que j'ai rencontré le SCI en 1952-53, alors que j'étais étudiant à Alger. J'avais lu le livre de Pierre Cérésolle, j'ai été intéressé par les valeurs et les orientations de l'association et j'ai vu tout de suite le message de la réconciliation (dont l'exemple avait été le premier chantier de Verdun). J'ai pensé qu'il fallait s'inspirer de ça pour travailler ensemble. Le travail qui se faisait en Algérie intéressait particulièrement le Secrétariat international qui était en Suisse (Willy Begert) et la branche française, (dont le Secrétaire était Etienne Reclus).

Au début, les activités se situaient essentiellement à Alger et nous nous rencontrions souvent avec les membres de l'association. J'ai fait ensuite trois chantiers et je me suis trouvé assez rapidement en charge de la branche algérienne, mais nous étions tellement ensemble, avec Paul Lafon et Nelly Forget, que je ne situe plus très bien la succession de nos responsabilités. A un moment donné, j'ai représenté la branche algérienne au Comité international qui s'est tenu à Bâle (au début 1954 ?).

Mon premier chantier était en Kabylie, au village de Tiki Ouache, au-dessus de la ville de Delly. C'était un village en détresse, totalement isolé. Le chantier consistait à construire une route pour sortir le village de son isolement et à assurer son approvisionnement en eau. Il y avait déjà des volontaires français et internationaux. Je ne suis pas resté longtemps sur ce chantier.

Le deuxième était à Elkseur, près de Bougie (Bejaia). Il portait sur l'adduction d'eau. Je ne suis resté qu'environ deux semaines. Le village était plus important, moins isolé et plus ouvert sur le monde extérieur. Les gens se posaient des questions et on avait de bons échanges avec eux, mais on sentait déjà plus de tension, bien que ce soit avant le début de la guerre d'Indépendance.

Sur ces chantiers, après le travail manuel, on discutait de l'expérience de la journée, des relations avec la population et avec les autorités. On analysait tout cela et cela nous donnait des arguments pour faire mieux comprendre notre message, un message de la réconciliation et d'une certaine manière de charité. Il y avait à l'époque entre nous, les participants aux chantiers, y compris internationaux, une entente sur le fait que la situation politique marquée par la colonisation était intenable et elle était remise en question par tous. Mais si nous étions d'accord sur la nécessité de réformes, certains voulaient aller plus loin, alors que d'autres estimaient que ce n'était pas leur travail et que s'il y avait d'autres perspectives, c'était aux Algériens, d'origine autochtone ou française, d'en discuter et de trouver leur solution. Il n'y avait pas de volonté de trouver une perspective commune ; on respectait les opinions. Mais on discutait des causes de tension observées et des problèmes constatés, sur le plan agricole, économique, social.

Le troisième chantier s'est situé dans ma ville natale, à Orléansville, après le tremblement de terre de septembre 1954. J'étais à cette époque dans l'attente d'une bourse pour aller étudier à la Sorbonne. C'est peut-être le chantier qui m'a marqué le plus, car c'était ma ville natale, je voyais les problèmes, je suis resté plus longtemps. J'ai travaillé sans relâche, c'était un grand chantier avec la participation d'autres organisations, mais le SCI était le plus important. C'est là que je me suis vraiment lié d'amitié avec beaucoup de cadres du Service civil. Déjà dans les chantiers précédents, les Autorités françaises nous regardaient avec suspicion, se demandant qu'est-ce que c'était que ces étrangers. A plus forte raison en septembre 1954, alors que la tension était plus grande, même au Secrétariat du SCI à Alger.

Suivant le rapport d'Emile Tanner, le tremblement de terre avait fait plus de 1 300 morts, une ville de 44 000 habitants était presque détruite et plusieurs villages entièrement rasés. Un premier groupe de volontaires, affecté à l'un de ceux qui avaient le plus souffert, a pu surmonter les difficultés de départ pour recruter des volontaires « musulmans » (dont des volontaires féminines), pour surmonter la méfiance de la population qui craignait de devoir payer l'aide et de se voir supprimer l'aide de l'Administration et par manque de qualification des volontaires. Travaillant en collaboration avec les habitants, ils n'acquirent pas l'habileté et la rapidité des hommes du pays. Peu après le démarrage, le SCI a été chargé d'accueillir 40 volontaires de trois autres organisations, répartis dans d'autres chantiers de reconstruction et faisant un travail médical. Les volontaires ont souffert de conditions de vie extrêmement dures. Les rapports avec la population sont vite devenus très bons.

A la suite de l'insurrection de novembre 1954, l'Administration française qui (d'après les Mémoires) avait accueilli le SCI avec beaucoup de sympathie, s'est sentie obligée de faire évacuer les chantiers dans un délai très bref. Ce qui a été une déception grave, aussi bien pour les volontaires que pour les habitants, qui étaient devenus des amis. Emile Tanner conclut que l'organisation d'un chantier d'urgence exige une branche bien préparée et des « volontaires d'urgence ».

En 1956, j'ai dû arrêter mes études à Paris, à la Sorbonne, parce qu'il y a eu une grève des étudiants algériens et je suis rentré en Algérie et j'ai commencé à travailler dans l'équipe des Centres sociaux, mais je connaissais déjà bien avant Marie-Renée (voir Nelly Forget). Presque toute l'équipe du SCI s'y est retrouvée. L'organisation ne pouvait plus fonctionner et ses locaux ont fermé. J'étais un cadre des Centres sociaux, lorsque j'ai été arrêté et emprisonné.. Avec d'autres membres de ces services, dont Nelly Forget, j'ai été l'un des accusés du procès dit des « Chrétiens progressistes », en 1957, qui a eu un grand impact et dans lequel les Algériens étaient considérés comme des comploteurs et les Français comme leurs amis ou complices⁴¹.

A ma libération, je suis d'abord allé en France, où j'ai eu des relations suivies avec les amis du Service civil à Clichy. J'étais ensuite à Lausanne, où j'ai retrouvé également des membres du SCI. Mais je n'ai pas pu retourner en Algérie avant l'Indépendance.

Cette expérience du SCI a marqué un certain nombre de jeunes et de collègues, que j'ai retrouvés par la suite dans la lutte politique que j'ai menée et dans le cadre de mon action internationale. Dans ma vie professionnelle, j'ai très tôt essayé d'établir un dialogue entre les communautés : à l'Assemblée mondiale de la Jeunesse à propos du Congo, comme l'un des dirigeants de l'Organisation de l'Unité Africaine, à la suite de l'Indépendance, lorsque les pays africains ont été confrontés aux problèmes posés par les frontières héritées de la colonisation, enfin dans mes différentes fonctions à l'ONU.

Je cite souvent encore aujourd'hui l'importance que le SCI a eue pour moi, dans ma vision des problèmes, ma compréhension des sources de conflits et pour réparer les blessures de mémoire résultant des conflits. C'était une expérience particulièrement riche en toutes sortes de sens : la connaissance des uns et des autres, une meilleure connaissance psychologique et culturelle, des discussions sur de grands thèmes, tels que la confrontation par la guerre (on ne parlait pas encore beaucoup d'insécurité) et les idées de Gandhi. Le livre de Romain Rolland sur Gandhi était pratiquement mon livre de chevet à l'époque. Ça nous a ouvert des perspectives, car ça nous montrait que le monde n'était pas fait d'ennemis, qu'il n'y avait pas seulement des amitiés personnels, mais qu'il y a aussi des possibilités, pour des êtres humains qui ne se connaissent pas, de travailler ensemble et de discuter.

Au moment où l'on sortait de l'adolescence, l'expérience du SCI constituait une sorte de réponse, une école, une école fantastique. Les discussions m'ont beaucoup appris, par exemple avec le volontaire norvégien qui nous expliquait pourquoi il était objecteur de conscience (comme beaucoup de volontaires du SCI à l'époque). C'était aussi la première école internationale que l'on connaissait alors qu'on était encore étudiant. Avec les chantiers, on rencontrait vraiment le monde et on ne pouvait qu'en être marqué. Cela a plus ou moins déterminé ma conduite ultérieure et nous a appris à éviter les conflits, à chercher à les dépasser à apprendre à vivre ensemble.

⁴¹ Mohamed Sahnoun a publié en 2007 un roman intitulé : « Mémoire blessée, Algérie 1957 » (Presses de la renaissance). Largement autobiographique, il raconte comment le héros, Salem, a été arrêté, torturé et accusé au procès des Chrétiens progressistes. Il évoque le SCI, son action et ses amis français dans lesquels on peut reconnaître quelques uns des personnages mentionnés dans ce recueil.

Kader Mekki, a connu le SCI à Alger en 1948 et a fait de très nombreux chantiers en Algérie, puis en France et dans de nombreux autres pays. Marié à une volontaire norvégienne, il a eu une vie professionnelle internationale consacrée en grande partie à des actions humanitaires, de reconstruction et de développement

En Algérie avant l'Indépendance

J'étais élève d'une école professionnelle à Alger en 1948 quand j'ai entendu parler du SCI par un ami. Ma motivation était le contact avec d'autres gens que les Français des étrangers : Suisses, Allemands, Hollandais. Je voulais en savoir un peu plus sur la vie, sur autre chose. Et sur les chantiers, l'atmosphère était calme, les gens étaient sincères et m'ont semblé très sympathiques. Pierre Martin n'était pas là à ce moment. J'ai participé à des chantiers de week-end, notamment à Berardi, en banlieue d'Alger (voir Nelly), où on faisait un peu de peinture, on dégorgeait les écoulements d'eau, on réparait les baraques ; les filles apprenaient à coudre et à tricoter.

J'ai aussi fait des chantiers pendant les vacances en Kabylie, en 1949 et 1950. En 1949, j'ai fait un chantier à Oued Aïchi (?), près de Tizi Ouzou, pour construire une route et raccorder le village. Il y avait deux Suisses et deux Allemands. J'étais le seul Algérien. Je m'étais rasé la tête, d'autres volontaires m'avaient suivi et parce qu'on travaillait gratuitement, qu'on avait une nourriture frugale, beaucoup nous prenaient pour des prisonniers envoyés par les Français pour espionner le village. On avait des difficultés, à cette époque, à expliquer aux gens qui nous étions.

En 1950, j'ai été responsable d'un chantier à Thba Routh (?); j'étais maçon, coffreur/ ferrailleur et on a fait un captage de source, ce qui était la première fois pour moi. Nous avons été aidés par un missionnaire anglais qui était sur place et qui nous amenait les matériaux. On a amené l'eau au-dessus du village pour que les femmes puissent chercher de l'eau, au lieu d'aller à 3 ou 4 kilomètres. Nous étions 12 ou 13, dont deux Algériens. Il n'y avait pas de gens du village pour travailler avec nous, car seuls les femmes et les enfants étaient là : les hommes étaient en France ou ailleurs pour travailler. Mais nous avons eu de très bons contacts avec la population.

En automne, nous sommes revenus et nous avons réparé et repeint l'école du village. Il y avait là une fille formidable : Simone Chaumet et Emile, qui étaient toujours ensemble (lui a été témoin à notre mariage et nous sommes allés la voir, elle, à notre voyage de noces). Une anecdote : un jour il y avait eu une forte pluie et le lendemain, nous avons trouvé beaucoup de champignons qu'une volontaire, d'ailleurs médiocre cuisinière, a fait cuire. La nourriture était très frugale et nous nous sommes régalés. Mais nous avons été empoisonnés et très malades toute la nuit.

La branche algérienne fonctionnait par à coups. Les secrétaires venaient pour une durée limitée : Nelly pour environ un mois, Willy Begert pour quelques mois. Pierre Martin lui-même n'était pas là tout le temps. Les autres (Paul Lafon) venaient donner un coup de main, mais avaient leur activité principale par ailleurs. Et puis on manquait de ressources. Emil Tanner arrivait à peine à survivre. Moi-même je n'avais pas assez d'expérience pour faire un bon secrétaire et on n'avait pas de quoi me faire vivre.

Après l'Indépendance, ce n'est pas seulement le Service civil qu'on a empêché de reprendre des activités. Toute organisation en-dehors du FLN était mal venue. Il y a seulement eu le chantier de

Tlemcen, que j'ai visité en 1963 et où ils ont fait du bon boulot, mais en-dehors de cela, les autorités ne voyaient pas d'un bon œil le Service civil. Plus tard, après Boumediene, c'est devenu encore plus difficile. Je n'ai eu qu'un contact indirect avec Touiza dans les années 80, mais eux aussi manquaient de ressources.

Des chantiers en Europe et en Afrique

A fin 1950, je suis parti comme volontaire de longue durée pour le SCI, d'abord à Clichy avec Etienne Reclus. J'ai été à Nanterre, avec l'Abbé Pierre et le premier chantier Emmaüs. On a monté une petite baraque pour une famille. Nous avons aussi construit la première maison en préfabriqué pour le mouvement des Castors. A Pigalle, avec l'Abbé Pierre, qui essayait de récupérer les prostituées, nous avons réparé des appartements. C'était très intéressant.

Puis je suis resté deux mois et demi en Calabre, un chantier organisé par la branche italienne, où nous avons construit une route pour un village. C'était très étonnant comme expérience pour moi, car il me semblait que j'étais chez moi : les gens portaient un costume ressemblant à un burnous, étaient noirs, les gens venaient apporter leurs marchandises au marché comme en Kabylie. On avait des problèmes avec l'église catholique qui possédait toutes les terres. D'après ce qu'on me disait, elle préférait laisser les champs en jachère et n'aidait pas les gens, qui n'avaient que de petits lopins.

Je suis allé ensuite pendant trois mois à Saint Pol de Léon en Bretagne. Nous avons travaillé avec une coopérative de construction. Puis le SCI m'a envoyé en Angleterre, près de Coventry, où il y avait un centre de handicapés, où nous avons aidé à creuser une piscine. Puis je suis parti en Norvège, près d'Oslo, dans une forêt, où nous avons travaillé pour une grande entreprise forestière pour planter des arbres. Nous étions payés par l'entreprise et les économies que nous avons faites ont été envoyées au SCI pour financer un chantier en Inde. J'y suis resté trois mois.

A la fin de l'année 1952, je suis rentré en Algérie et j'ai fait un peu office de Secrétaire du SCI, qui n'avait personne à ce moment, jusqu'à l'arrivée Willy Begert. Et j'ai repris un travail de maçon pour gagner un peu ma vie et renflouer la caisse. Nous nous sommes mariés avec une volontaire norvégienne, malgré l'opposition des autorités françaises, qui disaient à ma femme : « Vous êtes folle, ces gens-là ne sont pas comme nous ». Il a fallu une intervention auprès du Préfet d'une personne qui était en relation avec Concordia pour obtenir l'autorisation.

En 1954, nous sommes allés en Norvège en vacances, mais au mois d'août il y a eu le tremblement de terre d'Orléansville et le SCI a organisé un chantier d'urgence. J'ai laissé tomber mon travail et je suis venu donner un coup de main pendant deux semaines. Il y avait plusieurs groupes. Là où j'étais, il n'y avait qu'une douzaine de volontaires, internationaux et Algériens, dont Mohammed Sahnoun. Il s'agissait de débayer, mais surtout de redonner courage aux gens à l'intérieur, car on ne pouvait pas faire grand chose. D'autant plus que les Autorités françaises ne voulaient pas voir ces « fouineurs » du Service civil, regardés d'un mauvais œil et faisaient tout pour qu'on ne puisse rien faire.

Le 1er novembre 1954 a commencé la révolte nationaliste algérienne. On faisait la chasse aux gens un peu actifs. J'habitais chez des amis chez qui la police est venue me demander. Mon frère était déjà en prison. Je suis parti en Norvège. J'y ai travaillé, j'ai fait des études d'ingénieur, mais j'ai continué à y

faire des chantiers pendant les vacances, souvent comme responsable. Par la suite, j'ai travaillé dans différents pays pour des entreprises, puis pour le gouvernement norvégien à l'aide aux organisations de résistance en Afrique australe, à l'aide au développement au Yémen et au Vietnam, enfin pour le gouvernement français en Angola et Mozambique. J'ai aussi travaillé pour le Haut Conseil des Réfugiés, avec l'aide norvégienne, afin d'aider les réfugiés palestiniens après la guerre de 1967 et pour le Conseil mondial des Eglises en Algérie dans les années 80.

Sur l'efficacité du SCI, il faut d'abord souligner le manque de moyens : on aurait pu faire davantage avec plus de moyens. J'ai été ensuite responsable de projets de millions de dollars, alors qu'avec le SCI on comptait par milliers. De plus, l'action du SCI était trop fragmentée : les chantiers étaient de courte durée. Et même quand j'étais volontaire de longue durée, il fallait périodiquement que je travaille pour avoir de l'argent de poche, deux mois par exemple, puis trois mois comme volontaire, ce qui interrompait le cycle. Mais, compte tenu de nos modestes ressources, nous avons fait beaucoup de choses. S'il y a eu des problèmes d'organisation, c'était à cause de ce manque de continuité.

Nous étions des précurseurs du service volontaire de longue durée, en prenant en charge même nos voyages, seuls le logement et la nourriture étant assurés par l'association. Nous avons créé une solidarité, des relations amicales qui survivent après 50 ans. Nous avons appris à établir une amitié réelle, profonde et sans arrière-pensée. On s'est acceptés tels que nous étions. Mes expériences avec le SCI m'ont appris à mieux écouter les autres, m'ont fait connaître un horizon plus large.

Nelly Forget

Nelly Forget, née à Paris, appartient à une génération dont l'enfance et l'adolescence ont été marquées par la guerre. Après plusieurs chantiers en Europe de l'Ouest et de l'Est, elle a travaillé quelque temps au Secrétariat international avant de connaître son principal engagement en Algérie. Par la suite, elle a passé une grande partie de sa vie en Afrique comme conseiller en développement.

Premières expériences

Entrée au lycée en 1939, j'ai passé mon premier Bac en 1945, à Paris. Plus de la moitié de mes camarades de classe étaient juives et elles ont quitté Paris en 1942, après la rafle du Vel d'Hiv. Ma génération était donc déjà confrontée à des situations d'injustice et de violence.

J'étais fille unique et plutôt isolée et je souhaitais rencontrer d'autres jeunes. L'année qui a suivi mon Bac (après la guerre), mes parents ont voulu m'offrir un voyage en Angleterre, ce qui à l'époque était une opportunité exceptionnelle. Au grand regret de mes parents, j'ai refusé et j'ai préféré passer mes vacances avec ma grand'mère, mais j'ai promis de partir l'année suivante – loin et dans un endroit difficile.

En 1948, par le Tourisme universitaire, je suis partie pendant les vacances en Tchécoslovaquie, où, ce qui n'était pas prévu, je me suis retrouvée dans un groupe d'une centaine de Français, tous membres du Parti ou des Jeunesses communistes. C'était au lendemain de la prise du pouvoir, à Prague, par les communistes, et au moment de la rupture avec Tito et de la « chute du rideau de fer ». Mes parents sont restés sans nouvelles et on ne savait pas si je pourrais rentrer. C'était un moment difficile, mais un

lieu d'observation extraordinaire : j'ai vu comment fonctionnait le Parti communiste et, si j'avais eu une petite inclinaison de ce côté, j'en ai été guérie à tout jamais.

Mais en même temps, j'ai découvert la richesse des chantiers de jeunes. C'était un chantier dur (construction d'une voie de chemin de fer) et très important - avec deux mille jeunes encouragés à se comporter en « travailleurs de choc »; des décorations ont été décernées à la fin du chantier (j'ai eu droit à la médaille « d'argent » (du fer blanc) d'*oudarnyka*). On travaillait dur, dans des équipes nationales (des brigades) juxtaposées, qui n'étaient pas censées se mélanger. Chaque brigade nationale restait entre soi au travail, dans les dortoirs, dans les réunions et dans les loisirs organisés, si bien que l'occasion de faire connaissance de jeunes d'autres pays se limitait aux rencontres au réfectoire, en déambulant dans le camp après le travail et à de rares occasions de danser dans des lieux plus ou moins clandestins, car les danses à la mode étaient traitées de dégénérées par le régime. Danser autre chose que des danses folkloriques était une forme d'opposition politique. De jeunes Tchèques qui, eux, n'étaient pas volontaires, mais contraints de faire ce chantier expliquaient que, fils de bourgeois, ils n'avaient aucune chance d'aller à l'université et j'ai pu assister dans le camp aux examens politiques ouvrant l'accès à l'université, devant de grands portraits de Marx, Lénine et Staline.

J'ai vu également fonctionner la brigade communiste française et j'ai découvert à cette occasion la langue de bois : un jour, la Yougoslavie était décrite comme le paradis du socialisme et deux jours après Tito était devenu un crapaud venimeux (le langage de l'époque). Mes interlocuteurs trouvaient aussitôt des justifications à leurs revirements : on ne peut pas tout dire, etc... Pour moi, cette expérience a été passionnante, très négative à l'égard du Communisme, mais très positive du point de vue de la découverte du travail en commun et de la vie internationale.

Au Vercors avec le Service civil

Par le biais d'un cousin, J'ai eu connaissance l'année suivante (1949) du Service civil avec lequel j'ai fait un chantier dans la Drôme, à Vercheny (Voir aussi Emile Bernis). Dans ce village proche du maquis du Vercors, à la suite d'un déraillement de train provoqué par la Résistance, tous les hommes avaient été arrêtés en 1944 et déportés. Seuls quelques uns en étaient revenus. Le chantier n'était pas organisé à la demande du village, mais pour les Amis des Enfants de Paris, association qui, logée jusque là à Montreuil (en banlieue de Paris), y recueillait des enfants des rues, en grande difficulté. L'association venait de recevoir en cadeau la partie haute et ancienne de Vercheny, complètement abandonnée et en ruines et avait demandé au SCI d'aider à la reconstruction pour y installer les enfants venus de Montreuil. Le village avait accepté que le chantier accueille des volontaires allemands; c'était la première fois, cinq ans après la guerre, que des Allemands y venaient. Ils ont été invités par les gens du village à la fête de la fin de chantier, geste important de réconciliation.

Ce chantier n'a duré que quinze jours (à Pâques), mais j'ai été enthousiasmée. L'équipe (une vingtaine de volontaires, outre les deux Allemands, deux Anglais, un Espagnol) était française en majorité. Car, à cette époque où l'on voyageait difficilement, en « camion-stop » le plus souvent, venir de l'étranger pour deux semaines n'avait pas de sens. Mais l'équipe était très diverse par les origines, les professions, par l'âge et par l'expérience internationale que les plus anciens apportaient, ceux qui avaient fait des chantiers SCI avant la guerre et un journaliste qui avait fait la guerre d'Espagne. Le responsable de l'association avait beaucoup de charisme et avait fréquenté des milieux très marginaux qui l'avaient encouragé à s'occuper d'enfants. Plusieurs volontaires sont restés après la fin du chantier pour former le personnel permanent de ce Village d'enfants qui, en 2006 est peut-être le seul qui

subsiste de ceux qui virent le jour à l'époque. Les volontaires garçons faisaient du terrassement et les filles (les « sœurs ») lavaient, au lavoir sur la place du village, des tonnes de vêtements envoyés par l'Ambassade du Canada pour les enfants. Elles s'occupaient aussi de la cuisine pour le chantier et pour un premier groupe d'enfants qui avait rejoint le village et, de temps en temps, elles participaient aux travaux de terrassement.

Je n'ai pas le souvenir de discussions organisées, mais l'atmosphère était très différente de celle du chantier précédent : il y avait un sentiment de liberté, des rapports vrais, fraternels et une réelle amitié se sont établis entre tous les volontaires, dont certains sont restés en relation jusqu'à présent.

Dans une ferme en Angleterre

J'ai tellement aimé cette expérience que j'ai décidé d'abandonner mes études (deux ans de droit et une année d'anglais à l'université) et de m'engager comme volontaire de longue durée... au désespoir de mes parents. Je suis partie en Angleterre (dans le Lincolnshire), où j'ai travaillé six mois pour le SCI, en partie dans un chantier organisé par les Quakers, en partie dans un chantier IVSP (International Voluntary Service for Peace, la Branche britannique du SCI) où les volontaires (une vingtaine d'Anglais, Allemands, Scandinaves et Italiens, pas d'autres Français) travaillaient comme employés de ferme. L'argent qu'ils gagnaient étant utilisé pour financer les chantiers du Service civil en Inde, ils ne touchaient qu'un très modeste argent de poche. Ce n'étaient pas n'importe quels fermiers : il s'agissait d'un village d'objecteurs de conscience. Pendant la guerre, ils avaient eu en Angleterre l'autorisation de se consacrer à un travail agricole. On avait de bons rapports avec ces fermiers qui recevaient parfois les volontaires dans leurs salons aux fauteuils confortables, soirées pendant lesquelles il arrivait qu'on lise des pièces de théâtre ou des poésies. Les volontaires vivaient sous la tente (au camp Quaker) ou, au camp IVSP, dans des baraques qui avaient abrité des prisonniers allemands ou des D.P. (personnes déplacées).

Le travail était dur, en particulier le ramassage des pommes de terre. C'était pour moi une expérience générale des chantiers, où le travail physique était si dur que l'on n'avait pas envie de se lancer, le soir, dans de grandes discussions, ce qui n'empêchait pas de riches échanges interpersonnels, qui permettaient de découvrir l'autre dans sa différence et d'avoir une vive conscience de bâtir la paix au quotidien. Ce qui domine de cette époque, c'est l'impression d'avoir expérimenté la condition ouvrière au sens large (ou du moins celle des travailleurs manuels), de savoir ce que c'est que d'avoir un corps fatigué, qui laisse peu d'énergie pour des activités intellectuelles, la révolte contre les rythmes imposés par une machine. J'en suis très reconnaissante au SCI.

Après trois mois de travail agricole, j'ai été affectée à une sorte d'auberge de jeunesse à Londres, gérée par la Branche britannique du SCI. On y voyait encore certains des premiers compagnons de Pierre Cérésole (Jean Inebnit, notamment). C'était le lieu à partir duquel tous les volontaires étaient dispersés dans différents chantiers. On y trouvait aussi des hôtes payants, comme dans une pension de famille, mais ils étaient comme des amis. Il y avait du travail ménager à faire, surtout la cuisine. J'ai ainsi vu passer beaucoup de volontaires.

Au Secrétariat international

Ensuite, je suis rentrée en France, où j'ai été récupérée par le Secrétariat international du SCI, qui était à cette époque à Paris (rue Guy de la Brosse). Il était tenu par Willy Begert et par sa femme Dora, elle

anglaise, lui suisse alémanique qui avaient l'un et l'autre une longue expérience des chantiers . J'avais beaucoup d'admiration pour eux. Ils avaient presque une génération de plus que moi, mais ils avaient des rapports très égalitaires et j'ai beaucoup appris d'eux. Le Secrétariat international disposait de moyens très modestes : une seule pièce où les trois travaillaient ensemble et recevaient les visiteurs, deux vieilles machines à écrire, une ronéo. Mais l'organisation du travail était rigoureuse et l'esprit civiliste s'appliquait au partage des tâches. Willy pouvait un jour présider avec autorité une réunion internationale et, le lendemain, faire tourner la ronéo.

J'ai ainsi travaillé avec eux pendant plus d'un an. Je faisais du secrétariat, j'avais à connaître toutes les activités du SCI et je rencontrais beaucoup de gens. De temps en temps, j'étais chargée d'organiser des chantiers, par exemple pour la toute jeune Association des Paralysés de France. Je me souviens notamment de l'arrivée des volontaires américains et de la découverte que cela représentait pour moi : ils avaient des préoccupations tellement éloignées de celles des Européens et un style de vie qui semblait appartenir à un autre univers. Ils semblaient avoir été si bien préparés à respecter l'environnement européen (qui devait leur paraître tout aussi étrange) et ils s'imposaient une réserve telle que les rapports manquaient de spontanéité. Ils restaient très discrets sur leurs propres engagements. Pourtant certains étaient impliqués dans la lutte pour les droits civiques des Noirs. Parmi eux, il y avait précisément un Afro-Américain, Jim ; ils étaient allés danser tous ensemble le 14 juillet et c'était à l'époque une expérience extraordinaire pour un Noir qui venait du Sud des Etats-Unis de pouvoir vivre avec des Blancs. C'était aussi la première fois que j'ai rencontré des volontaires algériens.

Le Secrétariat international entretenait des rapports suivis à l'Unesco avec le service chargé des relations avec les organisations de jeunesse. Willy Begert dont la compétence était largement reconnue, était souvent appelé à présider les réunions de coordination entre ces organisations. Il était très apprécié et a travaillé ensuite sous l'égide de l'Unesco. La situation matérielle du Secrétariat international était certes modeste, mais on y trouvait une grande richesse humaine.

L'aide aux personnes déplacées

Mon volontariat s'est prolongé, pendant six mois, à Donaueschingen en Allemagne, en Forêt Noire où avait lieu un chantier de très longue durée. C'était aussi un chantier très intéressant, qui permettait de voir un autre aspect des problèmes de l'Europe, car on y avait installé des personnes déplacées : les minorités allemandes expulsées de Tchécoslovaquie, ou d'ailleurs en Europe centrale. Il y avait au total 10 millions de personnes expulsées de chez elles depuis 1945. C'était un drame terrible, dont on a peu parlé ; elles ne comprenaient même pas l'allemand que parlaient les autres Allemands. D'abord regroupées au Schleswig-Holstein, elles avaient ensuite été réparties, certaines d'entre elles à Donaueschingen, temporairement dans un camp, en attendant que les hommes qui étaient payés pour cela, aient construit leur maison. Le Préfet allemand, Robert Lienhardt, avait demandé que le SCI partage la vie et le travail de ces personnes déplacées.

Les Civilistes vivaient donc dans des baraques à l'intérieur du camp . Mais les contacts y étaient très limités, surtout pendant l'hiver où les gens restaient enfermés chez eux. Quelques volontaires de langue allemande allaient visiter des familles, mais je ne parlais pas l'allemand, j'avais seulement appris le vocabulaire de base pour faire les courses et surtout pour le travail du bâtiment. C'est sur le chantier et avec les hommes que les rapports étaient quotidiens, puisque les civilistes travaillaient en équipe avec les ouvriers du chantier. J'ai ainsi été « l'aide-maçon » d'un certain Karl avec qui j'ai

fabriqué des escaliers. Les civilistes entretenaient aussi quelques rares relations avec le Préfet, avec des familles de la ville (l'une d'entre elles les recevait presque chaque semaine), avec quelques soldats français aussi, car Donaueschingen était en zone d'occupation française. J'étais responsable (*head sister*) et comme j'étais française, c'était moi qui avait des relations avec les autorités. Je me souviens d'être allée demander à un officier qu'il autorise des soldats à venir au camp: « Ne les faites pas trop boire! » il s'imaginait que c'était un bordel ! Un gendarme m'avait dit un jour : « Mais vous êtes une sainte pour travailler pour les Allemands ! ».

Les volontaires étaient tous de longue durée. Le travail était très dur ; c'était l'hiver et il faisait extrêmement froid : l'eau était parfois gelée dans les chambres le matin. Il y avait très peu de filles. Elles travaillaient sur le chantier tout en s'occupant de la cuisine et des tâches ménagères. Tous les midis, elles allaient, les marmites dans les sacs à dos, apporter un repas chaud à ceux du chantier.. Chaque semaine il fallait laver à la main une dizaine de draps de grosse toile et les rincer avec une eau à trois ou quatre degrés ; à tour de rôle, un garçon venait aider qui constatait toujours que la buanderie, c'était plus dur que de travailler au bâtiment.

C'est dans ce chantier que j'ai reçu une lettre m'offrant d'être responsable de la nouvelle branche algérienne du SCI.. J'ai commencé par refuser : cela faisait deux ans que j'étais volontaire et j'avais plutôt une attirance pour les pays scandinaves. Une volontaire finlandaise connue sur le chantier en Angleterre m'avait trouvé une place comme professeur de français en Finlande, ce qui me plaisait bien et devait commencer bientôt.

Un virage capital : l'engagement en Algérie

Je me souviens très bien du moment où j'ai changé de décision, avec l'intuition que c'était un virage capital – et ça l'a bien été, puisque l'Algérie a marqué toute ma vie. Je recevais alors *Le Monde hebdomadaire* et j'y ai lu un reportage sur une grève générale à Barcelone, la première depuis l'installation du franquisme. J'avais d'abord dit non à la demande de Pierre, parce que j'étais engagée en Finlande et parce que je me demandais ce que j'irais faire là-bas dans ce pays colonial qu'était l'Algérie. Et tout d'un coup, en lisant les nouvelles de cette grève, je me suis dit : « Les choses peuvent changer. Il y a des événements qui peuvent faire évoluer une situation, même dans un régime totalitaire sous la mainmise de Franco ». Tout d'un coup, cet acte de liberté qu'était une grève m'a bouleversée et je me suis dit : « Je pars en Algérie ». A cause de cette grève. Et voilà, je suis partie en Algérie quelques semaines plus tard.

Cinquante cinq ans après, l'Algérie reste un point fort. A la fois une accroche et une casserole qu'on traîne derrière soi. Je suis donc partie, en mai 1951. J'ai été accueillie à la descente du bateau par un Algérien, Kader (qui est resté un bon copain) et Paul, un pied noir (qui a aussi été un excellent ami). Un accueil à l'image de ce groupe avec lequel je venais travailler. On m'a amenée au « Siège » du Service civil : un petit local dans une rue en escalier ; un bureau qui accueillait aussi les réunions et une mezzanine qui servait de chambre. Mais je n'y ai pas logé longtemps, car j'ai été hébergée chez plusieurs amis civilistes (environ quinze déménagements en un an et demi).

Avec Pierre Martin qui partait travailler dans le Sud, nous nous sommes vus juste le temps de faire la liaison. La branche algérienne du SCI comportait plusieurs groupes régionaux que Pierre m'a fait connaître, mais avec lesquels j'ai eu peu de relations autres qu'administratives . Dans le groupe d'Alger, le plus important, mais qui ne comptait qu'un tout petit noyau d'actifs, il y avait des Français -

de France et d'Algérie - en majorité des hommes, cadres moyens, qui avaient fait l'expérience de la guerre, donc âgés de trente à quarante ans, ou plus. Pas d'étudiant, pas de jeune (du moins à cette date, car quelques années plus tard, grâce à la dynamique enclenchée par les chantiers en bidonvilles, il y en eut). A l'inverse, les Algériens (on disait alors les Français musulmans) étaient presque tous étudiants, voire lycéens. Il y avait aussi quelques Algériennes, peu, mais il y en avait. Ces jeunes Algériens ne cachaient pas leurs ardeurs nationalistes et dénonçaient les méfaits du colonialisme (massacres du 8 mai 1945, truquage des élections, détournement du statut de 1947), mais ils étaient en même temps séduits par l'internationalisme du mouvement, heureux de l'ouverture sur le monde et désireux de dialoguer. La mixité du SCI où Algériens et Français, garçons et filles travaillaient ensemble et se reconnaissaient solidaires dans un projet commun, constituait une rareté, un défi, et même un scandale pour beaucoup. Les Européens et les Algériens qui se fréquentaient de manière amicale et fraternelle étaient une infime minorité. Chaque famille européenne avait sa « fatma » ou son jardinier, mais les relations amicales n'existaient pas.

Très vite, j'ai été mise en demeure de faire des choix ; par d'autres biais, j'avais rencontré des Français qui m'avaient fait savoir qu'« on ne fréquente pas les bicots ». Il fallait choisir. J'ai dit : « Mon choix est fait » « On avait beaucoup de sorties en commun au Service civil et de réceptions chez les uns et les autres ; la vie, sur ce plan là, était très riche. Je me souviens d'une fois, où Willy Begert était de passage à Alger et où nous étions sortis avec un ami algérien. On rentrait tous les trois à pied. Nous avons été cernés par une patrouille de police, les matraques levées, les deux hommes, les mains en l'air, ont été fouillés au corps !!! On nous a demandé nos papiers, qu'est-ce que nous faisons et on m'a dit: « Une jeune fille française ne sort pas avec un bicot ». En Kabylie, les villageois, voyant des Européens travailler dur sur un chantier du SCI avec des Arabes, ne pouvaient pas croire qu'ils étaient volontaires et étaient persuadés qu'ils étaient en fait des prisonniers.

J'ai tout de suite été sur un chantier que Pierre Martin avait organisé en Kabylie avant son départ. Ce chantier, qui était assez international, a duré trois mois et était très dur. Les volontaires étaient coupés de tout, à trois heures de marche du premier car, avec très peu de possibilités de ravitaillement. C'était dans une mission protestante, où il y avait une adduction d'eau à faire pour alimenter le dispensaire que tenait la mission. Par la suite, le SCI n'a pas repris ce genre de chantier, car les missionnaires exigeaient que les gens passent par un enseignement religieux avant d'être accueillis au dispensaire et ce n'était sûrement pas la meilleure introduction pour être admis dans la société algérienne.

Le SCI précurseur des Centres sociaux

Jusqu'alors le travail du SCI avait été concentré en Kabylie. Pierre Martin m'avait recommandé de trouver une implantation en zone urbaine, où il y avait de grands besoins et pour y faire un travail plus visible. Un soir, j'ai dîné à la Robertsau, le foyer des étudiants musulmans que je devais beaucoup fréquenter par la suite, avec le directeur et deux religieux (Petits Frères de Jésus) qu'il connaissait. Nous n'avons pas tellement noué de relations ce soir, mais ils m'ont orientée vers Marie-Renée Chéné⁴², qui travaillait toute seule au bidonville de Berardi-Boubcila, dans la banlieue est d'Alger. L'un des frères m'a dit : 'C'est une fille un peu folle, mais elle fait du bon boulot'. Et voilà, tout est parti de là .

⁴² Dans sa biographie de Germaine Tillion, Jean Lacouture écrit que « Marie-Renée déploie à Berardi, depuis octobre 1950, une intense énergie et un vrai talent d'infirmière et d'éducatrice dans un invraisemblable gourbi où sont dispensés soins et équipements d'éducation de base » (*Le témoignage est un combat*, Seuil, 2000.

Je suis donc allée voir cette fameuse Marie-Renée. Et, pour montrer les conditions de travail à l'époque : il y avait à peu près 17 kilomètres pour aller à Bérardi-Boubcila depuis le centre d'Alger et je n'avais pas l'argent pour payer l'aller-retour en bus, seulement pour un trajet. Alors j'ai fait l'aller à pied (c'était en plein été), pensant que je serais fatiguée pour revenir. Voilà comment travaillait la Secrétaire de la branche du SCI... J'ai découvert le minable dispensaire, dans deux petites pièces, où Marie-Renée travaillait seule.

C'était une assistante sociale, très engagée religieusement, mais laïque, au service de la paroisse d'Hussein Dey, qui l'avait envoyée dans cet endroit, où elle travaillait presque sans rémunération. Elle avait pour seul soutien de la part du centre de santé municipal une camionnette qui l'emmenait deux fois par semaine pour soigner les gens. C'était une personnalité extraordinaire. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui avait une compassion aussi active à l'égard des gens ; c'était ses entrailles qui frémissaient à leurs souffrances. Elle n'était pas organisatrice à proprement parler⁴³ et elle n'aimait pas les structures institutionnelles, mais elle fonçait dans le travail et elle entraînait par son exemple ceux qui l'entouraient. Elle m'a plutôt mal reçue en me disant : « Je n'ai besoin de personne, que venez-vous faire ici ? Je n'ai pas besoin de gens qui viennent regarder ou parler de la misère ». Je lui ai répondu : « Mais justement, notre devise, c'est ' Pas de paroles, des actes ' ». Ça lui a plu et on a commencé à travailler ensemble.

J'ai commencé à aller régulièrement au bidonville. Je servais de « videuse » : mon travail consistait à m'arc-bouter sur la porte, pour empêcher les gens d'envahir la salle de soins. Ensuite, moi qui suis tout sauf une bonne couturière, j'ai donné des cours de couture aux petites filles. Puis une volontaire, qui était chef de laboratoire à l'hôpital⁴⁴ est venue et d'autres encore. On a décidé alors d'organiser un chantier de filles autour de cette activité : développer les soins et les cours aux fillettes. En septembre 1951, les premières volontaires sont arrivées : d'abord des Norvégiennes, rapatriées sanitaires au bout de quinze jours, une Américaine et une Anglaise, rapatriées sanitaires au bout d'un mois. Elles tombaient comme des mouches, parce que le bidonville était un lieu de grande misère, de saleté et de maladie et ces volontaires étaient probablement moins immunisées que les Françaises. Ensuite, deux infirmières suisses sont arrivées : Rachel Jacquet et Gabrielle Uzzielli. Elles venaient du Borinage belge, où elles avaient travaillé dans de dures conditions et c'est avec elles que le chantier s'est vraiment stabilisé. Mais Rachel Jacquet devait mourir d'épuisement peu après son retour en Suisse ; elle n'avait pas voulu se nourrir davantage que les enfants dont elle s'occupait.

Parallèlement à l'action des volontaires féminines qui ont amplifié et pérennisé le travail éducatif – Rachel a ouvert une école permanente pour les filles – les garçons du SCI ont construit des baraques pour abriter ces écoles – celle pour les filles, et, plus tard, celle pour les garçons où Simone Chaumet a enseigné ; ils ont aménagé la voirie, créé des caniveaux, des escaliers dans les rues en pente. Là, ça a été extraordinaire parce qu'autour de ce chantier de Bérardi s'est amorcée une collaboration avec plusieurs organisations. Des étudiants de La Robertsau (foyer d'étudiants musulmans) , ou de l'Asso (catholique) quelques étudiantes aussi sont venus en renfort, la Ligue de l'Enseignement a projeté des films, les CEMEA ont envoyé des moniteurs. Ce chantier du Service civil autour de Marie-Renée est

⁴³ Contrairement à ce que suggère Jean Lacouture, qui consacre par ailleurs des pages particulièrement élogieuses à Marie-Renée Chéné et à son action.

⁴⁴ Il s'agit de Madeleine Allinne, qui a laissé un journal très émouvant sur la vie à Alger en 1962, où sont évoqués plusieurs épisodes et personnalités citées ici (*Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, n° 26, 1992).

devenu un pôle d'attraction pour les jeunes qui avaient envie de faire quelque chose et peu à peu les activités ont pris de l'ampleur : après l'école de filles, l'école de garçons, des cours d'alphabétisation, un Secrétariat social (installé dans une carcasse d'ambulance), un dispensaire mieux doté en personnel médical, un comité de quartier, une enquête approfondie sur les conditions de vie, l'amélioration de la voirie et de la signalétique.

L'Association de la Jeunesse algérienne pour l'Action sociale a vu le jour en 1952 et s'est impliquée dans les actions menées à Bérardi-Boubsila. Il y a donc eu des retombées structurelles importantes (ce qui n'a pas duré longtemps puisque la guerre est venue) ; pour la première fois, des mouvements (et pas seulement des individus) représentant la jeunesse algérienne et française se retrouvaient dans une action commune et c'était autour de l'action amorcée par le Service civil. Non seulement cette effervescence prouvait qu'il y avait une attente – même si c'était de la part d'un petit nombre de gens – et une réponse possible de tous ces jeunes d'horizons divers, mais il y a eu aussi un prolongement à travers les Centres sociaux. créés en 1955, à l'initiative de Germaine Tillion.

Avec Germaine Tillion

Après une mission officielle d'enquête en Algérie pour laquelle elle était toute désignée par ses travaux d'ethnologue avant guerre dans ce pays, Germaine Tillion était entrée en février 1955 au Cabinet du Gouverneur général Soustelle pour mettre en place une action socio-éducative qui allait devenir le Service des Centres sociaux. Riche de son expérience de sept ans dans les Aurès, elle avait déjà longuement réfléchi aux moyens de défendre les populations « contre les méchancetés de la nature et les malices du commerce et des administrations ». Mais, fidèle à sa pratique d'ethnologue, elle avait tenu à rencontrer des gens du terrain et parmi eux, Marie-Renée Chéné qui, selon Jean Lacouture, l'avait accueillie au départ « avec la méfiance que cette femme d'action et de terrain vouait à tout ce qui avait un caractère officiel. Mais elle sait convaincre la pionnière. Très vite, l'entente entre elles se mue en amitié. ».

Ce qui avait été réalisé à Bérardi-Boubsila a servi en partie de prototype aux Centres sociaux urbains, et de terrain de formation pour le personnel de ce nouveau service dans lequel ont été incorporés plusieurs civilistes. Il y a une continuité dans un esprit de travail, dans les actions et dans les personnes, au point que j'ai parfois des difficultés à faire le partage entre les deux expériences. C'est d'ailleurs probablement une impression identique qu'ont gardée les anciens instituteurs du bled, ou les instructeurs de l'éducation populaire, chacun apportant et retrouvant au Service des Centres Sociaux le meilleur de son héritage. L'action du SCI a laissé d'autres traces : l'Entr'aide populaire familiale créée en 1950 pour fournir une référence juridique à l'action sociale de Marie-Renée, dans le bidonville de Bérardi-Boubcila, existe toujours dans l'Algérie de 2006 où elle sert de structure d'accueil à plusieurs centres pour les handicapés mentaux.

Très vite après mon arrivée en Algérie, j'ai pris conscience que je n'étais pas à ma place comme responsable de la branche algérienne : je pensais que dans le contexte de l'époque cette fonction devait être assurée par un Algérien. J'ai écrit une lettre à Hélène Monastier, qui avait été l'une des premières volontaires du SCI et était Présidente du Comité international, en lui disant qu'il y avait un travail très intéressant à faire, mais que ce n'était pas à un(e) Européen(ne) d'en être responsable et je proposais de me faire remplacer par Mohamed Sahnoun, alors étudiant (voir ci-dessus), parmi ceux qui étaient actifs dans la branche algérienne. C'est ce qui a été fait.

Une fois ma succession assurée, je suis encore restée un an en Algérie, toujours impliquée dans les projets du SCI, tout en ayant un poste à l'université pour gagner ma vie. (J'ai participé à la préparation d'un Congrès international de Géologie). Je continuais à être présente à Berardi ; Marie-Renée qui était devenue une très grande amie, m'a dit que j'étais douée pour faire du service social, et que je ne devais pas en rester au bénévolat-amateur, mais obtenir un diplôme professionnel. Je suis donc repartie en France pour reprendre des études d'assistante sociale. Trois ans plus tard, dès mon diplôme passé, je suis retournée en Algérie et me suis jetée à corps perdu dans l'aventure des Centres sociaux, avec plusieurs amis du Service civil. Mais trop investie dans cette entreprise, j'ai cessé de m'occuper de celui-ci.

Des destins tragiques

Emil Tanner avait succédé à Mohamed Sahnoun comme responsable du SCI. C'était déjà la guerre, et dès le début, le Service civil a été mis en veilleuse et surveillé. Mais les solidarités entre les personnes sont restées ; l'activité s'est arrêtée, mais la réalité des liens s'est maintenue. Lorsque des gens du Service civil ont été arrêtés, ce sont d'autres Civilistes qui, à leurs risques et périls, se sont occupés d'eux et de leur famille, sillonnant l'Algérie pour tenter de retrouver dans des camps ceux qui avaient disparu, apportant des colis aux prisonniers. La branche algérienne a été soutenue efficacement pendant cette période par le Secrétariat international, qui a organisé une action pour réunir de l'argent pour aider les civilistes arrêtés, notamment en leur procurant des avocats (voir Dorothy Guiborat, chapitre 2).

On ne peut achever ce récit sans évoquer brièvement les événements tragiques qui appartiennent à l'Histoire et ont touché le Service civil du fait de la guerre d'Indépendance. Il s'agit d'abord d'un couple de volontaires du SCI : Emil Tanner et Simone Chaumet . Simone, à la suite de chantiers, était restée plus d'un an dans deux villages de Kabylie pour y faire l'école aux enfants. Puis, après une passage à Bérardi, elle s'était installée avec Emil dans une grande banlieue d'Alger, où elle avait à nouveau ouvert une petite école. Emil, qui avait été un temps Secrétaire de la branche algérienne, formait, de son côté, des apprentis. Les voisins venaient demander de l'aide pour écrire et pour des soins, la maison était ouverte à toute heure et la voiture servait d'ambulance. Le 25 mai 1962, ils étaient enlevés et n'ont jamais été retrouvés ⁴⁵. Ce sont donc, avec Rachel Jacquet, trois disparitions directement liées à l'action du SCI.

*Mieux connu est le destin des Centres sociaux, qui eurent d'abord à subir les persécutions des autorités françaises : en 1957, plusieurs de ses membres, dont Nelly, étaient arrêtés et torturés (voir Mohamed Sahnoun). Et cela s'est reproduit en 1959. Nelly : Le fait, comme pour le Service civil, d'avoir des équipes mixtes, qui fonctionnaient harmonieusement à une époque où tout le monde se tirait dessus, en bonne intelligence avec les populations locales, et sans être protégées par l'armée, était en soi suspect et voulait dire qu'on était nécessairement impliqués dans une relation 'coupable'. On faisait ce que les autres ne faisaient pas, sans protection militaire et on prouvait qu'il était possible de faire bouger les choses et de remettre en cause le *statu quo*. Et cela, c'était inacceptable.⁴⁶ Car tous les projets de réforme en Algérie avaient échoué parce qu'on ne voulait pas que les choses changent.*

⁴⁵ Madeleine Allinne, op.cit.

⁴⁶ Germaine Tillion s'exprimait à peu près de la même manière en dénonçant une opération « visant un Service de l'Education nationale, fidèle aux traditions républicaines de la France, et refusant de participer à la 'mise en condition' de la population algérienne ». Article de *Démocratie 60* cité par Jean Lacouture.

Ce qui était clairement reproché aux Centres sociaux était sans doute déjà reproché au Service civil, mais les Centres sociaux avaient une beaucoup plus grande surface et étaient un service officiel de l'Etat. .

En mars 1962, quelques jours avant le cessez-le-feu, six responsables des Centres sociaux étaient assassinés au cours d'une réunion de service par des fanatiques de l'Algérie française. Le plus notable d'entre eux, l'écrivain kabyle Mouloud Feraoun, avait été un sympathisant du SCI, lorsqu'il était instituteur à proximité de l'un des premiers chantiers. A noter à ce propos qu'Albert Camus avait également apporté son soutien à l'action du SCI⁴⁷.

A son retour en France, j'ai travaillé avec l'équipe de sociologie de Chombart de Lauwe. Puis – ironie du sort, peu de temps après ma détention – je me suis retrouvée au Cabinet du ministre de l'Education nationale, auprès de Germaine Tillion, qui y était en charge des questions algériennes.

Marquée par l'expérience algérienne

Par la suite, j'ai occupé divers postes de conseiller technique en Afrique au titre de l'Unesco, d'abord au Sénégal. Dans ce pays, peu après l'Indépendance, j'ai fait avec enthousiasme un vrai travail de militant, ce qui était plutôt rare dans ce genre de mission. Il s'agissait à nouveau de faire en sorte que les populations locales prennent leur destin en main, donc de faire bouger les choses, ce qui n'a pas manqué de susciter des oppositions. Dans la suite de sa vie professionnelle, je me suis occupée de formation des travailleurs sociaux, en particulier pour le Tiers Monde, mais j'ai toujours rencontré la même résistance au changement et aux orientations qui avaient marqué mes précédentes expériences et auxquelles j'étais restée fidèle.

La plupart des amitiés que j'ai nouées datent de mon expérience algérienne, qui a beaucoup marqué tous ceux qui y ont participé. Une sorte d'intimité nous unit, indépendamment des années qui les séparent et des différences entre leurs trajectoires personnelles. Il n'y a pas eu de fossé qui se soit creusé, pas de trajectoire qui ait dévié. Pour terminer, je peux citer une lettre d'un camarade algérien, qui a occupé des situations prestigieuses. Il écrit à propos de Marie-Renée Chéné, qu'il aurait voulu revoir 30 ans plus tard : «J'aimerais simplement pouvoir lui dire que malgré un quart de siècle de cavalcades ininterrompues et désordonnées, elle a représenté dans ma vie, à un moment d'exaltation confuse et violente, l'incarnation de quelque chose d'insoupçonné et d'essentiel qui a été pour moi déterminant dans ma manière de construire et de mener une vie qui s'est voulu utile. Son souvenir a été un repère constamment présent et - c'est banal, mais c'est comme cela - lumineux et chaud »..

2.2 Le SCI pionnier de la reconstruction

Jean-Pierre Petit

Jean-Pierre Petit, jeune Français également marqué par la guerre, a eu plusieurs expériences de chantiers en Allemagne, avant de rejoindre le SCI comme coordinateur du grand chantier de Tlemcen en Algérie après l'Indépendance, puis de l'ensemble des activités au Maghreb. Volontaire et

⁴⁷ J.P. Petit, *Origines des relations du SCI avec les associations du Maghreb* (1947-1974), SCI, 2001.

responsable au SCI pendant toute sa vie, il continue à contribuer à la formation des bénévoles après sa retraite.

Un autre regard sur l'Allemagne

Ma première expérience du SCI se situe dans le contexte de l'après-guerre. J'ai été assez choqué parce que mon père, fonctionnaire à la Préfecture, a failli être fusillé par les Allemands lorsque j'avais 14 ans. Il ne s'est finalement rien passé, mais ça m'avait marqué et je haïssais les Allemands (par ailleurs, la maison familiale avait été détruite par un bombardement). Quelques années plus tard, j'ai voulu avoir le courage d'aller en Allemagne pour voir la réalité du pays. J'ai pris contact avec un Bureau d'Information, ancêtre du l'Office franco-allemand de la Jeunesse. Je suis allé à Offenburg, où l'on faisait des sortes de chantiers : une équipe de jeunes Français avec des Allemands qui venaient d'être chassés de la partie de la Pologne antérieurement annexée par l'Allemagne (ligne Oder-Neisse). Ils étaient dans des baraquements à Hambourg,

C'était en été 1955. Deux choses m'ont frappé : on fréquentait des dockers, car c'était leur quartier. Et ils nous ont dit beaucoup de bien de Hitler. C'était une surprise, parce que c'étaient de braves types, chez qui on était invités à manger. Nous avons un peu mieux compris comment Hitler avait pu avoir une telle emprise sur la population allemande, chez des gens qui n'étaient pas méchants.

Mais ce premier chantier était trop court et j'avais envie d'en faire plus. Je suis allé voir Etienne Reclus au SCI et il m'a envoyé faire un autre chantier. Ce qui m'a amené, ce n'était pas une recherche fondamentale sur les objectifs du SCI ; j'avais envie d'aller en Allemagne pour des raisons personnelles. Le chantier était à Mannheim et durait trois semaines, avec une majorité de volontaires allemands ; il s'agissait de construire un jardin d'enfants pour les ouvriers de Volkswagen, ce qui n'était pas dur. Nous avons été très bien reçus et invités par la ville plusieurs fois dans la grande salle des concerts.

C'était pour moi un nouveau regard sur l'Allemagne. Je me souviens d'avoir vu à Mannheim le monument aux morts de la Première Guerre, d'avoir été impressionné par le nombre de noms y figurant et d'avoir pensé : nous avons les mêmes en France. J'ai été touché et frappé par l'absurdité de la guerre. J'ai aussi découvert quelques raisons qui pouvaient expliquer l'attrait de Hitler : les gens étaient contents d'avoir eu un emploi, un logement et pensaient que c'était grâce lui. Pourtant, ils devaient tout savoir sur ce qu'Hitler avait fait. Tout cela faisait réfléchir et il y avait des discussions

Premiers contacts avec les Algériens

Ensuite, il y a eu un trou de plusieurs années (1955 à 1959) dans mon engagement avec le SCI. J'ai commencé à travailler, en dehors du SCI avec la CIMADE, sur les projets concernant les Algériens condamnés dans la Région parisienne (certains pour appartenance au FLN), qui étaient interdits de séjour dans le département et envoyés systématiquement en province. La CIMADE m'a demandé de remplacer dans le bassin du Creusot pendant un an un prêtre qui accueillait ces Algériens. Le prêtre m'a présenté un Algérien, responsable CFTC de Schneider au Creusot et (je m'en suis aperçu ensuite) également le responsable du FLN pour le secteur. Je me suis donc trouvé avec le FLN. Avec eux, nous avons reçu des gens envoyés par la CIMADE qui étaient interdits de séjour dans la région parisienne et on les plaçait chez Schneider grâce à ces Algériens. J'étais volontaire. Je suivais également d'anciens mineurs de la région (Montchanin).

Schneider était la seule entreprise qui marchait encore. Il y avait une misère épouvantable chez les Algériens ; nous leur donnions des paniers de nourriture paroissiaux, car certains n'avaient rien à manger. J'ai ainsi travaillé un an et, simultanément, avec le SCI, j'ai été chargé par le Comité de garder le contact avec Monique Hervo au bidonville de Nanterre. C'était en 1958-59 ; j'allais tous les mois à Nanterre voir Monique. Nous étions libres d'avoir des relations avec le FLN à titre personnel, mais non au nom du SCI. Il y avait des réticences de la branche française, mais nous étions soutenus par le président, Henri Roser.

C'est à partir de là que mon travail au SCI a commencé, car Ralph Hegnauer, Secrétaire international était au courant de cette situation. Et quand, à l'Indépendance en 1962, il a fallu envoyer un délégué en Algérie dans la région de Tlemcen, c'est à moi que le SCI s'est adressé. Je suis arrivé fin août 1962. J'avais donc connu beaucoup d'Algériens, mais ceux que j'avais connus en France et ceux que je rencontrais en Algérie étaient différents : comportement, attitudes politiques, famille. En travaillant beaucoup avec les Algériens en France, il m'est souvent arrivé, lorsque j'allais voir des familles, de passer après le collecteur de fonds du FLN. Je faisais semblant de ne rien voir, mais les familles parlaient volontiers et je n'en ai connu aucune qui ait versé de gaieté de cœur au FLN. Elles étaient pauvres et leurs sentiments vis-à-vis du FLN étaient beaucoup plus mitigés qu'en Algérie.

Pionniers de la reconstruction de l'Algérie

Le Préfet de Tlemcen avait hérité d'une situation très difficile parce que plus de 20 000 personnes de sa circonscription avaient été chassées par l'Armée française au Maroc après avoir détruit leurs villages, puisque c'était des villages frontaliers et qu'elle ne voulait plus d'habitants à moins d'environ 8 kilomètres de la frontière. Tout avait été rasé et les gens avaient le choix entre être chassés au Maroc et vivre dans des baraquements, où l'on mettait des gens d'origine différente, alors que le sentiment tribal était très fort et que ça se passait mal quand on mélangeait les tribus. Mais on peut penser que la France l'avait fait exprès, pour casser les structures. Ceux qui étaient au Maroc vivaient dans des camps près de la frontière et avaient été pris en charge pendant plusieurs années par le SCI : fournir des tentes, loger, nourrir, apporter l'aide médicale, etc... Mais les volontaires qui avaient fait ce travail étaient usés ; il a fallu les remplacer par une nouvelle équipe qui, sous les ordres du préfet de Tlemcen, était chargée d'assurer le retour de ces populations en Algérie.

Il a d'abord fallu trouver des tentes pour ces quelque 20 000 personnes, les nourrir avec les enfants, leur donner des chaussures, trouver des semences et des moutons pour qu'elles puissent reprendre une activité agricole, etc... Le préfet a divisé la préfecture en trois morceaux : le Nord était confié aux Mennonites américains, le SCI était responsable de la Sous-préfecture de Sebdo jusqu'en désert, une grande superficie, une autre association était chargée du troisième secteur. Il y avait 150 volontaires du SCI : des enseignants, 3 médecins, des sages femmes et des infirmières (on avait la charge entière de la santé) et une quarantaine de volontaires en maçonnerie et charpente pour la reconstruction de 45 maisons qui avaient été rasées par l'armée française. Il y avait des Algériens salariés pour conduire les véhicules. Et les villages qui allaient bénéficier des constructions envoyaient chaque jour 40 hommes pour travailler sur le chantier de construction avec les bénévoles internationaux. Et beaucoup d'autres venaient donner un coup de main ou voir le chantier.

On était 75 à Tlemcen, dont une cinquantaine vivait dans d'anciens baraquements militaires français à Khémis. Je n'y ai pas vécu, mais j'y allais trois fois par semaine. Nous faisions le ravitaillement avec

une Land-Rover. Les autres jours, je visitais les autres postes, où se trouvaient des instituteurs et des infirmiers dans toute la région. Une quarantaine de volontaires reconstruisaient un village.

C'était à 1.500 mètres, il faisait très froid, en hiver il y avait de la neige. On avait de petits poêles à bois, il n'y avait qu'un point d'eau ; les volontaires ont vraiment souffert, mais ils s'en sont sortis (hépatites virales, typhoïde, accident de voiture). Après mon départ, un volontaire a été tué par un toit au cours d'une tempête. Autrement dit, la vie était très difficile, les conditions très dures : tous les ponts avaient sauté, il fallait passer les rivières dans l'oued, il n'y avait pas de téléphone, toutes les lignes avaient sauté. Quand nous sommes arrivés, on dormait évidemment en dortoir et l'on n'avait pas assez de matelas donc on couchait en travers sur les matelas. C'est Ralph Hegnauer, qui avait l'habitude, qui nous a montré comment faire. Par la suite, on a eu un peu plus de moyens et on a pu vivre un peu plus correctement. Avec un Anglais, on couchait sur la terrasse, même si on avait froid l'hiver et trop chaud l'été, mais c'était super. Il n'y avait de douches nulle part ; on se lavait dans des seaux avec l'eau du puits ou de la source dans les villages ou avec des robinets à Tlemcen (aujourd'hui, sur un chantier sans douche, les volontaires partiraient). Il restait un médecin (celui du SCI) pour tout le secteur, soit la moitié d'un département français, plusieurs dizaines de milliers de personnes.

Pour Tlemcen, je n'ai été délégué que jusqu'à 1963. Mais le projet a duré jusqu'à 1966 et après mon départ, il y a eu quatre autres délégués, plusieurs responsables suisses et Roger Briottet. Ils ont achevé le village et tous les postes occupés par des volontaires du SCI ont été repris par des Algériens. Il ne fallait pas que la population se retrouve sans rien, mais le Préfet a tenu parole et Ralph est venu régulièrement s'assurer qu'il en était bien ainsi.

Si l'on fait le bilan de ce chantier, la situation de cette région était tellement catastrophique que l'on peut dire que le SCI a sauvé des centaines de vies, par la lutte contre la malnutrition et la tuberculose, les vaccinations et un service minimum à l'hôpital. Les relations avec la population étaient excellentes. Je n'y suis jamais retourné ; j'ai fait autre chose. J'ai été nommé délégué des relations avec le Maghreb. Je suis allé au Maroc où nous avons démarré des activités et en 1966 en Tunisie où j'ai retrouvé Idy Hegnauer et où j'ai été délégué de SCI. J'y allais régulièrement pour un projet concernant les handicapés mentaux.

Parmi les missions que m'avait confiées Ralph Hegnauer, il y avait aussi à reprendre contact avec Mohamed Sahnoun, qui avait été le dernier Secrétaire algérien de la branche algérienne et avait été emprisonné par les Autorités françaises. Je l'ai rencontré avant qu'il ne parte aux Nations Unies, où il avait été envoyé pour préparer l'arrivée de la Délégation algérienne aux Nations Unies. Il m'a dit : « Il n'est pas question de re-démarrer une branche algérienne dans le contexte actuel de l'Algérie ». Il pensait que l'Algérie venant de conquérir son indépendance, forcément avec une connotation nationaliste, elle n'était pas prête à accueillir un organisme international. Et si le nouveau chantier était organisé par le SCI, c'était en tant qu'organisation étrangère et il ne s'agissait pas de la branche algérienne d'une organisation internationale. Je l'ai regretté, parce qu'il y avait tout un noyau d'anciens volontaires qui, souhaitaient, eux, re-démarrer une branche algérienne, mais cela n'a pas été possible.

Trois anciens du SCI avaient été exécutés pendant la guerre et deux autres longuement emprisonnés par les Autorités françaises. D'autres étaient usés et sont rentrés en France au bout de peu de temps après l'Indépendance. Malgré tout, il y a eu deux chantiers organisés par les anciens à la fin de 1962.

En 1967, on a cherché un partenaire algérien avec qui on pourrait travailler, sur le modèle de ce qu'on avait fait au Maroc. On a trouvé une association en train de démarrer, avec les Compagnons Bâtisseurs, qui étaient eux-mêmes dans le sillage des Secrétariats sociaux d'Algérie, créés par un jésuite, qui avaient créé des maisons familiales rurales. C'est dans le cadre de la Fédération algérienne des maisons familiales, qui regroupait ces activités, que s'est créée l'association algérienne, qui s'appelait alors Jeunes Travailleurs Volontaires Algériens (JTVA). Ils ont fait des chantiers, d'abord purement algériens, puis avec les Compagnons Bâtisseurs et des volontaires européens. Puis ils ont accepté de travailler avec le SCI, ce qui continue à ce jour, après une période d'interruption pendant laquelle le Gouvernement avait imposé le regroupement de toutes les associations. Après trois ans, ils ont repris sous le nom de Touiza. Cet organisme a continué à faire des chantiers, même durant la période troublée. En 1976, une autre association s'est créée en Kabylie.

Les relations du SCI avec le Maroc

La première phase du travail au Maroc était une sorte de prélude à ce qu'il s'est fait ensuite à Tlemcen. Le SCI avait une délégation dans la plaine d'Oujda, à laquelle les autorités avaient demandé de prendre en charge les réfugiés d'Algérie (voir CR de Paulette). Je n'étais pas impliqué au départ. Mais il y avait une connexion évidente entre ce travail et celui que nous avons fait en Algérie, où nous avons pris en charge les réfugiés à leur retour. Ma mission au Maroc en 1963 consistait à prendre contact avec des organisations de service volontaire qui démarraient et qu'on ne connaissait pas, pour voir dans quelle mesure il était possible d'engager un travail international avec elles. Nous avons été invités à une réunion entre le Comité de gestion des chantiers en France (Cotravaux) et les associations marocaines. Pendant une semaine, j'ai rencontré des représentants de toutes les associations marocaines et j'ai pris ensuite des contacts individuels avec eux pour établir des relations et organiser des échanges de volontaires à court terme – et éventuellement à long terme.

Ces associations sont nées à partir d'un premier chantier national, intitulé « La Route de l'Unité », dirigé par Mehdi Ben Barka vers 1957-58 pendant un an. C'était une innovation de la part du Maroc. Le chantier a mobilisé 13 000 jeunes qui se succédèrent pendant un an et qui ont construit une route de 150 km du nord de Fès au Rif. Près de 10 000 avaient été refusés et les 13 000 résultaient d'une sélection. Ce volontariat était lié à la décolonisation et à l'Indépendance. L'association que j'ai rencontrée en 1963 était très marquée par cette expérience nationale, avec un esprit patriotique et un peu nationaliste. Le progrès que représentaient les nouvelles associations était leur ouverture internationale ; c'est ce qui intéressait le SCI.

Pendant au moins vingt ans, j'ai passé au moins le tiers de l'année au Maghreb. J'y allais en hiver pour préparer les échanges, en été pour visiter les chantiers et souvent en automne pour des évaluations. Il y avait des échanges normaux avec deux grands projets : l'un, un programme national marocain, géré par le ministère de l'Agriculture pour le développement du Rif occidental, qui a suscité une autre mobilisation dans l'esprit de la Route de l'Unité. Pendant deux ans, il a fait appel à des volontaires d'associations, y compris des internationaux. C'était le premier projet de développement, en 1974 environ.

L'armée a considéré qu'il y avait eu des contacts un peu trop étroits entre les volontaires et la population locale, dont elle se méfiait. Alors que le chantier n'était pas sous la responsabilité de l'armée, un colonel a été mis à la tête du projet et nous a autorisé pour une deuxième année à envoyer

des volontaires ; l'expérience n'a pas été renouvelée. C'est l'un des grands projets auxquels le SCI était associé et qui était très passionnant. Il n'y a jamais eu de relations avec l'armée.

Il y a eu d'autres projets à moyen terme sur plusieurs années, avec une association nommée « Chantiers Jeunesse Maroc ». Grâce à des fonds belges importants obtenus par la branche belge du SCI, on a pu mobiliser des parents d'élèves des écoles des bidonvilles, notamment à Rabat, pour construire des cantines scolaires. C'étaient des chantiers de week-end, avec des parents d'élèves et des volontaires marocains. Les fonds permettaient de donner un repas aux enfants.

Deux autres programmes ont employé des volontaires à long terme. Le Croissant rouge avait besoin d'infirmiers et d'infirmières et n'avait pas encore d'école de formation. Il a demandé au SCI de mettre à disposition des infirmières, notamment dans les grands bidonvilles de Rabat et de Casablanca. La demande était faite par l'intermédiaire de Chantiers – Jeunesse – Maroc (CJM). Le SCI a donc envoyé des infirmières pendant deux ans dans les bidonvilles de Rabat, jusqu'à la sortie de la première promotion de l'école de formation.

Parallèlement, CJM s'est aperçu que les handicapés mentaux ne pouvaient être accueillis que dans des établissements privés coûteux. D'où l'idée de créer un institut mutualiste s'adressant aux enfants de fonctionnaires, dans des conditions d'égalité absolue vis-à-vis du niveau des parents. Le SCI a envoyé des volontaires pendant quatre ou cinq ans. Une volontaire du SCI a quitté un des centres mutualistes pour fonder avec des Marocains une association marocaine au service des handicapés mentaux, qui fonctionne toujours..

Le développement de ces activités a-t-il posé des questions de principe au SCI ? Au Maroc, il s'agissait de projets internationaux, qui ont été discutés au Comité international. Les opérations auxquelles le SCI participait n'avaient rien à voir avec le pouvoir politique. Les seuls contacts étaient avec le ministère de la Jeunesse et des Sports, qui n'est jamais intervenu.

En revanche, le Conseil œcuménique des Eglises avait proposé au SCI de contribuer à l'aide aux enfants réfugiés du Front Polisario, ce qui a créé des problèmes étant donné la grande sensibilité des Marocains à cette question..

Les volontaires internationaux – à court et long terme - étaient envoyés par toutes les branches européennes du SCI. Parmi les volontaires internationaux, il y avait des filles. Grâce à la Division de la jeunesse de l'Unesco, on a pu faire des échanges entre le Maroc et l'Inde pendant trois années de suite, avec un financement de l'Unesco. Plusieurs Indiens sont venus au Maroc et davantage de Marocains et de Marocaines sont allés en Inde. Il y avait quelques filles marocaines dans les chantiers au Maroc, mais pas en Europe. Alors que les parents hésitaient à laisser leurs filles aller en France, un certain nombre n'ont pas hésité à les laisser aller en Inde. Ces échanges se sont très bien passés, mais ils coûtaient cher et n'ont pu être renouvelés avec le départ de la responsable de l'Unesco.

Il y a eu quelques échanges entre le Maroc et l'Algérie, mais les relations étaient très inégales et souvent difficiles. La frontière était souvent fermée. C'est pourquoi on fait des stages en Charente-Maritime pour que les Algériens et les Marocains se retrouvent. Ils ne se connaissent pas ; beaucoup de Marocains de 30 ans n'ont jamais rencontré d'Algériens et réciproquement. Mais cela se passe très bien.

Permanent au SCI

J'ai été au Comité national de 1959 à 1961 ou 62. Je ne suis pas resté plus longtemps parce que je suis allé au Maghreb et j'ai été Délégué international. J'allais souvent au Secrétariat à Clichy, mais je n'y ai pas logé. Les conditions étaient frugales, mais je n'en ai que de bons souvenirs, car on riait beaucoup. Il y avait des tonnes de matériel dans le grenier, qu'il fallait descendre dans les camionnettes pour chaque chantier, par une échelle de meunier. Un jour, un volontaire faisait le clown et toutes les gamelles se sont répandues par terre.

J'ai été salarié du SCI à partir de 1963 et jusqu'à 1996 ; après 1978, de la branche française, l'International n'ayant plus les moyens. Gerson (voir encadré chapitre 5) était délégué pour l'Afrique de l'Ouest, moi pour l'Afrique du Nord. Gerson a travaillé ensuite à Amnesty à Londres. Depuis sept ou huit ans, je réponds à une demande des Tunisiens qui ont demandé à créer des ateliers de recyclage de papier sur un mode artisanal. J'ai appris à faire du papier, en lisant des livres et en travaillant en Tunisie avec un papetier professionnel. Ce n'est pas très rentable économiquement, mais c'est surtout un moyen psychopédagogique pour des enfants handicapés mentaux. Ce sont des ateliers pour jeunes et enfants. Cette action se situe dans la ligne de celles qui ont été lancées depuis longtemps par Ralph et Idy Hegnauer. Elle a été davantage soutenue au niveau international que celle qu'entreprenait Dorothy en France. Sur ces ateliers de fabrication de papier, on travaille et on vit ensemble, c'est comme un chantier.

Je continue à travailler comme volontaire pour les stages de formation de volontaires qui partent en Asie, en Afrique et en Amérique latine, deux à quatre fois par an, sur les problèmes de développement et l'histoire du SCI. Il y a au total sept ou huit matières. Je note à ce propos que quand je reçois des volontaires pour les préparer à un engagement à long terme, ils me disent qu'ils veulent faire du travail humanitaire. Le SCI, ce n'est pas exactement ça. Néanmoins on peut constater que ces jeunes ont choisi le SCI à partir des valeurs qui lui sont spécifiques. Mais ils ont de la peine à faire le lien entre les chantiers qu'ils rejoignent et les objectifs de l'organisation. Au cours de la période d'évaluation, ils disent avoir été bien préparés avant, mais que rien ne s'est passé après, de sorte qu'ils ne continuent pas à rester en relations avec le SCI. On a longtemps essayé d'obtenir des engagements de plus longue durée, mais sans succès. C'est l'illustration d'une situation plus générale chez les jeunes.

Dans le temps, on disait qu'une association perd en qualité essentielle et idéologique ce qu'elle gagne en structure et en importance numérique. Ce n'est pas le cas actuellement en France, où il n'y a aucun gigantisme, c'est plutôt la peau de chagrin, mais on attache aux problèmes de structure une importance démesurée. Même au niveau international, les problèmes institutionnels ont pris une importance excessive, alors que le mouvement est très faible.

Les petites actions que le SCI mène, en dépit de leur faible dimension, sont de vraies actions de paix. J'y crois toujours. C'est tout, mais c'est suffisant. J'essaie de le partager avec les jeunes, qui comprennent bien ce langage. Peut-être pas tout à fait de la même façon qu'autrefois, mais quand il se passe quelque chose qui se passe dans l'esprit du SCI, dans un mélange de convictions, de races, dans la tolérance pour une action concrète, manuelle autant que possible, qui constitue un service dans une société, c'est un acte de paix strictement dans l'esprit de Pierre Céréssole. C'est d'abord une rencontre, des amitiés se construisent, par exemple entre Français et Maghrébins. Et s'il y avait un conflit grave entre nos pays, je n'imagine pas que ces gens puissent se combattre.

Né dans le Nord-Ouest de l'Angleterre, David Palmer a commencé par être employé des chemins de fer. Pendant une dizaine d'années (les années 60), il a été volontaire à long et à court terme, principalement avec le SCI, dans différents pays, notamment l'Allemagne, l'Algérie et la Norvège. Par la suite, sa vie professionnelle a été partagée entre l'enseignement et l'action sociale, en Angleterre et en France.

Naissance d'une vocation

Lorsque j'ai eu onze ans, mon père, qui était contremaître dans une entreprise du bâtiment, s'est tout-à-coup préoccupé de mon éducation. Il voulait que j'aille au lycée, qui me semblait réservé à des familles beaucoup plus bourgeoises que la nôtre. Lorsque j'ai quitté l'école à 15 ans, mon père m'a envoyé à la gare où il y avait un emploi de porteur. Grâce à la formation continue, je suis devenu employé. Mon travail me donnait quelque satisfaction et j'avais des possibilités d'obtenir une situation et une rémunération plus intéressantes en continuant à me former. Cependant, j'avais de plus en plus le sentiment que le fait de gagner simplement sa vie de cette manière ne valait pas la peine. À mes yeux, alors qu'il y avait tant d'injustice et de pauvreté dans le monde, la seule chose valable était de s'efforcer d'y remédier : tout le reste n'était que matérialisme égoïste. De plus, je souhaitais très vivement voyager.

Un jour, l'un de mes collègues m'a montré un article de journal qui parlait des organisations de chantiers de travail volontaire. Une ou deux d'entre elles m'ont semblé n'être intéressées que par la recherche d'une main d'œuvre bon marché et je les ai rejetées comme trop matérialistes. Je voulais faire quelque chose d'utile, aider les gens dans le besoin, sans esprit de retour. La seule organisation qui m'a paru moralement respectable était l'IVS, branche britannique du SCI. Après la description de l'organisation, l'article évoquait quelques uns des projets en cours. C'était la première fois que j'entendais parler des chantiers.

C'est ainsi qu'à l'âge de 17 ans, je suis devenu membre de l'IVS, auquel je faisais un don modeste. Il n'y avait pas de branche locale à proximité et mon seul contact était la lettre d'information. Durant l'été 1961, j'ai fait mon premier chantier. C'était – enfin ! – l'occasion de faire quelque chose d'utile, mais c'était aussi pour moi la première occasion de prendre mes vacances seul.

À cette époque, il était de règle que les volontaires commencent par faire un chantier dans leur propre pays avant d'aller sur des chantiers du SCI à l'étranger, mais je souhaitais aller dans d'autres pays et rencontrer d'autres gens. Par chance, l'IVS n'a pas appliqué la règle et m'a envoyé dans un pauvre village de Suisse (!). Pendant près d'un mois, j'ai aidé à construire une petite route rurale (voir Bhuppy au chapitre 3).

Un pauvre (?) village suisse

Il était alors de règle que les volontaires commencent par faire un chantier dans leur propre pays avant d'aller sur des chantiers du SCI à l'étranger, mais je souhaitais aller dans d'autres pays et rencontrer d'autres gens. Par chance, l'IVS n'a pas appliqué la règle et m'a envoyé dans un pauvre village de Suisse (!). Pendant près d'un mois, j'ai aidé à construire une petite route rurale (voir Bhuppy au

chapitre 3). A cette époque, Andiastr était effectivement un pauvre village de montagne, où il n'existait qu'une seule voiture et très peu de machines agricoles modernes. On faisait les foin à la main et il n'y avait qu'une fontaine rudimentaire. Nous avons fait un travail manuel dur, en creusant une route dans les rochers.

Pour la première fois de ma vie, je me trouvais avec un groupe réellement international appartenant à une dizaine de nationalités. Le travail était dur, mais il me plaisait. L'objectif du chantier était simple et facile à comprendre, notre vie était bien organisée et la bonne entente régnait. La tâche de chacun, sur le chantier ou pour les corvées de ménage et de cuisine, était décidée en commun aux repas ou durant les réunions de chantier, un ou deux soirs par semaine. N'ayant pas eu l'occasion d'apprendre une langue étrangère à l'école, je n'avais que quelques notions d'allemand, et moins encore de français, mais j'aimais les contacts avec d'autres sans même connaître leur langue. J'appréciais les chansons, en particulier pendant les réunions d'adieu : après quelques mots du responsable, nous chantions « L'amitié », le chant du SCI et je trouvais ces moments émouvants. Le responsable avait beaucoup d'expérience. Il m'avait immédiatement impressionné par son calme et son charisme et par les récits qu'il faisait de l'Inde, où il avait été volontaire pendant une année. Cela faisait écho de manière étrange et contrastée aux années passées dans l'armée par mon père à la fin des années 30 et pendant la guerre. Avant même de quitter Andiastr, j'avais pris ma décision : moi aussi je voulais être volontaire à long terme.

De retour à la maison, je n'ai pas cherché à cacher mon enthousiasme pour les chantiers de travail volontaire. J'avais participé à un travail utile répondant à mon idéal et j'ai commencé à préparer la prochaine étape. A cette époque déjà, les projets à long terme concernaient le développement et nécessitaient des volontaires ayant une qualification, ce qui n'était pas mon cas. Mais il y avait aussi des chantiers d'urgence et c'est là que j'avais mes chances, ayant déjà fait mes preuves avec le dur travail manuel effectué à Andiastr. Mais je devais tenir compte du fait que je n'étais pas encore majeur et que mon père ne prévoyait pas pour moi un volontariat de longue durée. Avec notre niveau de vie modeste, je ne pouvais compter sur une aide financière de mes parents. J'ai donc pris un travail supplémentaire, trois ou quatre soirs par semaine, ce qui m'a permis d'économiser 50£. J'ai pu alors faire le grand saut.

Dans un hospice en Allemagne

J'avais déjà prévu de faire un chantier avec l'IVS pendant les vacances d'été. C'était juste avant mon vingtième anniversaire : j'ai dit à mes parents que je démissionnais de mon emploi pour aller faire un chantier en Allemagne et que je passerais par le siège de l'IVS à Londres pour m'inscrire comme volontaire de longue durée. C'était bien entendu un moment très émouvant. Ma mère regrettait de me voir partir, mais me laissait libre. Mon père a assez mal pris la nouvelle et m'a prédit que je reviendrais bien vite, sans emploi et sans argent. Je lui ai alors montré mes économies, ce qui l'a visiblement impressionné. Il est alors devenu plus conciliant et m'a dit que je serais toujours bienvenu.

Comme prévu, j'ai rendu visite au siège de l'IVS à Londres, pour confirmer ma demande de volontariat à long terme en Inde. On m'a répondu qu'à ce moment on ne pouvait me proposer que l'Algérie, pour reconstruire les maisons détruites pendant la guerre d'Indépendance qui venait de s'achever. On a insisté sur le fait qu'il faudrait faire un travail manuel pénible, dans des conditions de vie difficiles et que je devais prendre du temps pour réfléchir. J'étais très excité et j'ai répondu que

j'étais prêt à partir immédiatement en me portant volontaire pour six mois. Mais la situation en Algérie à ce moment ne permettait pas d'envoyer davantage de volontaires.

Finalement, je suis parti pour plus de deux mois pour Neuenkirchen en Allemagne. C'était pour moi une surprise à plusieurs points de vue. Il s'agissait d'un camp de prisonniers – pas un camp de concentration, mais le même type de bâtiments. Nous étions dix ou douze volontaires, installés simplement mais confortablement dans ces bâtiments. Par rapport à Andiastr, où les conditions de vie étaient assez primitives (nous couchions sur la paille et faisons nos ablutions à la fontaine), nous avions des lits et des douches chaudes et même un électrophone avec quelques disques classiques : un vrai luxe !

Par suite d'une pénurie aiguë de personnel dans un hôpital – en fait plutôt un hospice - nous devions aider aux travaux dans les salles de soin et parfois dans le champ de pommes de terre qui en dépendait. La plupart du temps, les volontaires travaillaient seuls pour aider la petite équipe d'infirmières. Je n'ai été qu'assez rarement et temporairement avec un autre volontaire. Notre travail était souvent sale et parfois dur pour les nerfs. Il n'y avait pas de service d'urgence, ni de bloc opératoire.

Apparemment, aucun médecin n'était attaché en permanence à l'hôpital. Pendant plusieurs semaines, j'ai surtout travaillé en gériatrie, avec des hommes : il fallait les faire manger, les laver et transporter leurs bassins. Chaque jour m'apportait son lot de chocs et ma quasi ignorance de la langue compliquait parfois les choses, aussi bien avec les patients qu'avec les infirmières.

Le responsable du chantier ne vivait pas et n'avait pas de relations avec nous, il ne participait pas au travail et était donc perçu comme quelqu'un de distant. Le 8 novembre 1962, dans son style formaliste habituel, il m'a informé que le Secrétariat international du SCI avait envoyé l'argent pour mon voyage à Tlemcen et que je devais partir le plus tôt possible.

Reconstruction à El Khemis (Tlemcen)

Le voyage en train de Brême à El Khemis prenait cinq jours. Le chantier était à environ 50 km de Tlemcen et à 20 km de la frontière marocaine, dans une région montagneuse à 1 000 mètres d'altitude. Les volontaires logeaient dans un fort abandonné par la Légion étrangère, sur un pic rocher dominant la vallée de l'Oued Khemis. Toute la région était sèche et rocailleuse, peuplée de redoutables cactus. Juste en face, de l'autre côté de la vallée, une chaîne de montagnes escarpées s'élevait jusqu'à 1 500 mètres. Le village d'El Khemis était en amont, à environ un kilomètre et demi. La verdure des oliveraies de la vallée et des coteaux contrastait fortement avec la terre brun-rouge des environs, avec sa végétation clairsemée.

Au Fort, les dortoirs, les anciens magasins et bunkers offraient un confort spartiate ; quelques uns seulement avaient un sol en dur, les autres étaient en terre battue. Quelques semaines avant l'arrivée des premiers volontaires – et en contradiction avec les ordres stricts du commandement militaire français de la région – les légionnaires avaient fait un travail minutieux de sabotage des installations (alimentation en eau et en électricité, égouts) et avaient tout saccagé. Les premiers volontaires du SCI avaient dû passer beaucoup de temps à rendre le Fort à peu près habitable.

Si, de manière générale, la population continuait à fêter l'Indépendance, la désorganisation était générale et il était très difficile de se procurer n'importe quels matériaux de construction – d'abord pour les réfugiés sans abri, en particulier dans cette région frontalière. Dans le Fort, les portes brisées avaient été calfeutrées par quelques morceaux de bois récupérés et la plupart des fenêtres étaient remplacées par un assemblage de verre et de carton. La plupart d'entre nous couchaient sur le sol ; je m'étais débrouillé pour trouver un morceau de carton pour poser mon matelas.

A une centaine de mètres du Fort, on pouvait voir vingt ou trente assemblages de paille, de branchages, de morceaux de chiffons et de toile goudronnée, avec ça et là quelques tentes à demi effondrées. Autour de ce fouillis primitif, les restes d'une clôture en fil de fer barbelé. En regardant mieux, on s'apercevait qu'il y avait des gens qui vivaient là ! C'est ce qui restait d'un « camp de regroupement », dont les habitants n'avaient nulle part où aller.

Ils vivaient dans une misère pitoyable, partageant leurs pauvres abris avec quelques poules. Leurs moutons, leurs chèvres et parfois un âne se blottissaient la nuit pour se protéger des chacals. Malgré leur extrême pauvreté, les maladies et la malnutrition, les habitants étaient toujours hospitaliers, toujours prêts à vous accueillir avec un thé à la menthe. Ils devaient être les principaux bénéficiaires du projet de reconstruction de Tlemcen. D'une façon quelque peu confuse, ils utilisaient différents termes pour parler du camp de regroupement, du fait de ses différentes localisations, avant et après l'indépendance. D'autant plus que l'identité tribale était également prise en compte. Pour le SCI, on parlait de Dar Mansourah et le village d'origine de la plupart des habitants s'appelait Beni Hamou.

Comme beaucoup de hameaux et de villages de cette région frontalière, il avait été détruit par l'Armée française et ses habitants avaient été regroupés dans un espace clos par des barbelés. On ne voyait plus aucune trace d'habitation et l'ampleur des destructions était telle (on estimait que 90% des villages avaient été détruits), les ruines si nombreuses que je n'ai jamais su où était le site original de Ben Hamou. C'était de toute manière une partie du district administratif d'El Khemis. On prévoyait de construire à proximité 37 maisons, une école et une mosquée et d'autres aménagements étaient envisagés. A mon arrivée, il y avait une quarantaine de volontaires étrangers au Fort – ce qui faisait beaucoup de monde – et ce chiffre est monté à une cinquantaine au début 1963. Les Autorités algériennes avaient confié la coordination de l'ensemble des travaux au SCI pour l'ensemble de la Wilaya (le département), qui comptait 60 à 80 000 personnes.

En plus du chantier de reconstruction, il y avait plusieurs petites équipes de volontaires qui faisaient dans quelques villages du travail médical et éducatif, de la distribution de lait et parfois un peu de formation professionnelle. Ils étaient bien accueillis dans les villages. Quelques volontaires travaillaient aussi dans certaines villes de la région (Tlemcen, Marnia, Oran) comme infirmières ou enseignants. Au début de l'année 1963, une équipe mobile de réparation a contribué à la remise en état des installations sabotées : adduction d'eau et générateurs électriques. Avec cette dispersion des équipes dans différents projets, seulement un tiers ou un quart des volontaires travaillaient à la construction du village. Certains d'entre eux seulement – Algériens ou étrangers – avaient une formation aux métiers du bâtiment, ce qui ralentissait les travaux.

La plupart du temps, pas plus de 8 à 10 volontaires, quelquefois moins, étaient sur le chantier de construction, avec un nombre variable d'habitants de Dar Mansourah. Après six années de guerre, le nombre d'hommes dans la population avait beaucoup diminué. Bon nombre de survivants avaient

passé plusieurs années dans le maquis pour combattre les Français. Il leur fallait maintenant reprendre les cultures, abandonnées depuis des années. La plupart des gens n'avaient pas grand chose à manger. Les enfants de Dar Mansourah faisaient la queue chaque jour dans la cour du Fort pour la distribution de pain, de lait et de vitamines. Ceux de leurs pères qui travaillaient avec nous partageaient avec eux le pain et le café qu'on nous amenait en milieu de matinée et ils déjeunaient habituellement avec nous (sauf naturellement en période de Ramadan). Il fallait que ceux qui travaillaient dur soient bien nourris.

Le travail de construction progressait très lentement, d'une façon parfois pénible, principalement par suite du manque de matériaux – surtout le ciment – et d'équipements modernes. La première bétonnière est arrivée plus de trois mois après l'achèvement des premières fondations. Le transport était un problème permanent, à tel point que le travail devait parfois s'arrêter, pour quelques heures ou pour un jour. Etant donné la multiplicité des besoins des différentes équipes, la demande de véhicules était telle que nous ne pouvions en avoir un pour nous. Un vieux Combi Volkswagen nous transportait.

Une fois par semaine, les Autorités algériennes nous prêtaient pour un jour une camionnette avec son chauffeur – ce qui était insuffisant. Il arrivait souvent avec un chargement très attendu de ciment, denrée rare avec les besoins de reconstruction et les retards étaient source de frustration. Il était presque impossible de trouver des parpaings et l'on utilisait des blocs de pierre que l'on trouvait près du village et qu'il fallait briser à coups de marteau. A quelques kilomètres du fort, on allait aussi récupérer des éléments de béton dans les forts abandonnés près de la frontière. Il m'est arrivé de faire cinq ou six kilomètres avec un âne pour chercher un sac de ciment. Et il fallait au moins une journée de route pour chercher des pièces détachées pour la Land-Rover.

Des conditions difficiles et dangereuses

Le long des avant-postes fortifiés, il y avait de multiples champs de mines posés par l'armée française près de la frontière marocaine, pour empêcher les mouvements de l'armée de libération algérienne. Ce dispositif de plusieurs kilomètres de long (qui avait son équivalent à la frontière avec la Tunisie) représentait désormais un héritage très dangereux. Parmi les fréquents appels d'urgence qu'elles recevaient, les équipes médicales étaient souvent sollicitées pour faire face aux conséquences de cette barbarie aveugle. Il était souvent difficile de trouver les victimes dans ces endroits dangereux. Il fallait souvent administrer de la morphine, puis nécessairement évacuer vers l'hôpital de Tlemcen les victimes, qu'il fallait souvent amputer et qui mouraient parfois.

A cette altitude, sur des terrains pierreux semi désertiques proches du Sahara, le climat est extrême et très dur : soleil brûlant, vent aigre, parfois chargé d'un sable qui aveugle bêtes et gens, ou de pluie glacée. De décembre à mars, nous passions parfois brutalement de l'un à l'autre. Bien souvent sur le chantier, sous les rafales de pluie, il nous arrivait de nous entasser comme un misérable bétail pour tenter de nous abriter sous des murs à demi finis, en attendant que le temps se calme en utilisant les sacs de ciment comme parapluies ou imperméables. De temps à autre, la température descendait à moins dix degrés et nous avions de fortes chutes de neige entre décembre et mars. Juste avant Noël, il devint impossible de travailler pendant plusieurs jours du fait de la neige. Quelques jours avant, nous avions pu avoir une plaisante baignade dans la rivière où nous allions chercher du sable.

Quand je suis arrivé au chantier, l'atmosphère paraissait détendue et conviviale. Au moins une douzaine de nationalités étaient représentées, surtout d'Europe de l'ouest et du nord, d'Amérique du

Nord et d'Australie. Les responsables du projet et du chantier étaient tous deux britanniques. La langue française ne venait qu'au second rang entre nous, mais bien entendu, c'était la langue de communication avec les Algériens. A quelques exceptions près, les anglophones et les francophones ne pouvaient guère s'exprimer dans la langue de l'autre. Avec le temps, cette défaillance linguistique tendait à exacerber un malaise inexprimé mais palpable entre Français et Britanniques, qui avait naturellement de profondes racines culturelles et historiques.

J'avais été frappé dès le départ par le fait que certains volontaires ne prenaient pas la peine de venir aux réunions et j'ai bientôt constaté que la plupart des réunions tenues à El Khemis étaient l'occasion de récriminations et de l'expressions de diverses frustrations. J'ai rarement quitté ces réunions avec l'impression que ces réunions avaient permis de régler les problèmes et de repartir sur une base positive. Cela me semblait indiquer que l'organisation du chantier laissait à désirer.

Bon nombre de volontaires – moi-même compris – n'avaient guère de qualification particulière. Ceux qui avaient une compétence quelconque s'arrangeaient pour se trouver une fonction – une niche – particulière. Cela impliquait habituellement de se placer dans l'un des petits projets satellites – ou de s'en créer un et de s'absenter plus ou moins durablement du fort. L'impression d'un flux incessant de départs et d'arrivées s'en trouvait accentué. Nous manquions constamment de main d'œuvre qualifiées pour le chantier, en dépit de demandes réitérées aux branches nationales par l'intermédiaire du Secrétariat international.

Comme si nous n'avions pas assez de problèmes, nous étions constamment à la merci de sérieux problèmes de santé, en particulier la jaunisse (aujourd'hui appelée hépatite), qui nous affectait beaucoup. A un moment donné, la majorité des infirmières et l'unique médecin étaient touchés. L'épidémie a contribué au mouvement des volontaires, un certain nombre d'entre eux ayant dû être renvoyés dans leur pays. Mais une forte proportion de volontaires n'étaient là que pour deux mois.

Il y avait de temps à autre une tendance, chez les volontaires à se regrouper en dehors du travail en groupes nationaux (ce qu'a déploré le Secrétariat international dans un rapport de janvier 1963). C'était particulièrement le cas pour les Suisses alémaniques et pour les Français, ainsi que pour le groupe britannique, ou plutôt anglophone. Les volontaires français, dont quelques objecteurs de conscience, étaient plus âgés et plus qualifiés que nous. Ils étaient généralement, ce qui n'est pas surprenant, beaucoup plus engagés dans ce travail que les autres volontaires. Il était clair qu'ils leur était parfois difficile de nous supporter, nous les jeunes, plus jeunes enclins à chercher du plaisir, de l'amusement et des aventures – et nous en trouvions.

Si les gens du pays étaient très pauvres, ils étaient aussi extrêmement hospitaliers et ils nous invitaient toujours chez eux. On nous recherchait particulièrement pour assister aux innombrables mariages qui ont eu lieu pendant ces quelques mois. Beaucoup de jeunes gens n'avaient pu se marier à l'âge habituel, parce qu'ils combattaient au maquis : il fallait se rattraper et il était d'usage d'inviter tout le monde aux cérémonies. Il y avait parfois deux ou trois mariages dans la semaine. Nous participions à de simples couscous, à des thés et, sous un ciel clair mais glacial, accompagnés par des musiciens itinérants, nous nous joignions à des danses échevelées autour d'un feu, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le travail sur le nouveau village avait commencé au début septembre 1962. A mon arrivée, trois ou quatre maisons étaient au moins partiellement construites. A mon départ, il y en avait une douzaine qui

avaient une toiture. La construction du village d'El Fass s'est finalement terminée en octobre 1964, quand 37 familles ont pu s'y installer.

J'ai ainsi passé cinq mois excitants, mais difficiles, à El Khemis et je suis parti plutôt déçu de nos performances en matière de construction. J'avais des sentiments mêlés et je commençais à avoir des doutes au sujet des chantiers. Ma première critique concernant El Khemis concernait son caractère quelque peu amateur, les défaillances de l'organisation et de la gestion et le manque de direction (est-ce que nous ne nous étions pas dispersés entre trop d'activités ?). J'étais perplexe et il m'a fallu plus de quarante ans de réflexion, de discussions et de recherche pour arriver à une compréhension suffisante de cette expérience à la fois excitante et complexe

Iran : une autre organisation, un autre style

Avec quatre autres volontaires « expérimentés », nous avons été recrutés à partir d'El Khemis pour participer à un projet de reconstruction (le projet Dousadj) en Iran, à la suite d'un tremblement de terre survenu l'année précédente. C'était le premier chantier international organisé en Iran, par un nouvel organisme intitulé European Working Group, fondé en juin 1962⁴⁸. Le SCI était l'une des associations qui contribuait au projet par l'envoi de volontaires. Il avait organisé un chantier de préparation des volontaires à Villepreux, près de Paris. Cette participation a contrasté à tel point avec celle du projet algérien que nous avons inévitablement fait des comparaisons entre les deux expériences.

Dousadj était l'un des 300 villages totalement ou partiellement détruits par le tremblement de terre survenu le 1^{er} septembre 1962 dans la région de Kharagan, dans l'ouest de l'Iran. Trente volontaires (dont cinq femmes) avaient été recrutés pour un minimum de six mois, temps jugé nécessaire pour la reconstruction, qui devait être achevée avant l'hiver. Le voyage aller-retour des volontaires de Paris était pris en charge par l'aviation néerlandaise.

La main-d'œuvre et les qualifications étaient abondantes. Chaque jour, une vingtaine ou une trentaine de villageois travaillaient avec nous, ainsi qu'un petit groupe de cinq à dix volontaires de l'Université et de l'Ecole polytechnique de Téhéran. Ils venaient pour des périodes de deux semaines. Ils étaient en majorité opposés au Chah et étaient constamment sur leurs gardes de crainte d'être infiltrés par la SAVAK (la police secrète). Les plans pour la construction des maisons et du village étaient fondés sur une enquête préparée par l'Institut d'études sociales de Téhéran et les villageois avaient été consultés à chaque étape du projet. Il leur était demandé de travailler au chantier et ils recevaient une petite indemnité journalière pour qu'ils restent sur place en été plutôt que d'aller chercher un emploi

⁴⁸ A la différence du SCI, l'EWG n'avait pas de membres volontaires, mais seulement un petit groupe de jeunes gens de différents pays d'Europe, qui souhaitaient créer une organisation européenne du travail volontaire, pour aider les pays en développement. Le siège était à Amsterdam et le Conseil d'administration, composé de personnalités, était présidé par une princesse de Hollande. Il n'y avait que quatre ou cinq salariés, dont l'un, Secrétaire international, était responsable du projet de Dousadj. Les volontaires ne relevaient de l'EWG que pour la durée du chantier. L'organisation avait pour objectifs : a) d'inciter les jeunes à prendre une part active aux problèmes majeurs du temps ; b) de leur donner l'occasion de partager la responsabilité d'une aide aux plus défavorisés. L'EWG se définissait comme non gouvernemental, indépendante des religions et a-politique. Son financement dépendait de dons venant de diverses organismes, et de fondations.

saisonnier à Téhéran. Cela leur donnait le sentiment d'être propriétaires et de construire le village pour eux ; ainsi, comme tous ceux qui participaient au projet, ils étaient soucieux de la qualité du travail. Une entreprise de construction apportait le personnel qualifié et un matériel adéquat (transport, centrale à béton). Nous avions même le luxe d'avoir un camion et un chauffeur fournis par le Croissant rouge pour nous amener au chantier à deux kilomètres de notre logement. Le financement ne semblait pas poser de problème. Et après avoir passé trois semaines à creuser des fondations, les volontaires ont eu la surprise de voir arriver une équipe de professionnels fournie par un sous-traitant pour les remplacer. Les volontaires ont alors été priés de trouver eux-mêmes un autre travail sur le chantier.

Bon nombre de volontaires venaient pour la première fois sur un chantier et certains n'avaient encore jamais travaillé. Durant la plus grande partie du chantier, je travaillais avec une équipe de six, dont Azziz, le forgeron du village, pour préparer les armatures métalliques servant aux fondations, aux murs et aux toits. A 2.300 mètres d'altitude, le climat était extrême et durant notre séjour la température est montée à plus de 40 degrés. De mini tornades et des tempêtes de sable étaient fréquentes. Le responsable du projet était un homme très capable, efficace et généralement respecté. Il avait été dans un kibboutz et avait étudié le développement communautaire dans des pays du Tiers Monde. Plutôt distant et quelque peu autoritaire, il faisait des efforts pour tenir les volontaires informés lors des réunions Mais il n'était que pendant le quart du temps sur le chantier et celui-ci devait s'organiser lui-même le plus souvent.. Le responsable du projet avait décidé qu'il n'y aurait pas de chef de chantier, mais seulement un coordonnateur pour assurer la liaison avec l'entreprise. Deux de ces chefs sont partis en raison de différends personnels avec le responsable. A plusieurs reprises, les volontaires se sont mis en grève et le fait de tirer au flanc était malheureusement assez fréquent, ce qui créait une mauvaise atmosphère sur le chantier.

Malgré tout, nous avons tenu les délais. Avec des techniques anti-sismiques, 116 maisons avec leurs dépendances, une école et un hammam ont été construits, avec une alimentation en eau. Le coût de la construction s'était élevé à 100.000£, dont 10 000 donnés par l'OXFAM. Peu après, en collaboration avec la FAO, l'EWG a mis en route un programme de développement agricole qui devait durer sept ou huit ans. Deux ou trois mois avant le recrutement de volontaires pour le chantier, elle avait organisé une campagne très médiatique aux Pays-Bas qui avait impliqué beaucoup de jeunes et eu beaucoup d'impact.

Bien entendu, une comparaison entre le SCI et l'EWG à partir de mon expérience personnelle limitée serait injuste, bien que les deux projets de reconstruction aient eu beaucoup de traits communs. Mais le contexte n'était pas comparable. Les deux organismes étaient fondamentalement différents. Si le second avait des capacités de financement très supérieures, la principale différence concernait la manière dont le projet avait été préparé et organisé. .

L'apport de ces expériences

Après El Khemis et Dousadj, j'ai été responsable d'un chantier d'été de quatre mois de l'EWG en Norvège et j'ai participé à deux autres chantiers du SCI à la fin des années 60. Puis j'ai été totalement pris par mes responsabilités familiales et professionnelles.

Mes expériences avec le SCI et avec l'EWG ont eu une importance essentielle pour déterminer ce que je suis devenu aujourd'hui. Les idéaux du SCI : pacifisme, non-violence et droits de l'homme étaient dans l'esprit du temps au cours des années 60. J'ai apprécié le sentiment de me trouver en-dehors du système. La confrontation fréquente d'idées avec les volontaires m'a permis de me situer intellectuellement et a été très stimulante. Je me souviens par exemple d'une discussion très animée à El Khemis au sujet de la création du nouveau Peace Corps américain, que d'autres pays commençaient à copier. Pour la plupart, nous y étions fortement opposés, car à notre avis ce type d'organisation risquait de servir surtout les intérêts nationaux, voire impérialistes. Par la suite, malgré mon admiration pour le dynamisme et l'efficacité de l'EWG, je me suis senti mal à l'aise vis-à-vis du rôle prédominant des Hollandais et de l'establishment dans sa gestion. Pendant le chantier, certains d'entre nous ont pensé que le chantier servait d'abord les intérêts néerlandais et bien entendu la stratégie géopolitique de l'Occident. Cela m'a fait prendre conscience de l'intérêt d'une organisation internationale non-gouvernementale comme le SCI.

Les chantiers ont constitué une expérience unique dont j'ai beaucoup appris. Je pense notamment qu'en dehors de la beauté des paysages et la richesse des cultures, El Khemis étaient tous deux des pays où l'Islam joue un rôle très important. J'ai acquis ainsi une expérience de première main, grâce à mes contacts quotidiens sur le chantier et dans les villages. J'ai été frappé par l'hospitalité naturelle et la chaleur des relations, qui contrastent avec le style plus distant des relations et avec les valeurs plus individualistes des pays du Nord. C'est la base de mon intérêt continu pour la religion et la culture musulmanes en général, ainsi que de mon effort constant pour comprendre et pour voir avec plus d'objectivité les événements et les relations entre musulmans et non musulmans dans le monde.

Le travail sur les chantiers m'a aidé en quelque sorte à me trouver moi-même, à trouver ma voie en matière de carrière et d'une certaine manière, à mieux comprendre le monde. J'ai beaucoup appris sur la participation à un travail en équipe avec des objectifs communs, sur l'importance de la cohésion du groupe et sur l'organisation. Je pense aussi que c'est grâce à cette expérience que j'ai acquis une certaine conscience politique. Ce n'est pas par hasard qu'après les chantiers je me suis orienté vers des professions pour lesquelles un esprit d'équipe est essentiel : le travail social et l'enseignement.

R.L

R.L., à sa sortie de l'université en Angleterre, avait décidé de voyager et a rencontré le SCI par hasard. Il a travaillé plusieurs mois sur le chantier en Algérie, notamment à El Khemis (Tlemcen), puis a été volontaire et responsable de chantier pour une autre organisation en Iran. Par la suite, il a étudié l'administration dans les pays en développement, ce qui l'a amené à devenir coordinateur de projet en Iran. Il a exercé ultérieurement des responsabilités dans un organisme pour l'hébergement d'étudiants et dans une université.

Rencontre par hasard avec le SCI

En novembre 1962 (j'avais 23 ans), je me trouvais à Gibraltar et je me demandais ce que j'allais faire. J'étais parti un mois plus tôt des Iles Anglo-Normandes dans la Manche, où j'avais travaillé pendant l'été au bar d'hôtels de vacances. Auparavant, j'avais fait des études littéraires et après ma licence j'avais enseigné dans un lycée pendant un semestre. Mais ça ne m'avait pas plu et j'avais décidé de prendre la route pour une année afin de voir ce que je voulais faire de ma vie.

Dans le seul hôtel bon marché de Gibraltar, nous nous demandions où nous allions aller et comment : peu d'entre nous avaient assez d'argent pour faire quelque chose de réellement excitant et j'étais sur le point de m'engager pour enseigner pendant un an et de m'installer à Gibraltar pour un certain temps. Ce plan a été interrompu par l'arrivée de deux jeunes Anglais qui venaient d'Algérie, où ils avaient participé à un chantier de travail volontaire près de la frontière marocaine. Ils en parlaient avec tant d'enthousiasme et attachaient tant d'importance à ce travail que je me suis à mon tour passionné pour ce projet, en même temps qu'un couple d'Anglais possesseurs d'une vieille Fiat. Nous avons décidé de partir aussitôt pour aller voir par nous-mêmes.

Le lendemain, nous avons pris le ferry pour le Maroc et, dès notre arrivée, la route de l'est vers l'Algérie. La voiture avait quelques problèmes, mais nous sommes finalement arrivés à Oujda. Le lendemain, nous avons traversé la frontière sans difficulté et nous avons continué jusqu'à Tlemcen, pour nous rendre à l'adresse indiquée, celle du Service Civil International. Après quelques jours, on m'a dit de partir le jour même pour El Khemis, mais les deux garçons avaient décidé que ce n'était pas pour eux et étaient partis pour Le Caire. Je n'ai plus jamais entendu parler d'eux. Arrivé à Tlemcen, je suis devenu membre du SCI et j'ai signé un contrat pour six mois. .

Cuisinier, aide-soignant, chauffeur et enseignant en Algérie

Le voyage jusqu'au projet était très plaisant et j'ai été impressionné de voir le vieux fort de la Légion étrangère dans lequel j'allais m'installer. J'ai accepté de contribuer au travail de chantier à l'extérieur pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'on me trouve un travail approprié, mais après quelque jours, je me suis blessé au doigt et j'ai dû renoncer à travailler sur le chantier. J'ai été obligé de rester confiné sur notre lieu d'hébergement, où j'ai fait toutes sortes de travaux : la cuisine pour tout le monde pendant quelques semaines et, comme j'étais l'une des rares à avoir un permis, on m'a demandé de conduire différents véhicules, y compris un gros camion. J'ai dû également soigner des volontaires malades, notamment l'hépatite qu'on appelait alors la jaunisse. On les renvoyait d'habitude en Europe après la phase aiguë de la maladie. Il y avait aussi la distribution de lait et de vitamines aux enfants, ainsi que les travaux permettant de rendre les locaux du fort plus habitable, après le vandalisme qu'ils avaient subi de la part de soldats qui l'avaient quitté avec amertume.. J'ai passé également quelque temps à maintenir en état de marche la pompe qui amenait l'eau au village en dessous. Lorsque l'on n'y parvenait pas, il fallait aller avec le camion ou la Land-Rover chercher l'eau à la source dans la vallée, dans des bidons de 200 litres.

Après avoir fait la cuisine pendant trois semaines, j'ai été envoyé à la ville de Maghnia pour remplacer un professeur de lycée qui devait s'absenter cinq semaines pour une opération. Il fallait enseigner l'anglais à partir du français et il m'a semblé que je m'en tirais assez bien, car mon français était à l'époque assez courant : j'avais passé trois mois à Lyon quand j'avais quinze ans et depuis continué à étudier la langue.

A Maghnia, il y avait toutes sortes de nationalités, dont une équipe d'experts russes qui avaient entrepris un programme massif de déminage avec quelques soldats algériens. Il y avait aussi une école révolutionnaire, dont l'objectif était, me semble-t-il, de contribuer au combat pour l'indépendance d'autres pays, suivant l'exemple que l'Algérie venait de donner. Le soir, dans le cinéma de la ville, on pouvait entendre une variété de langues étrangères, souvent l'anglais, qui pouvait être parlé par des

Africains des colonies européennes au sud du Sahara. Ces quelques semaines ont été très intéressantes. Ensuite, il a fallu retourner au fort.

Mon travail a consisté pendant quelque temps à conduire l'une des infirmières dans sa tournée dans les cliniques situées au nord du Sahara. J'ai vu là de terribles exemples de l'effet de la guerre et des mines sur des populations innocentes, le plus souvent des enfants blessés par les mines. La malnutrition était aussi particulièrement visible, sur l'ensemble de la population mais surtout les femmes et les enfants.

Au retour de l'infirmière, j'ai été lancé dans une autre aventure : j'ai été détaché pour ramener une Land-Rover en panne sur la route de la ville alors appelée Colomb-Béchar. Le plus économique pour nous était d'aller la chercher. Harry, notre plus vieux volontaire (50 ans), était avec moi. Il avait été sergent chef dans l'armée britannique pendant la Deuxième Guerre mondiale et avait notamment participé à la bataille d'El Alamein. A Noël, il nous avait impressionnés en fabriquant un four avec un bidon d'huile et quantité de terre. Ce dispositif avait bien fonctionné, mais ce n'était pas seulement pour ça qu'il était apprécié ! C'était quelqu'un de très positif, face à n'importe quelle situation et son attitude était contagieuse.

La route que nous devions prendre était bordée tout au long par l'un des principaux champs de mines. Le temps, d'abord couvert, a bientôt fait place à des pluies diluviennes et à un terrible orage. La pluie qui frappait le pare-brise était si intense, qu'Harry avait l'impression de suivre une lance de pompiers en action. Il nous a finalement paru plus prudent de nous arrêter, car la nuit tombait et l'on pouvait craindre de tomber sur un wadi, lit de rivière normalement à sec transformé en torrent furieux. J'ai donc quitté la route avec précaution, par crainte des mines, en attendant que l'orage se calme. Nous avons attendu longtemps, des heures en fait, car même après la fin de l'orage nous pouvions craindre l'inondation. Pour passer le temps, Harry évoquait El Alamein en comparant les éclairs à ceux que provoquait le barrage d'artillerie précédant la bataille. Mais le bruit du tonnerre n'était rien en comparaison de celui des explosions. Il se souvenait qu'au plus fort des combats, il avait été frappé de voir les fourmis s'activer dans le sable pour transporter de la nourriture en ignorant totalement l'histoire en train de se faire. Cette indifférence l'avait aidé à prendre du recul pour faire face à la situation.

Après une nuit sans confort dans la voiture, les premières lueurs du jour nous ont montré que nous avions eu raison d'être prudents. Nous sommes bientôt arrivés à la petite ville d'Aïn Sefra, mais la Land-Rover à récupérer était encore plus loin et, en l'absence de pont, la circulation au-delà était barrée par un torrent impétueux. Les plus gros véhicules auraient été balayés s'ils avaient tenté de traverser. On nous a conseillé de prendre une chambre à l'hôtel, que nous avons trouvé sans peine. Du temps de la colonisation française, la ville était très active, avec une population appartenant à la classe moyenne (enseignants, médecins, infirmières, etc..) qui était partie au cours des mois précédents. Il y avait encore un petit groupe de soldats de la légion étrangère, consignés dans leur caserne en attendant leur tour pour être évacués. La caserne était proche de l'hôtel ; en nous promenant le soir à proximité, nous entendions le vacarme de gens ivres, criant dans toutes les langues et brisant des bouteilles ; encore heureux qu'ils n'aient pas été libres de se promener en ville !

Nous avons attendu là deux ou trois nuits, avant de pouvoir tenter la traversée du torrent toujours furieux, dont l'eau dépassait le bas des portières de la voiture, mais nous suivions des conducteurs plus expérimentés. Deux heures plus tard, nous avons pu retrouver notre Land-Rover en panne et

commencer à la remorquer. Le remorquage au retour sur une route droite n'avait rien d'amusant, mais nous nous sommes relayés. Et avons pu rentrer sains et saufs, après cette balade peu ordinaire.

Parmi mes différentes activités, j'ai aussi aidé une nouvelle équipe de volontaires à réparer les infrastructures, comme par exemple les pompes et installations d'adduction d'eau. C'était une période intéressante et en dehors de ce type de travail on pouvait me demander d'aller à Tlemcen nous approvisionner ou donner des vêtements dans les villages. Tout cela me laissait peu de temps pour participer à la construction du nouveau village. Ce qui s'en approchait le plus, c'était sans doute les moments où je conduisais le camion avec une équipe de volontaires et de villageois pour chercher du sable ou du gravier au bord de la rivière, à quelques kilomètres.

J'avais prévu au départ de rester six mois. Peu avant la fin de cette période, nous avons reçu une demande d'une nouvelle organisation, qui souhaitait recevoir des volontaires expérimentés pour un nouveau projet en Iran. Il fallait partir presque immédiatement. Quelques-uns d'entre nous ont pensé que cette expérience serait complémentaire de celle que nous avons connue en Algérie. De plus, le billet pour le chantier de préparation à Paris était payé. Nous avons donc décidé de poser notre candidature.

Je n'avais pas été très satisfait de la gestion du projet en Algérie, où les responsables de chantier semblaient aller et venir sans directions claires venues d'Europe. Peut-être pour cette raison, j'avais eu la chance de passer d'un travail à un autre, toujours intéressants et cette expérience m'avait beaucoup plu. Il me semblait aussi que j'avais modestement contribué à apporter une aide à cette région ravagée par la guerre, qui avait souffert de malnutrition et de la négligence des autorités. J'étais tombé par hasard dans ce travail, mais il me convenait et j'étais impatient d'être confrontée à une situation nouvelle, dans un contexte totalement différent.

On m'avait dit que l'objectif du chantier d'El Khemis était de construire un nouveau village pour remplacer celui que les Français avaient détruit au début de la guerre d'Indépendance, et dont les habitants vivaient depuis dans des tentes et des bidonvilles. Quand je suis parti, les progrès de ce chantier n'étaient pas très visibles ; aussi j'ai été heureux d'apprendre par la suite qu'il s'était terminé avec succès. L'une des raisons de la lenteur des progrès provenait de la mauvaise santé de beaucoup de volontaires et de la dispersion des activités pour faire face à une diversité de besoins. C'était par exemple le cas de ma période d'enseignement et de mon travail avec l'équipe mobile de réparation.

Comment aurait-il fallu définir les priorités ? Il n'y a pas de réponse simple, mais on avait l'impression que notre action consistait à faire face aux problèmes au fur et à mesure, plutôt qu'à suivre des directives de Paris. Outre le manque de direction, le changement fréquent de responsables n'a pas aidé à maintenir le moral des volontaires, qui ont néanmoins fait ce qui leur était demandé et tiré le meilleur parti d'un très bel environnement. Dans l'ensemble, l'ambiance était très bonne, mais j'ai entendu plus tard évoquer des problèmes de consommation excessive d'alcool.

Sans aucun doute, cette expérience de six mois a joué un rôle central dans ma vie. J'ai trouvé ce travail de volontaire satisfaisant et l'argent de poche que nous recevions suffisait à nos besoins, même si pour certains il était pour une bonne part consacré à la consommation d'alcool. Certaines des amitiés nouées durant cette époque ont duré jusqu'à ce jour, même en l'absence de tout contact direct pendant de longues années. L'expérience acquise m'a beaucoup servi et m'a aidé à orienter les dix années suivantes de ma vie, au cours desquelles j'ai fait d'autres chantiers, en Inde et en Iran.

Volontaire et responsable en Iran

J'ai quitté l'Algérie pour l'Iran pour rejoindre un projet préparé par le European Working Group (EWG), où j'ai fini par être responsable de chantier. Il prévoyait de construire 116 maisons avec des dépendances, une école, des bains et un dispositif d'adduction d'eau. Il est sûr que l'on ne m'aurait pas proposé d'être responsable d'un chantier si je n'avais pas eu une expérience préalable en Algérie, ce qui a joué un rôle important dans ma sélection.

Un aspect très intéressant de mon séjour dans les deux pays provenait de la nécessité de travailler avec une population locale, en général musulmane. Cela n'a jamais posé de problème et, si l'on considère l'hystérie actuelle sur ce sujet dans le monde entier, nous pouvons penser à cette époque avec plaisir et avec respect pour les gens que nous avons rencontrés et avec qui nous avons travaillé. Il est bien dommage que ce type d'expérience ne soit pas à la portée de davantage de gens, car ces contacts culturels nous ont ouvert l'esprit.

On ne peut comparer des chantiers aussi différents que ceux d'Algérie et d'Iran : ces derniers étaient étroitement contrôlés par le siège central et nous étions très centrés sur notre travail. L'expérience du SCI en Algérie avait par comparaison un caractère très amateur, mais on ne peut être trop critique, car le contexte était très différent et les méthodes utilisées dans un cas n'auraient peut-être pas marché dans l'autre.

En raison de cette expérience de plus d'une année comme volontaire, j'ai décidé à mon retour en Grande-Bretagne, de reprendre des études à la London School of Economics, où j'ai obtenu un diplôme d'études supérieures de travail social. Avec ce diplôme, orienté vers les problèmes de développement, j'ai pu travailler comme coordinateur d'une action de l'EWG mettant l'accent sur le travail volontaire, mais en utilisant seulement une main d'œuvre qualifiée dans le cadre d'une institution iranienne, dans le domaine de la santé, de l'agriculture et du bâtiment.

Nouvelle orientation

Quand cette organisation a disparu, du fait des pressions politiques en Hollande, j'ai quitté et j'ai par la suite connu différents types d'emploi et de modes de vie. Mais mon expérience de volontaire m'a beaucoup servi dans mon activité professionnelle ultérieure. Elle a contribué à modifier l'orientation de ma vie et ma reprise d'études m'a conduit à prendre des responsabilités administratives dans des actions d'aide d'urgence. Comme je viens de le mentionner, j'ai aussi tiré bénéfice de ma collaboration étroite avec des musulmans en Algérie comme en Iran. Enfin, cette expérience, complétée par des voyages en Inde, au Pakistan et à Ceylan, m'a rendu plus tolérant et m'a ouvert à la diversité du monde.

Paulette Rabier

Paulette Rabier avait fait des études d'infirmière et d'assistante sociale à Mulhouse. en Alsace, qui l'ont mise en contact avec des Nord-Africains, ce qui l'a conduite à travailler comme volontaire avec les réfugiés algériens en Tunisie.

Pendant mes études, de 1952 à 1955, j'avais connu une association intitulée Entraide par les jeunes, qui aidait les personnes âgées (repeindre les appartements, couper du bois) et par laquelle j'avais entendu parler du SCI. Pendant les deux ou trois ans qui ont suivi je me suis occupée à titre professionnel de familles algériennes. J'ai eu envie d'en connaître davantage sur le Maghreb, d'où venaient les familles et les travailleurs, mais il n'était pas question d'aller en Algérie à cause de la guerre. J'ai pris contact avec le SCI, et en 1958 j'ai participé en Tunisie à un chantier Orient-Occident (dont Dorothy était le promoteur), sur lequel travaillaient des Maghrébins et des internationaux. Il s'agissait de travaux de peinture dans un hôpital ; il y avait beaucoup de discussions et des conférences, l'une d'entre elles par un Libyen, très enflammé par la cause du grand Maghreb. On s'était beaucoup bagarrés avec les Egyptiens et les Libyens – moins avec les Algériens et les Tunisiens – à cause du rôle de la femme, bien que ça n'ait pas été au programme. Ils avaient des attitudes très machos, très rétrogrades. Mais je n'ai pas eu l'expérience – ou connu l'époque, durant laquelle les femmes volontaires étaient cantonnées dans des rôles de « sisters ». J'ai surtout eu des contacts avec les Algériens et les Tunisiens, qui ont emmené d'autres volontaires au camp de Sakhiet, qui venait d'être bombardé par l'aviation française.

A la suite de ce chantier, souhaitant faire quelque chose pour l'Algérie, mais ne pouvant y aller, j'ai décidé que je serais plus utile en Tunisie qu'à Mulhouse. Il y avait au même moment un projet de chantier pour des réfugiés, mais il semble que les autorités ne souhaitaient pas, à cette époque, y faire participer de nombreux volontaires étrangers. J'ai aussi participé en 1959 à un chantier Orient-Occident près de Lausanne, pour former des équipes de volontaires femmes pour agir auprès des femmes. Il s'agissait d'acquérir des compétences pour les femmes (santé, couture) et non pour le travail de chantier. C'est là que j'ai rencontré Nelly et aussi Lise Cérésolle ; il y avait aussi des volontaires d'autres pays.

Je suis repartie en Tunisie à fin octobre 1958, avec Noël Plattew (maintenant en Belgique) ; mais le chantier envisagé n'a pas eu lieu. J'ai eu un contrat avec le ministère de la Santé tunisien. J'ai d'abord travaillé sur la frontière algéro-tunisienne, mais me suis vite rendu compte que l'on ne tenait pas à avoir des Français. On m'a dit au bout de peu de temps d'aller ailleurs, en me demandant où je voulais aller. J'ai proposé d'aller à Kairouan, où il y avait aussi une équipe de la Mission de France, qui avait été expulsée de Souk Ahras (en Algérie, à la frontière tunisienne). J'ai travaillé un an à Kairouan, comme assistante sociale, avec un contrat local, puis comme assistante sociale dans une maison d'enfants algériens (dépendant du Croissant rouge et des syndicats – UGTA), en tant que civiliste bénévole (avec une petite indemnité). J'y suis restée trois ans et j'y ai aussi fait de la formation du personnel. Il s'agissait également d'informer des personnes susceptibles de financer.

En 1962 et jusqu'à 1965, je suis allée comme conseillère du travail en Algérie, à Annaba, où mon mari (également ancien volontaire) travaillait dans la sidérurgie. Je suis rentrée en France en 1966, m' suis mariée suis retournée à Annaba avec mon mari de 1967 à 1969. Durant les années 70, j'ai enseigné au lycée de Sèvres.

Au départ, le SCI était un moyen d'aller au Maghreb, sans tomber comme ça du ciel. J'étais surtout motivée par la guerre d'Algérie, où je suis allée immédiatement après l'Indépendance. Les Suisses étaient moins réservés que les Français vis-à-vis de l'Algérie. Ces derniers avaient souvent peur de s'engager, peur des Autorités françaises. Au contraire, comme enfant ayant eu l'expérience de la guerre, je trouvais inadmissible d'en faire encore une. Je conçois qu'un organisme en tant que tel ne

puisse pas s'engager au même titre qu'un individu. Mais je dis ça maintenant, je ne suis pas sûre que je l'aurais dit à 20 ans .

Le SCI m'a paru efficace à l'époque. Il me semble que la branche française a évolué dans le sens de la décentralisation, ce qui est peut-être un peu dommage pour une action d'envergure. Je me demande si le siège de Paris est au courant de ce qui se fait ailleurs. Ce que je reproche à la branche française, c'est de ne rien faire dans les cas de catastrophes. L'action d'urgence n'existe plus. Pas de mobilisation, ni d'appel

Chapitre 5

AFRIQUE DE L'OUEST : NOUVELLES FORMES DE COOPERATION

Les origines : Ghana et Togo⁴⁹

L'histoire du développement du SCI en Afrique de l'Ouest peut être retracée rapidement à partir des textes rédigés par Arthur Gillette⁵⁰ et par Franco Perna (dont les souvenirs figurent au chapitre 2).

Un membre du Service civil, qui était également quaker, Gordon Green, avait été objecteur de conscience durant la deuxième Guerre mondiale et avait eu l'expérience du travail manuel non qualifié avec une rémunération nominale. Après avoir travaillé sur différents chantiers en Europe, il avait participé à certains projets des Quakers aux Etats-Unis. Le fait d'avoir eu pour la première fois une réelle rencontre avec des noirs avait suscité son intérêt pour le problème des gens de couleur. En 1964, Gordon est parti pour enseigner dans une école chic au Ghana. Pour donner à ses élèves l'occasion de connaître de première main et de combattre le sous-développement, il avait contribué à organiser de manière occasionnelle des chantiers de travail ; à l'approche de l'Indépendance, il a ressenti le besoin de le faire de manière plus régulière. C'est ainsi qu'avec des amis africains et européens qui partageaient son état d'esprit il a fondé en 1956 l'Association des Chantiers de Travail volontaire (Voluntary Workcamps Association ou VWAGC par la suite VWAG, la Gold Coast étant désormais le Ghana).

En 1962, le Comité de Coordination⁵¹ a organisé la deuxième formation de responsables de chantier au Ghana et au Togo... Il était significatif que ce projet régional ait pu se situer simultanément dans les deux pays, car, bien que voisins, leurs relations officielles étaient loin d'être cordiales. Mais les relations amicales et la coopération entre volontaires des deux pays ignoraient les désaccords entre gouvernements, depuis que le premier projet régional avait eu lieu au Ghana en 1958. Un seul Togolais, Gerson Konu, un instituteur de Palimé, avait pris part à ce premier projet et il en avait rapporté l'idée des chantiers de travail volontaire. C'est ainsi qu'il a créé sur le modèle du VWAG l'association « Les Volontaires au Travail ». En grande partie grâce à la réussite de ce projet, Gerson a été élu au Parlement togolais. L'indépendance et le travail des deux organisations ont été si largement appréciés que les deux organisations ont survécu à la période d'incertitude politique qui a culminé avec les coups d'Etat dans les deux pays. C'est seulement en 1957-58 que l'IVS (la branche britannique du SCI) a envoyé les premiers volontaires au Ghana et au Togo. Progressivement, au cours des années 60, l'IVS a placé un grand nombre de volontaires à long terme dans différents pays au sud du Sahara, en réponse à des demandes précises émanant de communautés locales et de

⁴⁹ On trouvera aussi un rapport très circonstancié sur l'action récente du SCI au Sénégal dans le rapport de Valérie Mabilie (non publié) intitulé : « Les ententes du Sénégal et le Service Civil International : 25 ans d'histoire ».

⁵⁰ One million volunteers, op. cit.

⁵¹ Voir chapitre 2.

gouvernements,. Mais c'est surtout en Afrique du Nord et de l'Ouest que le SCI a été connu et apprécié en tant que mouvement international, grâce aux liens très étroits de coopération et d'amitié établis avec des partenaires locaux.

Les deux premières contributions qui suivent, celles de Nicole Lehmann et de Max Hildesheim, concernent principalement la même période – la fin des années 50 et le début des années 60 – et le même pays, le Togo, où tous deux ont accompli un service à long terme. Mais ils ont aussi participé à de nombreux autres chantiers dans d'autres pays. Lorsque Nicole Paraire s'est engagée à son tour avec le SCI, au cours des années 70, il n'y a eu que des échanges de volontaires à court terme avec l'Afrique de l'Ouest. Elle avait déjà fait des chantiers dans d'autres pays, mais elle a surtout contribué à mettre en œuvre une nouvelle politique du SCI vis-à-vis de l'Afrique. Tous trois ont été en relations avec Gerson Konu, une personnalité qui a joué un rôle essentiel pour son pays et pour le développement du SCI en Afrique.

Gerson Konu (1932-2006)

Kwadzo Gaglo Gù-Konu (1932 -2006) fut l'initiateur des chantiers de volontaires au Togo, son pays, chantiers qui perdurent toujours, maintenant animés par l'ASTOVOCT (Association Togolaise des Volontaires Chrétiens au Travail). En 1957, jeune instituteur, il découvre au Ghana les chantiers internationaux de volontaires et entend parler du SCI pour la première fois. De retour au pays, il crée l'Association togolaise des volontaires au travail : " LVT ".

Dans un Togo nouvellement indépendant (1960), sous la présidence de Sylvanus Olympio, il est élu député de la région de Kpalimé. Les chantiers de LVT, où travaillent, coude à coude, villageois, élèves (collégiens) et volontaires étrangers, africains et européens, répondent aux besoins du nouvel Etat et stimulent la prise en charge par la population de son propre développement. Parallèlement à ces chantiers, Gerson organise des cours d'alphabétisation en langue vernaculaire. Ces initiatives, qui correspondent aux aspirations des habitants ont beaucoup de succès, d'autant qu'elles rejoignent leurs coutumes : les travaux collectifs.

Après le coup d'Etat de 1963 et l'assassinat du président Olympio, Gerson est arrêté et torturé. Il sera libéré 4 ans plus tard, grâce à l'intervention d'Amnesty International et de la branche britannique du SCI (IVS). Il se réfugie alors en France et vient travailler au bureau du SCI à Paris où il deviendra permanent. De 1970 à 1978, il sera délégué international du SCI pour l'Afrique de l'Ouest, à côté de Jean-Pierre Petit, délégué international pour le Maghreb. Il développe les liens entre le SCI et les associations partenaires en Afrique. En Afrique, il crée l'UACVAO (Union des Associations de Chantier d'Afrique de l'Ouest) pour renforcer ces associations, et initie, en collaboration avec les populations, quelques projets à long terme. En France, il crée des groupes qui, à long terme, poursuivent des échanges avec des partenaires africains (le groupe Femmes et Développement qui travaille avec des groupements de femmes villageois, le groupe Vendée-Afrique qui échange avec des agriculteurs et artisans africains).

En 1978, il cesse d'être permanent au SCI et rejoint le Secrétariat International d'Amnesty International à Londres où il est chargé du développement d'AI en Afrique (création et soutien aux sections africaines). Pendant tout son exil, menacé par le pouvoir en place, il ne pourra se rendre dans son pays. A sa retraite, malade, il se partage entre Londres et Ho, petite ville ghanéenne proche de la

frontière togolaise. Il continue à y initier des projets de développement basés sur la confiance dans les initiatives locales et des associations de défense des droits humains en Afrique.

Tous ceux qui ont connu Gerson ont été frappés par sa passion pour une Afrique démocratique, indépendante, égalitaire, développée et ouverte au monde, et par sa persévérance à y contribuer, sous toutes les formes possibles.

D'après un hommage rédigé par Nigel Watts.

Nicole Lehmann

Née en Alsace, Nicole Lehmann a participé très tôt aux activités du SCI. Après des études de travail social, elle a participé à différents chantiers en Europe et a été volontaire à long terme en Afrique en 1961-62. En 1963, elle a rejoint les équipes du SCI en Algérie, puis a été volontaire au Maroc et en Tanzanie. Elle continue à aider la branche française du SCI..

Face aux destructions de la guerre en Europe

Traumatisée par la guerre de 39-45, ma famille vivait très repliée sur elle-même. Fille unique, je partageais mon temps entre la lecture, les études et mes voisines mises au travail ou en apprentissage dès 13 et 14 ans. Mes parents étaient cultivés et avaient des intérêts très variés qu'ils me faisaient partager. A l'âge de 17 ans, j'ai demandé à aller à Paris chez ma grand-mère. Je m'attendais à avoir à l'université des discussions et des contacts stimulants avec d'autres étudiants. Mais il n'en a rien été.

Ayant eu connaissance du SCI par la presse, j'ai rejoint l'association lors de mon dix-huitième anniversaire. J'ai trouvé des gens d'origine et d'intérêts très variés, avec lesquels je pouvais échanger, tout en faisant un travail utile correspondant à mes idées sociales et politiques. J'ai participé à des chantiers de week-end pour des personnes âgées vivant à Paris ou en banlieue. J'ai fait du travail d'alphabétisation et suis allée dans des chantiers d'été dans le nord de la France (un village d'enfants) et dans les Alpes (à Ceillac après des inondations).

En août 1958, j'ai rejoint en Pologne un chantier « Est-Ouest » visant à promouvoir les contacts entre jeunes des pays capitalistes et communistes. Si je me souviens bien, il y avait à côté des volontaires polonais cinq Français, un Allemand, trois Bulgares et un Indien. C'était mon premier chantier à l'étranger - bien entendu il y avait aussi des étrangers (anglais, américains, danois) dans les chantiers français.

Les conditions de vie et de travail sur ce chantier étaient assez dures. Nous aidions à construire une route devant relier le pays à la Tchécoslovaquie voisine, dans une région de montagne boisée que, plusieurs années après la fin de la guerre, la Pologne et l'Ukraine également voisines s'étaient âprement disputés. Les rares villages restants étaient déserts, dévastés de la veille semblait-il : fenêtres et portes battantes, cahiers d'écoliers tâchés et traînant par terre. J'avais vu des destructions de la guerre chez nous en Alsace – y compris des dégâts sur notre propre maison - des villages rasés et les ruines de Saarbruck en Allemagne voisine, et même si je n'avais plus 9 ans, j'étais très impressionnée. De même que par le spectacle du quartier de Praha Varsovie encore en ruine lui aussi, alors que le vieux Varsovie avait déjà été reconstruit à l'identique. Je ne veux pas m'étendre ici sur la

visite d'Auschwitz ou sur la rencontre d'un très vieil homme, qui avait fait la première guerre mondiale avec les Français et semblait si heureux d'en rencontrer.

En fait, si les relations entre volontaires ont été faciles et cordiales, les échanges plus intellectuels étaient assez limités. Cela tenait pour une part à une certaine suspicion quant aux opinions des uns et des autres : un certain nombre de volontaires occidentaux étaient plutôt communistes ou sympathisants, alors que bon nombre de Polonais ne l'étaient pas du tout pour ne pas dire qu'ils étaient franchement 'anti'.

A la rentrée de septembre, j'ai commencé à travailler et l'été suivant (1959), j'ai participé à un chantier en Italie près de la frontière française. Nous avions des discussions intéressantes et variées, par exemple sur des questions de société. L'un des volontaires, qui venait d'Afrique du Sud, descendait d'une vieille famille aristocratique allemande. Je dois avouer que nous n'avions pas de discussions sur les relations entre Noirs et Blancs. En avions-nous jamais entendu parler ? Je ne saurais le dire aujourd'hui. Un autre volontaire était un Arabe chrétien de Nazareth. Nous sommes restés en contact et quelques années plus tard, quand je suis allée travailler en kibboutz, je lui ai rendu visite, et je passais tous les week-ends dans sa famille. Ce qui m'a frappée c'est que seuls les quelques Arabes du kibboutz construisaient les abris. Il y avait aussi quelques Druses ; on me regardait de haut car j'avais de bonnes relations avec ces deux minorités.

Après cette expérience, je n'ai pas fait d'autres chantiers pendant quelque temps, car mon travail était très absorbant : je m'occupais d'immigrés d'Afrique du Nord, une activité que j'avais choisie à la suite de mes contacts par l'intermédiaire du SCI. J'avais là un contrat de trois ans renouvelable et le projet de partir ensuite faire un volontariat à long terme.

Bien intégrée dans un Togo tout juste indépendant

Le SCI m'avait proposé d'aller en Inde ou au Togo. Je ne peux pas vraiment dire pourquoi j'ai choisi le Togo, mais c'est le cas. Ce pays était indépendant depuis 1960. A l'époque aucune formation préalable n'était proposée aux volontaires avant leur départ dans un pays extra-européen. C'est ainsi que je suis partie fin août 1961, riche de quelques notions médicales, de lectures diverses et très générales sur le Tiers-Monde et l'Afrique, des films de Jean Rouch et d'une correspondance avec une volontaire de l'association togolaise qui devait m'accueillir.

J'ai payé mon voyage (quinze jours de bateau, déjà fort instructifs...) ; j'étais assurée par le SCI, nourrie, logée, avec argent de poche fourni par LTV (Les Volontaires au Travail). Cette association avait été créée depuis peu par un jeune instituteur togolais, Gerson Konu, suite à un séminaire organisé par l'UNESCO en 1957 au Ghana.

Son objectif était très politique (d'ailleurs, Gerson venait d'être élu député du Cercle de Kpalimé). Le Togo, qui venait d'être indépendant, devait se développer en ne comptant que sur ses propres forces : c'était la doctrine du « self help ». C'est pourquoi étaient organisés des chantiers de travail volontaire et des cours d'alphabétisation dans la langue Ewé, tout juste reconnue comme langue nationale. Tout le monde était enthousiaste, impatient d'apprendre et de contribuer à construire une nouvelle nation.

Ce travail volontaire se concrétisait par la construction d'écoles et de dispensaires à la demande des villageois, qui fournissaient les matériaux : parpaings et tôles ondulées s'ils en avaient les moyens ou

briques en terre crue confectionnées sur place et couverture traditionnelle pour les toitures que nous allions couper en brousse. Il pouvait aussi s'agir de petits ponts en bus ou de pistes pour désenclaver un village et en permettre l'accès à un taxi brousse. En ce qui concernait les écoles et les dispensaires, il était entendu que le village assurait la construction et que l'Etat fournissait un instituteur ou un infirmier.

Huit heures de travail quotidien étaient effectuées ensemble par les villageois et les volontaires togolais (élèves du secondaire et étudiants) et les volontaires étrangers. Les villages étaient structurés en quartiers et chaque jour venaient travailler des membres (hommes et femmes) d'un quartier ; il s'agissait de ne pas désorganiser la vie de la communauté. Les volontaires étrangers (allemands, anglais, ivoiriens, béninois, congolais...) étaient relativement nombreux durant les mois de juillet et août. Le responsable du chantier était togolais, de même que les maçons et charpentiers. Les repas étaient assurés par les villageoises. Les travaux s'interrompaient lorsque venait la saison des travaux des champs ; ainsi, en saison creuse, nous, les quatre volontaires à long terme étions toujours plus ou moins dispersés. Il y avait Max Hildesheim, un architecte belge venu lui aussi pour un an et arrivé six mois avant moi (voir plus loin), un volontaire indien, Ben un noir américain à la recherche de ses racines et moi-même.

Il faut dire que ce projet avait tout pour me plaire : coopération effective et égalitaire entre noirs et blancs, manuels et « intellectuels », citoyens et Etat, ouverture sur l'étranger et choix de ne compter que sur ses propres forces. Ce projet se réalisait donc sous mes yeux et avec ma participation malgré des à peu près et des lenteurs qui, au début bien sûr, heurtaient un peu ma conception occidentale de l'efficacité du travail

Mon intégration au pays et à ses usages en fut grandement facilitée, ainsi que le fait de m'être rapidement habituée au climat, à la nourriture et de n'avoir aucun problème de santé. Cela n'était pas évident au départ car, partant du principe que nous étions sur un pied d'égalité, il n'était pas question que je travaille, m'habille, mange et boive l'eau du ruisseau ou du puits ou dorme différemment de la population qui m'accueillait. C'est ainsi que j'ai porté sur ma tête parpaings, sable, seaux d'eau, que j'ai dormi sur la natte, manié la machette, marché pieds nus et avalé, surprise d'abord, puis avec plaisir, des haricots à l'huile de palme pour mon petit déjeuner.

En dehors de la période des chantiers, j'ai passé quelque temps dans la famille d'un instituteur togolais près de Kpalimé (Sud-Ouest du Togo, près de la frontière ghanéenne, région d'origine de Gerson Konu et centre de la majorité des activités des LTV), où je remplaçais un professeur de français (6^e, 5^e) parti en stage et je suis allée vivre dans un village des collines, près de la frontière ghanéenne.

J'y ai participé aux travaux des champs et j'ai essayé de faire un peu d'éducation sanitaire auprès des jeunes filles et des jeunes mères. Ma préoccupation était le sevrage des bébés en établissant un régime simple, varié, exclusivement à base de produits locaux, pour passer du sein au « fou-fou » (boule de manioc pilé à consistance de chewing gum), plat quotidien dans la région. Il y avait aussi la protection des petits contre la rougeole en saison des pluies : il faisait alors froid et les enfants restaient le plus souvent nus. Nous avons donc fait quelques travaux de couture rudimentaire avec les restes utilisables de pagnes usagés. Avec quel effet ??? Les « Haou Sukku » ne s'intéressaient pas à ces problèmes ; c'était beaucoup leur demander ! La lecture et l'écriture leur suffisaient amplement. J'ai également donné quelques soins avec des médicaments apportés de France, ou fournis par le médecin de Kpalimé, mais aussi en rapport avec les possibilités locales : eau bouillie, alcool de palme...

Mes contacts avec les femmes des village (seuls les garçons étaient scolarisés et encore pas tous) n'étaient pas très faciles. Mon éwé était très limité, leur français ou anglais de même. Nos relations se résumaient hors travail sur le chantier, à chercher du bois ensemble, à trier des haricots ou à griller des arachides, à se sourire, à partager des fous rires ou à danser.

Les relation avec les hommes étaient assez aisées : elles étaient sans ambiguïté et les problèmes de langue étaient bien moindres. Conversations et traductions étaient donc possibles. Volontaires ou non, les sujets les plus divers étaient discutés. Par exemple : « la magie des blancs », à savoir leurs compétences techniques et parfois « le refus de la communiquer » ; la religion et la concurrence Protestants/Catholiques, la religion traditionnelle ; la santé ; la maladie et la mort conséquences d'un sort ; les ancêtres ; la famille : polygamie/monogamie ; la grande famille ; le célibat ; l'enfant confié à un tiers, en principe pour aller à l'école, et en pratique souvent maltraité ; les mariages mixtes ; et bien sûr la politique : c'est l'époque de l'assassinat de Patrice Lumumba et des tensions américano-russes au sujet de Cuba. J'en oublie bien sûr.

Une autre image du «Blanc »

Dans la région de Kpalimé (dont le nom exact est en fait « Cercle de Klouto », la population était pauvre, mais en aucun cas misérable. Sur les collines, on plantait du café et du cacao, en plus des cultures de subsistance (maïs, yam, kassava). La terre était répartie en petites superficies appartenant à la communauté, dont l'attribution était renouvelée périodiquement. Bien entendu, les villages n'avaient ni électricité, ni eau courante ; le bois de cuisson était un souci réel pour les ménagères. Quelques commerçants libanais officiaient à Kpalimé, où avait lieu un important marché. Les commerçants haoussa y dominaient et les villageois dont les récoltes venaient à maturité simultanément avaient bien de la peine à les y écouler. Les rares blancs (français) qui vivaient sur place m'ignoraient et certains Africains m'ont dit : « tu déchois », parce que je marchais ou j'allais à vélo, plutôt que d'avoir une voiture.

Ce séjour m'a permis de découvrir un monde totalement autre et en même temps totalement identique au nôtre. J'y ai appris à ne pas porter de jugements ou de conclusions trop rapides, à mieux respecter et accepter des conceptions du monde qui m'étaient étrangères. J'y ai appris aussi à « bien vivre », de façon plus simple et plus dépouillée. J'y ai gagné quelques solides et durables amitiés. Qu'ai-je apporté ? Je ne le sais pas vraiment, si ce n'est peut-être une autre image du « Blanc »..

Mon séjour en Afrique de l'Ouest s'est achevé par plusieurs chantiers au Ghana. J'y ai rencontré brièvement Gordon Green et aussi Frimpong, le responsable de l'association ghanéenne de volontaires. Le fonctionnement de celle-ci m'a paru assez proche de celui des L.V.T.

Le retour en France a été une aventure. Etant demeurée quasiment toute l'année dans la même région et n'imaginant pas revenir un jour au Togo, je souhaitais voir le nord du Sahel. J'ai donc mis d'abord le cap sur le centre et sur la frontière du Burkina Faso (alors Haute Volta). C'était assez sportif à la saison des pluies. Puis je suis allée plus à l'ouest à la frontière du Dahomey (aujourd'hui Bénin). Enfin, le vrai départ m'a amenée à traverser le Bénin, le Niger, le Burkinabé et la Côte d'Ivoire, en faisant étape, soit chez des volontaires, soit dans des missions, des campements, ou en couchant sous le car, dans le sable... Car le stop s'étant révélé très aléatoire, j'ai alterné le taxi brousse desservant des marchés, les camions de marchandises, les cars de la « Transsaharienne », et les trains. Je me dis

maintenant que c'est beau d'avoir été jeune et de ne douter de rien...En fait je ne risquais alors pas grand chose.

J'envisageais au départ de ne reprendre le bateau qu'à Dakar, après avoir traversé la Guinée, le Mali et le Sénégal. J'ai dû y renoncer, tant à cause des tensions politiques du moment dans ces pays et/ou aussi avec la France à cause d'une malencontreuse rubéole. En fait, j'y suis retournée au Togo ! En 1973, puis en 1991 ! Car le contact s'est maintenu par lettres, par parents, amis et volontaires passant par la France.

Avec les équipes du SCI près de Tlemcen et au Maroc

De retour en France, au cours de l'été 1963, j'ai rejoint les équipes du SCI en Algérie, qui venait d'acquiescer son indépendance. Je faisais partie d'un groupe de volontaires qui faisaient des tournées dans les villages pour le contrôle de la tuberculose. Il y avait aussi un médecin et un dentiste. Nous étions avec des membres de la « Jeunesse FLN » et quelques instituteurs locaux, sur les Hauts Plateaux entre Tlemcen et le désert, près de la frontière marocaine (voir Jean-Pierre Petit, David Palmer and R.L chapitre 4). Nous étions étonnamment bien reçus par les villageois, qui avaient pourtant beaucoup souffert de la guerre. Je me rappelle, qu'une fois nous nous sommes arrêtés dans un café bondé de monde ; au moment de partir on nous a dit que nos cafés étaient déjà réglés, et l'un des clients dit à haute voix « Et dites-leur que nous ne sommes pas tous des sauvages ! » Ce qui m'a le plus impressionnée, c'est l'absence de ressentiment vis-à-vis des Français, alors qu'après tant d'années un si grand nombre de Français en veulent encore aux Algériens de la défaite qu'ils n'ont pas pu accepter.

En 1965, je suis allée au Maroc, pour un chantier à Safi. Nous aidions à la construction d'une crèche pour les enfants des femmes qui travaillaient à l'emballage des sardines. Les relations entre volontaires marocains (des garçons) et volontaires européens (des filles) étaient bonnes, sans problèmes et amicales, mais il n'y avait guère de discussions. J'ai été frappée de la différence de condition entre les femmes africaines (non musulmanes) et les femmes arabes

Au cours des années 70, je suis allée en Tanzanie, à nouveau pour le SCI, pour un chantier « travail et études ». Nous devions travailler avec les paysans pour ramasser les feuilles de thé et planter du maïs. En réalité, nous n'étions pas assez compétents et nous étions plutôt une gêne pour la population locale. Les échanges étaient assez limités, faute d'une langue commune. Ce qui était intéressant, c'était l'organisation des coopératives et la construction des maisons en briques (cruées ou cuites), plutôt que des murs en ciment et des toits en tôle ondulée, comme on en voyait en Afrique de l'ouest. Nous avons aussi appris beaucoup sur la vie des Masaï, ces nomades qui ne connaissent pas de frontières, dans notre monde constitué d'Etats bien circonscrits.

Par conséquent j'avais beaucoup d'idées sur le travail social en Afrique, et j'ai pris contact avec l'UNESCO. Leur réaction fut : « Encore une fille qui veut profiter des salaires élevés dans des organisations des Nations Unies ! ». Je suis partie en claquant bruyamment la porte.

Conclusion

Le SCI, mouvement oeuvrant à promouvoir la paix ? Oui, mais au-delà de ces mots un peu ronflants, restons modestes. Le SCI ne peut prétendre éradiquer la soif de pouvoir, de richesses et de gloire qui

fait les guerres. Son action est presque exclusivement individuelle. Le volontaire, dans sa rencontre avec »l'autre«, prend conscience d'une réalité dont il n'avait auparavant qu'une connaissance abstraite, ou même qu'il ignorait. On peut espérer qu'il en tirera des conséquences dans sa vie ultérieure, quelle que soit sa place dans la société. Cela peut paraître insignifiant, mais c'est quand même utile, car cela peut aider, si peu que ce soit, à réduire l'obscurantisme, la bêtise et la manipulation qui permettent ces guerres.

Max Hildesheim

D'origine néerlandaise, la famille de Max Hildesheim, réfugiée en Indonésie pendant la guerre, s'est installée ensuite en Belgique. Etudiant en architecture, il a fait des chantiers pour le SCI au Maroc et en Moldavie et a été ensuite volontaire à long terme au Togo. Il vit en France.

Ma famille était hollandaise, d'origine juive et vivait à Bruxelles. Pendant la guerre, pour fuir les Allemands, le gouvernement hollandais nous a envoyés à Java, où nous avons passé trois ans dans un camp de concentration japonais, où hommes et femmes étaient séparés, de sorte que je n'ai pas vu mon père pendant trois ans. En 1945, à neuf ans, nous sommes retournés en Belgique et il m'a fallu passer du hollandais au français, changement de langue qui m'a facilité plus tard l'apprentissage de l'anglais. A 20 ans, mes parents m'ont offert un voyage en Israël, en espérant que je deviendrais Sioniste comme eux. Ma sœur était allée dans un kibboutz, où elle n'aimait pas la vie communautaire qui lui rappelait le camp. Au contraire, le travail manuel m'a beaucoup plu, ce goût m'est resté.

L'année suivante, étant étudiant en architecture, j'ai vu qu'au lieu de passer mes vacances au bord de la mer, je pourrais me joindre à un chantier de travail. J'ai fait un chantier en France, dans les Alpes, avec « Jeunesse et Reconstruction » ; j'ai souvent servi d'interprète et j'ai été amené à remplacer le chef de chantier, ce qui m'a beaucoup plu aussi. En 1960, avec mon diplôme d'architecte, j'ai pensé à aller à l'étranger et je me suis adressé au SCI ; normalement j'aurais dû commencer par un chantier en France, mais avec mon expérience j'ai pu aller en Grèce pour un mois. En fait je suis resté trois mois en remplaçant un responsable. J'ai rencontré des objecteurs, j'ai vu le côté plus idéologique du SCI et j'ai appris qu'il y avait des volontaires à long terme.

Découverte du Maghreb

J'ai d'abord passé quelques semaines avec Ralph et Idy Hegnauer et suis allé au Maroc à la fin de l'année 1960. Ce qui m'avait plu dans la proposition d'aller au Maroc, c'était notamment le fait de travailler avec des Algériens. Je n'étais pas spécialement politisé, mais je voulais me rendre compte de plus près de la situation. J'ai vu sur place des organisations nationalistes très bien structurées, avec une extension à Ifrane, dans la montagne.

Il s'agissait de travailler dans un orphelinat, à Aïn es Sebaa, à 6 km de Casablanca. Idy Hegnauer était la responsable. Il y avait huit volontaires, cinq Algériennes et trois Suissesses. Un monsieur en costume-cravate, l'un des responsables du syndicat algérien s'occupait du projet. J'étais en quelque sorte l'homme à tout faire. C'était le premier de mes chantiers où je devais travailler dans le domaine du bâtiment proprement dit : il ne s'agissait pas de faire des plans, mais de mettre réellement la main à la pâte. Avec un vrai maçon, Ahmed, nous devions reconstruire un fragment de muret et c'est lui qui m'a montré comment manier la truelle (alors que je venais de passer mon diplôme d'architecte !).

C'est là que j'ai pris conscience d'un certain nombre de problèmes culturels et que j'ai appris à changer mes habitudes : le problème du travail le vendredi, les manières de table et surtout le comportement avec les filles auquel il fallait être très attentif. Les relations n'étaient pas toujours faciles. Si d'une manière générale nous étions bien accueillis en tant qu'Européens venant collaborer avec les Arabes, dès qu'il y avait un problème ils avaient tendance, soit à revenir à la réaction du dominé envers le dominateur, soit à transformer la chose en question raciale ou ethnique. Et les différences étaient marquées entre Algériens et Marocains, entre Arabes et Kabyles

Des questions plus fondamentales nous préoccupaient bien sûr aussi, concernant l'utilité de notre travail, les responsabilités des uns et des autres par rapport à leurs compétences, la manière dont l'argent était dépensé. Et il n'y avait pas assez d'enfants, car dès que l'un d'eux devenait orphelin, il était recueilli par la famille. Il y avait aussi la présence de la guerre d'Algérie : on me racontait ce que les gens avaient vu et vécu à propos de ce que les Français faisaient subir tant aux combattants qu'aux civils.

Pendant cette période, il y a eu un terrible tremblement de terre à Agadir, mais les autorités n'ont pas demandé les aides nécessaires, en particulier celle du SCI, qui organisait pourtant des chantiers d'urgence un peu partout. En janvier, on m'a demandé de rejoindre un nouveau home pour les enfants en mauvaise santé qui s'ouvrait à Ifrane, ville résidentielle dans la montagne. Il y avait des aménagements à faire, et mes compétences d'architecte pouvaient être utiles, mais le séjour a été bref, car il y avait toujours trop peu d'enfants. Ce chantier au Maroc précédait mon engagement d'une année et Ralf m'a proposé d'aller au Togo, aider une jeune association locale, « Les Volontaires au Travail » (LVT) à préparer la saison des chantiers d'été.

Togo : l'enthousiasme de l'Indépendance

Il n'y avait pas de vrai port au Togo et j'avais pris un bateau qui m'a débarqué à Cotonou (Dahomey, aujourd'hui Bénin). J'ai employé différents moyens, notamment l'auto stop, pour aller au Togo. La première voiture qui passait s'est arrêtée : un blanc qui fait de l'auto-stop, cela ne s'était jamais vu. Ensuite, j'ai pu prendre un camion qui allait à Lomé et dont le conducteur était du village (Palimé) où je devais me rendre et connaissait bien Gerson Konu. Le soir, ne sachant où je devais coucher, le camionneur m'a invité à coucher chez lui. Puis j'ai pris le train.

A l'arrivée sur la place du marché des gamins m'accompagnaient en tournant autour de moi, chantant une petite chansonnette: « Yovo, yovo, bonsoir, ça va bien, merci.... ». Je n'ai pas eu à demander mon chemin, car Gerson Konu s'avancait vers moi : un beau jeune homme, les traits fins, un sourire des plus accueillants. Il m'a emmené chez lui. Tous les bâtiments se ressemblaient : sans étage, les murs crépis, plus ou moins blancs, ou couleur terre, pas de fenêtres mais seulement des volets, le toit en tôle ondulée. Il y avait aussi de simples apprentis de bois couverts de paille où s'affairait un ferronnier par-ci, un menuisier par-là, ou même un tailleur derrière sa machine à coudre. Le bâtiment de Gerson était un peu plus long que les autres, et plusieurs pièces donnaient sur une galerie couverte où quelques fauteuils attendaient les visiteurs. Un peu plus loin, un petit bâtiment avec au-dessus de la porte un panneau de bois à l'enseigne « Les Volontaires au Travail ». Par derrière, une petite cabane « tout à l'égout ».

Gerson venait d'être élu l'un des 50 nouveaux députés du pays, dans le parti du président Sylvanus Olympio, très largement majoritaire. Dans un sens, il n'en était pas tellement enchanté, car cela lui

donnerait beaucoup de travail et il pourrait donc moins s'occuper de L.V.T. Mais ceux-ci avaient une bonne équipe qui avait déjà réalisé plusieurs chantiers : une réserve d'eau, une école que les villageois ont ensuite achevée eux-mêmes, des routes, etc. Ils avaient aussi créé un centre d'éducation de base, où ils trouvaient la majorité des volontaires et de l'encadrement. Gerson, qui avait 28 ans, avait été invité l'année précédente en Europe pour participer à plusieurs chantiers S.C.I. en France et en Angleterre. Et c'est comme ça que l'idée était née d'inviter un volontaire à long terme européen ici. Un second était attendu : ce fût Nicole Lehmann.

Mon rôle, au début, consistait surtout à conseiller L.V.T. pour préparer les chantiers pour l'été. Il fallait préparer la venue des volontaires étrangers invités par le canal du S.C.I. d'une part, et par le A.F.S.C., l'organisation des Quakers américains, d'autre part. Ses fonctions de député obligeaient Gerson à partir une semaine au moins pour Lomé, mais il m'a invité à loger chez lui. Les relations avec les gens autour de moi se sont établies tout naturellement, et ils se sont tout de suite habitués à moi. Un jour, un « Père blanc » est venu s'asseoir avec moi ; un vieux missionnaire en soutane blanche, casque colonial, et barbe, blanche elle aussi. Il avait l'esprit aussi antique que son âge. Il était vraiment difficile d'établir le contact, mais intéressant de voir comment certains concevaient encore l'Afrique.

L'une des premières décisions concernait la définition des horaires de travail : lever à 6 h, avec le soleil ; travail de 7 à 11, puis reprise à 13, de manière à manger et se reposer durant les deux heures les plus chaudes ; fin du travail à 17 h. pour pouvoir aller se baigner au marigot durant l'heure qui précède la tombée de la nuit (qui tombe très régulièrement vers six heures du soir tout au long de l'année). Ensuite, la constitution des équipes, pour creuser les fondations à la houe, seul outil disponible avec les pelles, aller à la rivière, le marigot comme on dit ici, pour aller chercher le sable dans des cuvettes portées sur la tête, aller plus loin pour déterrer des blocs de pierre les casser en petits fragments pour faire du béton et aider deux menuisiers et le forgeron. Il fallait aussi préparer le bois des charpentes avec des scies de plus de deux mètres pour abattre des arbres d'un diamètre impressionnant.

Avec le recul, je pense que mes plans pour des villages en Afrique n'étaient pas assez réfléchis. Ils résultaient de ma formation, complètement abstraite. Des choses comme les briques crues auraient dû être développées beaucoup plus, alors qu'on utilisait des matériaux modernes coûteux (fers à béton, etc.).

Les volontaires américains étaient d'abord un peu déconcertés par les rythmes de travail parfois lents. Mais ils s'y adaptèrent rapidement, car il faut dire que les conditions étaient dures, les tâches lourdes, les outils primitifs et qu'on travaillait en plein soleil. Et quand ils en éprouvaient le besoin, ils s'arrêtaient chacun à leur tour, comme tout le monde, parfois même pour prendre la guitare et pousser la chansonnette. Par contre, tout s'est accéléré le jour où les villageois sont venus aider à chercher le sable. C'est alors le nombre qui créait la dynamique, et ce d'autant que tout le monde voulait travailler avec les « yovos » (les B lances) qui devaient bien montrer qu'ils étaient à la hauteur !

Au début de la deuxième semaine, j'ai été heureux que mes amis me laissent enfin prendre ma place parmi les volontaires. Le rôle de « chef des travaux » que je tenais en fait, n'en était que renforcé. Et je me sentais vraiment architecte, même si c'était un architecte aux mains et aux vêtements sales. Au moindre problème qui se posait, c'était à moi d'arbitrer et de prendre les décisions finales. Et quand je ne m'en sentais pas capable, je demandais conseil à l'ingénieur africain de Palimé.

J'ai aussi participé à d'autres chantiers au Togo, pour aider à établir des plans. Quand il n'y avait pas de chantier, j'ai fait des relevés topographiques de plusieurs villages, dans le but de rectifier les rues par exemple. J'ai également été appelé à contribuer à un chantier pour responsables de chantier. Nicole, qui n'était habituellement pas sur le même chantier que moi, y participait aussi, surtout en ce qui concerne le travail avec les femmes. Nous avons donc été promus « instructeurs ». Nos « stagiaires » étaient vraiment enthousiastes et de bonne volonté pour nous écouter parler de nos diverses expériences, et, comme toujours, de l'Europe en général. Comme ils ne rechignaient absolument pas à la besogne non plus, les conditions étaient vraiment bonnes. Nous avons également organisé un chantier de week-end, et les volontaires sont venus nombreux de Palimé. Quand il y avait foule comme cela, l'ambiance était vraiment enthousiasmante.

Bien sûr, à la fin de mon séjour, j'ai eu quelque peine à quitter tous ces amis.. Ils avaient fini par vraiment m'adopter. Quand un étranger leur demandait d'où je venais, ils lui disaient : « Il est natif du village ». De plus, m'appelaient souvent par mon prénom éwe, qui était Koffi⁵².. De belles fêtes d'adieu ont été organisées à cette occasion et pour l'assemblée générale des Volontaires au Travail. Ces fêtes et le tam-tam omniprésent m'ont laissé un grand souvenir. Par exemple lors de l'arrivée des volontaires américains. C'était d'abord la fête, avec tam-tam, chants, danses. Les nouveaux venus avaient l'air plutôt surpris de tomber là dedans sans aucune préparation, comme ça, en débarquant : le désordre apparent, les filles qui dansent à moitié nues en faisant des contorsions plus que suggestives, les gens qui accourent de toutes parts, l'ambiance chaleureuse..

Moldavie : une vision positive du monde soviétique

A la fin du chantier au Togo, il y avait une conférence internationale sur les chantiers de travail, organisée par l'Unesco au Nigeria. J'ai été envoyé par le SCI comme délégué, mais aussi comme interprète. J'ai été souvent proche du délégué soviétique parlant un français parfait, mais pas l'anglais, et pour qui je faisais souvent le traducteur dans les discussions en petits groupes. Je ne voulais pas rentrer simplement et directement par le bateau, car j'avais encore si peu vu de l'Afrique. Je suis donc passé par le Niger, j'ai acheté une pirogue avec laquelle je suis descendu sur le fleuve jusqu'au Togo. J'avais pensé aller en Israël en auto stop, mais l'interprète soviétique m'avait parlé d'un chantier en Moldavie et je me suis décidé à y aller.

Après quelques semaines de repos à Bruxelles, je suis donc reparti en 1962 pour un chantier en Moldavie, alors partie intégrante de l'Union soviétique. A cette époque, nous avions tendance à confondre celle-ci avec la Russie, mais la population locale insistait beaucoup sur sa propre identité. Le chantier était à Terespol, dans un kolhoze proche de Kichinev, la ville principale. Il était organisé par les komsomols, l'organisation de jeunesse, en liaison avec la Fédération mondiale de la Jeunesse démocratique. Il y avait trois types de volontaires : ceux des komsomols, ceux du SCI et ceux qui venaient d'autres mouvements, tels que les Quakers. Certains d'entre eux venaient du Tiers Monde. Nous avons voyagé par le train depuis Paris avec des volontaires indiens, que j'avais aidés à traverser la frontière belge alors que nous ne descendions même pas du train⁵³. Parmi nous, il y avait Georges

⁵² C'est le second prénom que l'on donne aux enfants et qui correspond au jour de leur naissance, le vendredi pour moi.

⁵³ Voir au chapitre 3 les souvenirs de Valli Chari/Seshan, qui avait rejoint ce chantier depuis Tachkent et Moscou.

Douart, qui nous a fait part de ses précédentes expériences avec les chantiers en Union soviétique. Il se souvenait de l'importance de la discipline, de la propagande, de la présentation du drapeau et de l'envoi de télégrammes de soutien à différentes occasions.

Au kolkhoze, une grande maison nous était réservée. Nous étions peu nombreux dans chaque chambre et le petit déjeuner était très copieux. Je n'avais pas connu ça sur les autres chantiers. Le président du kolkhoze un homme fort et jovial, nous a brièvement expliqué en quoi consistait notre travail : aider au travail aux champs ou à la construction d'un nouvel hôpital. Dans la soirée, nous étions invités par le kolkhoze à voir des danses moldaves. Tout le monde était là pour nous accueillir d'une manière informelle.

J'ai d'abord choisi de travailler dans le beau verger pour ramasser des cerises. Cela m'a rappelé ma première expérience de travail manuel en Israël. En travaillant ensemble, les différents groupes ont bientôt commencé à se mélanger pour créer des équipes véritablement internationales, qui comportaient aussi des membres du kolkhoze. Nous parlions donc beaucoup, pendant les moments de repos et même après. Au début, il s'agissait seulement de questions simples, comme la famille, les études et le travail.

Le jour suivant, le travail (ramasser des petits pois) était beaucoup plus dur, mais il a été vite interrompu pour accueillir les nouveaux volontaires venus d'Europe de l'Est, des Etats-Unis, du Japon et d'Afrique. Une fois le groupe au complet, il y a eu une réception officielle avec des banderoles, des discours et encore des danses. L'atmosphère était plaisante. Le volontaire le mieux accueilli a été celui qui venait de Cuba, non pas à cause de sa personnalité, mais parce qu'à l'époque le prestige de Castro était grand en Europe de l'Est et dans le Tiers Monde. Tous les participants au chantier et pas seulement les Africains étaient intéressés par mon expérience africaines.

Les discussions entre nous tournaient souvent autour de la religion, comme il arrivait fréquemment sur les chantiers. J'avais toujours mon petit succès quand je disais que j'étais d'origine juive, la 'vieille religion'! Mais difficile d'expliquer aux Africains surtout que j'étais incroyant, et aux soviétiques que je n'étais pas d'accord avec la politique israélienne, ce qui était un sujet très sensible si peu de temps après l'affaire du Canal de Suez. Nous nous sommes rendu compte que les opinions des Occidentaux étaient souvent très variées, face à un point de vue beaucoup plus uniforme dans les pays communistes, bien que nettement moins rigide que nous ne l'aurions pensé. Les volontaires des pays de l'Est étaient capables d'argumenter d'une manière plus rationnelle que nous et de se référer davantage à des faits précis, que ce soit sur l'influence de la religion sur la politique, sur la paix et le désarmement et sur différents conflits. Il y avait aussi des discussions organisées, qui concernaient au début principalement le fonctionnement du chantier, mais peu à peu nous avons pu parler de nos régimes politiques et d'autres sujets, d'une manière très libre.

Georges Douart, qui avait beaucoup d'expérience des chantiers, pouvait comparer la situation de l'URSS à cette époque et au cours des années 50. De grands changements d'étaient produits : il y avait beaucoup moins de rigidité et une ouverture dans différents domaines. Nos partenaires soviétiques disaient souvent : « depuis quatre ans », mais ils n'étaient pas en mesure d'expliquer précisément la nature des changements.

Comme toujours, la vie en commun a contribué à une meilleure compréhension mutuelle, non seulement pendant le temps de travail, mais aussi quand nous étions invités en petits groupes par les habitants, avec la bouteille de vodka habituelle et de nombreux toasts. Nous avons découvert le genre de vie des habitants, qui vivaient beaucoup mieux que nous le pensions. Ils paraissaient en bonne santé et plaisaient souvent, se moquant de leurs dirigeants le cas échéant. Il y avait beaucoup d'occasions de boire de la vodka et, après le vin rouge, c'était très efficace. Je me souviens encore de ce dîner au cours duquel le responsable de l'équipe soviétique avait fait un grand discours sur les méfaits de l'alcoolisme alors qu'il était lui-même à moitié ivre et pouvait à peine se tenir debout ! On chantait alors beaucoup et les Soviétiques nous surpassaient beaucoup pour cela.

Quand les responsables ont appris que j'étais architecte, ils ont voulu que je rejoigne le chantier. Mais c'était un gros chantier qui n'en était qu'au stade des fondations et ils utilisaient des équipements lourds. J'ai donc surtout transporté du mortier dans une brouette !

Nous allions souvent nager dans la rivière proche et nous avons fait une excursion. Nous sommes allés une fois à Odessa avec un car et j'ai été impressionné de voir les fameux escaliers du film « Le cuirassé Potemkine ». Avec toutes ces activités et dans ce cadre sympathique, le temps a passé rapidement et le jour de notre retour en train à Moscou est vite arrivé. Ce chantier avait été pour moi une réelle ouverture. Il a modifié mon état d'esprit et changé mes opinions politiques. Mon souvenir le plus important du SCI concerne l'aspect humain. Le chantier m'a permis de connaître la vie de gens dont je ne savais rien.

A mon retour d'URSS j'ai fait des conférences sur mon expérience (où j'ai rencontré mon épouse, qui revenait d'un chantier de construction d'une autoroute en Yougoslavie). Jusqu'en 1978, j'ai travaillé comme architecte, mais j'ai arrêté cette activité car ce type de travail était en contradiction avec mon idéologie, avec les options politiques que nous avons prises et parce que nous voulions une vie familiale et de couple plus intense. Avec ma famille, nous sommes allés vivre en Ardèche, où nous nous sommes pleinement intégrés avec la population locale. Notre vie est assez semblable à celle des chantiers, mais tout de même bien plus confortable et non collective. Mes idées pacifistes et mon expérience avec le SCI, y compris ma vision de l'URSS, ont eu une grande influence sur cette orientation.

Nicole Paraire

Née à Paris dans une famille modeste, Nicole Paraire est entrée comme boursière à 14 ans à l'Ecole normale d'institutrices, puis à l'Ecole normale supérieure. Elle est chercheur en physique et participe depuis 34 ans à l'activité du SCI, avec lequel elle a fait de nombreux chantiers.

J'étais déjà engagée dans la vie professionnelle comme chercheur lorsque j'ai commencé à faire de l'alphabétisation. Quand j'ai commencé à travailler, je me suis dit qu'il fallait que j'aie d'autres activités. Il me semblait clair que les immigrés étaient opprimés et donc il était normal de leur donner un coup de main. J'avais commencé en 1970, à une époque où il arrivait beaucoup de monde, vivant

dans des conditions épouvantables, notamment des Portugais fuyant la guerre en Angola. Et, faisant de l'alphabétisation, j'ai pensé qu'une bonne façon de mieux comprendre les gens avec qui je travaillais, c'était de les voir dans leur milieu d'origine. Quand une fille du groupe d'alphabétisation m'a dit qu'elle allait faire un chantier du SCI au Maghreb, ça m'a intéressé. Je n'ai pas choisi entre des associations de chantier, on m'a proposé celle-là. J'avais entendu parler du SCI une fois par une copine qui m'avait parlé de l'objection de conscience à une époque où, vraiment, ça m'avait fait tomber des nues – je n'y avais jamais pensé.

Nécessité d'une formation des volontaires

Théoriquement, il y avait (en 1973) beaucoup plus que maintenant, un cursus à suivre avant de partir en chantier dans le Tiers Monde, instauré par la Commission Afrique, Asie, Amérique latine (CAAAL) : une semaine de stage, plus un week-end de départ. A l'époque la formation des volontaires concernait la géographie, l'histoire, la sociologie et l'économie (relations économiques internationales). Cette formation me paraît capitale, même pour des chantiers de courte durée. Avec cette formation et avec les soirées, on remet les gens en question (qu'est-ce qu'un chantier, à quoi ça sert), on explique que l'essentiel n'est pas de creuser un puits et qu'ils ne feront pas toujours ce dont ils ont envie – trop de gens partent pour faire de l'humanitaire en pensant changer la face du monde en creusant un puits-. En une semaine, ils ont bien le temps de se poser les questions, ou éventuellement de renoncer à partir et ça me semblait très important. Certains viennent suivre le stage sans vouloir nécessairement partir. On se rend aussi compte, en une semaine, si des gens auront des difficultés à participer à une vie collective. Et c'est vrai qu'elle est parfois difficile sur un chantier, dans un pays du Tiers monde. Il est arrivé qu'on dise à certains qu'ils vaudrait mieux qu'ils ne partent pas. D'autres se rendent compte que le pays dans lequel ils devaient aller n'était pas nécessairement le plus adapté.

Il s'agit de faire comprendre ce qu'est le développement, ce qu'est un pays du Tiers monde et de faire réfléchir aux raisons pour lesquelles certains pays sont développés et pas d'autres. Le SCI doit servir d'abord à la prise de conscience des volontaires eux-mêmes. On était très exigeants, avec une semaine de stage, un week-end de départ et un de retour ; donc ceux qui partaient étaient bien engagés. Eventuellement après ils restaient au SCI. Maintenant, avec trois jours en tout, moins d'un volontaire sur deux vient au week-end d'évaluation et 1 ou 2% seulement restent au SCI. Cette diminution est intervenue depuis quelques années, en relation avec une compétition avec d'autres organismes beaucoup moins exigeants : en voyant que le nombre de participants aux stages SCI diminuait, la CAAAL (Commission mentionnée plus haut) a voulu faire quelque chose. J'ai rapidement fait partie du groupe des animateurs de la formation.

Ce qui m'a plu dans le SCI : c'était un endroit où on pouvait réfléchir. Ce n'était pas de l'activisme pour l'activisme. Et c'est sans doute pour ça que j'y suis restée. Ce n'est pas incompatible avec le travail manuel mais s'il n'y avait eu que le travail manuel, je ne serais pas restée. Ce n'est pas tellement le chantier qui m'a intéressée, mais c'est de réfléchir sur l'expérience qu'on y a connue. J'ai également fait partie d'un autre groupe de réflexion : le week-end de synthèse, que l'on organisait une fois par an sur un sujet donné, touchant au développement

Un travail dur en Tunisie

Revenons à 1973 : ce chantier en Tunisie a été dur. Il m'a pris toutes mes vacances, soit trois semaines, alors que je travaillais. Il était situé dans un village. Il y avait au total une vingtaine de volontaires, toutes les filles étaient européennes, tous les garçons sauf un étaient Tunisiens. Il

s'agissait de creuser des canalisations. Pourquoi et au bénéfice de qui ? Je n'en savais rien et à vrai dire cela m'était égal. Il était dur sur tous les plans, d'abord parce que l'interculturel est difficile, notamment dans un pays maghrébin, et il n'y avait pas de femmes maghrébines sur le chantier. Tout le monde ne venait pas du SCI.

C'était aussi dur physiquement. Je ne supporte pas la chaleur et elle était épouvantable dans le sud tunisien ; on nous vaccinait contre le choléra, car il y avait une épidémie. Donc on ne pouvait plus boire l'eau. On creusait en plein soleil des tranchées d'irrigation et nous les filles on creusait pendant que bon nombre de maghrébins se mettaient à l'ombre pour chanter de petites chansons. Par contre, ils étaient les premiers à la soupe ; d'ailleurs, je ne pouvais pas manger tellement c'était épicé. Dès qu'on parlait à un seul garçon, les autres étaient jaloux et faisaient une tête pas possible. La nuit, on avait droit aux transistors. Enfin, c'était très fatigant.

Le soir, il fallait faire son autocritique, parce que le chef de chantier était lui aussi mal à l'aise, parce qu'il n'avait sans doute pas l'habitude de gérer ce genre de groupe, il ne voulait pas qu'il y ait de problème. Si j'avais parlé à certains et pas aux autres, il fallait que je m'excuse, etc.. Je n'ai pas le souvenir de discussions organisées sur des thèmes particuliers. On avait déjà tellement de mal à faire face aux difficultés de la vie quotidienne. On était accueillis par une association maghrébine qui dépendait du Parti au pouvoir (le Destour), donc il valait mieux ne pas trop discuter. On avait surtout des échanges musicaux : il y avait danse obligatoire – danse tunisienne, naturellement - le soir.

Quand aux relations hommes/femmes, de toute manière au Maghreb elles sont quand même un peu hard. D'autant que ces jeunes n'avaient jamais été en contact avec des Européennes, ni même avec des femmes. Mais ce n'était pas aux femmes de préparer la nourriture. Il y avait un cuisinier, mais même les Tunisiens du nord ne pouvaient manger la nourriture tellement elle était épicée. Au total, j'ai eu beaucoup de mal .

Après le chantier, on a eu l'occasion, d'être accueillis par les familles des volontaires, ce qui nous a permis de découvrir un tout petit peu la vie là-bas. Quand je suis rentrée, je ne voyais pas de la même manière les gens avec qui j'avais affaire. Je pouvais parler de leurs coutumes, par exemple du mariage, on apprenait des petites choses, des blagues, des choses simples, on mettait les mêmes choses sous les mêmes mots. Avant, je ne savais pas.

L'intérêt d'un travail suivi avec le SCI

Le chantier a donc été très dur et pourtant je n'ai pas été découragée. Et ce qui était très bien au SCI, c'est qu'il y avait un week-end au retour, durant lequel on faisait une évaluation. On entendait les réactions des autres, on se disait : finalement c'était pas si mal. On valorisait ce qu'on avait fait. Et j'ai gardé jusqu'à maintenant une copine de l'époque. Parce que finalement, cette vie collective dans des conditions difficiles crée des relations indépendamment de tout, de la formation, de l'origine sociale. On est obligé de faire face à quelque chose de tellement nouveau que cela crée vraiment des relations, sans en avoir discuté. Et c'est très bien. Et avec ce week-end de retour, on avait vraiment l'impression que le SCI, c'était une structure, qui ne faisait pas n'importe quoi, qui évaluait. Il y avait cet aspect de continuité qui m'a semblé très important.

A l'époque, le chantier était une porte d'entrée dans le mouvement. On nous proposait ensuite de faire des choses, dans le cadre de la Commission Asie, Afrique, Amérique latine du SCI, qui était très autonome (les animateurs étaient J.P. Petit et Gerson Konu). On nous proposait de choisir des thèmes

de réflexion. C'était en 1973, date du premier choc pétrolier et j'ai eu la chance de pouvoir travailler sur un dossier concernant le pétrole ; c'est ainsi que j'ai appris comment le prix du pétrole était fixé, etc... C'est fondamental et c'est pour cela que je suis restée au SCI : on faisait travailler sa tête en même temps. Les années suivantes, j'ai continué à réfléchir sur d'autres dossiers : chacun travaillait dans son coin et nous nous rencontrions périodiquement.

Chantiers de courte durée en Inde et en Amérique latine

L'année suivante, en 1974, j'ai fait un chantier en Inde. C'était la première fois qu'il y avait un groupe constitué de volontaires à court terme qui allait en Inde . Le départ a été longuement préparé. Chacun devait se documenter. Il y a eu un chantier de week-end pour apprendre à se connaître. On devait rester en Inde un temps minimal, qui était très long : 7 semaines. Ayant une activité professionnelle, j'ai eu de la peine à trouver ce temps. Il y a eu une semaine d'orientation à Delhi, de longs exposés sur le SCI en Inde. Puis un chantier au sud de Madras, pour construire les fondations d'un dispensaire. Le chantier comportait des volontaires de courte durée français, encadrés par des volontaires à long terme indiens et occidentaux anglophones. Ensuite, on pouvait se déplacer un peu. Puis j'ai fait un séjour d'une quinzaine de jours dans un centre de santé d'un bidonville près de Delhi. On était présents, mais on ne travaillait pas vraiment, car on n'avait pas de compétence.

Aucun rapport avec le chantier de Tunisie. D'abord parce qu'on était invités par la branche indienne du SCI, à laquelle il semblait très important d'expliquer comment fonctionnait le SCI en Inde et aussi comment on vivait en Inde. Le SCI-India essaie de témoigner, dans un pays où il y a tant de problèmes de caste, que des gens de différents pays peuvent travailler ensemble. Autre différence avec la Tunisie : sur le chantier femmes et hommes étaient en nombre à peu près égal. J'ai plus vu l'Inde que la Tunisie et j'ai été davantage frappée par la misère en Inde et par les beautés du pays qu'en Tunisie. Dans ma tête ce pays était magique, mais en fait il était très accessible. Mais voir ces situations de pauvreté était très dur. Par contre j'ai découvert la danse indienne qui est une merveille. Quant à la religion, on avait pu voir des cérémonies, mais, à première vue, elle bloquait beaucoup moins la vie quotidienne qu'au Maghreb. On nous a sûrement parlé de la non-violence au pays de Gandhi, mais je me souviens surtout d'une fin de match au cours de laquelle les gens se jetaient des pierres.

J'ai aussi été, sous couvert du SCI, faire un chantier au Pérou à la fin des années 70 où il s'agissait d'apprendre à faire et à développer des photos à des animateurs par ailleurs très politisés.

Il y avait une responsable du SCI qui essayait d'avoir des relations suivies avec l'Amérique latine, mais c'était très difficile. Là-bas, on est gringo, si on n'est pas latino ou indio et on nous prenait pour des gringos. Une association comme le SCI aurait eu un vrai travail à faire, car en Amérique latine, tout est noir ou blanc. Il y est extrêmement difficile de dire 'je suis non violent', tout en étant de tel ou tel côté. Les latino-américains sont des théoriciens purs et durs.

A cette époque, il y avait des différences de sensibilité entre les branches dans leur approche de l'international et de ce qui était spécifique au SCI, question à laquelle étaient attachés les Français. Les Anglais étaient très pragmatiques, les Allemands avaient mauvaise conscience et voulaient donner de l'argent. Au contraire, nous pensions qu'il était impossible de faire du développement si on donnait de l'argent. Et ce n'est pas seulement à propos de l'Amérique latine. Je trouve que la collaboration entre les Européens est très difficile, parce que les orientations ne sont pas les mêmes.

De nouvelles formes d'échanges avec l'Afrique

Ensuite, j'ai fait partie de deux groupes : « Femmes et développement » et « Vendée ». Ce dernier s'appelle maintenant SCI Vendée/Afrique. Il était composé à l'origine d'agriculteurs et d'artisans qui voulaient aider le Tiers Monde et qui ne connaissaient pas le SCI. Gerson Konu, en tant que délégué international pour l'Afrique de l'Ouest du SCI leur a dit : « Si vous voulez aider le Tiers Monde, il faut d'abord apprendre à le connaître ». Il leur a proposé d'accueillir chez eux des gens du Tiers Monde. Il a fait très fort : il leur a fait accueillir pendant un an un Sénégalais, disons agriculteur, et un menuisier béninois . C'était difficile. C'était la Vendée profonde. On n'y avait jamais vu de noirs. Mais, comme pour mon premier chantier, ça n'a pas été un échec, ça dure encore et le groupe fonctionne toujours. Mais on a beaucoup évalué pour voir ce qui était positif ou non .

Ce n'est pas moi qui avait lancé ce projet. Avec du recul, je pense qu'un an, c'est beaucoup trop lourd pour ceux qui viennent, donc ils devenaient insupportables, ce qui est normal . Pour ceux qui recevaient, c'était moins difficile : le groupe étant assez nombreux, ses membres recevaient à tour de rôle dans leur famille (une quinzaine) les Africains. Il y a eu une suite. On a fait plusieurs évaluations. Il y a eu un autre accueil et puis on a dit aux Vendéens : « Pourquoi n'allez-vous pas en Afrique ? ». Donc maintenant, les Européens vont une année pour trois semaines en Afrique et les Africains viennent l'autre année en Europe.

C'est vraiment révolutionnaire. D'abord parce que les Européens ont compris le mode de vie des Africains. Ce n'est pas tellement que le projet ait été un moteur de développement. Au début, les Européens le croyaient ; ils ont pensé que le développement pourrait se faire comme ça. Ce qui est très intéressant, ce sont les échanges entre paysans : les partenaires se rendent mieux compte que chacun a un savoir, parce qu'ils ont le même métier. Ce n'est pas le SCI qui finance. On a organisé des opérations de financement suivant la méthode africaine : on a fait des champs collectifs, puis du ramassage de papier. Maintenant, on fait comme tout le monde pour gagner de l'argent, des repas payants.

Nous avons aussi organisé des soirées de formation et d'information.. On réfléchit sur les échanges « Europe-Tiers Monde ». La plupart des membres du groupe en remontreraient à beaucoup de ceux qui prennent des décisions sur les échanges avec le Tiers Monde. Quand on accueille (comme pour « Femmes et développement »), on emmène nos invités dans les écoles, où on donne beaucoup d'informations sur la vie en Afrique. Je vais toujours en Vendée, mais beaucoup moins. Les réunions ont lieu le soir. Ça s'est vraiment « vendéisé » ; ça prend racine, mais je ne suis pas sûre que ça dure longtemps. Il y avait des gens très divers et il faudrait qu'il y ait quelqu'un qui fasse le lien.

« Femmes et développement »

« Femmes et développement » est un projet lancé par le SCI au cours de l'Année internationale de la femme en 1975 (voir Dorothy). Deux Suissesses, anciennes volontaires à long terme, sont parties faire un voyage en Afrique de l'Ouest, ont rencontré des groupes de femmes et leur ont dit : « On n'a pas d'argent, mais qu'est-ce qu'on peut faire pour collaborer avec vous ». Et ça a été le point fort du groupe « Femmes et développement » : l'idée que d'abord, on n'a pas d'argent. Donc, on n'a jamais mis un sou dans les échanges et ça change tout. Les volontaires sont revenues en disant : « Les femmes disent, là-bas, qu'elles se découragent, parce qu'elles n'ont pas d'échanges entre elles ; le milieu n'est pas vraiment porteur ».

Nous nous sommes donc donné comme objectif d'essayer de faire le lien entre groupes de femmes là-bas, pour essayer de les empêcher de se décourager. . Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un groupe en France fasse le lien entre groupes de femmes africaines, car, par exemple, les échanges postaux entre pays d'Afrique de l'Ouest passaient à l'époque par Paris. Dans notre cas, comme souvent, l'intérêt de l'élément extérieur, c'est qu'il pose des questions. Il fait réfléchir, donne du recul. C'est à cela qu'on sert, et à dire : « Vous faites ça comme ça ; à côté, ils font autrement... ».

En 1976, Gerson Konu a décidé d'organiser au Bénin une réunion internationale de groupes de femmes de l'Afrique de l'Ouest francophone. Or, c'est l'année précédente que le Dahomey était devenu Bénin et marxiste-léniniste. Nous nous sommes donc trouvés dans une situation extrêmement difficile, sur laquelle je pourrais écrire un roman. Les difficultés se sont posées sur tous les plans. . Il y avait une Suissesse, ma sœur, volontaire à long terme, Gerson et moi. Nous sommes arrivées, la Suissesse et moi pour préparer la réunion. Mais les choses ont été prises en mains par le Gouvernement qui a dit que c'était lui qui organisait et c'est lui qui a choisi les participants béninois. Comme c'était une réunion de discussion, il y avait toujours un commissaire politique qui assistait aux réunions et qui, à la fin de chaque réunion, une fois les internationaux sortis, remontait les bretelles à toutes celles qui avaient osé prendre la parole et émettre une opinion. C'était horrible, ça n'avait aucun sens. Il y avait des jours où on ne pouvait pas sortir. La cérémonie d'ouverture avait duré trois heures avec défilé militaire. Il fallait faire attention à ce qu'on disait. On ne savait pas ce qui nous attendait si on n'était pas dans la ligne, mais finalement on nous a laissés aller jusqu'au bout et repartir après la fin. On avait quand même créé des liens que l'on a pu maintenir, mais on n'avait pas pu discuter tranquillement.

A la CAAAL, on avait réfléchi à une charte qui définissait les principes des relations avec les partenaires du Sud, les conditions indispensables pour permettre les échanges. Et on disait que les échanges ne peuvent pas exister si d'un côté il y a celui qui a, de l'autre celui qui n'a pas, celui qui sait et celui qui ne sait pas, etc.. Si c'est ça, l'autre ne fait que dire merci et ce n'est plus un échange. Pour nous, c'est fondamental. « Femmes et développement » n'a pas d'argent, mais si un organisme quelconque ou une branche du SCI passait derrière nous, il en donnerait. Cela détruit une relation quand l'argent est en jeu. En moins de deux, on peut détruire une relation de travail. Bien sûr, le partenaire, entre celui qui donne de l'argent et l'autre qui dit 'on va discuter', il choisit celui qui donne de l'argent. Et avec l'UNESCO c'est pire. A l'une de nos réunions, des participantes nous ont demandé : 'Et nos per diem ?', alors qu'elles étaient logées et nourries. Nous ne savions même pas ce que ça voulait dire. On s'est rendu compte que là où l'UNESCO était passée, nous ne pouvions plus passer.

A une autre réunion, au Burkina Faso, les représentantes de l'establishment monopolisaient la parole et prenaient toute la place. Nous avons compris qu'il fallait passer par les officiels, tenir les deux bouts de la chaîne : avoir l'assentiment des officiels et travailler avec la base ». Et depuis 30 ans, on a bien progressé dans le domaine des rencontres : on minimise les frais de déplacement, en faisant se rencontrer des femmes pas trop éloignées. Au début, les rencontres s'appelaient séminaires ; maintenant, ça s'appelle « chantiers-rencontres », donc on n'a pas le même public : on a un public qui

sait qu'il devra travailler. Lors d'une rencontre, on réunit une vingtaine de participantes. Généralement, ce sont des déléguées d'associations locales que l'on a déjà rencontrées et qui sont d'accord pour participer à ce genre de rencontre, bien qu'elles sachent que ce sera dans des conditions modestes et que ça ne rapportera rien financièrement, ce qui est très à contre courant.

Généralement, le but de la rencontre, c'est l'échange sur leur fonctionnement en tant qu'association : comment faire pour l'améliorer. On échange aussi sur la condition des femmes et sur ce qu'on pourrait faire pour l'améliorer. On a aussi une activité manuelle organisée par le groupe d'accueil : souvent du reboisement. Une fois, on a demandé à chaque groupe de transmettre aux autres un savoir faire typique – et ça a très bien marché. Elles se sentaient responsables d'apprendre quelque chose aux autres. On ne fait pas mieux comme démarche de développement. Un groupe a appris aux autres comment faire des saynètes pour sensibiliser à l'alphabétisation (on en a fait dans le village). Certaines, qui ne le font pas d'habitude, ont pris la parole, y compris des femmes qui ne parlent pas français. Cela a permis à des gens de s'exprimer, de prendre une stature. Ensuite, chacun prend des résolutions pour améliorer son propre groupe et les Françaises vont sur place voir où ça en est. Le gros progrès récent, c'est qu'il y a eu des mini-rencontres sans participation SCI-Europe.

« Dans le groupe « Femmes et développement, l'objectif est de faire le lien entre les groupements de femmes. Nous avons différentes façons de faire : des rencontres, des visites, un journal, des accueils.

Concernant les visites, on va tous les ans voir ce qu'il se passe, car du côté africain on n'écrit pas beaucoup. L'autre action, c'est le bulletin de liaison, qui existe depuis la première rencontre. Nos partenaires nous écrivent ou on va les voir et on envoie les comptes rendus à tout le monde. Il y a eu une rubrique sur la pharmacopée, on a prévu une autre sur les droits de la femme et de l'enfant.

Et il y a une activité de financement : on fabrique du jus de pommes et on le vend, ce qui paie le journal. Les groupes en France prennent en charge l'accueil des Africaines qu'ils reçoivent et chacune de nous paie ses voyages de sa poche.

Nous organisons donc également des accueils de femmes, déléguées par leur association : on invite souvent deux représentantes par association. Du côté africain, on invite deux représentantes par association. Les Africaines viennent trois mois en France. Si on reste peu de temps, c'est du tourisme, on est émerveillé par ce qu'on voit et on conclut : « si on était blancs, on n'aurait pas de problème. Si on appuie sur le mur, il y a des billets qui sortent ». En restant trois mois, elles sont accueillies par des groupes, surtout à la campagne – ce qu'il y a de plus proche de leur mode de vie. Et à la fin c'est en région parisienne ; elles vont visiter les foyers de travailleurs immigrés, les femmes battues et on ne les prend pas en charge : elles doivent prendre les transports en commun. Elles trouvent ça insupportable. Par comparaison, la campagne paraît le luxe et on est bien entouré : à Paris on n'a pas le temps. Et, à la fin, elles sont tellement dégoûtées qu'elles ont envie de rentrer, ce qui est exactement notre but. Bilan : chacun doit porter sa charge ; nous aussi, on va courir – mais à notre rythme, disent-elles.

On a beaucoup réfléchi à l'accueil des Africaines. On a beau prendre des précautions, par exemple pour choisir celle qui vient, ce n'est pas nous qui choisissons. Mais il y a un tel mythe là-bas sur le fait de venir en France qu'il est important qu'il y ait quelqu'un pour préparer la personne qui vient et pour

son retour. Parce qu'il n'est pas sûr qu'au retour elle soit bien accueillie. Ici, elle découvre tout de suite que ce n'était pas comme elle l'imaginait. Mais les gens qui l'attendent ! Et parfois, elle peut se faire exclure de son groupe. On a aussi beaucoup réfléchi à ce qu'on doit montrer et faire en France.

Au SCI, nous savons que la seule chose que nous faisons c'est de travailler dans le long terme, pour faire changer les mentalités, ici comme là-bas. Un chantier tout seul, pour moi ça n'a pas de sens, si ce n'est pas inclus dans une action plus durable. Puisque, de toute manière, ce n'est pas l'efficacité du travail concret effectué, c'est la relation établie, qui permet de réfléchir sur un mode de confiance. S'il est organisé par une association, il faut que ce soit un point fort, que ce soit dans sa logique. Si c'est juste pour accueillir des gens, ça ne sert à rien. Il faut que ce soit inclus dans un long terme, ici comme là-bas. Quand on envoie des gens en chantier, on leur dit : 'l'important, c'est d'y retourner et de retourner au même endroit'. Les gens qui vous revoient savent que vous n'êtes pas un touriste, que vous êtes venu comme ami. C'est important. Je ne passe pas mon temps à travailler gratuitement pour une agence de voyage. Si c'était le cas, je n'irais pas, même si on me dit que c'est une ouverture, qui fait évoluer. C'est vrai, les chantiers font évoluer, mais seulement s'ils sont préparés ; sinon, il y en a qui reviennent racistes. »

Pour « Femmes et développement », on n'est pas suffisamment soutenues par le mouvement, alors que ses activités restent du SCI pur et dur. Pourtant, j'ai fait longtemps fait partie du Conseil d'administration de la Commission Afrique, Asie, Amérique latine. Et j'ai été quelque temps salariée à temps partiel du SCI pour l'Afrique de l'Ouest. Il y avait alors (et il y a toujours) un grand débat sur le rôle des permanents. Pour moi, dans un mouvement, les permanents assurent la permanence. Il y a des choses qui ne peuvent pas être faites par des gens qui ne sont pas permanents. Ça dépend de la taille de l'association et du type d'activité.

Un chantier récent en Algérie

En 2004, j'ai participé à un chantier en Algérie avec des membres d'une autre association dont je fais partie et qui reçoit beaucoup d'Algériens : ils voulaient savoir ce que c'était que l'Algérie. C'était très bien, car, dans le village où on était, ça faisait 42 ans qu'ils n'avaient pas vu un Français. Au bout de quatre jours, on nous a fait déménager. Paraît-il un ancien moudjahidine ne voulait pas voir un Français dans le village ; en fait il n'habitait pas là et les gens nous ont très bien reçu, comme toujours. Il n'y avait que notre groupe de volontaires des Ulis sur le chantier. L'association partenaire n'avait pas reçu un volontaire européen depuis 12 ans. Ils n'avaient que des Algériens, encore étaient-ils contents d'avoir des arabes dans des chantiers en Kabylie, ce qui n'est pas rien pour construire la paix. De toute manière, ça n'aurait pas été facile d'intégrer des jeunes dans un groupe de personnes de 12 à 67 ans. Mais à l'évaluation, on a dit qu'il était important que les Algériens voient des Français et que ceux-ci incitent à aller en Algérie.

A la question finale : c'est quoi le SCI ? je répondrais : C'est d'abord construire la paix, par des actions concrètes. Et longtemps, « on s'est battu avec les objecteurs de conscience » pour leur expliquer : « quand il y a des injustices dans le Monde, bien sûr que c'est ça la cause de la guerre ».

Chapitre 6

BILAN DE L'ACTION ET DE L'IMPACT DU SCI

Les pages qui précèdent visaient principalement à retracer des itinéraires individuels, des histoires de vie, dans leur singularité. Elles ont en commun d'illustrer différentes formes et différents degrés d'engagement. On peut les lire comme des récits d'aventure, parfois anecdotiques et banals, parfois graves et quasiment héroïques. On peut aussi en tirer des conclusions plus générales.

Cette approche conduit à aborder trois thèmes dans ce chapitre final :

- En premier lieu, il s'agit de confronter les itinéraires individuels pour avoir une vue d'ensemble sur l'origine, la motivation et le vécu des volontaires sur les chantiers ;
- Dans une seconde partie, on regroupera leurs appréciations sur le SCI en tant qu'organisation, sur ses activités et son efficacité. Quelques commentaires supplémentaires poseront des questions d'ordre plus général, notamment par référence à celles qui avaient été évoquées au premier chapitre sur la mise en œuvre du concept de service civil.
- Ce chapitre s'achèvera par une rapide synthèse des conclusions que tirent les participants de leur expérience et de l'impact qu'elle a eue sur leur vie.

6.1 Vue d'ensemble sur les itinéraires individuels

a) Pourquoi s'engager

Les fondateurs du SCI étaient Européens, explicitement chrétiens, souvent objecteurs de conscience et avaient le souci de lutter pour la paix et la compréhension mutuelle en espérant remplacer le service militaire par un service civil. Durant la période qui nous intéresse (1945-75) et à plus forte raison depuis, ce contexte a beaucoup changé : le mouvement s'est internationalisé à des pays de culture différente, la religion chrétienne a perdu beaucoup de son influence, la nature des conflits a évolué de manière radicale, la conscription a disparu dans beaucoup de pays et n'a jamais existé dans d'autres. On pouvait donc s'interroger sur l'origine et les motivations des volontaires de la deuxième génération, sur la signification de leurs itinéraires et sur les bénéfices qu'ils ont retirés de leur expérience..

En fait, ce sont trois questions qui se recoupent partiellement que l'on pourrait évoquer :

- dans quelle mesure les personnes interrogées étaient-elles particulièrement préparées à cet engagement, par leur milieu, leur culture et leurs convictions ?
- ces convictions étaient-elles préalables à leur engagement, ou bien, inversement, est-ce à partir de leur expérience concrète qu'elles se sont forgées ?

- comment les volontaires apprécient-ils leur expérience avec le recul de plusieurs décennies et dans quelle mesure a-t-elle correspondu à leur attente (ce point sera repris en conclusion).

Un premier constat est celui de la diversité des participants à cette étude : diversité des pays et des cultures, mais aussi diversité des origines sociales. La question de la diversité des cultures sera reprise par la suite. C'est toute la question de l'universalité des valeurs, en relation avec la définition des objectifs de l'institution, qui conditionne le caractère des engagements individuels. Quant à la diversité des origines sociales, elle suggère qu'un engagement durable ou une participation régulière au service volontaire était possible aussi bien à partir d'une famille modeste que de la grande bourgeoisie. Le témoignage de Thedy von Fellenberg apporte toutefois un éclairage intéressant sur ce point et suggère qu'en Occident, cette dernière origine pouvait constituer un handicap et que le mouvement se situait plutôt du côté du prolétariat. A l'inverse, pour les volontaires provenant de pays d'Asie du Sud, une telle démarche était sans doute difficilement concevable pour les milieux les plus pauvres et les moins instruits. Les volontaires indiens venaient plutôt des classes supérieures, sans être nécessairement des Brahmanes, mais ils avaient précisément pour particularité d'avoir abandonné les préjugés de caste.

Deuxième constat : tous ceux qui ont participé à ce recueil ont commencé leur volontariat quand ils étaient jeunes, mais beaucoup d'entre eux ont continué cette activité, où l'ont reprise alors qu'ils étaient adultes et parfois même à un âge avancé. On peut rappeler à cet effet que les volontaires sur les premiers chantiers étaient plutôt des adultes. On peut penser qu'à l'époque tout au moins, c'était une spécificité du SCI, et supposer qu'il y a eu depuis un certain rajeunissement des volontaires, ce qui pourrait être lié à d'autres évolutions du mouvement⁵⁴.

Troisième constat : les plus anciens volontaires qui ont transmis leur témoignage avaient grandi pendant la Deuxième Guerre mondiale ou la période de décolonisation et avaient été confrontés à diverses formes de violence : les bombardements qui avaient chassé Dorothy Guiborat de Londres, qu'avaient subi Roger Gwyn à Londres, Claire Bertrand en banlieue parisienne et Hiroatsu Sato à Tokyo ; la disparition des camarades juifs de Nelly Forget ; la maison de Nicole Lehmann criblée de traces d'obus. En Inde, la famille de Devinder das Chopra figurait parmi les réfugiés de la partition, réfugiés accueillis par celle de Bhuppy Kishore. Jean-Pierre Petit avait conçu une haine des Allemands qui avaient failli fusiller son père.

Un peu plus jeunes, les volontaires anglaises avaient été frappées par les horreurs de la guerre. Un peu plus tard, dans le cas particulier des volontaires français, on observe une sensibilité particulière à la guerre d'Algérie, un désir d'aider les Algériens en lutte pour leur indépendance, éventuellement en commençant par aider les familles immigrées (Nicole Paraire, Paulette Rabier). Réciproquement, on peut constater avec Kader Mekki que les volontaires algériens souhaitaient avoir une ouverture vers les Européens, alors colonisateurs et considérer avec Nelly Forget qu'ils avaient grand besoin d'être reconnus comme égaux, dans un climat fraternel que n'offrait pas la colonisation.

⁵⁴ « Bien que le service volontaire ne soit pas toujours effectué par des jeunes, on peut statistiquement affirmer qu'il s'agit fondamentalement d'une activité de jeunes » Ernesto Ottone : *Antécédents, potentialités et possibilités d'utilisation de volontaires par l'Unesco*, Unesco, 1982.

On peut penser que ce contexte de guerre et de confrontation immédiate avec la violence a fortement influé sur la motivation de beaucoup de volontaires de faire quelque chose pour la paix⁵⁵.. Cela dit, les objecteurs de conscience proprement dits sont très peu représentés (Arthur Gillette).dans notre échantillon, en partie seulement du fait qu'il se compose en majorité de femmes.

Dans ce contexte de la guerre et de l'immédiat après guerre, les déplacements étaient très difficiles. Cela peut contribuer, avec la situation géographique, à expliquer que plusieurs volontaires aient mentionné leur désir de sortir de leur isolement, de voir du pays, d'avoir une ouverture sur le monde.

Les convictions religieuses n'apparaissent pas comme un élément explicite, ni du milieu d'origine des volontaires, ni de leur motivation à s'engager. Cela peut s'expliquer pour partie par le phénomène de déchristianisation qui a marqué l'Europe au cours des décennies qui ont suivi la deuxième Guerre mondiale et pour une autre par le fait que ces convictions ne se manifestaient pas aussi ouvertement qu'au temps de Pierre Cérésolle. Mais on peut aussi considérer que, si discrètes soient-elles, ces convictions ont constitué un élément d'une attitude cohérente d'ouverture aux autres et de désir de solidarité avec les plus déshérités. Mais l'inspiration religieuse de ces attitudes n'est jamais explicitée.

En revanche, des préoccupations morales sont affirmées par certains, soit à partir de valeurs chrétiennes, soit dans un esprit clairement laïque. Ainsi, Juliet Pierce évoque des valeurs chrétiennes mais aussi les nouveaux idéaux des Nations Unies, plutôt que des convictions religieuses. Michèle Buijtenhuis voulait être utile en précisant qu'elle souhaitait prendre ses distances avec un idéal religieux. De manière presque identique, Thedy von Fellenberg, marqué par l'esprit calviniste, était critique de l'église et cherchait une forme de solidarité non liée à la religion.

Il y avait aussi parfois un désir d'engagement plus concret, que l'on trouve chez Shigeo Kobayashi : alors que Tokyo connaissait des manifestations monstres d'étudiants au début des années 60, il s'est demandé s'il n'y aurait rien de plus significatif à faire.

Plusieurs anciens volontaires indiquent qu'une activité professionnelle classique ne suffisait pas à répondre à leur désir d'être utile et de lutter contre l'injustice. C'est le cas de David Palmer, qui a explicitement préféré le SCI à d'autres organismes pour des raisons d'engagement moral, de Martin Pierce, qui cherchait une activité plus gratifiante que son métier d'avocat, de Mohamed Sahnoun, intéressé par les idéaux du SCI, sans référence religieuse.

Enfin, on a pu voir qu'un certain nombre de jeunes étaient arrivés presque par hasard au SCI, pour y passer des vacances, mais qui y trouvaient un esprit, des valeurs et un idéal correspondant à des convictions profondes, éventuellement non explicitées et peut-être inconscientes. C'est le cas de R.L., arrivé à Gibraltar et rencontrant des volontaires, de Claire Bertrand, partie en Norvège pour occuper ses vacances, de Martin Pierce, qui a trouvé amusant de partir avec un ami pour un chantier en Inde, où il a trouvé ce qu'il cherchait et où il s'est senti chez lui.

⁵⁵ Pierre Martin questionne la tendance à chercher des motivations spécifiques (religieuses, philosophiques) aux volontaires en Algérie en 1948. Pour lui, « leur seul commun dénominateur c'est que ce sont des hommes et ces hommes veulent faire quelque chose pour la paix » (En Kabylie...).. Toutefois, pour plusieurs des participants à ce recueil, c'est plutôt l'idée plus large de compréhension mutuelle qui prédomine et le combat pour l'objection de conscience leur paraît n'être que l'un des aspects de l'orientation du SCI.

A partir des témoignages des volontaires sur leurs motivations initiales, il serait tentant d'aborder la question de l'évolution des attitudes vis-à-vis du volontariat depuis cette date. Mais c'est un sujet beaucoup plus vaste au sujet duquel les contributions n'apportent que peu d'éléments. On peut tout au plus rappeler les souvenirs de Dorothy Guiborat, suivant laquelle, à la suite de la guerre et dans un contexte de grande pauvreté, l'esprit de volontariat était particulièrement répandu, au moins en Grande-Bretagne. Cela la conduit à s'interroger sur la persistance d'un tel esprit.

De son côté, Bhuppy évoque les regrets d'une pionnière, Ethelwyn Best, considérant il y a déjà des décennies que l'esprit de sérieux des volontaires s'était perdu en Inde. Est-ce une réaction d'ancien, une question de génération, d'époque ou de contexte ? Ce débat est sans doute universel et permanent. Citons seulement ici Elizabeth Crook, qui trouvait que les volontaires des années 90 étaient plus préoccupés d'objectifs immédiats, mais c'était dans le cadre d'une autre organisation. Elle cite aussi une volontaire : « Pendant les années 60, vous étiez idéalistes ; avec les années 90, nous sommes réalistes ». Parallèlement, suivant la fille d'une volontaire : « Votre génération espérait changer le monde. La nôtre n'y croit plus ».

b) Travail manuel dur et conditions de vie austères

La plupart des volontaires qui ont témoigné s'engageaient pour partir à l'étranger, souvent à long terme. La question de leur préparation se posait. Au moins deux anciens volontaires (Claire Bertrand et David Palmer) constatent que si le SCI avait fixé une règle d'expérience préalable dans leur propre pays, cette règle n'a pas été suivie. Un certain nombre d'autres précisent qu'ils n'ont eu aucune formation avant de partir et d'autres n'y font aucune référence. Cette situation est regrettée notamment par Dorothy Guiborat. Il semble qu'elle s'applique à certaines périodes (60 ?), mais nous manquons de précisions pour décrire les évolutions sur ce point. Au contraire, les témoignages de Jean-Pierre Petit et de Nicole Paraire montrent qu'ils ont participé (et participent encore) à une formation à laquelle ils attachent une grande importance.

En particulier pour les plus anciens, beaucoup de témoignages (Dorothy Guiborat, Nelly Forget, Nicole Lehmann, David Palmer, Jean-Pierre Petit) notent que le travail des chantiers était dur et les horaires (David) longs. Cela peut s'expliquer d'abord par le manque de ressources et par la pauvreté de l'environnement. Néanmoins, plusieurs volontaires (Dorothy, Nicole) précisent qu'ils aimaient ou ne craignaient pas ce travail manuel dur. Il faut aussi souligner qu'il avait un sens dans l'esprit qui avait présidé à la création de l'organisation. Dorothy précise également qu'au moins à son époque une spécificité du SCI tenait au fait qu'il fallait payer de sa personne par un travail dur, ce qui lui paraissait positif, car c'était le meilleur moyen de créer une solidarité et une relation amicale en abolissant les différences. D'autres partagent ce point de vue qui paraît important. Réciproquement, Emile Bernis fait remarquer que le développement de nouvelles activités non manuelles facilite moins la création d'un esprit de groupe. Linda Whittaker en donne un exemple, lorsqu'elle constate que son travail hospitalier au Bangladesh l'a éloignée du SCI.

La réalisation d'un travail manuel dur par des ressortissants de nations qui avaient tendance jusque là à se considérer (ou à être considérées) comme supérieures a frappé les esprits et suscité parfois l'incrédulité : il est amusant d'observer qu'en Inde comme en Algérie⁵⁶, les volontaires ont été pris

⁵⁶ Même en France, en Ariège, Jean-Pierre Petit se souvient d'avoir été interpellé par une vieille dame qui croyait que les volontaires étaient des prisonniers.

pour des prisonniers. Parallèlement, le fait de réaliser ensemble un travail manuel par des volontaires d'origine sociale différente était particulièrement significatif dans certains pays où la structure sociale était rigide et inégalitaire. C'était naturellement le cas pour l'Inde, où cela n'a sans doute été possible que parce que Gandhi avait donné l'exemple. Incidemment, cet exemple était proche pour les premiers volontaires arrivés peu après l'Indépendance ; il s'est beaucoup éloigné depuis.

Cela dit, les souvenirs qui précèdent illustrent une diminution de l'importance relative du travail manuel et de sa dureté. On pourrait s'interroger sur la signification de cette évolution. La place plus réduite du travail manuel peut sans doute s'expliquer pour une part par le fait que l'on recourt davantage aux moyens mécaniques, notamment pour les chantiers d'urgence et par la diversification des besoins et des activités du SCI (voir ci-dessous). Une moins grande pénibilité n'est pas sans relation avec l'élévation du niveau de vie et des aspirations, au moins dans les pays occidentaux : la durée du travail a tendance à diminuer dans beaucoup de pays et les attitudes vis-à-vis du travail changent.

L'accent mis sur le travail manuel et sur la devise : « Pas de paroles, des actes » n'empêchait pas, dès la conception initiale des chantiers du SCI, l'organisation de discussions en groupe, après le travail, sur des thèmes proches des objectifs du mouvement, tels que la non violence. Les témoignages divergent sur ce point, mais beaucoup de volontaires n'ont pas de souvenir de discussions organisées. Dorothy Guiborat le déplore et aurait souhaité une alternance plus systématique entre travail manuel et échange d'idées.

La situation des filles sur les chantiers est théoriquement liée à celle de la dureté du travail. Alors qu'au départ, on prétendait sans doute la leur épargner, il est ironique de constater avec Nelly Forget que leurs tâches étaient parfois plus dures que celles des garçons. Mais c'est sans doute surtout la culture de l'époque qui explique, au moins au début de la période, la place à part faite aux filles, dont la simple participation comme « sœurs » semblait alors un progrès. Au fil des récits, on peut observer des exemples d'émancipation (auxquels Dorothy a contribué), de sorte que la question du statut des filles ne semble plus se poser. Le cas extrême est celui de Valli Seshan, partie seule d'Inde comme volontaire à long terme et appelée ultérieurement à des responsabilités internationales. Mais il est sans doute exceptionnel et on constate en revanche souvent l'inégale présence des filles et des garçons sur les chantiers, notamment dans les pays méditerranéens. Dans ce contexte, le fait que des volontaires maghrébines soient parties plus facilement pour l'Asie que pour l'Europe (Jean-Pierre Petit) mérite d'être noté.

Plusieurs volontaires témoignent que non seulement le travail était souvent dur, mais aussi que les conditions de vie étaient spartiates. Le manque de confort élémentaire était tel que dans le cas du chantier de Tlemcen en 1962 Jean-Pierre Petit pense qu'une telle situation ne serait plus acceptable pour les volontaires d'aujourd'hui, ce que tendraient à confirmer les descriptions de David Palmer. A l'inverse, Martin Pierce a ressenti que la simplicité des conditions de vie sur les chantiers contrastait utilement avec sa situation antérieure de privilégié.

De manière très générale, il est significatif que les volontaires se soient très bien adaptés au mode de vie local, que ce soit en Afrique (Nicole Lehmann, Max Hildesheim), en Asie (Dorothy Guiborat, Marie Catherine Petit, Phyllis Sato) ou au Maghreb (Nelly Forget). Cette adaptation a considérablement facilité leur intégration dans la population et l'établissement de relations personnelles sur une base égalitaire et fraternelle.

Ce mode de vie des volontaires était radicalement opposé à celui des colons ou des Européens dans d'anciens pays colonisés (Dorothy, Nicole Lehmann). L'écart était tel que les relations de ceux-ci avec les volontaires s'avéraient impossibles ou difficiles. Cette situation était due tout autant à des différences fondamentales de mentalités : l'esprit de fraternité et d'égalité des volontaires n'était pas compatible avec les mentalités coloniales ou post-coloniales traditionnelles. Le cas limite a été celui de l'Algérie dans le climat de tension qu'a connu Nelly. Cet écart s'est manifesté également avec les missionnaires traditionnels en Algérie (Nelly) et en Afrique (Nicole Lehmann).

6.2 Perception du SCI par les volontaires

Les témoignages rassemblés ici portent avant tout sur des expériences individuelles, mais ils comportent aussi quelques éléments intéressants le SCI comme mouvement ou comme organisation.

a) Une conception plus large de l'engagement pour la paix

Après avoir passé en revue l'évolution du SCI et les itinéraires d'un groupe de volontaires, trois questions peuvent se poser au sujet de la période 1945-75, qui sont sans doute encore valables aujourd'hui :

- la dimension spatiale : la question de l'internationalisation ;
- la dimension temporelle, celle de l'évolution des objectifs et des orientations dans un contexte changeant, et de la fidélité aux origines ;
- la spécificité du Service civil International par rapport à d'autres organismes.

L'internationalisation peut poser des problèmes à la fois au niveau de l'universalité des valeurs (évoqué plus haut), mais aussi au niveau opérationnel, celui des attitudes et des pratiques. Dès la fin des années 50, dans ses lettres envoyées d'Inde, Dorothy Guiborat en évoquait quelques uns :

«Jusqu'à 1948, le SCI ne travaillait que dans un seul pays en voie de développement : l'Inde. A la fin des années 50, il est actif dans quatre pays d'Afrique et six pays d'Asie. Il devient de plus en plus important d'analyser les problèmes et les besoins de ces pays et de ne pas se satisfaire, comme on en avait l'habitude jusqu'ici, de penser que ce qui est bon pour l'Europe est également bon pour le reste du Monde. Heureusement, peu de gens pensent encore ainsi. Mais beaucoup n'ont pas encore entrepris l'effort nécessaire pour bien nous préparer à la situation de ces pays, de manière à ce que le SCI puisse apporter une assistance durable et variée à ces communautés ».

Aujourd'hui, Phyllis Sato considère aussi que la conception initiale du SCI était quelque peu eurocentriste et si les objectifs de paix et de compréhension mutuelle sont universels et ont pu être acceptés facilement par les Asiatiques, dans le fonctionnement courant les différences d'attitudes subsistaient. C'est la personnalité exceptionnelle de quelques-uns des dirigeants asiatiques qui a permis d'établir une communauté de vues totale et une amitié profonde avec les Européens.

On pourrait évoquer ici la biographie de Hiroatsu Sato, qui fait état de divergences entre Orient et Occident. Il reprochait aux Européens d'avoir trop tendance à voir le monde à travers leur prisme et de conserver une forme subtile de sentiment de supériorité et de paternalisme. Dans le même ordre

d'idées, Elizabeth Crook note que le SCI organisait des échanges de volontaires sur une base égalitaire, alors que d'autres proposaient leur aide. On peut au moins rendre cette justice au SCI d'avoir, non seulement développé ses activités en Asie, mais aussi confié d'importantes responsabilités internationales à des Asiatiques, ce qui n'était pas courant à l'époque.

De son côté, Franco Perna a constaté des différences de point de vue et d'attitudes entre Asiatiques et Européens, plus politisés et parfois tentés de remplacer le slogan « Pas de paroles, des actes » par « Des actes et des paroles ». On se serait alors bien éloigné de Pierre Cérésolé. On a pu voir aussi que Nicole avait perçu des différences d'approche entre les branches européennes.

Arthur Gillette souligne que, suivant les cultures, les esprits sont plus ou moins préparés à l'idée d'un service volontaire. Il cite certains pays africains, où l'éducation comporte un apprentissage des droits et des devoirs vis-à-vis de la collectivité, qui sont spécifiques à certains groupes d'âge. L'idée d'une contrepartie à un droit (exemple celui d'aller à l'école) est répandue. Par conséquent les esprits sont volontiers préparés à l'idée d'un service volontaire.

Si l'on passe à l'évolution dans le temps du volontariat et de ses idéaux, on peut citer à nouveau E. Ottone qui écrivait en 1982 : « Bien que le volontariat international soit né sous le signe d'un humanisme pacifiste radical, il a été marqué par la suite par des idéaux très divers ». De son côté, au cours des années, 60, Arthur Gillette⁵⁷ considérait toutefois que cet aspect de la lutte pour la paix constituait l'un des éléments de la spécificité du SCI, face à la multiplication des organisations de chantiers :

« La principale différence entre le SCI et d'autres organisations de chantiers avant guerre concernait l'engagement du SCI pour une réforme de la société. Les civilistes ne se satisfaisaient pas d'une amélioration des conditions sociales ; ils voulaient établir entre les hommes des relations nouvelles qui remplaceraient l'une des plus anciennes institutions, devenue inutile : l'armée. L'esprit du service civil était plus radical et les civilistes plus militants que les idéologies et les supporters des autres organisations de chantiers... Dans le courant idéaliste, le SCI était le seul organisme qui se fondait sur les chantiers de travail volontaire dans une perspective politique bien définie. Les civilistes n'étaient pas nécessairement pacifistes, mais les volontaires sur les chantiers donnaient explicitement leur accord pour participer à une démonstration de la faisabilité d'un service alternatif pour les objecteurs de conscience. Par conséquent, le SCI a pendant des années joué un rôle important, sinon même décisif, pour obtenir la reconnaissance de l'objection de conscience et pour mettre en œuvre un service pour les objecteurs de conscience en Grande-Bretagne, en Allemagne, en France et en Italie ».

Martin Pierce écrit que l'idéologie pacifiste était et demeure très valable, là où existe une conscription, mais il ne pense pas qu'avec son abolition dans beaucoup de pays le SCI ait trouvé une priorité de remplacement. De sorte que son rôle comme organisation pacifiste a diminué. Il ajoute que dans beaucoup de pays les objectifs de paix et de non-violence ayant paru trop limités, les branches du SCI ont eu tendance à diminuer le rôle des idéologies traditionnelles et à faire davantage de place aux aspects pratiques pouvant attirer des jeunes. Cela a privé l'organisation de son pouvoir et de son impact.

⁵⁷ *One million volunteers*, op.cit.

Pour beaucoup, construire la paix est resté l'objectif principal, avec la référence aux origines, mais avec une conception plus large, comme le montre par exemple la conclusion de Nicole Paraire : « Le SCI, c'est d'abord construire la paix par des actions concrètes... On s'est battus avec les objecteurs de conscience pour leur expliquer : 'quand il y a des injustices dans le monde, bien sûr que c'est ça la cause de la guerre. Si on se bat pour lutter contre les injustices, on construit la paix' ». Ou encore Jean-Pierre Petit : « Lorsqu'il se passe quelque chose dans l'esprit du SCI, dans un mélange de convictions, de races, dans la tolérance pour une action concrète, manuelle autant que possible, qui constitue un service dans une société, c'est un acte de paix strictement dans l'esprit de Pierre Cérésolé ».

On peut néanmoins se poser la question de savoir si un élargissement excessif des objectifs ne risque pas de diluer les efforts et de mettre en cause la spécificité du SCI. C'est du moins la préoccupation de Bhuppy Kishore, quand il rappelle qu'il n'est pas un organisme social et humanitaire⁵⁸.

Si la recherche d'un idéal de paix a joué un plus grand rôle au SCI qu'ailleurs, comme on l'a noté plus haut, l'engagement des volontaires a perdu le caractère chrétien qu'il avait avec Pierre Cérésolé et, de ce fait, la relation avec les églises et les religions ne semble pas avoir posé de problèmes pendant la période qui nous occupe. En revanche, le problème de son orientation s'est davantage posé à deux niveaux : vis-à-vis de l'extérieur, face au contexte politique national et international; à l'intérieur, face à l'évolution des idéologies à caractère politique.

b) Débats sur la politisation du SCI

Le contexte politique a joué un rôle important, d'abord avec le conflit Est-Ouest. Nelly Forget et Dorothy Guiborat ont été parmi les premières à travailler dans les pays de l'Est de l'Europe et l'on a pu lire les attitudes opposées de leurs homologues tchèques et polonais. Puis des échanges ont été organisés, comme le rapporte Arthur Gillette, qui évoque le rôle pionnier joué par le SCI. Il en est résulté des tensions, d'une part avec les mouvements communistes qui auraient souhaité engager davantage le SCI, et à l'inverse avec ceux qui craignaient cet engagement. Arthur conclue de ces expériences que le SCI avait peu prouvé que la méfiance entre les deux camps n'était pas inévitable. Max Hildesheim a eu une image très positive de son expérience en Moldavie (ce n'était pas la Russie et c'était l'époque de Khrouchtchev).

En France et au Maghreb, l'engagement vis-à-vis de la guerre d'Algérie a joué un rôle essentiel et posé des problèmes difficiles : comment lutter pour l'indépendance contre la politique de son propre gouvernement et affronter la répression (témoignages de Mohamed Sahnoun, Nelly Forget et Claire Bertrand). Il y a aussi des exemples d'interférence indirecte de la politique dans l'action du SCI. Une volontaire regrette par exemple l'interruption brutale d'un chantier au Maghreb, apparemment parce que le financeur avait été choqué par la mobilisation des volontaires maghrébins contre Israël lors de la guerre de 1967.

⁵⁸ La branche française du SCI se définit comme « Une association (loi 1901) sans buts lucratifs qui s'engage pacifiquement pour le droit des minorités, le développement durable et l'échange international ». D'après le site Internet du SCI international : « In the 1990's SCI worked with almost too many issues: with the war in the Balkans, refugees, ecology, a growing number of East-European partners and North-South exchanges In the last years there has been lot of talking about the democracy, efficiency, meaning of peace work and the role of our organisation. Still every year hundred of people get inspired by the simple, but powerful idea, with which the first workcamp started».

A l'intérieur du mouvement, ce sont surtout les idées et les manifestations des étudiants au cours des années 60 et 70 qui ont eu leurs répercussions, comme le montrent de nombreux témoignages (Bhuppy Kishore, Franco Perna, Jean-Pierre Petit, Hiroatsu Sato, Thedy von Fellenberg, Valli Seshan). Ils font apparaître deux types de divergences qui se recoupent en partie. D'abord entre ceux qui souhaitaient une politisation plus grande du mouvement et ceux qui la refusaient en s'appuyant sur la tradition. Ensuite, entre les représentants des pays occidentaux et ceux des pays asiatiques, beaucoup moins concernés par ces idées et qui avaient d'autres priorités.

Les conflits nationaux ont eu leurs répercussions sur l'organisation des chantiers et sur les discussions entre volontaires. Les responsables asiatiques ont obtenu quelques résultats pour surmonter l'hostilité entre Indiens et Pakistanais. Mais si l'on se fie aux souvenirs de Devinder das Chopra et de Claire Bertrand, malgré l'idéologie de paix du SCI, cela semblait plus difficile pour Israël et la Palestine, durant les premières années qui ont suivi la création de l'Etat d'Israël.

c) Une organisation ou un mouvement ?

Avant d'aborder les assez rares commentaires portant sur ce thème, la question peut se poser : le SCI est-il une organisation ? La réponse de Franco Perna⁵⁹ est particulièrement intéressante : « J'ai fréquemment utilisé le terme 'mouvement', plutôt que service, or organisation ou – pire encore – agence. C'est intentionnel, car j'ai connu le SCI comme un mouvement d'hommes et de femmes pour lesquels la manière de procéder a été généralement plus importante que l'objet de l'action ». Il ajoute que « si l'on reste assez longtemps et si l'on veut bien chercher, on peut découvrir ce que certains appellent un 'esprit du SCI', que je n'ai pas découvert d'un seul coup et dont l'existence m'a souvent paru douteuse. Mais cela correspond à la nature du SCI, un champ largement ouvert à toutes sortes d'expériences. L'esprit du SCI n'est pas simplement quelque chose que vous trouvez, mais plutôt quelque chose que vous contribuez à créer en procédant à cette recherche ». Valli Seshan rejoint cette analyse lorsqu'elle souligne que le SCI a toujours été centré sur les personnes et non sur les structures et les institutions. Plus récemment peut-être et pour certaines branches, Jean-Pierre Petit considère que l'on s'est trop préoccupé de problèmes de structure, alors que l'organisation était faible.

Franco donne aussi une plaisante description de la manière dont le SCI fonctionnait : « Il n'a jamais offert des idées toutes faites ou des cadres précis. Il fallait d'abord tester vos idées. Un exemple frappant est celui de Ralph Hegnauer, qui montrait toujours un grand enthousiasme quand quelqu'un venait avec une proposition ; mais il ajoutait aussitôt, d'un ton calme mais persuasif : « c'est vraiment une bonne idée ; il faut aller de l'avant et la mettre en œuvre ». Bien entendu, beaucoup de propositions n'allaient pas plus loin, mais quelques-unes si, et au cours de ce processus les gens concernés en tiraient une grande satisfaction tout en apportant une contribution importante au mouvement ».

Malgré tout, le SCI comporte un Secrétariat international, des branches avec des Secrétariats nationaux, un personnel permanent et des organismes décisionnels. Il faut donc quand même parler d'une organisation, même si elle est spécifique. Et comme tant d'autres, il a été confronté (et l'est sans doute encore) à un dilemme : faut-il privilégier la fidélité aux origines et sa spécificité, au risque de demeurer modeste et marginal, ou bien faut-il chercher à se développer sur une plus grande échelle, au risque de perdre son âme ? . Dans le second cas, cela implique presque nécessairement le passage à un

⁵⁹ « Action », texte rédigé à l'occasion du 70^e anniversaire du SCI en 1990.

certain professionnalisme, mais sans doute aussi une bureaucratisation, ou du moins une institutionnalisation. C'était déjà une préoccupation de Ralph Hegnauer, l'un des piliers du SCI pendant des décennies.

Ce dilemme a évidemment une implication pour le financement. A cet égard, on peut à nouveau citer le document de l'Unesco suivant lequel le problème du coût du volontariat s'est posé de manière de plus en plus aiguë avec le développement de cette activité. Et bien que ce soit rarement évoqué par les témoignages, le fonctionnement et même les orientations du SCI ont été sérieusement affectés par l'insuffisance de ressources. Bhuppy Kishore fait allusion à ce dilemme, tout en regrettant la tendance de certaines branches à fonctionner dans un style professionnel et à perdre le caractère volontaire du mouvement. Kader déplore aussi la modestie des moyens.

Dans un courrier depuis l'Inde, Dorothy Guiborat exprimait déjà au cours des années 50 de fortes réserves vis-à-vis d'une grande organisation comme le Bharat Sewaj Samaj, vis-à-vis de laquelle le SCI risquerait de perdre son indépendance. Plus récemment, les mémoires de Nicole Paraire font bien ressortir une constante du mouvement : son indépendance vis-à-vis des institutions et son rapport différent avec l'argent, car le développement d'échanges égaux et l'établissement d'une relation amicale sont incompatibles avec un fonctionnement coûteux et avec des relations monétaires. Mais un minimum de ressources reste nécessaire : comment les trouver sans perdre son indépendance et face à la concurrence des organismes à la recherche de donateurs ? C'est un problème permanent.

Un autre thème est celui de la décentralisation. Paulette se préoccupait de savoir si elle n'était pas allée trop loin, au risque de perdre l'unité du mouvement. A l'inverse, Hiroatsu Sato appréciait le fait que le SCI était à la fois une organisation internationale et nationale : l'autonomie laissée aux régions et aux branches a permis une adaptation aux particularités culturelles.

Sans revenir sur l'histoire du développement du SCI, on a pu constater que les témoignages recueillis, s'ils concernaient relativement peu les chantiers traditionnels d'été et de week-end et les chantiers d'urgence, apportaient une bonne illustration de la diversification et de l'internationalisation des activités :

- les chantiers pour les objecteurs de conscience (Emile Bernis),
- les relations Est-Ouest avec les pays socialistes (Arthur Gillette, Max Hildesheim, Valli Seshan),
- les échanges « Orient-Occident » de volontaires à long terme (nombreux exemples)
- les échanges dans le cadre du programme « Femmes et développement » (Nicole Paraire) ,
- le travail avec les handicapés (Dorothy Guiborat, Jean-Pierre Petit).

Le développement et la diversification de ces activités illustrent une évolution plus générale du service volontaire, que le SCI a souvent précédée en jouant un rôle de pionnier. C'est notamment le cas pour les chantiers Est-Ouest et plus encore pour l'orientation vers le développement⁶⁰. Resterait à savoir si, face à cette diversification, il faut se poser la question de la fidélité aux origines, déjà évoquée à propos des objectifs. Il y est fait allusion au sujet d'Hiroatsu Sato, qui considérait qu'une adaptation des activités était nécessaire, en restant dans l'esprit de Pierre Cérésolle. Il soulignait que le maintien des principes devait permettre d'éviter que les actions du SCI se transforment en simples rencontres à

⁶⁰ Voir E. Ottone et Arthur Gillette, op.cit.

caractère social. On a vu qu'il était toujours prêt à trouver des actions innovantes adaptées au contexte dans lequel il se trouvait, y compris aux Etats-Unis.

Martin Pierce regrette que l'on n'ait pas suffisamment confiance dans l'application de la méthode des chantiers dans les situations dans lesquelles des changements politiques et sociaux étaient possibles et il regrette que de son temps on ait préféré les situations de sécurité aux challenges. Bhuppy Kishore souligne de son côté que le SCI est une organisation de chantiers et semble regretter que l'on s'en soit parfois trop écarté.

De leur côté, Dorothy Guiborat, Kader Mekki et Nicole Paraire insistent sur la nécessité d'une plus grande continuité des actions, rejoignant un point de vue exprimé dès 1948 dans le Courrier de l'Unesco par Pierre Martin. Il craignait qu'il reste peu de choses, en dehors des réalisations concrètes du chantier de Kabylie et des apprentissages que les volontaires avaient tenté d'apporter. Pour Dorothy, le SCI n'a pas suffisamment construit sur ce qui a été fait : passer deux mois dans un village suscite la sympathie, mais une fois les volontaires partis, il n'en reste rien. Un suivi serait souhaitable. Et Nicole insiste sur la durée nécessaire pour établir et maintenir une relation, apport essentiel du SCI : Quand on envoie des gens en chantier, on leur dit : « l'important, c'est d'y retourner et de retourner au même endroit »

d) Qu'est-ce que l'efficacité ?

Le thème de ce recueil illustre bien la relativité de la notion d'efficacité et les diverses interprétations que l'on peut lui donner. On pourrait citer à cet égard un document de l'Unesco datant de 1982 : « Toutes les formes de service volontaire ont une triple dimension : a) les résultats, ou la valeur objective, sur le plan pratique, du travail réalisé, en termes de contribution effective apportée à une communauté, que ce soit à l'échelle locale ou nationale, dans le domaine économique, social ou culturel ; b) la valeur d'auto-éducation et d'auto-formation de ce type d'activité pour ceux qui y participent ; c) son aspect précurseur, annonciateur d'une autre forme plus humaine et plus noble de rapport de l'homme à son travail et sa qualité d'expérience solidaire »⁶¹

Recoupant en partie cette distinction, l'analyse des témoignages conduit à distinguer l'appréciation des résultats concrets à court terme, l'impact à plus long terme sur l'environnement et l'effet sur les volontaires eux-mêmes (qui fait l'objet de la dernière partie).

Du point de vue de l'efficacité concrète et à court terme des actions auxquelles ont participé les volontaires, ils font preuve de beaucoup d'objectivité et ne craignent pas d'être critiques. Avant d'en tirer des conclusions, il faudrait d'abord rappeler qu'ils ne sont pas représentatifs et en particulier qu'ils ne concernent pratiquement pas les grands chantiers d'urgence, dont les résultats étaient très concrets et qui étaient organisés de façon plus professionnelle par exemple par Pierrot Rasquier et Etienne Reclus en France. Jean-Pierre Petit évoque des résultats spectaculaires pour les importants chantiers de Tlemcen après la guerre, qui ont notamment permis de sauver des vies. Egalement en Algérie, le témoignage de Nelly montre que le SCI a pu jouer un rôle important de pionnier pour la mise en place des Centres sociaux, qui ont constitué un moment historique.

⁶¹ Ernesto Ottone, op.cit.

Un certain nombre de volontaires sur des chantiers traditionnels de construction ont constaté des résultats modestes, qui pouvaient être imputés, soit au manque de ressources, soit plus souvent aux défaillances de l'organisation. C'était notamment le cas de David Palmer en Algérie. Il compare son expérience dans ce pays et en Iran, où le chantier était sous la responsabilité d'un organisme officiel disposant de gros moyens. Cet exemple pose implicitement un double problème :

- l'envoi de volontaires sur des chantiers dont la responsabilité est assurée par des organismes autres que le SCI, qui est inévitable dans beaucoup de pays, donne-t-il des garanties sur l'objectif du chantier, l'esprit dans lequel ils est conduit et son organisation ?
- faut-il rechercher plus de professionnalisme, au risque de sacrifier l'esprit dans lequel on travaille et l'objectif final recherché ?

Concernant l'action médicale, Elizabeth Crook, qui constate que son action a été limitée par le manque de moyens. Marie-Catherine Petit et Nicole Lehmann ont une vision modeste de l'utilité de leur apport sur le plan médical. Nicole va jusqu'à dire qu'elle n'avait presque rien à apprendre aux mères africaines

A propos du professionnalisme, Thedy von Fellenberg évoque avec franchise sa frustration vis-à-vis d'un travail rarement bien organisé, mais il conclut : «Chose étrange, malgré l'amateurisme, la faiblesse, je dirais même la naïveté du SCI – ou peut-être justement à cause de cela – aucun autre mouvement ne m'a autant conditionné pour toute ma vie ». De même, suivant Martin : un aspect admirable du SCI, c'est que ses volontaires peuvent être peu productifs, mais que leurs aspirations et leur engagement font la différence.

Dès les années 50 en Inde, Dorothy Guiborat posait la question de la valeur matérielle de l'aide apportée par les volontaires, soulignant d'une part que les coûts, si modestes soient-ils étaient relativement élevés par rapport aux normes des pays pauvres et que la main-d'œuvre y était abondante. Et elle concluait que l'important c'était la valeur humaine d'un travail jusque là associé aux plus basses classes sociales. Le fait que la relation humaine et non pas le résultat concret soit l'essentiel est illustré par la rencontre de Thedy, qui raconte à Valli Seshan sa déception et sa frustration. Et celle-ci lui répond que l'important, c'est de savoir s'il s'est fait des amis. On retrouve ce thème dans une grande partie des témoignages.

C'est également Valli qui, après une longue expérience internationale avec différentes organisations, tire une conclusion globalement très positive du rôle pionnier du SCI. Elle rappelle qu'il y a près de 50 ans il prenait l'initiative d'envoyer des volontaires indiennes en Europe, d'aider les objecteurs de conscience, de s'impliquer avec les Algériens avant et après l'Indépendance, de travailler à la fois en Inde et au Pakistan et d'échanger des volontaires entre ces pays, d'organiser des échanges Est-Ouest. Elle est surtout la seule à souligner que les chantiers du SCI ont anticipé sur les principes modernes de développement personnel, de travail en équipe et d'animation, de résolution de conflits, etc.

D'autres témoignages vont dans le même sens, souvent en soulignant la spécificité du SCI. Ainsi, Juliet Pierce et Sato, lorsqu'ils soulignent la contribution au progrès de la compréhension internationale, malgré la persistance de différences.

6.3 Transformation personnelle et détermination des orientations

C'est sur ce thème que les témoignages sont les plus nombreux et les plus concordants. On peut les résumer comme suit :

Elizabeth Crook met l'accent sur la permanence de son attachement aux objectifs et aux valeurs du SCI et considère que si ces valeurs préexistaient chez elles le SCI lui a permis de les traduire en actes. Juliet Pierce va jusqu'à conclure que cette expérience a radicalement changé sa vie et ses orientations politiques et Martin Pierce et Linda Whitaker évoquent une transformation personnelle ou un sentiment d'accomplissement.

Le fait que l'expérience du SCI ait représenté une ouverture sur le monde et sur les autres et qu'elle ait développé une compréhension mutuelle entre les participants est constaté par la plupart des anciens volontaires qui le considèrent comme un élément essentiel. La compréhension de cultures différentes et le développement d'un intérêt pour elles sont par exemple mentionnées par David Palmer et Claire Bertrand, en ce qui concerne le monde arabe et l'Islam. RL constate qu'il est devenu plus tolérant. Nombre de témoignages font état de voyages, de séjours à l'étranger et de mariages mixtes. Sato a pu être considéré comme un citoyen du monde.

L'ouverture au monde a parfois eu un impact sur les orientations politiques, soit en confirmant une tendance antérieure (Martin), soit en permettant de découvrir de nouveaux points de vue (Max).

L'expérience du SCI a radicalement changé l'orientation d'Elizabeth Crook et a eu un impact important sur la vie professionnelle de plusieurs autres anciens volontaires (Juliet, Cathy). Quelques uns ont renoncé à des perspectives plus classiques (Thédy) et plus rémunératrices pour être pratiquement volontaires à vie (Phyllis, Thedy, Sato), soit dans le cadre du SCI (Bhuppy, Jean-Pierre), soit dans des activités à caractère social ou humanitaire avec des orientations semblables (Martin, Thédy, Valli). Martin déclare que son travail ultérieur et que son apport personnel à ce travail ont été déterminés de manière essentielle par son expérience avec le SCI. Les volontaires qui avaient une profession socio médicale ont été influencés dans la manière de l'exercer (Marie-Catherine, Nicole) ou dans leur choix de spécialisation. L'expérience acquise au SCI leur a été utile à titre professionnel. Bien que travaillant dans le cadre très différent d'une organisation internationale avec ses pesanteurs administratives, Arthur et Nelly ont essayé, non sans difficultés, de transposer dans ce cadre les valeurs et les démarches qu'ils avaient expérimenté au SCI.

Pour conclure, il aurait été intéressant de confronter ces analyses avec celles que l'on pourrait consacrer au SCI d'aujourd'hui, à son fonctionnement actuel et à son avenir. Ceci est une autre histoire, mais on pourrait reprendre quelques lignes de la conclusion de Phyllis Sato qui s'ouvrent sur la période actuelle :

Avec Internet et la diffusion rapide des nouvelles dans le monde entier, les jeunes d'aujourd'hui sont beaucoup plus exposés à des cultures étrangères. Les connaissances superficielles ou virtuelles sont beaucoup plus répandues. Mais cela ne remplace pas l'expérience de l'effort en commun, dans des

conditions difficiles pour réaliser quelque chose et pour établir une relation directe avec les étrangers comme c'est le cas dans les chantiers. C'est une expérience sans prix que de connaître une personne au-delà des étiquettes et des caricatures que notre culture moderne diffuse. Avoir à résoudre ensemble des problèmes aussi élémentaires que l'accord sur la rotation du travail ou des corvées de cuisine, ou de mettre au travail ceux qui traînent les pieds permet de se préparer à négocier des problèmes plus épineux.

Même dans notre société technologique du XXI^e siècle, il semble y avoir de nombreuses occasions de mettre ensemble des musulmans, des juifs, des chrétiens et des hindous, ou d'aider à faire face à des conflits qui ne font pas la une des journaux. La passion et l'innovation doivent venir des militants d'aujourd'hui mais l'importance des relations directes est intemporelle. Le SCI a encore quelque chose à offrir.